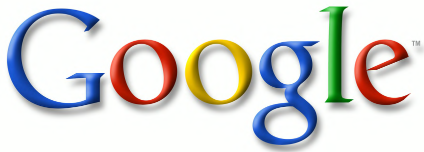
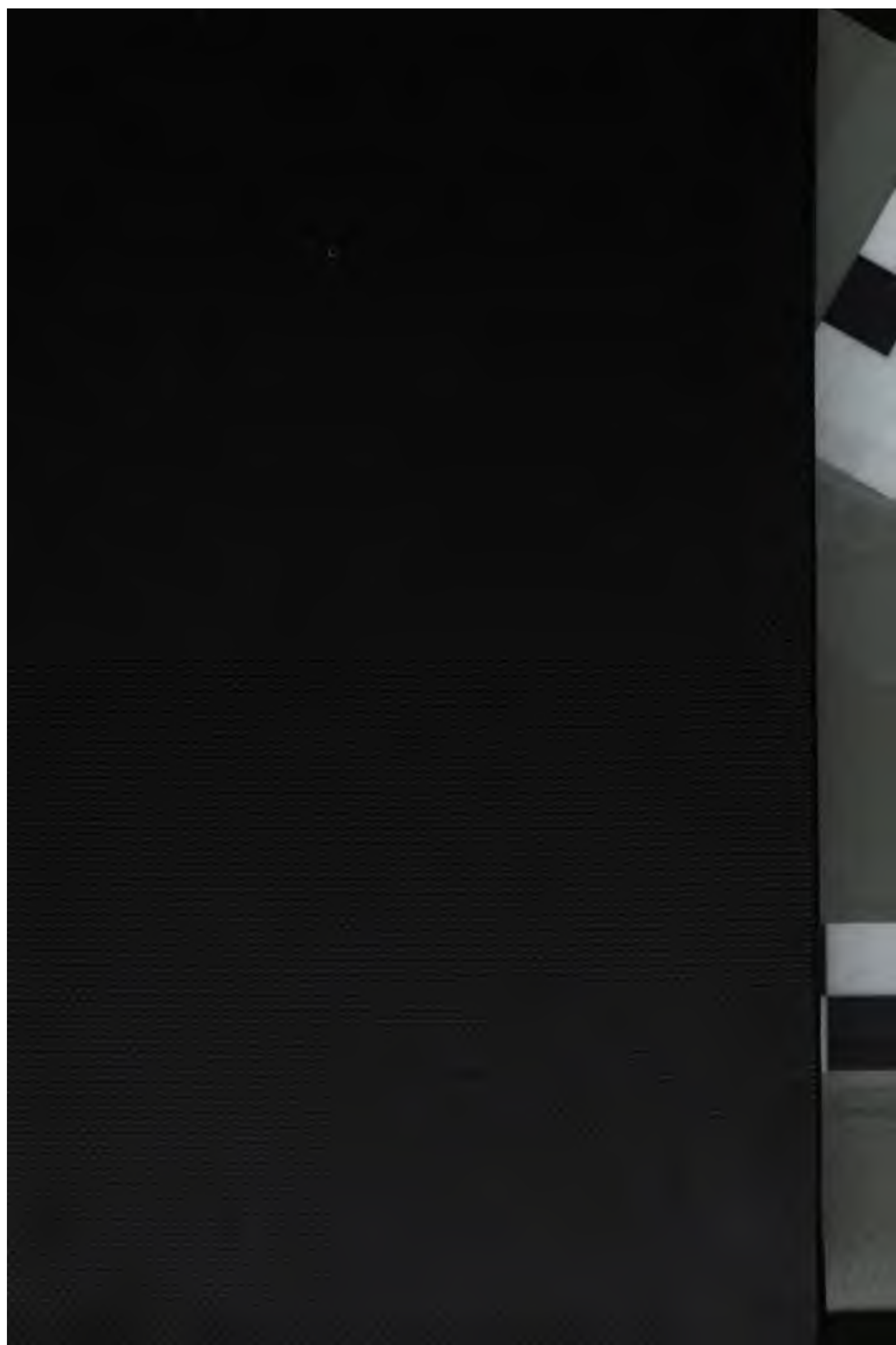




LE

FESTIN DE PIERRE

AVANT MOLIÈRE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE FESTIN DE PIERRE AVANT MOLIÈRE

DORIMON — DE VILLIERS

SCÉNARIO DES ITALIENS — CICOGNINI

TEXTES PUBLIÉS AVEC INTRODUCTION, LEXIQUE ET NOTES

PAR

...NDARME DE BÉVOTTE

...IRIE ET D'ÉDITION
..., ÉDITEURS
101, RUE ... ARD, 101
1907

INTRODUCTION

Dans une étude d'ensemble sur les origines et l'évolution de la légende de Don Juan [1], j'ai cherché à établir dans quelle mesure les œuvres auxquelles cette légende a donné naissance se sont engendrées l'une l'autre, et à reconstituer le lien qui les rattache entre elles, à travers les pays et à travers les temps.

La recherche de cette filiation m'a paru indispensable pour donner à chaque écrivain la place qui lui revient dans le développement de la légende, en faisant la part exacte de ce qu'il a reçu et de ce qu'il a créé. J'ai pu retrouver ainsi la véritable originalité de chacun, et arriver à une intelligence plus juste des œuvres maîtresses qui illustrent la fable de Don Juan. Parmi elles, une des plus justement célèbres est la pièce de Molière. J'ai montré que, s'il est nécessaire pour en comprendre le sens et la portée d'étudier les circonstances particulières qui l'ont produite, ainsi que le milieu social qu'elle se propose de peindre, il ne l'est pas moins d'établir avec précision ce qu'elle doit aux pièces antérieures, italiennes et françaises. Je ne parle pas de la pièce espagnole de Tirso, que Molière, comme je crois l'avoir démontré, n'a pas connue.

Il m'a semblé intéressant d'offrir au public les documents eux-mêmes sur lesquels s'appuie ma démonstration, et de publier les modèles dont Molière s'est servi.

Cette publication n'est pas absolument nouvelle. Déjà, en 1880, M. W. Knörich, dans le deuxième cahier du *Molière und seine Bühne* du docteur H. Schweitzer (Wiesbaden, Selbstverlag des Herausgebers, mai 1880, p. 35 à 91), a donné

1. *La Légende de Don Juan. Son évolution dans la littérature des origines au Romantisme* (Paris, Hachette, 1906).

le texte du *Festin de Pierre* de Dorimon. L'année suivante, le même critique a publié dans le recueil des éditions françaises de Karl Vollmöller une édition spéciale du *Festin de Pierre* de de Villiers (Heilbronn, Gebr. Henninger, 1881). Ces deux publications, dont il est juste de remercier le critique allemand, sont de valeur inégale : la première n'a pas été faite d'après le texte original d'Offray ou celui de Loyson, mais d'après celui de Henri Wetstein : elle ne contient ni le privilège du roi, ni l'épître dédicatoire. Le texte en est en maints endroits vicieux, parfois même peu intelligible. La deuxième, faite d'après l'édition d'Amsterdam de 1660, est précédée d'une étude intéressante sur de Villiers, sur la pièce et ses modèles. Sauf en un endroit où le texte fautif des Elzévier ne peut être rétabli que par un rapprochement avec le texte de Charles de Sercy, le texte de de Villiers est fidèlement reproduit. C'est grâce à ces deux éditions que le lecteur connaît aujourd'hui les deux pièces dont s'est le plus directement inspiré Molière, les textes originaux étant fort rares et peu accessibles [1].

Mais, outre les imperfections du premier texte, le commentaire qui les accompagne l'un et l'autre n'est pas toujours suffisant pour les comprendre. Il ne met en lumière ni les emprunts que l'un a faits à l'autre, ni ceux qu'ils ont faits tous deux, ou que leur commun modèle (la pièce de Giliberto) a faits à la pièce de Tirso et à celle de Cicognini, ni enfin les nombreux détails qu'ils ont fournis à Molière.

Le scénario, de son côté, a été maintes fois publié, notamment par des Boulmiers dans son *Histoire anecdotique et raisonnée du théâtre italien* (t. I, p. 85-94), par Cailhava dans l'*Art de la comédie* (t. II), plus récemment par M. Moland dans *Molière et la comédie italienne*. Dans chacune de ces publications, le texte primitif a été l'objet de retouches et d'arrangements plus ou moins arbitraires : on n'a pas encore reproduit les notes exactes

1. La Bibliothèque nationale ne possède aucune édition originale des pièces de Dorimon et de Villiers. Du premier, elle n'a que les éditions elzéviriennes, publiées postérieurement, sous le nom de Molière. Pour les autres éditions, cf. plus bas.

de Gueullette, incohérentes parfois, mais que j'ai cru devoir publier fidèlement.

Je crois utile non seulement de donner au public une édition scrupuleusement exacte de ces différents textes, mais de les publier ensemble en un même volume. Ils s'expliquent en effet et s'éclairent l'un par l'autre. On ne saurait les étudier isolément, tant leur dépendance est étroite. Ce groupement aura en outre l'avantage de réunir pour la première fois toutes les sources de la pièce de Molière, et de permettre ainsi au lecteur de retrouver les différents éléments que celui-ci a utilisés, de voir le parti qu'il en a tiré, les modifications qu'il leur a fait subir, de distinguer enfin ce qui appartient dans son œuvre à l'imitation et à l'invention.

J'ajouterai quelques mots sur la méthode que j'ai suivie dans cette publication. J'ai évité, dans le commentaire, les rapprochements généraux rendus inutiles par mon travail sur *la Légende de Don Juan*. Entrant ici dans le détail, j'ai noté tout ce qui devait permettre au lecteur de suivre par le menu la genèse de chaque œuvre, depuis Tirso jusqu'à Molière. J'ai signalé, soit par des citations, soit par des résumés, soit par des renvois, tous les emprunts que chaque auteur a faits à ses prédécesseurs.

C'est, je crois, par ces comparaisons précises et même minutieuses des textes que la critique pourra se dégager enfin d'une méthode qui, sous prétexte de sauvegarder les privilèges des « Belles-lettres », substitue à une connaissance exacte des chefs-d'œuvre de notre littérature, fondée sur l'étude historique des causes multiples qui les ont produits, des appréciations subjectives souvent ingénieuses, plus souvent vagues et fantaisistes.

Mon histoire de l'évolution de la légende de Don Juan est surtout une synthèse dans laquelle j'ai fondu les résultats et condensé les conclusions de mes études sur les diverses parties du sujet. Le travail que je publie ici n'est qu'une de ces études particulières (étude toute de détail et d'analyse) auxquelles j'ai dû me livrer avant d'entreprendre un travail d'ensemble.

En même temps, pour faciliter la lecture des textes, j'ai cru devoir ajouter, dans mes notes, des commentaires d'expressions

et de phrases obscures. Je n'ai pas prétendu faire une étude linguistique ; il m'a paru bon cependant de relever dans le texte de Dorimon et dans celui de de Villiers les termes et les tours aujourd'hui tombés en désuétude et de les grouper dans un *Lexique.* Il serait utile, pour l'histoire de notre langue, de réunir ainsi les expressions des différents auteurs et de dresser, pour chaque siècle, des catalogues complets. Nous n'étudions guère la langue du passé que dans les œuvres des maîtres de notre littérature. Il peut ne pas être sans intérêt de voir comment elle a été écrite par des écrivains inférieurs. Nous trouvons encore chez eux des expressions et des tours en usage sans doute dans la langue parlée et que les grands écrivains s'interdisaient. A cet égard, le texte de Dorimon et celui de de Villiers sont des documents non pas certes précieux, mais du moins curieux à parcourir.

Enfin, outre les divers renseignements nécessaires à la pleine connaissance de ces textes et les indications relatives aux conditions particulières de leur publication, que j'ai placés en tête de chacun d'eux, j'ai cru devoir donner quelques renseignements biographiques précis sur leurs auteurs. Ceux-ci sont en général peu connus. Dorimon n'a jamais été étudié ; de Villiers a été l'objet d'une étude spéciale de la part de Fournel (*les Contemporains de Molière*, t. II, p. 297 et suiv.), étude qui n'est cependant pas définitive et qui, sur la question très délicate de l'authenticité de plusieurs œuvres attribuées à cet écrivain, aboutit à des conclusions qu'il m'a paru nécessaire de reviser. Quant au scénario, il n'en a été fait que des études sommaires et très incomplètes ; j'ai jugé indispensable de préciser le rôle que cet élément a joué dans le passage de la pièce d'Italie en France.

DORIMON

LE FESTIN DE PIERRE

OU

LE FILS CRIMINEL

DORIMON

Dorimon, que l'on écrit aussi Dorimont et Dorimond, n'a laissé d'autre trace de son existence que les pièces qu'il composa pour le théâtre de Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans. Les contemporains ne parlent guère de lui, ne donnent aucun détail sur sa vie, sur la date de sa naissance et de sa mort, et se contentent de brèves allusions à son œuvre. Nous savons seulement qu'il n'appartint à aucune autre troupe que celle de Mademoiselle, où il réussissait dans le tragique et dans le haut comique [1]. Il épousa par inclination une comédienne de la troupe, Marotte Ozillon ou Marie du Mont-Ozillon, qui entra plus tard au théâtre de la rue Mazarine, lors de son rétablissement en 1673. Malgré son peu de talent, elle y était, paraît-il, considérée, à cause de son mari. Elle se piquait elle-même de bel esprit et de poésie : à propos du *Festin de Pierre*, elle adressa à son mari huit vers, que l'on trouvera plus bas, dont la prétention et la platitude donnent une assez fâcheuse idée de ses dispositions poétiques.

Quant à ce théâtre de Mademoiselle auquel appartint Dorimon, il n'eut qu'une existence éphémère. On ne possède aucune des pièces qui y furent jouées en dehors de celles de Dorimon, et on ignore le nom des acteurs et des actrices qui ont composé la troupe. Nous savons seulement par une lettre de Loret du 1er janvier 1661 que la troupe dite de Mademoiselle inaugura à ce moment ses représentations au faubourg Saint-Germain, où elle joua rue des Quatre-Vents [2].

1. Aucun catalogue de troupes ne porte le nom de Dorimon.
2. Sur Dorimon, consulter :
   Parfaict : *Histoire du Théâtre françois*, t. VII, p. 4.
   — *Dictionnaire des Théâtres*, article Dorimon.
   Beauchamps : *Recherches sur les Théâtres de France*, t. II.



Les pièces de Dorimon sont les suivantes :

1° *Le Festin de Pierre ou le Fils criminel*, tragi-comédie en cinq actes, en vers, dédiée au duc de Roquelaure. A Lyon, chez Antoine Offray, 1659. Avec consentement du roi, à Lyon, 11 janvier 1659.

2° *La Femme industrieuse*, comédie en un acte, en vers, dédiée à M. d'Anglure. Chez Jean Ribou, 1661. Privilège du roi, 26 mars 1661.

3° *L'Amant de sa femme*, comédie en un acte, en vers, dédiée au comte de Bury, avec une épître en vers à la comtesse de Bury. Chez Gabriel Quinet, 1661. Privilège du roi, 26 mars 1661. Achevé d'imprimer le 2 juin 1661.

4° *La Comédie de la comédie* [1] et *les Amours de Trapolin*, en un acte, en vers, dédiée à M. de Vaisse. Chez Gabriel Quinet, 1662. Privilège du roi, 26 mars 1661. Achevé d'imprimer le 22 janvier 1662.

5° *La Rosélie ou le Dom Guillot*, comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle, précédée d'un sonnet à Mademoiselle. Chez Jean Ribou, 1661. Privilège du roi, 12 avril 1661. Achevé d'imprimer le 23 août 1661.

6° *L'Escole des Cocus ou la Précaution inutile*, comédie en un acte, en vers, dédiée à M. de Santigny. Chez Gabriel Quinet, 1661. Privilège du roi, 12 avril 1661.

Maupoint : *Bibliothèque des Théâtres*.
De Léris : *Dictionnaire portatif des Théâtres* (art. Dorimon).
De Mouhy : *Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français* (art. Dorimon).
De Mouhy : *Tablettes dramatiques* (Dorimon est signalé dans la liste des auteurs peu connus et dans la liste des acteurs).
Mercure de France, mai 1740 : Lettre sur la vie et les ouvrages de Molière et sur les comédiens de son temps.
Lemazurier : *Galerie des auteurs français*, t. I.
Henri Duval : *Dictionnaire manuscrit* (donne la liste des pièces de Dorimon).

Il faut noter que tous ces auteurs se copient généralement les uns les autres.

1. Cette pièce n'est qu'un prologue en vers en 5 scènes pour la seconde.

7° *L'Inconstance punie*, comédie en un acte, en vers, dédiée au marquis de Vauvant, avec un sonnet à Mme de la Basinière. Chez Jean Ribou, 1661. Privilège du roi, sans date. Achevé d'imprimer le 22 avril 1661.

A cette liste, Beauchamps (*Recherches sur les Théâtres de France*, t. II) ajoute encore : *l'Avare dupé ou l'Homme de paille*, comédie en trois actes, chez Guillaume de Luynes, 1663. Cette pièce est citée aussi dans la liste du *Mercure de France* (mai 1740). Elle figure dans le recueil en 2 volumes des œuvres complètes de Dorimon que possède la Bibliothèque de l'Arsenal [1], mais il est à noter qu'elle y est inscrite sans nom d'auteur. De plus, au titre près, elle est la copie fidèle de la *Dame d'intrigue*, de Chapuzeau, pièce tirée de l'espagnol et dédiée par son auteur à la duchesse de Savoie. Elle ne se trouve pas, d'ailleurs, dans le catalogue des frères Parfaict, et de Mouhy (*Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français*) signale son attribution à Dorimon comme une erreur grossière de Beauchamps. Il faut donc, sans hésiter, enlever cette pièce à Dorimon.

Reste une dernière comédie en trois actes, en vers, imprimée à Rouen chez Bonaventure Lebrun, en 1692, intitulée : *le Médecin dérobé*. Elle figure, sans nom d'auteur, dans le recueil indiqué plus haut. Beauchamps, de Mouhy la citent ; elle se trouve sur la liste du *Mercure de France*. Les frères Parfaict [2] déclarent que l'attribution de cette pièce à Dorimon ne repose sur aucune preuve. Et en effet, sa date si récente (1692), alors qu'aucune des autres pièces n'est postérieure à l'année 1661, la rend fort suspecte. De plus, si médiocre que soit généralement le théâtre de Dorimon, si plats que soient ses vers et si traînantes ses intrigues, il semble difficile de mettre à son compte une œuvre dont l'incohérence, la grossièreté, l'absence même de signification, révèlent la main nóvice d'un pauvre auteur de province [3].

1. Arsenal, B. L. 9861.
2. *Histoire du Théâtre françois*, t. VIII, p. 4.
3. A quel propos cette pièce, si elle était de Dorimon, aurait-elle été imprimée à Rouen ? Les seuls éditeurs de Dorimon furent Ribou et Quinet, et si le *Festin de Pierre* fut imprimé à Lyon, ce fut dans des circonstances exceptionnelles.

Il reste définitivement acquis à Dorimon sept pièces en vers qui, en dehors du *Festin de Pierre*, écrit en 1658, ont toutes été composées dans l'espace d'une année (1661). La carrière dramatique de notre auteur fut donc fort courte. Il n'écrivit que pour le théâtre de Mademoiselle des pièces dans lesquelles il jouait lui-même. Le théâtre disparu, il semble avoir renoncé à la fois au métier d'auteur et à celui de comédien.

L'œuvre de Dorimon est inspirée des théâtres italien et espagnol. Ce sont de banales aventures, au cours desquelles des femmes perfides et rusées dupent des maris niais, des intrigues compliquées, où des personnages, pris d'abord pour ce qu'ils ne sont pas, sont finalement reconnus. Dans ce cadre évoluent des docteurs pédants et sots, des capitans fanfarons, des valets gourmands et fourbes.

L'Escole des Cocus ou la Précaution inutile est l'histoire d'un capitan ridicule à la recherche d'une femme honnête et fidèle. Après en avoir passé un certain nombre en revue, il se décide pour la jeune Cloris dont la naïveté l'a séduit. A peine marié, il trouve, au retour d'un voyage, sa femme dans les bras du jeune Léandre.

Cette pièce, de facture assez gauche, et pleine de grossièretés, — on y voit une jeune fille prise sur la scène des douleurs de l'enfantement, au moment même où elle vient de vanter sa pureté, — est cependant intéressante par plusieurs idées communes avec Molière : c'est d'abord la vaine prétention du capitan, bonhomme non moins égoïste et ridicule qu'Arnolphe, à trouver une femme ignorante, candide, qui vive pour lui seul, loin du monde et des amants [1]. C'est aussi une consultation, renouvelée de Rabelais, sur la question du mariage. Les réponses du docteur et une longue dissertation sur la cause et l'accident, la science de l'Universel et du Particulier, la différence des homonymes et des synonymes, font songer en plus d'un endroit aux réponses pédantes de Pancrace à Sganarelle dans *le Mariage forcé* [2].

1. Le sujet lui-même et le développement de l'intrigue sont empruntés à *la Précaution inutile* de Scarron.

2. *L'École des Femmes* est de 1662, *le Mariage forcé* de 1664. Il n'est donc pas douteux qu'en composant ces deux pièces, Molière avait présents à l'esprit des souvenirs précis de *l'École des Cocus*.

L'Inconstance punie met en scène un jeune libertin frivole qui jure un amour éternel à maintes beautés, les trompe et les délaisse, jusqu'au jour où, sa félonie étant découverte, il est lui-même abandonné par toutes celles qu'il a trahies.

Cette comédie contient un épisode assez plaisant dans lequel le trompeur berne deux paysannes en leur promettant le mariage. Renouvelée des exploits de Don Juan, cette aventure a toutefois ceci de particulier que le héros y courtise à la fois les deux jeunes filles, jure à chacune qu'il n'aime qu'elle seule et les dupe ainsi tour à tour. C'est, en raccourci, la scène de Molière, qui a vraisemblablement pris dans la pièce de son prédécesseur l'idée ingénieuse du double jeu joué par Don Juan.

Dans *la Femme industrieuse*, nous voyons les ruses employées par la femme d'un capitan pour faire connaître son amour au jeune Léandre et l'introduire chez elle en se servant de l'intermédiaire d'un docteur niais, précepteur du jeune homme. Le procédé, emprunté à une nouvelle de Boccace [1], se retrouve dans *l'École des Maris*.

L'Amant de sa femme est l'histoire d'une femme trompée qui, à la faveur d'un déguisement, se fait courtiser par son mari, se joue quelque temps de lui et, quand elle l'a ainsi reconquis, se fait reconnaître [2].

La Comédie de la comédie et *les Amours de Trapolin* constituent deux pièces distinctes, la première servant de prologue à la seconde. *La Comédie de la comédie* n'est qu'une conversation entre spectateurs avant la représentation : dames du monde causant de l'utilité du genre comique, galants courtisant une comédienne et débitant cent sottises sur la poésie et sur le théâtre, filous prétendant entrer dans la salle sans payer leur place. *Les Amours de Trapolin* sont une sorte de moralité.

1. C'est la troisième nouvelle de la troisième journée, *Le confesseur complaisant sans le savoir*. Le confesseur de Boccace est remplacé chez Dorimon par le docteur.

2. Une comedia de Matos Fragoso porte le même titre : *El galán de su muyer*. Mais le sujet en est très différent. Dans la préface de la pièce de Dorimon à M. le comte de Bury on lit : « Cet ouvrage ne doit rien aux sujets estrangers ; sa création n'est deuë qu'à son autheur, et ne tient rien de l'Espagnol ny de l'Italien. »

Trapolin, qui personnifie la richesse, est en vain courtisé par Poésie, Philosophie et Galanterie. Il les dédaigne pour épouser Ignorance, « fort bonne en ménage » et fort propre « à faire le repos et l'honneur des maris », tandis que Science fait « commettre cent sottises [1] ».

La Rosélie ou le Dom Guillot, pièce en cinq actes, est, avec *le Festin de Pierre*, l'œuvre la plus importante de Dorimon. Un vieil avare, Dom Carlos, veut marier la jeune Angélique qu'il croit être sa fille, et qui est en réalité la fille d'un paysan, à un riche seigneur, Dom Pèdre, alors qu'elle aime Dom Jouan, gentilhomme sans fortune. Pour empêcher ce mariage, le valet de Dom Jouan, Guillot, se fait passer pour un richissime seigneur et vient demander à Dom Carlos la main d'Angélique. Avertie par Dom Jouan, la jeune fille feint de céder cette fois aux désirs de son père qui éconduit Dom Pèdre. D'autre part, un jeune prince, amoureux de Rosélie, crue fille d'un paysan, mais en réalité fille de Dom Carlos, prend l'habit et le nom du berger Tircis pour courtiser son amante. Averti du rang véritable du faux Tircis, Dom Carlos se persuade qu'il n'a pris son déguisement que pour épouser Angélique. Il change donc une seconde fois d'avis et retire sa parole à Dom Guillot. Dom Jouan se fait alors passer pour un docteur fabuleusement riche, et l'avare indécis hésite entre le prince et lui, quand la véritable qualité d'Angélique et de Rosélie se découvre. En apprenant la disgrâce de celle dont il ne recherchait la main que par intérêt, Dom Pèdre se retire. Quant à Dom Jouan, un courrier vient lui annoncer que la mort de son oncle le rend héritier d'une grande fortune, et il persiste à offrir généreusement sa main à Angélique, tandis que Tircis épouse Rosélie. Ce dénouement et plus particulièrement la conduite intéressée de Dom Pèdre semblent avoir inspiré Molière dans la dernière partie des *Femmes savantes*.

On voit donc qu'à défaut d'autre mérite, Dorimon a du moins eu celui de fournir à Molière plus d'une idée. Je ne dirai rien ici du *Festin de Pierre* que je publie, me contentant de renvoyer

1. Les théories et les idées de Trapolin font songer à celles de Chrysale dans *les Femmes savantes*.

pour cette pièce à l'étude que j'en ai faite dans mon ouvrage sur *la Légende de Don Juan* [1]. Je rappellerai seulement deux faits essentiels : 1° C'est que cette pièce fut avec celle de de Villiers l'inspiratrice directe de Molière et plus encore des innombrables comédies qui, dès la fin du XVIIe siècle et pendant tout le cours du XVIIIe, alimentèrent les théâtres en Hollande et en Allemagne. Elle est donc la première connue d'une longue filiation d'œuvres sur le sujet du Convive de Pierre, et à ce titre son importance est considérable dans l'histoire de la légende; 2° Elle n'est pas autre chose qu'une imitation assez fidèle d'une pièce italienne aujourd'hui perdue, *Il Convitato di pietra* de Giliberto [2].

Je dois faire observer aussi qu'avec Dorimon la légende, transformée par Cicognini en une parodie bouffonne, reprend, non pas certes le caractère religieux du *Burlador*, mais une certaine gravité tragique : les scènes comiques imaginées par Cicognini sont supprimées ou réduites ; le valet reprend sa place au second plan ; Don Juan n'est plus un coureur d'aventures joyeux et superficiel, plus léger que criminel, mais un débauché profondément corrompu, un homme sans scrupules, que ni la crainte de Dieu, ni l'autorité paternelle, ni le respect de l'honneur et des droits d'autrui n'empêchent d'obéir à ses instincts dépravés. C'est déjà le « grand seigneur méchant homme » de Molière, un grand seigneur vicieux et égoïste, qui a sa théorie du plaisir et de l'indépendance, et fonde sur une certaine philosophie sa manière d'agir. Le sous-titre de « Fils criminel » donné par Dorimon à sa pièce, s'il n'explique qu'en partie le nouveau caractère de Don Juan, indique cependant la signification très différente que prend le personnage et que Molière lui conservera.

La pièce fut jouée pour la première fois à Lyon à la fin de 1658 (novembre ou décembre), à l'occasion du séjour que la cour fit dans cette ville pour recevoir Marguerite de Savoie, dont le mariage avec Louis XIV était projeté [3]. Elle fut reprise à Paris sur

1. Chap. III.
2. Cf. plus bas (Épître de de Villiers à Corneille) pour la démonstration de ce fait.
3. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, édition Chéruel, t. III, p. 299.

le théâtre de Mademoiselle en 1661. Nous ignorons les raisons qui amenèrent Dorimon à mettre ainsi sur la scène une traduction libre de la pièce de Giliberto ; mais il est fort probable que le succès obtenu par la pièce de la *Commedia dell'arte* que jouaient alors les Italiens lui suggéra l'idée de recourir à la *Commedia sostenuta* considérée — à tort d'ailleurs — comme la source de l'Arlequinade apportée par la troupe de Locatelli [1].

La pièce fut imprimée plusieurs fois; mais les différentes éditions que nous en possédons ont une valeur très inégale. On peut les diviser en deux catégories : les unes publiées en France du vivant de l'auteur, les autres publiées en Hollande.

La première catégorie comprend deux éditions : l'une est de 1659, l'autre de 1665.

La pièce fut imprimée pour la première fois à Lyon, chez Antoine Offray, en 1659 (petit in-12 de 3 ff. et de 108 pages). La permission est du 11 janvier 1659. Elle est dédiée au duc de Roquelaure, le fils du maréchal qui était aux côtés de Henri IV lors de son assassinat, et qui fut lui-même lieutenant général et gouverneur de Guyenne.

Cette édition est manifestement la meilleure, celle qui, aussitôt après la première représentation, a été faite à Lyon même, soit sur le manuscrit de l'auteur, soit sur une copie. Comme nous le verrons plus loin, la comparaison des différents textes prouve indiscutablement la supériorité de cette version sur celles qui ont suivi. Seule, elle contient en plusieurs endroits des tours et des constructions qui ne peuvent provenir que de l'auteur lui-même et que les éditeurs postérieurs ont maladroitement corrigés.

La deuxième édition fut publiée à Paris chez Étienne Loyson en 1665 (petit in-12). Dans cette édition, le sous-titre de la pièce est changé : aux mots « ou le Fils criminel » sont substitués les mots « ou l'Athée foudroyé », substitution arbitraire et qui n'est pas conforme à la réalité, car si le Don Juan de Dorimon est un fils impie, il n'est pas encore athée. Il est difficile d'expliquer d'une façon vraiment satisfaisante cette modification dans le titre

1. Cf. plus bas Épître de de Villiers à Corneille.

de la pièce, modification qui fut conservée ensuite par Rosimond. On peut conjecturer seulement que l'Italie ayant connu un *Ateista fulminato* [1], le titre de cette pièce passa en France par l'intermédiaire des comédiens italiens et qu'ayant paru s'adapter mieux au caractère nouveau que le héros tendait de plus en plus à prendre, il fut adopté.

Cette version est une copie de la précédente, avec des fautes et des corrections généralement malheureuses, imputables au zèle critique de l'éditeur qui n'a pas toujours compris le texte de l'édition princeps. Il est aisé de s'en rendre compte si l'on compare dans les deux éditions le texte des vers 98, 320, 339, 432, 474, 568, notamment. Au vers 320, Offray écrit, en parlant des dieux :

Je croy...
Que vos *foudres* sont en *nous* propres débats.

Loyson écrit :

Que vos *forces* sont en *nos* propres débats.

Le deuxième éditeur corrige la faute d'impression évidente : *nous* pour *nos* ; mais, comprenant mal l'image contenue dans le mot *foudres*, il lui substitue platement le mot *forces*. Aux vers 339, 432, 474, 568, la substitution des mots : *j'entens* à *j'oys* ; *les* à *leurs* ; *mon support* à *et ma force* ; *dans* à *en*, est chaque fois une correction manifestement vicieuse de Loyson. De plus, celui-ci, s'il lui arrive parfois de corriger heureusement les fautes d'impression de son modèle, en ajoute de son crû : au vers 98, il remplace *leur* attente par *mon* attente, ce qui donne un sens inacceptable ; acte III, scène II, il intercale en dépit du sens un vers qui se trouve déjà un peu plus haut. Au vers 419, il écrit *o*, quand le texte d'Offray donne *ou*, que le sens exige. Au vers 601, il omet le deuxième *ah !*, ce qui fait un vers faux. De même au vers 1747, il omet les mots : *suy moy*. Enfin la substitution du sous-titre « Athée foudroyé » au

1. Cf., à propos de cette pièce, mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. II, pp. 49-55.

sous-titre « Fils criminel », substitution qui ne s'accorde pas avec le caractère donné par l'auteur à Don Juan, achève d'établir que le texte de Loyson n'a qu'une valeur secondaire.

La seconde catégorie des éditions du *Festin de Pierre* comprend trois textes :

1° *Le Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, tragi-comédie par J.-B. P. de Molière, suivant la copie imprimée à Paris. Amsterdam, Elzevier, à la Sphère, 1674 (in-12 de 84 pp.).

2° *Le Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*. tragi-comédie par J.-B. P. de Molière. Sur l'imprimé à Paris, 1679 (in-12).

3° *Le Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, tragi-comédie par J.-B. de Molière, suivant la copie imprimée à Paris, 1683.

Ce dernier texte se trouve dans l'édition des œuvres de Molière publiée à Amsterdam en 1691 par Henri Wetstein.

Ces trois textes ne contiennent ni l'épître dédicatoire ni le privilège du Roi. Ils ont ceci de commun qu'ils attribuent la pièce à Molière. Cette supercherie ne s'explique que par le désir d'en assurer la vente en substituant un nom célèbre à celui d'un inconnu. Elle était facilitée par ce fait que, le *Don Juan* de Molière n'étant pas encore imprimé et se trouvant interdit, les éditeurs peu scrupuleux ont pu donner impunément à un public ignorant du Dorimon pour du Molière ; et cela est si vrai que, même après l'édition de 1683, les imitateurs hollandais du *Festin de Pierre* prétendent s'inspirer de Molière, alors qu'ils copient Dorimon.

Le texte de 1679 n'est que la réimpression de celui de 1674. Celui de 1683 offre de nombreuses modifications orthographiques et quelques variantes : au vers 40, il écrit *aspirez* au lieu de *aspiriez* ; au vers 218, *lâches discours*, au lieu de *discours lâches*. Ces corrections, en apparence logiques, prouvent seulement que l'éditeur n'est pas au courant de la syntaxe et de la métrique de l'auteur. Au vers 705, il corrige le vers faux « puis j'allay toute la nuit... » en supprimant « puis », correction peu satisfaisante, le texte original contenant une faute d'impression qui s'explique, si, comme il est vraisemblable, Dorimon a employé une construction encore fréquente au XVIIe siècle : « puis j'allay toute nuit ».

Les trois textes hollandais suivent Loyson de beaucoup plus près qu'Offray : au mot *foudres* du vers 320 ils substituent, comme Loyson, le mot *forces* et le mot *nos* au mot *nous*. Comme Loyson aussi, ils remplacent *j'oys* du vers 339 par *j'entends*. La faute d'impression du vers 364, *poursuivant* au lieu de *poursuivent*, est reproduite par eux ; de même la correction *les autels* au lieu de *leurs autels* du vers 432 ; et *mon support* au lieu de *et ma force* du vers 474.

Il résulte de ces observations que le texte d'Offray seul présente un caractère d'authenticité absolue. C'est donc celui-là que je publie, sans corriger autre chose que les fautes d'impression évidentes : *nous* au lieu de *nos* par exemple, au vers 320. Toutefois, il m'a paru bon de donner en note les variantes de l'édition de Loyson. Malgré les raisons qui doivent nous rendre méfiants à l'égard de cette édition, elle conserve, par son ancienneté au moins, un certain intérêt documentaire. Quant aux éditions hollandaises, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Au point de vue de l'établissement du texte leur valeur est nulle, soit parce qu'elles copient Loyson, soit parce que leurs corrections ne proviennent pas d'un texte original, mais sont dues à l'ingéniosité plus ou moins grande de leurs éditeurs. S'il m'arrive de les citer, ce ne sera que pour appuyer mes propres corrections de l'autorité critique de Daniel Elzevier et d'Henri Wetstein.

J'ai conservé l'orthographe du texte d'Offray, si inconséquente qu'elle soit parfois. Les incorrections de ce texte, dans lequel le même mot est écrit différemment à peu de vers d'intervalle, ne prouvent pas seulement l'état de flottement et d'incertitude où est encore l'orthographe française au milieu du XVIIe siècle : elles prouvent que l'orthographe n'existe pas, que nul, ni les auteurs, ni les protes, ne s'en soucie ; et à ce titre elles sont un document fort intéressant pour l'histoire de notre langue, document qui rendrait singulièrement suspectes les règles arbitraires et artificielles établies postérieurement. Aussi m'a-t-il semblé nécessaire de respecter scrupuleusement ces incorrections avec toutes leurs incohérences, en corrigeant seulement les fautes d'impression évidentes.

Par contre, j'ai corrigé la ponctuation très souvent défectueuse, et parfois même mise au hasard, partout où le sens qu'elle donne n'est pas acceptable. Là où il peut y avoir quelque doute, j'ai corrigé en citant en note le texte original.

Je dirai peu de chose de la langue de Dorimon. Non seulement elle ne se recommande par aucune qualité de clarté, de précision, de pittoresque, mais elle est presque toujours lourde, gauche, obscure ; les impropriétés, les termes vagues, les épithètes banales y foisonnent. Elle contient un grand nombre de tours que l'on trouve encore chez Malherbe et chez Corneille, des expressions vieillies qui commencent à tomber en désuétude et qui ne se rencontrent plus guère que dans la langue parlée. Le vers est d'une extrême platitude : aucune image, aucune expression forte et vive ne le relève.

La métrique offre certaines particularités :

a) L'auteur fait rimer parfois le singulier et le pluriel : *Séville* et *habilles* (v. 149-150). Cf. aussi v. 813-814, 1207-1208.

b) A plusieurs reprises, la césure est en contradiction avec le sens :

Car quoy que fassent tous ces pauvres misérables (v. 581). Cf. v. 86, 749, 778, 948.

c) Dans un assez grand nombre de vers, l'*e* muet n'est pas élidé à l'hémistiche et ne compte pas dans la mesure :

Dans peu, venger la mère, le père et la maistresse (v. 869). Cf. v. 474, 985, 1025, 1291, 1771.

d) Par contre, on trouve à l'hémistiche l'*e* muet non élidé comptant dans la mesure :

Et les discours lâches dont elles sont suivies (v. 218). Cf. v. 1847.

e) Enfin l'*e* muet même suivi de *s* s'élide parfois : cf. v. 1040 et 1085.

f) Il y a quelques cas d'hiatus : cf. v. 511, 512, 849.

g) La troisième personne du pluriel du subjonctif présent d'*avoir* est dissyllabique :

Il est peu de Saints Lieux où ne m'ayent porté (v. 814). Cf. Rosset, *E féminin au XVII*e *siècle* (*Melanges Brunot*), p. 436.

Par contre, *fleau* est monosyllabique, v. 428, cf. Thurot, *Prononciation française*, I, 512, et *meurtrier* dissyllabique, v. 801, cf. Tobler, *Vers français*, p. 99.

b) On trouve au v. 591 l'*i* final de *qui* contracté avec la voyelle qui le suit :

Quelqu'un paroist. — Qui est là ? — Passons sans faire bruit [1].

1. Peut-être faut-il considérer que dans ce cas l'*i* de *qui* s'élide devant *e*, comme il arrive chez les poètes du moyen âge ; cf. Tobler, *Vers français*, p. 69.

LE
FESTIN DE PIERRE
OU
LE FILS CRIMINEL

TRAGI-COMEDIE

Dédiée à Mgr le duc de Roquelaure

PAR

DORIMON

Comedien de Mademoiselle.

A LYON

Chez ANTOINE OFFRAY, au Change

—

1659

Avec Privilège du Roy.

CONSENTEMENT

Je n'empesche pour le Roy que *le Festin de Pierre ou le Fils criminel*, tragi-comédie, soit imprimée et mise en lumière par Antoine Offray, avec deffences en tel cas requises et accoutumées.

A Lyon, ce onziesme janvier 1659.

VIDAUD.

PERMISSION

Soit fait suivant les conclusions du Procureur du Roy.

A Lyon, ce onzième janvier 1659.

SÈVE [1].

1. L'édition de Loyson contient aussi un extrait du privilège du Roi :

« Extraict du Privilège du Roy:

« Par grace et privilège du Roy donné à Paris le 12 Avril 1661. Signé par le Roy en son conseil de Fayes. Il est permis au sieur D. M. de faire imprimer une pièce de théâtre par lui composée, intitulée *le Festin de Pierre*, pendant le temps et espace de cinq ans à compter du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer pour la première fois ; et deffenses sont faites à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre sans le consentement dudit sieur D. M. ou de ceux qui auront droit de lui, à peine contre les contrevenans de 1.500 livres d'amende et de tous despens, dommages et interests, comme il est plus amplement porté par les dites Lettres de Privilège. »

A Monseigneur le duc de Roquelaure.

Monseigneur,

La forte passion que j'ay de vous dédier cette piece de Theatre, l'emporte sur les raisons qui pouvaient m'en dissuader; et sur la connoissance que j'ay qu'il ne vous faut rien presenter qui ne soit digne de vous, je me suis persuadé, *Monseigneur*, que les genereux, comme vous, ont plus d'Indulgence que les autres, et que comme rien ne peut approcher de leur éclattant merite, qu'il n'est point de lumiere qui ne pallisse aupres de celle de leurs esprits, vous souffririez ce foible rayon du mien; et que s'il falloit tousjours mesurer les presens à la dignité de celuy à qui on les addresse, on ne vous en feroit jamais : j'ay mesme encor consideré que mon ouvrage n'auroit rien d'illustre, si je ne vous le presentois, et qu'estant foible et l'Autheur inconnu, il falloit le Seigneur de France le plus renommé pour le rendre considerable. Le zele que j'ay pour vostre service s'est trouvé d'intelligence avec le besoin que j'avois de mettre quelque chose d'Auguste sur le front de cette Tragi-comedie; mon but principal estoit d'y faire paroistre la vertu opposée au vice; j'ay fait tous mes efforts pour abbaisser ce monstre sous les pieds de cette deesse; mais je n'aurois pu reussir dans cette entreprise, si je n'en eusse trouvé le modele parfait en vous, *Monseigneur*. D'ailleurs, cette piece est étrangere, et je ne luy

pouvois trouver une plus heureuse protection, ny rencontrer un moyen plus glorieux pour vous faire connoistre, que je suis

Monseigneur,

Vostre tres humble, tres obeissant et tres obligé serviteur,

N. Dorimon.

A Monsieur Dorimon, sur sa tragi-comedie du *Festin de Pierre* intitulé *le Fils criminel* :

Quand par de genereux efforts
Tu tires Dom Jouan de l'Empire des morts,
Et fais paroistre au jour ses defauts et ses vices,
Le Pouvoir de ta muse et ses charmes sont tels
Que ce qui fût jadis la hayne des mortels
En est aujourd'huy les delices.

Autre sizain au mesme :

Tes mouvements sont pathetiques,
Et tu n'es pas de ces comiques
Qui veulent, dans tous leurs projets,
A l'esprit du vulgaire accommoder leur style.
Le tien plaist aux sçavants, et tu prens des sujets
Où tu joins le plaisir et l'honneste à l'utile.

Autre sur le mesme sujet :

On voit dans tes doctes escrits
Quelle est la force de ta veine.
Apollon qui t'a mis au rang de ses cheris
Promet de dignement recompenser ta peine.
Mon esperance n'est pas vaine
Et les plus sçavans dans Paris
Tiennent comme chose certaine
Que pour le Cothurne et la Scene
Dorimon passe Montdoris.

AUTRE :

Ce fils qui meritoit un supplice eternel,
Luy qui fut si long-temps l'horreur de la Castille,
Par ton adoption entre dans ta famille,
Et quoy qu'il y paroisse encore en criminel,
Puisqu'estant Espagnol, toute la Cour le loüe,
Ne te fasche pas de ce chois :
Dom Jouan n'est plus tel qu'il parut autrefois;
La fortune l'a mis au plus haut de sa rouë,
Et puisqu'il est cheri du plus sage des Roys,
Dorimont, ne crains pas qu'aucun le desadvoüe.

Par M. DU PERIER.

SUR LE MESME SUJET PAR LA FEMME DE L'AUTHEUR, COMEDIENNE DE MADEMOISELLE :

Encores que je sois ta Femme,
Et que tu me doive ta Foy,
Je ne te donne point de blâme
D'avoir fait cet Enfant sans moy.
Toutes fois, ne me crois point buse,
Je connois le sacré Vallon,
Et si tu vas trop voir la Muse,
J'iray caresser Appollon.

A L'AUTHEUR DE LA TRAGI-COMEDIE DU *Festin de Pierre* REPRESENTANT DOM JOUAN.

Si le plus criminel d'entre tous les mortels
Empruntant ta figure a pour nous mille charmes,
Et si puni du Ciel, il merite nos larmes,
Dorimont, tous nos cœurs te doivent des Autels;
Rendant à ton esprit ce que d'eux il exige,
Tout meschant qu'il paroit, son trespas nous afflige;
Te voyant abismer, chacun a de l'effroy :
Toutesfois si c'est ton envie
De nous faire abhorrer sa detestable vie,
Fais jouer Dom Jouan à quelque autre que toy.

Par M. SCIPION DU PILLE.

ACTEURS.

Dom Pierre, Gouverneur de Séville, pere d'Amarille [1].
Dom Alvaros, Pere de Dom Jouan.
Dom Jouan.
Dom Philippe, amant d'Amarille.
Amarille, fille de Dom Pierre, et Amante de Dom Philippe.
Lucie, cousine d'Amarille.
Un Pellerin.
Un Prevost et deux Archers.
Briguelle, Valet de Dom Jouan.
L'Ombre de Dom Pierre.
Bergers.
Bon-Temps, Pere de la mariée.
Blaise, Espoux.
Pacquette, Mariée.
Amarante, Bergere.
Marilinde, Bergere [2].

1. L'édition de 1659 donne ici « pere d'Amarante » ; la correction est déjà faite en 1665.
2. Le texte ne donne aucune indication relative au lieu de la scène.

ACTE I.

SCENE I.

AMARILLE, DOM PHILIPPE [1].

AMARILLE.

C'est aujourd'huy qu'il faut que mon amour s'exprime,
Et que vous appreniez jusqu'où va mon estime,
Que vous seul avez droit de captiver mon cœur,
Que Dom Philippe en est le genereux vainqueur,
Et que jusqu'au Tombeau les ardeurs de sa flame
Pourront avec justice obtenir sur mon ame,
Les droicts que l'on obtient d'un objet vertueux,
Et qu'en peut exiger l'Amant respectueux.
Enfin, assurez-vous d'un cœur qui vous honore.

DOM PHILIPPE.

Miracle des beautez, vous que mon cœur adore,
Qui captivez les cœurs et les plus beaux esprits,
Et qui pour tant d'Amans n'avez que des mépris :
Puis qu'à me rendre heureux vôtre grand cœur s'engage,
Je n'apprehende point qu'un autre le partage ;
Je goûte des douceurs que je tiens de l'espoir,
Il prend dessus mon ame un absolu pouvoir :
Un esprit raisonnable est plein de confiance,
Et le doute jamais n'y reçoit de naissance.
Comme il est tout fidele, il ayme uniquement,

1. Scène nouvelle. Par contre, les aventures de Naples sont supprimées. Chez les prédécesseurs, le marquis de La Mota ou le duc Octavio sont aussi amoureux de Donna Anna et aimés d'elle ; mais il n'y a entre les jeunes gens aucun duo d'amour.

Et veut croire qu'on l'aime aussi parfaitement,
Mais, je ne puis souffrir que Dom Jouan vous ayme,
Luy qui fait voir par tout une insolence extréme,
Qui tient à vanité de paroistre inconstant,
Qui ne voit point d'objet qu'il n'ayt ce qu'il pretend,
Qui peut estre des-ja dans quelque compagnie
Fait entendre qu'amour avecque vous le lie,
Qu'il est le seul objet que vous considerez,
Et qu'entre cent Amans enfin vous l'adorez,
Que vous n'avez de bien qu'alors qu'il vous visite,
Et que cette faveur est deüe à son merite [1].
Je sçay qu'en vostre cœur il n'eût jamais d'accez,
Et qu'il ne peut avoir qu'un mal-heureux succez :
Mais il faut qu'aujourd'huy je luy fasse comprendre
Que vous ne voulez plus ny le voir ny l'entendre,
Et de plus qu'il me choque aymant en mesme lieu,
Qu'y [2] cesse, ou que ce fer luy fera son adieu [3].

AMARILLE.

Il sçait que je le hay et que c'est vous que j'ayme,
Sans que vous exposiez vostre valeur extréme,
Je pourray l'esloigner assez facilement,
Et si vous n'aspiriez qu'à ce contentement,
Dans peu vous connoistrez qu'Amarille est fidelle
Et qu'elle vit pour vous, si vous vivez pour elle.

36 Qu'il 1665 ; cf. la note.

---

1. Chez Tirso et chez Cicognini, Don Juan n'aime pas ainsi à l'avance Donna Anna qu'il ne connait pas et dont il ne songe à abuser qu'après les confidences du marquis de La Mota ou du duc Octavio. Le caractère du séducteur n'est pas, comme il l'est ici, mis à jour et analysé dès le début de la pièce. Bien plus, Octavio et le marquis ont en lui la plus entière confiance.

2. Cet *y* n'est peut-être pas une simple faute typographique; cf. Thurot, *Prononciation française*, II, 141-2.

3. Cette rivalité entre les deux gentilshommes est chose nouvelle.

DOM PHILIPPE.

Que je vis plein d'ennuys, absens de vos beaux yeux
Et que vostre entretien m'a rendu glorieux :
Mais pour continüer cette faveur suprême,
Et pour me faire voir comme Amarille m'ayme,
Où pourray-je ce soir posseder le bon-heur
De vous entretenir, si j'ay cette faveur
Que je puis à bon droit appeller sans seconde ?

AMARILLE.

Alors que le Soleil sera couché sous l'onde,
La nuit dont le silence est amy de l'amant
Produira sans obstacle un tel contentement ;
Ce soir vous me verrez dessous cette fenestre [1].

SCENE II.

DOM JOUAN, AMARILLE, DOM PHILIPPE.

DOM JOUAN, à part [2].

Je seray diligent, et vous feray connoistre
Qu'un Amant mesprisé sçait prendre avec raison
Le bien de se vanger de tant de trahison [3].

AMARILLE.

Ouy, venez, et qu'amour vous donne une constance
Esgalle à la vertu de ma perseverence.

1. C'est par un billet que Doña Ana, chez Tirso, donne rendez-vous à son amant.

2. Dans les pièces antérieures, Don Juan, au lieu de surprendre, comme il le fait ici, par trahison, les amours des deux amants et l'heure de leur rendez-vous, est mis au courant par le duc ou le marquis eux-mêmes.

3. Le mot « trahison » ne doit pas être pris ici à la lettre. Amarille n'a jamais aimé Dom Jouan ; elle ne lui est donc pas infidèle. C'est un des nombreux exemples de l'imprécision et de l'impropriété du style de Dorimon.

DOM PHILIPPE.

J'en ay tous les sujets qu'un amant peut avoir ;
Vos beaux yeux ont sur moy cet absolu pouvoir,
Et n'estre pas constant en aymant Amarille,
C'est estre sans raison, et d'une ame imbecille.

AMARILLE. Elle s'en va.

Allez donc, et sur tout, enfin souvenez-vous
Qu'autre que vous jamais ne sera mon Espoux.

DOM PHILIPPE, seul.

Que ces mots dans mon cœur portent d'aymables charmes !
Si je n'estois vaincu je luy rendrois les armes,
Et mon cœur tout ravy de ces nouveaux propos,
Luy voudroit consacrer sa vie et son repos.
Que c'est avec raison que son œil me domine,
Qu'avec droit je la puis croire toute divine,
Et dire que l'amant qui vit dessous ses Loix
Est beaucoup plus heureux que ne sont tous les Roys !

SCÈNE III.

DOM JOUAN, seul.

Va, fonde ton bon-heur dessus cet Hymenée ;
Mon ame à ce tourment [1] ne s'est point condamnée,
Je ne connus jamais un amour violent,
Et ne veux d'Amarille estre que le galant,
En poursuivant ce bien jamais la jalousie [2]
N'arretera le cours de ma gallanterie.
Je me ris de l'espoir d'un langoureux amant,

1. Veut-il parler du tourment de l'hymen ? Il semble plutôt qu'il faille entendre le tourment que cause un violent amour.

2. Le terme est impropre. Il veut dire un « amour unique et exclusif ».

Et trouve mon plaisir parmy le changement.
Amarille me plaist ; mais dedans ma poursuite
Je sçauray mesnager une adroitte conduitte,
Feindre d'aymer ses yeux, d'adorer sa beauté,
Et d'estre plein d'amour et de fidelité,
Luy jurer que ses yeux m'ont rendu tout de flâme,
Et que ses cheveux sont les doux lacs de mon ame,
Que son taint dont l'esclat se montre sans pareil,
A mes yeux amoureux, passe pour un Soleil,
Que sa bouche tousjours de vermeil et de roses,
Des tourmens amoureux sont les aymables causes,
Que son sein est l'Autel où s'en vont mes soûpirs,
Pour servir de victime à ses plus grands desirs.
Enfin, un homme adroit, plein de cœur et d'estime
Fait piece en cent endroits sans qu'aucun le reprime,
Et quand on rend bon conte à chacun de ces faits,
On n'apprehende point de dangereux succez.
Ce soir je veux duper et l'Amant et l'Amante,
Satisfaire mon ame, et tromper leur attente ;
Un moment, prévenant leur assignation,
Je puis voir Amarille à ma discretion [1].

98 mon attente 1665.

---

1. Ce monologue de Dom Jouan, qui n'est pas chez les prédécesseurs, est intéressant à plus d'un titre : pour la première fois, le héros s'analyse lui-même, et cette habitude sera reprise par Molière, par Rosimond, par Shadwell et par bien d'autres. En outre, Dom Jouan se révèle ici comme beaucoup plus corrompu que ses aînés : c'est par dépit d'être dédaigné, par jalousie et par haine, qu'il songe à enlever Amarille. Chez Tirso et chez Cicognini, il agit surtout par légèreté et par espièglerie. Il se substitue à Octavio ou au marquis de La Mota pour s'amuser aux dépens de la naïveté des deux amants. Ce détail marque la différence entre les deux conceptions.

Il est curieux aussi de rapprocher ce monologue de la théorie de

SCENE IV.

DOM ALVAROS, BRIGUELLE.

DOM ALVAROS [1].

Ah ! pere mal-heureux, qu'elle est ta destinée !
A quels tourmens ton ame est-elle condamnée !
Celuy que je croyois mon unique support,
Est celuy maintenant qui me donne la mort.
Un Fils où je mettois toute mon esperance,
Où je croyois trouver une entiere asseurance,
Destruit de mon honneur le renom affermy,
Et des vertus se rend l'execrable ennemy.
Vous, sentimens d'honneur qui regnez en mon ame,
Qui dans ce corps de glace estes encor de flâme ;
Beau feu que dans mon sang je croyois infiny,
Aujourd'huy de mon sang vous verray-je banny ?
Beau soing que j'ay tousjours conservé pour ma gloire,
Souvenir de mes faits, sortez de ma memoire ;
De quoy vous peut servir qu'on en [2] parle aujourd'huy,
Si vous estes soüillez par le crime d'autruy ?
Je vous ay creu tousjours à mes vœux favorables,
Que mon fils seroit vostre [3] ; et ses faits déplorables

Don Juan à Sganarelle chez Molière, a. I, sc. 2. Le développement sur l'inconstance est en germe dans ces vers :

Je me ris de l'espoir d'un langoureux amant,
Et trouve mon plaisir parmy le changement.

D'autre part, les procédés qu'énumère le Don Juan de Molière pour réduire le cœur des belles, sont déjà indiqués par le Dom Jouan de Dorimon.

1. Scène nouvelle.

2. Cet « en » renvoie soit au mot « gloire » du vers 113, soit plutôt au mot « faits » du vers 114.

3. Construction obscure : « J'ai toujours cru que mon fils serait vôtre ; ou bien je vous ai cru favorable à mes vœux, à savoir que mon fils serait vôtre. » Dom Alvaros s'adresse aux sentiments d'honneur qui

Font voir que la nature, et le sang, et le sort
Dans le Pere et le Fils n'ont mis aucun rapport,
Et que souvent l'honneur et la vertu du Pere
Ne sont pas de l'enfant un bien hereditaire [1].
Tu te trompe mon Fils, et ton cœur obstiné,
Ravalé par le vice autant que suborné,
Recevra tost ou tard ce qu'on doit à son vice,
Et le courroux du Ciel appreste son supplice [2].
J'ay fait ce que j'ay pû, mais mes enseignemens
N'ont pû finir le cours de tes débordemens ;
Va, ne refuse rien à ton ame aveuglée,
Suy le cours de ta vie infame et dereglée,
Et que le coup mortel d'un si cuisant malheur
Mette fin pour jamais à ma longue douleur [3].

BRIGUELLE.

C'est vous géner l'esprit d'une plainte inutile ;
La mort qui n'est jamais courtoise ni civille,
Pourroit estre pour vous et prompte et sans refus [4],
Et quand vous la verriez, vous seriez bien confus.
Laissez là vostre Fils, ou l'envoyez à Rome [5].
J'ay fait ce que j'ay pû pour le rendre honeste homme,
Mais, le voyant aux pieds fouler mes sentimens,
Me gourmer, et railler de mes enseignemens,
Me traiter d'ignorant, de cocquin et de beste,
Sur ma foy j'ay cessé de m'y rompre la teste.

régnent en lui, à ses exploits passés. Il exprime le regret que son fils ne s'en inspire pas. A travers le galimatias de la forme, l'idée est facile à saisir.

1. Cf. Molière, IV, 4 : « Vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né... », et la suite.

2. Cf. Molière, IV, fin de la scène 4.

3. Ce « cuisant malheur », c'est la conduite de Dom Jouan. Le vieillard est ici plus tendre qu'il ne l'est chez Molière.

4. Pour le sens, voir au *Lexique*.

5. Pour le sens de cette expression, voir au *Lexique*.

DOM ALVAROS.

Briguelle laisse-moy dans l'estat où je suis,
Tes propos superflus accroissent mes ennuis [1].

BRIGUELLE.

Monsieur, dans ce courroux vostre santé s'altere.
Consolons-nous tous deux, nous n'y pouvons rien faire.

DOM ALVAROS.

Helas ! Il est trop vray que ce cœur endurcy,
D'entendre mes raisons ne prend aucun soucy.
Que dira-t'on de moy maintenant dans Seville ?

BRIGUELLE.

Que vostre Fils en a duppé les plus habilles [2].

DOM ALVAROS.

Briguelle, encore un coup, n'accrois point mes douleurs,
Je ne ressens que trop le coup de mes mal-heurs :
Et si ce Fils cruel et plein de violences,
N'obligeoit tout un Monde [3] à voir ses insolences,
Je serois moins touché de son dereglement.
Tay-toy donc, tu ne faits qu'augmenter mon tourment.

BRIGUELLE.

Tant s'en faut, je voudrois soulager vostre peine :
Mais, Monsieur, le voicy ; quelque bon vent l'ameine.

1. Je reproduis la ponctuation de . original, mais je ponctuerais volontiers :

Briguelle, laisse-moy. Dans l'estat où je suis
Tes propos....

2. Pour la rime, cf. p. 14.
3. Pour « monde », voir au *Lexique*.

SCENE V [1].

DOM ALVAROS, DOM JOUAN, BRIGUELLE.

DOM ALVAROS, voyant Dom Jouan.

Ciel, daignez assister un Pere mal-heureux,
Touchez un peu son cœur, accomplissez mes vœux.

DOM JOUAN.

Mon Pere est en ce lieu. Que cet abord me blesse [2] !
La chose insupportable à voir que la vieillesse.
Tousjours quelque chagrin occupe sa raison.

DOM ALVAROS.

Dom Jouan, mes advis seront-ils de saison ?
Puis-je vous faire voir dans le mal qui me blesse,
De quels maux vostre humeur accable ma vieillesse,
Que le courant fascheux du vice où vous trempez
Vous porte au precepice où des-ja vous tombez,
Et que sur le panchant d'une telle ruine,
L'amitié paternelle encore me domine [3] ?
Elle vous vient offrir une main dans ce jour ;

168 precipice 1665.

1. Cette entrevue du père et du fils n'est pas dans Cicognini. L'idée première en est dans Tirso (IIe journée, sc. 10). Cf. Molière, a. IV, sc. 6. L'entrevue a lieu ici au début, avant que Dom Jouan ait commis encore aucun crime sous les yeux du public. Chez Tirso et chez Molière, elle a lieu, soit au milieu, soit dans la dernière partie de la pièce. Il faut noter cependant que chez Tirso, comme chez Dorimon, elle précède immédiatement l'attentat de Dom Jouan contre la fille du commandeur.

2. Cf. Molière, a. IV, sc. 5 :
LA VIOLETTE. — Monsieur, voilà monsieur votre père.
DON JUAN. — Ah ! me voici bien ! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

3. Chez Molière, Don Louis exprime des sentiments contraires : « Sache que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions. » (IV, 4).

L'horreur que j'ay pour vous le cede à mon amour.
Si vous n'estes aveugle au mal-heur qui s'appreste,
En suivant mes raisons évitez la tempeste.
Chacun dedans Seville est ligué contre vous,
Vous attirez la hayne et le mépris de tous ;
Celuy qui vous estime et qui vous ayme encore,
Est contraint d'advoüer qu'enfin il vous abhorre.
Ah ! mon Fils, à quel sort estes-vous destiné ?
Qui produit tant d'orgueil en ce cœur obstiné ?
Je sçay bien qu'en vostre âge où la chaleur domine,
Souvent on ne void pas approcher sa ruine ;
Mais aussi je sçay bien que dans cette saison
On commence, ou jamais, à chercher la raison ;
Vous ne la cherchez pas, un père vous l'apporte ;
Recevez-la mon Fils, et la rendez si forte
Qu'elle chasse aujourd'huy toutes ces passions
Qui bannissent de vous les belles actions.

DOM JOUAN.

Tousjours importuné des effets de l'envie,
Je ne sçay plus comment je dois regler ma vie ;
Comment vous escouter et sur quels fondemens
Appuyer vos discours et vos raisonnemens ?
Vostre bizarre humeur a mon ame surprise.
Que peut-on voir en moy que l'âge n'authorise ?

DOM ALVAROS.

Quoy ? l'âge t'authorise en tout ce que tu fais !
Va, je n'ignore pas tes infames projets :
Je connois ton esprit, je connois tes pensées :
De mes meilleurs amis les Filles abusées,
Leurs amans au Tombeau par ta brutalité,
Sont-ce des faits qu'on souffre avec impunité ?
L'âge authorise-t-il tes fourbes, tes furies ?

BRIGUELLE.

Monsieur, dans son esprit ce sont galanteries [1].

DOM ALVAROS.

Tu sçais que tu fais piece à tous les gens d'honneur,
Et c'est temerité bien plustost que valleur;
Tu t'es pris à des gens tous remplis de vaillances [2]
Que tu n'as surmontez que par tes insolences :
Bref, dedans tes desseins aucun ne comprend rien,
Et tous tes ennemis se trouvent gens de bien.
Quand un homme insolent obtient quelque victoire,
Il se couvre de blâme, et n'a jamais de gloire.
Si tu ne peux durer sans la dissention,
Enfin, si la guerre est ton inclination,
Va-t-en la rencontrer proche de la frontiere,
Et là, contente toy si ton ame est guerriere,
Et ne viens pas icy dans le sein de la paix
Faire naître un malheur qu'on n'y treuva jamais.

DOM JOUAN.

Que j'ay peine à souffrir vos froides resveries,
Et les discours lasches [3] dont elles sont suivies !
Que la vieillesse en vous a d'incommoditez !
Je ne puis plus souffrir vos importunitez,
Mon Pere, laissez moy, cessez vos remontrances,
Ou vous me porterez à quelques violences [4].

1. Ces observations mi-sérieuses, mi-plaisantes du valet au milieu des admonestations du père détruisent la gravité de la scène. Chez Tirso et chez Molière, le valet reste silencieux.

2. Pluriel incorrect qui semble mis pour la rime, quoique Dorimon ait déjà fait rimer le singulier et le pluriel ; cf. vers 149-150.

3. Il serait aisé de corriger ce vers faux en intervertissant le substantif et l'adjectif: « et les lâches discours... » C'est ce qu'a fait Wetstein. Cependant je maintiens sans hésitation le texte d'Offray, Dorimon prenant avec l'*e* muet à l'hémistiche les plus grandes libertés ; cf. p. 14.

4. Le pluriel semble bien n'être encore mis ici que pour la rime, cf. vers 205 et la note.

DOM ALVAROS.

Quoy, tu persisteras avec impunité,
Dans cette humeur altiere ? Ah ! l'esprit empesté.

DOM JOUAN.

Dans la belle saison de mes jeunes années,
Vous ne rendrez jamais mes passions bornées,
Et si vous prètendez alterer mes plaisirs,
Vous vous mesconterez, c'est trahir vos desirs.
Pour Pere maintenant je ne vous puis connoistre,
Je suis dans un estat d'estre tout seul mon Maistre.
Le ciel jusqu'à l'enfance a fait que les humains
Auroient besoin d'un Pere, et seroient en ses mains.
Mais depuis qu'un rayon de sa grace supréme
Nous donne la raison, il nous rend à nous mesme,
Et c'est injustement qu'un Pere veut regner
Quant l'enfant par raison se peut tout enseigner.

DOM ALVAROS.

Considere, mon Fils, que toute chose humaine
Est moins digne d'amour que d'horreur et de hayne,
Que le plaisir se pert aussi-tost qu'il est né,
Qu'il faut en le goustant songer qu'il est borné,
Et que sa course enfin si-tost precepitée
Doit servir de raisons à ton ame indomptée.
Pense-tu m'ébloüir par tes faux sentimens ?
Crois-tu que je me rende à tes raisonnemens ?
Non, non, proche du gouffre où tu te précipite,
Je veux te faire voir quels tourmens tu merite,
Te dessiller les yeux, et te prier mon Fils
De ne te perdre pas, de suivre mes advis.
Un Pere à tes genoux t'en prie avec des larmes.

Il se met à genoux.

241 precipitée 1665.

Que ton cœur s'amolisse et luy rende les armes :
Si tant de fierté regne en ton coupable sein,
Qu'à ton Pere à genoux tu sois tant inhumain,
Si tu n'escoute point ton Pere et la nature,
Pense que c'est, mon Fils, le Ciel qui t'en conjure.

DOM JOUAN.

Certes je suis touché de l'estat mal-heureux
Où la fatalité d'un destin rigoureux
A reduit vos vieux jours ; vos larmes me font peine,
J'en ay le deüil au cœur, et l'esprit à la gesne ;
Je voy vostre folie avec compassion.
Qui peut produire en vous cette lâche action ?
Quoy, pleurer et gemir et n'avoir rien à dire,
Que des mots dont chacun auroit sujet de rire.

DOM ALVAROS.

Quoy? les larmes, les cris, les plaintes et les pleurs
Ne font que l'endurcir, que croistre ses fureurs.
Ah ! l'homme mal heureux, ah ! monstre épouvantable !
Va Demon des Enfers, va Tygre insatiable :
Le Ciel, juste vengeur, sçaura bien prevenir
L'estat de mon courroux [1], et bien-tost te punir.

BRIGUELLE.

Monsieur, considerez que Dieux [2], Hommes et Diables,
Ce sont nos ennemis. Vos crimes execrables
Nous vont faire perir.

270 ennemis, vos crimes execrables, 1659 et 1665.

---

1. La manifestation de mon courroux, voir au *Lexique*.
Molière s'inspire de l'idée, en la renversant : « prévenir sur toi le courroux du ciel ». Cf. aussi Tirso, II, 10 :

Traidor, Dios te dé el castigo
Que pide delito igual.

2. Noter que le mot « Dieux » est au pluriel. Il en est de même dans le scénario, dans les *Puppenspiele*. Cf. à ce propos mon étude sur *la Légende de Don Juan*, p. 123 et 124.

DOM JOUAN. Il luy donne un coup de pied.
Tay-toy.

BRIGUELLE.
Ha ! l'enragé !
Ciel vangez un valet comme un Pere affligé.

DOM ALVAROS.
Traistre, au moins tu devrois respecter ma presence.

DOM JOUAN.
Je me vange par tout alors que l'on m'offence.
Mais pour ne plus souffrir vos importunitez,
Monsieur, faites retraite, et si vous contestez...

DOM ALVARS.
Ah ! Dieux ! à quel excez a passé ma misere !
Ah ! Fils abominable ! Ha ! déplorable Pere !
Brutal, j'ay dans le bras encor trop de vigueur [1]
Pour t'immoler sur l'heure à ma juste fureur.
Suy tes déreglemens, contente ton envie :
Mais au moins souviens-toy que tu me dois la vie.

DOM JOUAN.
Ah ! par cette raison je vous doits peu d'amour:
C'est au gré du destin que nous venons au jour.
La nature est ma Mere et le sort m'a fait naistre,
Et le Ciel est tout seul et mon Pere, et mon estre [2].

DOM ALVAROS.
Et bien je t'abandonne, infame esprit abjet,
Qui ne suis de ton sens que le brutal objet.

1. Pour le sens, voir au *Lexique*.

2. Dom Jouan veut dire qu'il n'y a rien dans son être où son père ait sa part ; c'est le Ciel seul qui l'a fait tel qu'il est.

Pour la première fois, Don Juan se réclame de la Nature et justifie par elle les débordements de sa conduite. Cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan* et notamment les chapitres consacrés aux pièces allemandes sur la fable de Leonzio, aux Libertins en France, au Don Juan de Rosimond et à celui de Shadwell.

DOM JOUAN.

Cet abandonnement est ce que je desire.

DOM ALVAROS.

Tu me rends mal-heureux, mais ton sort sera pire.

DOM JOUAN.

Que le destin se bande ou pour, ou contre moy,
Pere, Princes, ny Dieux ne me feront la loy.

DOM ALVAROS.

Le moindre des humains suffit pour te détruire.

DOM JOUAN.

Fors vostre esprit blessé, rien me sçauroit nuire.

DOM ALVAROS.

Superbe, j'ay pour toy trop de discretion,
Mais crains dans ma fureur ma malediction.

DOM JOUAN.

Vous recevez la mienne, et de vostre insolence
Le juste payement [1].

DOM ALVAROS.

Ah! Ciel prens ma deffence,
Et redonne la force à ces membres vieillis,
Qui sous un froid Tombeau vont estre ensevelis.
Traistre, il faut que ces mains t'arrachent les entrailles,
Que qui te mist au jour fasse tes funerailles.

DOM JOUAN.

Déplore ton mal-heur, peste contre le sort,
Mais ne m'approche pas.

1. Il faudrait sans doute ajouter ici l'indication d'un jeu de scène tel que: « Il le frappe. » C'est bien là ce que paraissent indiquer les vers 297-298, et le v. 526 fait allusion à ces violences de Dom Jouan; cf. la note à ce vers.

DOM ALVAROS.

Ah ! que ne suis-je mort !

DOM JOUAN.

Toy, suy moy.

BRIGUELLE.

C'est chercher ma misere future.
Je ne reçois de luy que gourmades, qu'injure [1] ;
Mais courons, car il est fort liberal de coups [2].

SCENE VI [3].

DOM ALVAROS, seul.

Ciel estes-vous sans yeux, sans armes, sans courroux,
Ou l'horreur qu'ont produit de semblables offences,
A-t-elle fait trembler vos suprêmes puissances ?
Au Maistre le valet doit-il donner la Loy ?
Le subjet s'arme-t-il contre son propre Roy ?
Et verra-t-on l'orgueil dedans la creature
Renverser aujourd'huy l'ordre de la nature ?
Car, voyant vos carraux [4] à me vanger si lents,
Je croy qu'expres vos bras les ont fait impuissans,
Que vous laissez regner le crime sur la terre,
Pour punir les humains, pour leur faire la guerre,
Que vous nous punissez ne nous punissant pas,

1. Le singulier pour le pluriel, afin de rimer avec « future ». Cf. v. 222 et la note.

2. L'insolence de Dom Jouan vis-à-vis de son père au cours de cette scène est chose nouvelle. Dans Tirso, il est plein de déférence. Dans Molière, son impertinence restera courtoise. Ici le héros justifie, dans une certaine mesure, le sous-titre de « Fils criminel » donné à la pièce.

3. Scène nouvelle.

4. Voir au *Lexique*.

Et que vos foudres sont en nos propres debats.
O ! vous, noirs habitans des antres les plus sombres,
Quittez pour un moment le commerce des ombres,
Et venez voir au jour un crime sans pareil,
Qui fait cacher d'horreur la face du Soleil.
Apportez en ces lieux quelque nouveau supplice,
Car le Ciel n'a pour moy ny secours, ny justice.
Mais vos tourmens sont peu. Vos gesnes, et vos fers,
Et les punitions qu'on exerce aux enfers,
Ne suffiront jamais pour ce crime execrable.
Cherchons donc le secours que cherche un miserable :
Allons voir celle à qui les mal-heureux mortels
Sur leurs propres mal-heurs eslevent des Autels [1].
Ouy, Dieux, humains, Demons, la Mort a la puissance
De me donner sans vous une prompte allegeance.

FIN DU PREMIER ACTE.

320 vos forces 1665. — en nous propres débats 1659; faute d'impression de la première édition corrigée par l'édition de 1665.

---

1. Il s'agit de la mort. Les autels que les hommes lui élèvent, ce sont les tombes de ceux qu'ils ont aimés.

ACTE II.

SCENE I.

BRIGUELLE, seul [1].

C'est tout de bon, destin, tu me fais enrager.
Tout mon mal seroit peu si j'avois à manger !
Mais icy m'exposer au vent d'une cuisine,
C'est bien entierement conclure ma ruine.
Dedans cette maison j'oys remüer les plats,
Et cependant je n'ay que l'air pour mon repas.
Si dans nostre Almanach je puis voir la Planette
Qui m'expose aux rigueurs d'une telle disette,
Elle aura mille coups, je la déchireray
Et j'en feray du feu dont je me chaufferay.
Ah ! Planette maudite et peu considerante [2],
Si de mon appetit tu ne remplis l'attente,
Au moins guarantis-moy des mains d'un maistre fou,
Qui m'a plus de cent fois pensé rompre le cou.
Il est allé duper une Amante nouvelle,
Cependant que je fais icy la sentinelle ;
Si son rival venoit, je craindrois bien pour luy,
Et pour mon dos aussi. Toutesfois pour autruy
Ne soyons pas si sot ; évitons la querrelle,

339 j'entends remuër 1665 (vers faux).

---

1. Cette scène n'est pas dans Tirso. Elle est simplement indiquée dans Cicognini, chez qui Passarino se lamente en quelques mots des folies imprudentes de son maître, acte II, sc. 3.

2. Qui as peu d'égard pour moi. Le participe est pris ici adjectivement. Voir au *Lexique*.

Et si nous en voyons, enfilons la venelle.
Dom Philippe est mutin, Amarille a des gens
Qui pour me bien frotter se rendront dilligens ;
Car, quand elle verra que Dom Jouan, mon Maistre,
Sera dans sa maison, dans un coin comm' un traistre,
Elle fera des cris : son Pere et ses valets
Viendront nous esgorger ainsi que des poulets.

SCENE II [1].

AMARILLE, BRIGUÊLLE, DOM PIERRE, DOM JOUAN.

AMARILLE.

A moy, je suis surprise, un insolent m'outrage [2].

BRIGUELLE.

Ah ! Dieux, mon Maistre est pris ! viste, troussons bagage,
N'attendons pas le choc, il seroit perilleux,
Et ce lieu dedans peu sera bien dangereux.

DOM PIERRE, Pere d'Amarille [3].

Dom Pierre sort et ses valets poursuivent Dom Jouan l'espée à la main.

Quoy traistre ! En ma maison et pour forcer ma fille,

358 comme 1665. — L'indication des personnages de la scène II est omise dans 1659. — 364-365 (jeu de scène) poursuivant 1659 et 1665 ; faute d'impression de la première édition conservée par l'édition de 1665.

---

1. Cf. Tirso, IIe journée, sc. 13, et Cicognini, a. II, sc. 5.

2. No hay quien mate á ese traidor,
Homicida de mi honor ?

Noter que chez Tirso, Don Juan a forcé Doña Ana. Chez Cicognini et chez Dorimon, il y a simple tentative.

3. Ce personnage, qui paraît ici pour la première fois, vient antérieurement dans Tirso et dans Cicognini raconter au roi son ambassade à Lisbonne. Dorimon (et sans doute déjà Giliberto) a supprimé ce hors-d'œuvre.

Pour me des-honorer et toute ma famille [1] !
Il faut perdre la vie [2].

DOM JOUAN.

Ah ! c'est trop t'espargner !
Voila ce qu'après moy l'obstiné peut gagner.

AMARILLE, sortant de la maison.

Mon Pere est mort.

DOM JOUAN.

Faquins, si vous osez me suivre...

DOM PIERRE, mourant.

Que quelqu'un prenne soing... mais je cesse de vivre [3].

AMARILLE [4].

Quelle rage, quel sort, quel Demon envieux
M'oste dans cet instant un bien si precieux ?
Quoy ! vous perdre mon Pere ! Ah ! mal-heur qui me tuë,
Ah ! fatal accident, Ah ! disgrace imprévüe.
Mon Pere, ah ! c'en est fait, son corps est tout glacé,
Et son divin Esprit chez les morts est passé.
Le sommeil èternel a fermé sa paupiere,
Et dans peu comme à luy m'ostera la lumiere.
Ouy, mon Pere, à present sans consolation,
Je veux chercher la mort dans mon affliction,

1. Hay tan gran atrevimiento !
Muerto honor, dijo : ay de mi !
La scène est beaucoup plus brève chez Cicognini.

2. Dans Tirso, Doña Ana crie de l'intérieur à son père de tuer le coupable. Le combat s'engage ensuite. Don Gonzalo dit à Don Juan : « Muere, traidor ? », et Don Juan répond ironiquement, en le frappant de son épée : « Desta suerte | Muero. »

3. Dans le *Burlador*, Don Gonzalo menace son meurtrier de sa vengeance. Chez Cicognini, le commandeur fait seulement entendre quelques gémissements entrecoupés (II, 5).

4. Cicognini, II, 6. Le monologue d'Amarille est ici beaucoup plus long.

Et pour mieux la trouver dans le mal que j'endure,
J'iray l'attendre au lieu de vostre Sepulture.
Mais recevez mes cris, mes plaintes et mes pleurs,
Je n'ay qu'eux à donner en de si grands mal-heurs.
Daignez donc accepter cette derniere offrande,
Dans ce destin fatal la douleur me commande [1],
Je pretens vous venger par leurs [2] propres fureurs,
Et remettre ce soin au cours de leurs clameurs [3].
En quelque lieu que soit l'assassin execrable,
Qui, vous donnant la mort, m'a rendu miserable,
Ils iront le chercher, le livrer aux bourreaux:
Et les remords cuisans l'accableront de maux.
Si ma juste douleur peut devenir mortelle,
Me rejoignant à vous, elle sera fidelle [4].
Ah ! vous, hommes poltrons, pleins de stupidité,
Qui l'avez veu perir, et dont la lascheté
Dans ce coup mal-heureux, de sa mort est complice,
L'emportant, rendez-luy ce deplorable office.

1. Ce vers est une sorte de parenthèse pour expliquer le précédent : sous l'empire de sa douleur, Amarille ne peut offrir à son père que des plaintes et des cris. C'est par eux qu'elle le vengera ; cf. le vers suivant.

2. « Leurs » renvoie aux mots « cris, plaintes et pleurs ».

3. Pour l'emploi figuré de « cours », voir au *Lexique*. Noter ici, en même temps que la faiblesse de la pensée, la négligence de l'expression : « leurs clameurs », c'est-à-dire les clameurs de mes pleurs, de mes plaintes et de mes cris.

4. Ces deux vers ne se relient pas aux précédents : « Si ma douleur peut causer ma mort, elle me réunira à vous et prouvera ainsi ma fidélité à votre affection. » Le sens serait plus satisfaisant et s'accorderait mieux avec la suite des idées, si l'on substituait « le » à « me ». Amarille voudrait dire alors : « Si ma douleur peut causer la mort de votre assassin, en envoyant ce dernier vous rejoindre dans la tombe, elle prouvera combien je vous suis fidèle. »

SCENE III.

DOM PHILIPPE, AMARILLE [1].

DOM PHILIPPE.

Quel spectacle en ce lieu se présente à mes yeux ?
Qu'est-ce donc, Amarille ? et que vois-je, ah ! bons Dieux ?

AMARILLE.

La cause de mes maux est assez apparente,
Et vous la pouvez voir sur ma face mourante.

DOM PHILIPPE.

Je ne le voy que trop ; mais quel est l'assassin ?

AMARILLE.

Un monstre dont le coup passe jusqu'à mon sein,
Un execrable, un traistre, un Demon que l'envie
Forma dans les Enfers pour m'arracher la vie :
Dom Jouan [2].

DOM PHILIPPE.

Dom Jouan ? ah ! Ciel ! que dite-vous ?
Où peut-il s'exempter de mon juste courroux ?
Où puis-je le trouver ?

AMARILLE.

C'est un soing inutile,

407 dites 1665.

---

1. Dans Tirso et dans Cicognini, ce n'est ni le marquis de La Mota ni le duc Octavio qui viennent offrir à Donna Anna leurs consolations et leur vengeance. La jeune fille s'adresse au roi.

2. Dans Tirso et dans Cicognini, Donna Anna ignore quel est le meurtrier. Don Juan a imaginé pour se dissimuler d'emprunter le manteau du marquis ou du duc ; ce qu'il ne fait pas ici, étant l'ennemi de Dom Philippe.

Si l'on ne fait fermer les portes de la Ville [1].
C'est ainsi qu'on le peut trouver facilement.

DOM PHILIPPE.

Hola ! Que quelqu'un vienne ! Allez, et promptement,
Faire fermer la Ville, et que l'on fasse en sorte
Que l'on ferme au plustost jusqu'à la moindre porte.
Faites par tout sçavoir la mort du Gouverneur,
Qu'on cherche Dom Jouan et qu'il en est l'Autheur.
O mal-heur ! ô disgrace ! où je trouve une peine,
Qui produit en mon cœur une mortelle gêne.
Où ce monstre a-t-il pû concevoir ce dessein ?
Qui peut avoir produit cette rage en son sein ?
Si ce lasche en vouloit à ceux pour qui vostre ame
A droit de conserver une amoureuse flâme,
Si tous ses ennemis sont dans vostre amitié,
Si pour vous ce perfide a tant d'inimitié,
Ce traistre ne devoit attaquer que moy-mesme,
J'aurois payé pour tous son insolence extréme.
Ah ! peste des humains, execrable bourreau !
Quoy qu'il puisse arriver je veux estre ton fleau [2].
L'on ne peut t'exempter de ma juste furie :
J'iray, j'iray par tout mettre fin à ta vie ;
Que tu sois assisté des Dieux ou des mortels,
J'iray t'assassiner jusques sur les Autels ;
Et mon juste courroux sera comme un Tonnerre,
Qui t'ira rechercher jusqu'au bout de la Terre.
Mais, Madame, comment s'est fait cette action ?

419 O ce monstre 1665.— 432 sur leurs autels 1665.

1. Cette idée sera reprise dans les pièces comiques, notamment dans les *Puppenspiele* allemands, et deviendra l'occasion d'innombrables facéties.

2. Pour la mesure, cf. p. 15.

AMARILLE.

Par le cours imprudent de nostre passion,
Helas !

DOM PHILIPPE.

De qu'elle sorte ? Achevez donc, Madame,

AMARILLE.

Pour nous entretenir de cette honneste flâme,
Je vous donnay cett'heure, où nous pensions tous deux
Sans obstacle parler de tourmens amoureux.
Ce traistre, de qui l'ame au crime abandonnée
A causé tant de maux, a sçeu l'heure donnée [1].
A la faveur de l'ombre il s'est glissé chez nous,
Dedans l'obscurité j'ay creu que c'estoit vous [2] :
Pensant donc vous trouver, j'ay trouvé le perfide.
D'une lasche action il paroissoit avide.
Il m'a voulu forcer ; mais, et de ses discours,
Et de ses trahisons, j'ay sçeu rompre le cours.

DOM PHILIPPE.

Ah ! Dieu !

AMARILLE.

Quoy que surprise en de telles allarmes,
Je crie, on vient à moy, on me voit toute en larmes,
On poursuit le Tyran, il gaigne l'escalier,
Et furieux il sort, mon Pere, le premier,
Le poursuivant de prés jusques dedans la ruë.
Mais, laissé [3] de nos gens, cet assassin le tuë.

439 cette heure 1665. — 451 gagne 1665.

---

1. Cf. chez Tirso, II, 6 et 7, et chez Cicognini, II, 1, la façon dont Don Juan apprend l'heure du rendez-vous.
2. Donna Anna commet la même erreur chez Tirso et chez Cicognini.
3. « Laissé » se rapporte à « mon Pere » ; cf. La Fontaine, *Fables*, XI, VIII, 35.

DOM PHILIPPE.

Malheureux que je suis, qui retenoit mes pas ?
Mon seul retardement a causé son trespas.

AMARILLE.

Ainsi donc de sa mort, sans dire d'autres choses,
Nous en sommes tous deux les innocentes causes.

DOM PHILIPPE.

Madame, en ce moment je n'ay plus de raison ;
Je m'en vais vous venger de cette trahison.

AMARILLE.

Dom Philippe, en toy seul je vois mon assistance,
Et si je te perdois, je perdrois ma deffence.
Ne m'abandonne pas dans le trouble où je suis :
Toy seul peux arrester le cours de mes ennuis.

DOM PHILIPPE.

Ah ! divine Amarille, il faut que cet infame
Apprenne jusqu'où va le trouble [1] de mon ame.

AMARILLE.

Helas ! quand le desir d'employer ta valeur
Pour mon Pere et mon dueil, vient naître dans mon cœur,
Craignant de t'exposer, j'en bannis la pensée,
Et de ces deux tourmens [2] mon ame est oppressée.
L'amour que j'ay pour toy regne sur mes douleurs,
Et se vient eslever un trosne dans mes pleurs ;
Mais, tout puissant qu'il est, il faut, il faut qu'il cede,
Toy seul es ma vengeance, et ma force et mon ayde.
Si dedans cette Ville on ne le peut trouver,

474 ma vengeance, mon support et mon ayde 1665.

1. Pour le sens de ce mot, voir au *Lexique*.
2. La douleur de laisser la mort de son père impunie et la crainte d'exposer la vie de son amant.

Fut-il au bout du monde, il faut l'aller chercher.
Qu'il ressente le coup de ta juste colere,
Et qu'enfin on l'immole aux manes de mon Pere.
Va, tasche à le trouver, conserve ton courroux;
Le Ciel va t'assister, il s'armera pour nous.

DOM PHILIPPE.

Ah! Madame, il n'est point de deserts ny d'abisme
Qui n'eut beaucoup d'horreur de cacher un tel crime,
Et je croy que les lieux où la nuit fait sa Cour [1],
Pour le faire paroistre emprunteront du jour.
Adieu! Reservé-moy ces faveurs amoureuses
Pour le temps que mes mains seront victorieuses.
Quand j'auray fait mourir l'autheur de nos mal-heurs,
Nous pourrons arrester le torrent de nos pleurs.

SCENE IV [2].

Briguelle sortant du coin où il s'estoit caché.

BRIGUELLE.

Diable! que j'ay bien fait! J'ay sçeu l'échaper belle.
Ciel, je vous en promets une belle chandelle.
Apres ce grand hazard que je viens de courir,
M'assomme qui jamais pourra m'y retenir!
Non, non, je n'y vay plus, je ne suis pas si traistre [3];
Je ne suis plus valet d'un si dangereux Maistre;
Je le quitte des l'heure, et je suis à loüer,

485 Reservez 1665.

1. Pour cette expression, voir au *Lexique*.
2. Scène nouvelle.
3. Pour ce mot de sens vague, voir au *Lexique*.

Et si je le serts plus, qu'on me fasse foüetter [1].
C'est un Diable incarné. Mais devenons plus sage.
Aussi-bien l'on pourroit pour luy me mettre en cage [2] ;
Puis, je n'en sortirois que pour dancer si haut,
Que jamais basteleur ne fit un si beau saut.
Que j'ay souffert de mal pendant cette tuërie !
Quand j'y pense, ma foy, je t'ayme bien ma vie ;
Car, estant de tout temps ton humble serviteur,
Un jour ou me verra pour toy mourir de peur [3].
Mais parlant de mourir, en tournant la croupiere,
Quelqu'un ne m'auroit-il point frappé par derriere ?
Ne suis-je point blessé ? Sans tarder, il faut voir :
Non, je n'ay pour tout mal que la peur d'en avoir.

SCENE V [4].

BRIGUELLE, DOM JOUAN.

BRIGUELLE, *continuant.*

Mais que vois-je passer le long de cette ruë ?
Ah ! crainte, vous voila de nouveau revenue !

DOM JOUAN.

Qui es-tu [5] ?

BRIGUELLE.

Un valet qui passe son chemin.

1. Dans Cicognini, Passarino déclare nettement à Don Juan qu'il veut le quitter; mais, effrayé par les menaces de son maître, il continue à le servir.

2. Pour cette expression plaisante et familière pour dire « mettre en prison », voir au *Lexique*.

3. Voilà peut-être le premier trait vraiment plaisant que l'auteur ait mis dans la bouche du valet.

4. Cette scène rappelle en la résumant la scène 7 de l'acte I, dans Cicognini.

5. Pour l'hiatus, cf. p. 14.

DOM JOUAN.

Comment t'appelle-tu ?

BRIGUELLE.

Ah ! je n'en feray rien.

Pourquoy dire mon nom ?

DOM JOUAN.

Tu le diras, je meure !

Ou bien tu recevras mille coups tout à l'heure.
N'es-tu pas en ce lieu pour espier mes pas ?

BRIGUELLE.

J'ay bien d'autres soucis. Ah ! je n'y pense pas ;
Je fuis de cette ruë où l'on a fait carnage.

DOM JOUAN.

Briguelle, est-ce point toy ?

BRIGUELLE.

C'est mon Maistre, courage.

Rasseurons nos esprits. Quoy ?Monsieur, c'est donc vous !
Sauvez-vous, qu'on nous va tous deux rouër de coups,
Si nous ne nous sauvons !

DOM JOUAN.

Que ta frayeur est vaine !

Quiconque me vaincra, n'aura pas forme humaine.

BRIGUELLE.

Monsieur, de tout mon cœur, je m'en vay prier Dieu
Qu'il m'assiste.

DOM JOUAN.

Poltron ! Ah, demeure en ce lieu,

Ou bien tu sentiras l'effet de ma colere.

BRIGUELLE.

Que ne me feroit-il, s'il a battu son Pere[1] ?

1. Nous avons vu plus haut (I,5), malgré l'absence d'indication pré-

DOM JOUAN.

Vois-tu bien, tu dois vivre et mourir avec moy.

BRIGUELLE.

Ah ! je ne veux qu'y vivre. Ah ! nuict, assiste-moy ;
Couvre moy de ton ombre, afin que je l'évite.

DOM JOUAN.

Escoute-moy parler, ton seul babil m'irrite :

BRIGUELLE.

Parlez si vous voulez, Monsieur, jusqu'à demain.

DOM JOUAN.

Tu sçais bien que Dom Pierre est mort, et par ma main.

BRIGUELLE.

Que trop.

DOM JOUAN.

Qu'on me poursuit.

BRIGUELLE.

Ah ! Monsieur, je m'en doute,
Et c'est ce qu'en ce lieu maintenant je redoute :
Car si nous estions pris, je serois tost pendu ;
Laissez-moy donc aller, Monsieur, je suis perdu.

DOM JOUAN.

Et bien, si tu crains tant, j'emprunteray ta forme,
Tes habits pour les miens.

BRIGUELLE.

Attendez-moy sous l'orme !
Cacher un criminel ? en mon habillement ?

cise, que Dom Jouan frappait sans doute Dom Alvaros. Dans le texte de de Villiers, Dom Jouan bat le vieillard. Il est très probable qu'il le battait aussi dans le texte de Giliberto.

Je suis fort bien, Monsieur, dedans ce vestement.
Gardez vos beaux habits, avec vostre malice.

DOM JOUAN.

Sçais-tu que je le veux ?

BRIGUELLE.

O ! Dieux, quelle injustice !
Quoy ? me mettre en pèril, moy qui suis innocent !
Monsieur, de vos bien-faits je suis reconnoissant,
Mais non pas jusqu'à perdre et l'honneur et la vie.

DOM JOUAN.

Coquin, mais de ton Maistre elle sera ravie :
Les Archers pour m'avoir visitent en tous lieux.

BRIGUELLE.

Pourquoy Diable, Monsieur, sont-ils si curieux ?
Ces facquins sont fascheux avecque leur visite.
Ils montrent nous voyant leur mine d'hypocrite,
Et leurs meschans desseins ne nous paroissent pas.
Que ne nous laissent-ils ? Nous ne les cherchons pas.

DOM JOUAN.

C'est discourir en vain. Sans plus causer, Briguelle,
Donne-moy tes habits.

BRIGUELLE.

Ah ! ma crainte est mortelle.
Par ma foy, c'est en vain que vous vous obstinez :
Quand je verrois icy des diables deschainez,
Je ne le ferois pas.

DOM JOUAN.

Tu le feras, j'en jure,
Ou je vais t'égorger.

BRIGUELLE.

La maudite advanture !

DOM JOUAN.

Oste donc tes habits, ou je t'assommeray,
Et puis facillement je te les osteray.

BRIGUELLE.

A ce pris-là jamais n'auray valet de chambre [1].
Donnez-moy vos habits pleins de civette et d'ambre.

DOM JOUAN.

Viens dessous ce balcon ; je te les donneré [2].

BRIGUELLE.

Si je ne suis perdu, je suis bien égaré [3].

SCENE VI.

LE PREVOST ET LES ARCHERS [4].

LE PREVOST.

En ceste affaire, Archers, bon œil, et bon courage.
Arrestez les passans, voyez-les au visage ;
Examinez par tout, mais ne vous trompez pas,
De peur de nous jetter en quelques embarras.
Connoissez-vous le traistre ? En avez-vous l'idée ?
Sa face de frayeur se verra possedée ;
Vous le reconnoistrez à son œil égaré,

561 prix 1665. — 565 cét affaire 1665. — 568 dans quelque embarras 1665.

---

1. Celui qui ôte les habits est le valet de chambre; on comprend la plaisanterie de Briguelle : il ne veut pas d'un valet qui l'assommerait avant de l'aider à se dévêtir.
2. Cf., pour cette scène du troc d'habits, Cicognini, II, 13 ; Dorimon a longuement développé cette idée.
3. Hors du chemin sûr ; jeu de mots entre « perdu » et « égaré ».
4. Scène nouvelle longuement développée par les auteurs de *Puppenspiele.*

A ses pas mal-guidez, troublé [1], mal-assuré,
Dedans la deffiance, et le cœur plein d'allarmes,
Et quoy qu'intimidé, les mains dessus les armes.
Le criminel sçachant son trépas absolû,
A force de frayeur il paroist resolû.
Au visage, à la mine, au geste, à la parolle,
Tous sans difficulté vous connoistrez le drolle.
C'est ainsi qu'au mestier j'ay tousjours reussi ;
Et nous l'aurons, amis, sans beaucoup de souci,
Car quoy que fassent tous ces pauvres miserables,
Ils cherchent nostre piege, ainsi que des coupables [2].

ARCHER PREMIER.

Nous allons tant chercher et si bien fureter,
Qu'en quelque lieu qu'il soit nous sçaurons l'arrester.

UN AUTRE ARCHER.

Eut-il plus qu'un renard mille fois de finesse,
J'ay tousjours pour le prendre une admirable adresse.

LE PREVOST.

Dés que vous le verrez, il vous faut en saisir ;
Car si vous luy donnez un moment de loisir,
Il se voudra deffendre.

L'ARCHER.

Attendant qu'il arrive,
Tenons-nous donc, Monsieur, dessus la deffensive.

1. A ce qu'il sera troublé, etc. Le sens reste clair malgré l'irrégularité de la construction.

2. Les auteurs de *Puppenspiele* ont imité ce discours du prévôt, ses prétentions à la finesse, et la facilité avec laquelle il est ensuite berné.

SCENE VII [1].

LE PREVOST, BRIGUELLE, LES ARCHERS.

AUTRE ARCHER.

Quelqu'un paroist.

LE PREVOST.

Qui est là [2] ?

BRIGUELLE.

Passons sans faire bruit.
Taschons à nous sauver en faveur de la nuit.
Me voila maintenant à ta misericorde,
Funeste habillement. Ah ! que tu sens la corde !
Le traistre est des-ja loing avecque mes habits.
Mon esprit, ma raison, estes-vous sans advis ?
Cherchez m'en quelques-uns ; vous aussi, ma cervelle,
Vous en estes priez du tres humble Briguelle.
Ses habits font du bruit ; peste du taffetas !
Ainsi que moy, bourreau, tu ne te tairas pas ?
Ah ! chien, ah ! traistre habit ! Mais Dieux, c'ét sans
Quelqu'un s'en vient à moy. [remise,

LE PREVOST.

Qui va là ?

BRIGUELLE.

Sans surprise,
Messieurs.

Sc. VII : l'indication « les Archers » manque 1659 et 1665 — 601 Ah ! chien, traistre habit. 1665.

---

1. Cf. Cicognini, II, 14; Dorimon développe plus longuement.
2. Pour la mesure, cf. p. 15.

UN ARCHER.

Arrestez-vous.

BRIGUELLE.

Usons d'invention.

LE PREVOST.

Vous paroissez surpris dedans vostre action.
Dites donc maintenant qui vous estes ?

BRIGUELLE.

Le Prince [1].
Comment arrestez-vous un maistre de Province
Qui va voir sa Maistresse ?

LE PREVOST.

Excusez-nous, Seigneur,
Nous sommes en ce lieu pour prendre un Suborneur,
Un assassin.

BRIGUELLE.

Marauts, je vous feray tous pendre.

LE PREVOST.

Pardonnez-nous, Seigneur, on se peut bien méprendre.
Archers, retirons-nous.

SCENE VIII.

BRIGUELLE, seul [2].

Allez, et promptement,
Ou bien je vous feray traiter si rudement

1. L'invention de Passarino est tout autre : il fait passer son maître pour le Roi qui va en bonne fortune et a pris à cette intention ses propres habits. Les auteurs de *Puppenspiele* reproduisent en général la version de notre texte.

2. Cf. Cicognini, a. II, fin de la scène 14. Dorimon développe longuement la boutade de Passarino.

Que vous maudirez l'heure... [1] Allez à tous les diables.
Ces gripeurs de colet sont pourtant effroyables.
Sans ma ruse ils m'allaient traitter en inhumains ;
Je n'eusse jamais creu m'eschapper de leurs mains.
Pourtant j'ay bon esprit ; j'admire mon adresse,
Et d'où m'est pû venir cette bonne finesse.
Je les ay fait trembler ; ils sont tous fuis [2] de peur.
Il faut croire par là que j'ay prudence et cœur.
Je feray cas de moy. Mais sortons de la ville ;
C'est le plus necessaire, et c'est le plus utile.
Je scay pour me sauver de vieux meurs démolis ;
Ainsi je ne pourray gaster que mes habits.
Mais n'importe, on peut tout pour conserver sa vie,
Et qui ne le fait pas est beste, et fait folie.

FIN DU SECOND ACTE.

1. Je conserve ici la disposition des matières telle qu'elle est dans les éditions de 1659 et de 1665. Cependant, elle est manifestement fautive. Les premières paroles de Briguelle, jusqu'à « vous maudirez l'heure », doivent être prononcées en présence des archers. Ceux-ci se retirent sur ces mots, après lesquels il faut mettre plusieurs points. Les paroles suivantes : « Allez à tous les diables, etc. » sont prononcées par Briguelle resté seul.

2. Pour la construction de « fuir », voir au *Lexique*.

ACTE III.

SCENE I.

UN PELERIN, dans un bois [1].

Beau desir, qui te donne empire sur mes sens [2] ?
Que ces lieux ont pour moy de plaisirs innocens !
Depuis que je te suis, agreable genie [3],
Que tu me fais mener cette innocente vie,
Je n'ay rien rencontré de si charmant aux yeux,
Et rien ne m'a jamais parû si gracieux :
Ces fleurs de leurs parfums aux passans font largesse ;
Elles donnent aux eaux leur extréme richesse,
Et cherchant pour nous plaire un agréement nouveau,
Presentent à nos yeux ce qu'elles ont de beau.
Apres avoir passé tant de Mers orageuses,
Qu'on trouve de douceur dans ces plaines heureuses !
Apres avoir souffert des vents impetueux,
Qu'on reçoit de plaisirs du zephir amoureux !
Ma curiosité m'a faict voir l'Italie,

1. Cette partie de la pièce diffère complètement des pièces précédentes. Rien, ni chez Tirso, ni chez Cicognini, n'a pu fournir à notre auteur l'idée du pèlerin. Elle se trouvait certainement pour la première fois dans le texte de Giliberto. Je n'ai pu découvrir où celui-ci l'avait prise. Elle a inspiré tous les auteurs de *Puppenspiele* et a probablement suggéré à Molière l'invention du pauvre.

2. Ce désir auquel s'adresse le pèlerin, c'est celui qui le pousse à vivre désormais dans la solitude. Il se demande qu'est-ce qui fait que son désir de vivre seul l'emporte sur ses sens, qui le poussent à vivre dans le monde.

3. Ce génie n'est autre ici que le désir lui-même qui porte le pèlerin à fuir le monde et à chercher la solitude des forêts. Cf. *Lexique*.

Des Alpes j'ay passé la hauteur infinie,
Des Espagnes j'ay veu les lieux sanctifiez,
Et mes esprits en sont encor glorifiez ;
De la France j'ay veu la splendeur non commune,
Et de sa belle Cour la royale fortune ;
De là j'ay veu le Rhin, le Danube orgueilleux,
Qui va dorer ses flots au levant radieux,
Le Jourdain reveré dedans la Palestine,
Le Nil qui pour l'Egypte a l'onde si benigne,
Et qui n'apporte rien dans son débordement
Que douceur, que plaisir et que ravissement ;
Le Tygre dans la Perse, et le Gange en l'Indie,
Et l'Euphrat en voyant les costes d'Arabie,
Et sans me rebuter de ces travaux divers
J'erreray sans cesser dedans cet univers ;
Cette sorte de vie est sans inquietude,
Aussi mon seul plaisir est dans la solitude :
Elle ne produit point de pensers outrageux,
L'Homme qui la cherit n'est jamais malheureux ;
Il est franc de soucis, d'ambition, d'envie ;
Le moindre déplaisir n'outrage point sa vie ;
La fortune pour luy n'est qu'une fiction,
Et ne luy peut causer aucune passion.
Mais je marche depuis le matin où l'aurore
De perles, de rubis orne la belle Flore ;
Ses fleurs semblent m'offrir un lict tout à propos :
Allons donc y gouster un moment de repos.

659 penser 1665.

SCENE II.

DOM JOUAN, BRIGUELLE [1].

BRIGUELLE.

Ah ! vous estes sorcier ! Quand j'y pense, je tremble :
Vous disiez : nous devons vivre et mourir ensemble.
Vous aviez bien raison ; vous sçaviez l'avenir,
Et vous estes un Diable, ou l'allez devenir.
Mais comment avez-vous pû sortir de la ville ?

DOM JOUAN.

Cette chose, Briguelle, estoit peu difficile ;
Ayant sous tes habits la façon d'un valet,
On me laissa passer, on m'ouvrit le guischet.
Mais je suis trop heureux puis que je te rencontre ;
C'est à present qu'il faut que ton zele se montre,
Que tu serves ton Maistre avec affection,
Et qu'icy je responde à cette passion.

BRIGUELLE.

Ma foy, vous changerez donc d'humeur et de vie.
Ne croyez pas, Monsieur, que ce soit raillerie :
Devenez honneste homme, et je vous serviray,
Autrement, sur ma foy, cent fois je periray,
Avant que de vous suivre. Eschappé de ces Diables,
Qui vivent du tourment des pauvres miserables,
De ces pestes d'Archers, ma foy ne croyez pas
Que Briguelle retourne à ce dangereux pas.
On n'a pas tous les jours la ruse et la finesse ;
On n'a pas tous les jours du cœur et de l'adresse.
Comme je vous ay dit, j'ay fait fort vaillamment,

1. Cf., pour la première partie de cette scène, Cicognini, III, 1, et Tirso, III, 10, première partie.

Mais qui sçait si j'auray tousjours bon jugement ?
Je pourrois bien perir en une mesme affaire.
Puis, on diroit par tout : c'estoit un temeraire.
Ceux qui meurent ainsi, du peuple sont maudis,
Et puis l'on n'a jamais un seul Deprofundis.
Pour éviter ce mal si vous n'estes plus sage,
Quelqu'autre avecque vous pourra faire voyage.
Vous avez vos [1] habits ?

DOM JOUAN.

Je te les donneray
A la premiere Ville.

BRIGUELLE.

O ! le cas reservé [2]
Je croy que l'on verra plustost mes funerailles,
Car il dissippe tout [3] !

DOM JOUAN.

Echappé des canailles
Qui t'ont voulu saisir, comment te sauvas-tu ?
Dy-moy, par quel endroit?

BRIGUELLE.

Par un vieux mur rompu.
Puis j'allay toute la nuit à travers la campagne [4],

1. Briguelle parle ici sans doute de ses habits à lui, que portait tout à l'heure et que porte peut-être encore Dom Jouan, de même que plus haut, v. 62, parlant des habits de son maître, il dit « mes habits ». Peut-être faut-il lire « mes ».

2. Pour le sens de cette expression, voir au *Lexique*.

3. Trait nouveau ; ni chez Tirso, ni chez Cicognini, Don Juan n'est un dissipateur.

4. Ce vers de 13 syllabes s'explique probablement par une faute d'impression de l'édition de 1659, conservée dans celle de 1665 ; Dorimon, employant une construction encore assez fréquente au XVIIe siècle, a vraisemblablement écrit :

Puis, j'allay toute nuit à travers la campagne.

Cf. Molière, *Étourdi*, III, 9 :

Quoi ! masques toute nuit assiégeront ma porte !

et Haase, *Syntaxe française*, § 28 c.

Sans boire ny manger, car, Monsieur, en Espagne
On rencontre plustost un trou qu'un cabaret.

DOM JOUAN.

Dedans l'occasion tu n'es pas mal adroit.

BRIGUELLE.

Depuis que j'ay fait peur aux Archers, je suis Diable:
Le plus mêchant pour moy n'auroit rien d'effroyable.
Voir des Archers est plus que de monter sur l'Ours [1],
Et que dessus son dos faire cinq ou six tours.

DOM JOUAN.

Devenu si brav'homme et si plein de vaillance,
Pour toy j'auray respect et beaucoup d'indulgence;
Je t'aymeray, Briguelle, et croy que desormais
Je t'estimeray plus que je ne fis jamais:
Demeure donc à moy, tu me verras bon Maistre,
Et le temps, mieux que moy, te le fera connoistre.

BRIGUELLE.

Bien, bien, je vous reprens; je le veux bien aussi.

DOM JOUAN.

Va-t'en donc promptement à deux milles d'icy
T'informer s'il n'est point quelque vaisseau qui parte,
Afin que de ces lieux promptement je m'écarte [2].
Je vay te faire voir cent climats differens.

BRIGUELLE.

Donc, de long-temps, Monsieur, je ne verray parens.

DOM JOUAN.

Ah! grossier, tes parens sont par toute la terre,

1. Pour le sens de cette expression, voir au *Lexique*.

2. Dans Tirso et dans Cicognini, Don Juan s'embarque après le premier attentat en Italie et avant celui sur la personne de Donna Anna. Le moment du naufrage est donc changé ici.

En Allemagne, en Flandre, en France, en Angleterre,
Mesme dans la Turquie, et dedans le Japon [1].

BRIGUELLE.

Des parens en Turquie ? Est-ce donc tout de-bon ?
Maistre Pierre [2] connoist mon Pere et mes Ancestres !
Moy, j'aurois des parens si chiens, si loups, si traistres !

DOM JOUAN.

Tu ne prens pas mon sens ; va dònc où je t'ay dit.

BRIGUELLE.

Mais, Monsieur, sur la Mer on a bon appetit.
Avez-vous de l'argent pour faire ce voyage ?
Vous sçavez bien qu'aux champs on mange davantage.

DOM JOUAN.

Va, va, j'ay quelque argent, nous ne manquerons pas ;
Et le bon-homme enfin n'en envoyroit-il pas
Si je lui écrivois ? [3] Quoy que mon Pere fasse,
Je puis d'un mot d'écrit me remettre en sa grace :
Il sera trop content, il sera trop heureux.

BRIGUELLE.

Helas ! Que dites-vous ? J'oubliois, mal-heureux,
A vous dire un mal-heur pour vous triste et funeste,

736 envoyeoit 1659, faute d'impression corrigée par l'édition de 1665. — 736-737 pas? | Si je lui écrivois, quoy 1659 et 1665 ; cf. la note.

---

1. Dom Jouan esquisse ici une théorie, que Briguelle ne comprend pas d'ailleurs, et qui est quelque chose de tout à fait nouveau dans la conception du personnage. Un homme comme lui n'a le sentiment ni de la famille ni de la patrie : il se soucie autant, c'est-à-dire aussi peu, des Turcs que de ses proches. C'est un travers de plus ajouté aux autres : la perversité du héros s'étend.

2. Terme ironique pour dire « savant » ; cf. *Lexique*. Briguelle veut dire qu'il faudrait être bien savant pour connaître ses ancêtres.

3. La ponctuation des éditions est difficilement admissible à cause de la répétition « écrivois... mot d'écrit ».

Et pour qui va s'armer la colere celeste ;
Vous devez abismer.

DOM JOUAN.

Et par quelle raison ?

BRIGUELLE.

Estourdy des Archers, j'allay dans la maison.

DOM JOUAN.

Quoy ? dans la nostre ?

BRIGUELLE.

Ouy, dedans la vostre mesme.

DOM JOUAN.

Et bien ?

BRIGUELLE.

Je fus surpris par une plainte extréme :
J'entendis dire, hèlas ! Dom Alvaros est mort ;
Son Fils, son traistre Fils, par un estrange sort,
En est l'infame Autheur [1].

DOM JOUAN.

Cette chose est cruelle.

BRIGUELLE.

Et de plus, ce qui m'en confirma la nouvelle,
Ce fut un des voisins ne me connoissant pas,
Qui me dit qu'il venoit de mourir en ses bras.

DOM JOUAN.

Ah ! ce coup me surprent, Briguelle, je l'advoüe.
Mon Pere est mort. Ah ! Dieux, ah ! le destin se joüe
D'un mal-heureux mortel, et je voy qu'à la fin

1. Cette mort du père de Dom Jouan est chose nouvelle. L'auteur justifie ainsi la conception qu'il s'est faite du héros et le sous-titre de sa pièce.

Il prepare pour moy quelque trait inhumain.
Car, apres des mal-heurs d'une telle nature,
J'attens de son revers [1] la plus sanglante injure :
Je pressens des mal-heurs que je ne connois pas,
Et ce pressentiment m'annonce mon trespas [2].
Mais n'importe, chassons la crainte du naufrage,
Et qu'aucun accident n'abatte mon courage.
Je suis (vienne sur moy tout le foudre des Cieux)
Pour l'attendre sans peur assez audacieux.

BRIGUELLE.

Il a le deuil au cœur, il est hors de soy-mesme.
Monsieur.

DOM JOUAN.

Je suis, Briguelle, en un desordre extresme.

BRIGUELLE.

Courage, il se repent.

DOM JOUAN.

Ah! funeste raport!
Dy moy, n'as-tu point sçeu comme arriva sa mort?

BRIGUELLE.

Ouy, ce fut de douleur, de regret, de colere.
Et vous avez, ingrat, fait mourir vostre Pere.
Le desplaisir qu'il eut de vous voir l'irriter,

767 reprend 1659.

---

1. Le revers du destin, comme on dit « un revers de fortune ». L'idée est donc celle-ci : « De ce changement de fortune malheureux pour moi j'attends... »

2. Ni chez Tirso ni chez Cicognini, Don Juan n'éprouve semblables pressentiments et semblables craintes. Il repousse au contraire avec ironie les avertissements de son valet.

D'avoir veu vostre orgueil jusqu'à ce point monter..... [1]
Enfin, on me l'a dit et je n'en doute guere.

DOM JOUAN.

Il m'irrita, Briguelle ; il m'estoit trop severe.
J'eu tort de le fascher, mais que ne fait-on pas
Lorsqu'on est en colere ? On ne se connoist pas.

BRIGUELLE.

Il se faut moderer dans ses chaleurs boüillantes,
Et ne pas s'emporter aux choses violentes.

DOM JOUAN.

Pourquoy croit-on qu'il soit ainsi mort de regret ?
J'eu bruit avecque luy, mais ce fut en secret.

BRIGUELLE.

On m'a dit qu'outragé de cette vive attainte,
Il fut de tous costez faire entendre sa plainte,
Et que mesme en mourant il se plaignoit de vous,
Et qu'il est mort enfin d'un violent courroux.

DOM JOUAN.

Il ne seroit pas mort, s'il n'eust esté bizarre.
Mais, voy s'il n'estoit pas et cruel et barbare,
Puis que de son trespas il me fait criminel.
Ah ! Briguelle, il estoit inhumain, et cruel.

BRIGUELLE.

Allez, parlant ainsi, vous estes méchant homme,
Et l'on ne pourra pas vous en absoudre à Rome.

1. J'ai ajouté au texte des éditions des points de suspension en supposant que Briguelle n'achève pas sa pensée, qu'il est d'ailleurs facile à son interlocuteur de complèter. Le « Enfin » qui suit rend cette interprétation vraisemblable. Peut-être aussi pourrait-on corriger :

Et vous avez, ingrat, fait mourir vostre Pere
Du desplaisir...

DOM JOUAN.

Que veux-tu que je fasse?

BRIGUELLE.

Il faut verser des pleurs,
Et plaindre vostre Pere, ainsi que vos mal-heurs.

DOM JOUAN.

Il avoit tant vescu! Moy, j'aurois ces foiblesses!
Mon cœur ne produit point de semblables bassesses.
Pere, parens, amis, Maistresse, ny mal-heurs,
Ne pourront m'obliger à respandre des pleurs.

BRIGUELLE.

Vostre cœur est de roche, et la roche est moins dure.
En vous servant, je cherche une triste advanture.

DOM JOUAN.

Escoute donc, j'auray doublement irrité
La Justice, et je crains, si je suis arresté,
Estant creu parricide, et meurtrier de Dom Pierre,
D'en estre mal-mené.

BRIGUELLE.

L'on vous fera la guerre.

DOM JOUAN.

Nous serons poursuivis; changeons de vestemens.

BRIGUELLE.

Ah! Monsieur, tréve ici de vos déguisemens:
Pourquoy m'embarrasser en toutes vos affaires?
Ces choses à present sont fort peu necessaires.
Sauvons-nous seulement.

DOM JOUAN.

J'appreuve ton dessein.
Vien-çà, qui vois-tu là?

BRIGUELLE.

Qui ? C'est un Pelerin.

DOM JOUAN.

Holà ! hau, mon amy !

LE PELLERIN.

Qui vient rompre mon somme ?

BRIGUELLE.

Ce sont honnestes gens ; ne crains rien, mon Pauvr' [homme.

DOM JOUAN.

Que fais-tu dans ce lieu ?

LE PELLERIN.

Travaillé du chemin,
J'y respire en repos un air doux et benin.

DOM JOUAN.

De quel costé viens-tu ?

BRIGUELLE.

De Saint Jacques sans doute
Où vont les Pellerins.

LE PELLERIN.

J'ay bien fait d'autres routes [1] :
Il est peu de Saints Lieux où ne m'ayent [2] porté
Les plus ardens desirs de curiosité.

DOM JOUAN.

Briguelle, cet habit me seroit fort commode
Pour n'estre pas connû.

810 pauvre homme 1665.

---

1. Pour la rime, cf. p. 14.
2. Pour la mesure, cf. p. 14.

BRIGUELLE.

Pour éviter la mode,
C'est le meilleur moyen que vous puissiez trouver.
Avecque cet habit, il ne faut point resver
Quels gallands on mettra pour estre à la moderne.

DOM JOUAN.

Tu m'étourdis tousjours de quelque baliverne.
Mon amy, j'ay besoin de cet habillement :
Pourrois-tu bien m'en faire un accommodement.

LE PELLERIN.

Cet habit-là, Monsieur ?

BRIGUELLE.

Qu'est-ce qu'il luy propose ?

LE PELLERIN.

Il m'est cher, et pour vous il est trop peu de chose ;
Puis, tout mon bien conciste en ce seul vestement.

DOM JOUAN.

Je te rendray contant, donne-le seulement.

LE PELLERIN.

Quoy ! Monsieur, voulez vous user de tyrannie ?

DOM JOUAN.

Ah ! donne-le, te dis je.

LE PELLERIN.

Ah ! prenez donc ma vie.

DOM JOUAN.

Dans ma bource, tiens, prend tout ce que tu voudras.

830-831 Entre ces deux vers, l'édition de 1665 réintroduit par erreur le vers 708 :

Dedans l'occasion tu n'es pas maladroit.

BRIGUELLE.

Ce pauvre homme, il faudra qu'il en passe le pas [1].

LE PELLERIN.

Monsieur, jamais l'argent ne m'a donné d'envie,
Je ne l'aymay jamais, et j'ay cette manie
De vivre indifferent pour l'argent et pour l'or ;
Et dedans cet habit je voy tout mon tresor.

DOM JOUAN.

Sans plus me contester, pense à me satisfaire.
Passe sous cet Ormeaux, évite ma colere.

LE PELLERIN.

Monsieur, considerez...

DOM JOUAN.

Tes cris sont superflus ;
Si tu cheris ton bien, ne me resiste plus.
Viens, tu seras content ; et toy, fais diligence :
Va promptement au port.

SCENE III.

BRIGUELLE, DOM PHILIPPE.

BRIGUELLE.

Qu'il faut de patience
Avec un pareil Sire ! Il n'importe, j'y suis,
Quand je devrois tomber dans de plus grands ennuis

DOM PHILIPPE.

Accablé de douleur, et plein d'impatience,
Et cherchant en tous lieux une juste vengeance,

1. Non pas qu'il meure, mais qu'il cède son vêtement, contra
forcé.

Démon qui l'a produit [1] assiste mon courroux :
Fay que je trouve un bien [2] si charmant et si doux,
Trouve mon ennemy ou [3] l'objet de ma rage,
Afin que contre luy j'exerce mon courage,
Que son sang respandu soulage mon tourment
Et serve de victime à mon ressentiment.
Mais l'esclat sans pareil des beautez d'Amarille,
M'esclairant en tous lieux me rendra tout facile,
Ce soleil penetrant jusques dedans nos cœurs,
Dissipant tout obstacle au gré de mes fureurs,
Me fera voir dans peu cet assassin infame
Qui cause tant de maux et de trouble à mon ame.
Vous Ciel, qui gouvernez le destin des humains,
Estant juste, livrez un coupable en mes mains,
Et faites que ces lieux par des langues secrettes
M'apprennent quels endroicts luy servent de retraites.
Cette faveur est deüe à mes travaux divers :
Me verrez-vous sans fruict errer par l'Univers ?
Ou bien, pour augmenter le tourment que j'endure,
Voulez-vous proteger un monstre de nature [4] ?
Ah ! vous estes plus juste, et vous guidez mes pas.
Vous tenez dans ma main sa peine, et mon [5] trespas,

862 me servent 1665.

---

1. C'est-à-dire : « Démon qui as fait naître ma douleur ou mon impatience, assiste encore mon courroux. »
2. Ce bien, c'est la vengeance.
3. Pour l'hiatus, cf. ci-dessus p. 14. — Pour comprendre le mot « ou », il faut observer qu'il ne marque point ici une différence entre les personnes considérées, mais qu'il sépare des façons différentes de considérer le même personnage.
4. Sur l'emploi du mot « nature » sans article, cf. le *Lexique* et Haase, *o. c.*, § 28 B.
5. Ce « mon » n'est guère satisfaisant. Dom Philippe ne peut vouloir dire que le Ciel a mis dans sa main son propre trépas, mais celui de son ennemi. Je propose de lire : « sa peine et *son* trespas » ; on

Et sans doute on verra ma fureur vengeresse
Dans peu venger la Mere [1], le Pere et la Maistresse.

SCENE IV.

DOM JOUAN, DOM PHILIPPE.

DOM JOUAN, en habit de Pellerin.

Dieux ! c'est mon ennemy ; ce traistre m'aperçoit.
Briguelle a mon espée, et que faire ? Il me voit.

DOM PHILIPPE.

Voyons ce Pellerin : il peut m'oster de peine ;
Peut-estre qu'en ce lieu quelque bon-heur l'ameine
Pour m'instruire où je puis rencontrer l'assassin.
Leur [2] dessein est d'errer sans mesure et sans fin,
Si-bien qu'il pourroit bien avoir veu cet infame,
De qui je dois dans peu couper l'injuste trame.

DOM JOUAN.

Il vient ; changeons la voix, il ne nous connoist pas [3].

DOM PHILIPPE.

Puis-je interrompre ici la course de tes pas
Sans te fascher ? amy.

DOM JOUAN.

Monsieur, sans raillerie,
Vous pouvez librement contenter vostre envie.

pourrait lire aussi :

Vous tenez dans *la* main sa peine et mon trespas,

mais ce sens ne s'accorderait guère avec les deux vers qui suivent ; en outre « et » ne conviendrait pas : il faudrait « ou ».

1. Pour la mesure, cf. p. 14. — La mère de qui ? d'Amarille ? Il n'en est pas question jusqu'ici : le mot semble mis pour remplir le vers.
2. Le dessein des pèlerins en général.
3. Il veut dire ceci : « Il ne me reconnaît pas au visage ; changeons la voix pour qu'il ne me reconnaisse pas davantage. »

Que voulez-vous de moy ? Demandez seulement,
Sans reserve j'attens vostre commandement.

DOM PHILIPPE.

Je te suis obligé, mais ce que je desire
Est de sçavoir de toy si tu pourrois m'instruire.
Je cherche un homme, enfin, tu n'en sçais pas le nom,
A peu près de mon âge, aussi de ma façon.
Vous autres qui courez tousjours la Terre et l'onde,
Vous pouvez bien connoistre une part de ce monde.
Celuy dont je te parle a ma taille et mon port,
Mais le ciel luy prepare un plus funeste sort.

DOM JOUAN.

Monsieur, si je l'ay veu, je n'en ay pas memoire.
Vous servant en cecy, j'aurois beaucoup de gloire ;
Je voudrois le pouvoir, mais j'en suis hors d'estat.

DOM PHILIPPE.

Que je suis mal-heureux ! Que le Ciel est ingrat !
Quoy ? Verray-je tousjours mon attente trompée ?
Ne point voir ce bourreau !

DOM JOUAN [1].

Si j'avois mon espée,
Tes insolens propos auroient leur châtiment,
Je previendrois ton soing.

DOM PHILIPPE.

Ah ! rigoureux tourment !
Ne pouvoir rencontrer un barbare, un perfide,
Dont les moindres forfaits sont plus qu'un parricide.

DOM JOUAN.

Celuy que vous cherchez est donc bien odieux.

1. Ceci est dit aparté.

DOM PHILIPPE.

C'ét l'horreur de la terre et la haine des cieux.
Et pour te faire voir combien il est horrible,
Le traistre que je cherche est un Demon visible,
Dont la main parricide a mis dans le tombeau
Des gens dont il s'est faict l'execrable bourreau.
Et par un sort nouveau, furieux et contraire,
L'infame a massacré jusqu'à son propre Pere.

DOM JOUAN.

Aprés tant de forfaits, il doit estre puny.

DOM PHILIPPE.

Mes travaux pour l'avoir vont jusqu'à l'infiny.
Il ne se peut cacher : les cris de l'innocence
L'exposeront bien-tost aux traits de ma vengeance.
Si je le puis trouver, il n'est point de tourmens,
De supplices, de fers, de feux, de chastimens,
Qui le fasse [1] mourir d'une mort plus severe,
Et son Enfer consiste aux feux de ma colere [2].

DOM JOUAN.

Je viens de concevoir un assuré moyen.

DOM PHILIPPE.

Si tu peux m'assister, dispose de mon bien.

DOM JOUAN.

Je me suis rencontré dans de semblables peines,
Mais j'ay tousjours trouvé mes esperances vaines,
Jusqu'à ce-que du Ciel implorant la bonté,
Je n'ay trouvé que bien et que felicité.

904 C'est 1665.

1. Pour le singulier, cf. Haase, *o. c.*, § 63, remarque II.
2. Malgré son indignation, Dom Philippe fait des concetti.

A present, quand je souffre, au Ciel levant la veüe,
Je sens finir mes maux, ma peine diminüe,
Si bien que j'ay connû qu'il faut prier les Cieux,
Quand on veut voir la fin d'un tourment furieux [1].

DOM PHILIPPE.

Ah ! sans tarder, amy, je suivray ton exemple,
Ne m'abandonne point, allons chercher un temple.

DOM JOUAN.

Les Temples sont par tout où les cœurs sont devots ;
Faisons nostre priere au Ciel en peu de mots.
Dieu, de qui la bonté nous paroist sans seconde,
Veut estre reveré dans tous les lieux du monde.

DOM PHILIPPE.

Allons executer ce dessein glorieux.
A part.
Je croy que c'est un Saint. Ah ! l'homme merveilleux !

DOM JOUAN.

Monsieur, que faites-vous ? Il faut quitter les armes,
Et pour forcer le Ciel, il ne faut que des larmes,
Que ferveur, que sanglots, qu'ardeur, que pieté,
Et Dieu veut qu'on le prie avec humilité ;
Autrement vous verriez vostre attente trompée.

DOM PHILIPPE.

C'estoit innocemment que j'avois mon espée,
Mais je la vais quitté.

DOM JOUAN, prend l'épée de Dom Philippe.

N'aye plus de soucy,
Ton Ennemy mortel est maintenant icy.
Le voicy, Dom Philippe, et, sçachant ton envie,

1. Voilà la première indication d'hypocrisie dans le caractère de Don Juan.

S'il faisoit son devoir, il t'osteroit la vie,
Il previendroit l'effect de ton ardent courroux.
Mais, va, retire-toy, sauve-toy de mes coups.

DOM PHILIPPE.

Quoy, traistre ! ô Ciel, en qui j'ay mis ma confiance !

DOM JOUAN.

Profite du moment que j'ay de patience.

DOM PHILIPPE.

Quoy, Bourreau, je te trouve, et tu m'eschapperas ?

DOM JOUAN.

Que tu fais de pitié ! Qui ne te plaindroit pas ?

DOM PHILIPPE.

Il faut que ces deux mains t'arrachent les antrailles,
Et qu'en mourant je fasse aussi tes funerailles.

DOM JOUAN.

Si tu m'irrites trop, tu mourras de ma main.

DOM PHILIPPE.

Crois-tu que l'on te craigne, execrable assassin,
Toy qui des trahisons crois tirer advantage,
Et qu'on connoist par tout pour un cœur sans courage [1]
Crois-tu qu'impunement tu vive criminel ?
Toy qui trempe tes mains dans le sang paternel ?
Ta trahison me vient de ravir mon épée,
Mais il faut qu'à ta perte elle soit occupée [2].

955 demain 1659, faute d'impression évidente corrigée par 1665.

1. C'est là une déformation du caractère du héros contraire à vérité. Le courage est la dernière vertu qui survive dans les âmes comı celle de Don Juan. Molière l'a bien compris.

2. L'idée est ici bien obscure : comment l'épée de Dom Philippe, qui entre les mains de son ennemi, pourrait-elle servir à la perte de celui-c Faut-il faire rapporter le mot « occupée » au mot « trahison » en co

DOM JOUAN.

Il faut donc que ta mort, et sans retardement,
En [1] previenne aujourd'huy le funeste moment.
Mais non, il faut encore souffrir ton insolence ;
Ta langue est maintenant ta plus grande deffence.
Adieu, console-toy, car c'estoit mon dessein
D'avoir de toy ce fer, ayant l'épée en main.
Me voyant hors d'estat de l'avoir par addresse,
Par courage et valleur, je l'ay par ma finesse.
Je te laisse le jour, toy qui cherches ma mort,
Parce que je te tiens trop peu pour cet effort,
Et si je te croyois capable de me nuire,
Encor moins maintenant je te voudrois détruire,
Afin d'avoir l'honneur de combattre avec toy [2].
Mais ton bras est trop peu pour un si grand employ [3].

SCENE V.

DOM PHILIPPE, seul.

Est-il rien sous le Ciel d'égal à ma misere ?
Quand je crois me vanger, tout me devient contraire.
Lors que mon Ennemy se livre entre mes mains,
L'injustice du sort, les destins inhumains,
Comme si c'estoit peu de me voir miserable,
Joignent ce traict fatal au malheur qui m'accable.
Ah ! Ciel, si tu pretens que je souffre ces maux,

prenant : « Il faut que ta trahison serve à ta perte » ? L'expression serait bien bizarre.

1. De ma perte.

2. Texte assez obscur. Il veut dire ceci : « Je te laisse la vie parce que je ne te crois pas capable de me nuire jamais; le serais-tu, je voudrais encore moins te détruire en ce moment où tu ne peux me nuire, afin d'avoir l'honneur, etc. »

3. Celui de croiser le fer avec moi.

Faits au moins que j'expire au fort de mes travaux :
Car vivre et ne pouvoir assouvir sa vengeance,
Alors qu'on la desire [1] c'est par trop de souffrance :
Mais puis que mon mal m'est une necessité,
Portons-le jusqu'au bout de la fatalité.
Marchons donc sur ses pas, nous trouverons des armes
Dont nous dissiperons nos malheurs, et nos charmes [2].

FIN DU TROISIÉME ACTE.

1. Pour la mesure, cf. p. 14.
2. Pris au sens propre.

ACTE IV.

SCENE I [1].

AMARANTE, seule.

Amour, pourquoy viens-tu passer dans nos Forests ?
Jusques ici j'estois exempte de tes traits ;
Je n'avois point souffert le jouc de ton Empyre,
Que par tout justement on apelle un Martyre ;
J'ignorois ta puissance, et maintenant je voy
Que tu contrains les cœurs de vivre sous ta Loy.
Tous les Bergers voisins viennent dans nos prairies
Faire cent jeux nouveaux et cent galanteries :
L'un s'exerce à la course, et ses agiles pas
Font voir que son poulmon ne le trahira pas ;
Les autres en dansant s'empressent pour me prendre [2],
Et s'efforcent par là de me faire comprendre
Qu'Amour chez eux produit un mal contagieux,

993 joug 1665. — 1001 dansent 1659.

---

1. Cf. le monologue de Tisbea dans le *Burlador*, I, 10, et celui de Rosalba dans Cicognini, I, 10. Le monologue d'Amarante rappelle davantage celui de Tisbea. Comme celle-ci, elle parle de la cour que lui font les bergers du voisinage. Mais à l'inverse de Tisbea, au lieu de se piquer d'indifférence, elle se plaint de n'être pas encore mariée.

Sola de amor exenta...
... me reservo
De sus prisiones locas...
Dichosa yo mil veces,
Amor, pues me perdonas....
Mis juveniles años
Amor no los malogra.... (*Burlador*, I, 10).

2. Me prendre pour la danse.

Et que cela ne vient que d'avoir veu mes yeux.
Ils m'offrent des bouquets, des guirlandes, des roses,
Et sous ces beaux presens cachent beaucoup de choses ;
Mais, quand dans leurs amours ils devroient enrager,
Je ne veux avec eux courir aucun danger.
Ils disent qu'ils sont morts si je n'y remedie.
Je ne puis pas de tant guerir la maladie,
Celuy qui me plaira j'en feray mon Amant,
Et les autres pourront mourir dans leur tourment.
Je recevray ses vœux, ses bouquets, son hommage,
Et je lui donneray la foy de mariage.
Mais, à propos je parle icy de marier,
Mes parens sont-ils foux de me tant ennuyer ?
Et me laissant pâtir dans l'amoureuse peine,
Ont-ils tous resolu de me garder pour graine ?
Non, non, je ne veux plus entendre leur leçon,
Et je suivray la loy de ma propre raison.
Le premier qui viendra, pourveu qu'il puisse plaire,
Ma foy je le prendray sans faire autre mystere.
J'en feray mon espoux, et les lairray causer.
Quand je seray contente, ils pourront s'appaiser.
Il est temps, ou jamais, de me mettre en mesnage,
J'en ay veu de moins belle, moins vieille et moins sage [1],
Et dont l'œil tousjours gay de leur ravissement [2],
Témoigne bien quel est ce doux contentement.
Qui vivent à gougo [3], qui chacune ont leur homme ;
Et peut-estre jamais je n'auray qu'un fantôme [4] :

1029 à gogo 1665.

---

1. Rapprocher « leur » du vers suivant et ce singulier. Pour la mesure, cf. p. 14.
2. Le ravissement qu'elles éprouvent à être mariées.
3. Pour « à gougo », voir au *Lexique*.
4. Autre chose qu'un fantôme d'époux.

S'ils ont si peu de soing de m'avoir un époux,
Je leur feray sentir l'effet de mon courroux :
J'abandonneray tout, je feray tel ravage
Que les Loups aux Brebis et le chat au formage [1],
Détruisant tous leurs biens en un mesme moment,
Les fesant detester de leur retardement [2].
Cependant, allons voir nostre bonne voisine,
Pour me bien conseiller, je la trouve assez fine.

SCENE II.

DOM JOUAN, BRIGUELLE [3].

BRIGUELLE sur le port de la Mer sortant de faire naufrage.

Ah ! Trigault de Neptune ! avecque tous tes flots
Tu me fais plus de peur que picques [4] et javelots.
Nargue de ta puissance et de l'onde salée,
De Thetis, Polémond [5] et de Monsieur Nerée.
Si sur vos chiens de dos je cours plus de danger,
Puisse-je estre englouty, puisse-je submerger !
Qu'au lieu de vin vos eaux me servent de breuvage [6],
Et que je sois tenu pour un valet peu sage.
J'ay pensé de la mort subir les tristes loix,
Je l'ay veu à mes yeux plus de cinquante fois.

1034 fromage 1665. — 1035 tout leur bien 1665. — 1035-1036 Détruiront... | Les feront 1659 et 1665 ; cf. la note. — 1048 veüe 1665.

1. Pour « tel que », voir au *Lexique*.
2. Je corrige ici le texte des premiers éditeurs, qui n'offre aucun sens.
3. Cf. Tirso, I, 11, et Cicognini, I, 11.
4. Pour la mesure, cf. p. 14.
5. Telle est l'orthographe des éditions originales. Polémond est mis pour Palémon, dieu marin, fils d'Ino et d'Athamas.
6. Ce vers est un lointain souvenir de deux vers de Tirso :

Donde Dios juntó tanta agua,
No juntara tanto vino ?

Mon Dieu ! Qu'elle est ideuse et qu'elle est effroyable !
Son villaint nez camus m'estoit insuportable :
Je crois qu'elle est punaize.

DOM JOUAN.

Avec tes visions,
Tes paniques terreurs, et tes illusions,
Malgré ma froide humeur tu m'oblige à rire.
Mais, écoute : craignons que le sort ne soit pire,
Profitons maintenant de nos mal-heurs passez,
Vivons plus saintement.

BRIGUELLE.

Vos vœux soient exausez !
Bon ! Il craint qu'à la fin Attropos ne l'assomme.
O Dieu ! Pourroit-il bien devenir honest' homme ?
Mais, ne parlons nous point l'un et l'autre en dormant ?
Car je suis si surpris d'un pareil changemant [1].

DOM JOUAN.

Vois-tu bien, la Jeunesse est bouïllante et peu sage,
J'ay profité, Briguelle, en la peur du nauffrage !
Ce n'est pas que je craigne en l'estat où je suis
De mourir ou de vivre en peine et plein d'ennuis ;
J'ay l'esprit assez fort pour surmonter l'injure
Que me peut preparer ma fortune future :
Je me ris des destins, je ne crains point la mort,
Et je brave en tout temps les caprices du sort ;
Mais sçachant bien qu'il est un Monarque supréme [2],

1049 hideuse 1665. — 1050 vilain 1665. — 1053 obliges 1665— 1056 soient excusez 1659 et 1665, faute d'impression évidente corrigée dans l'édit. de 1683. — 1058 honneste 1665.

---

1. Ces quatre derniers vers sont en aparté.
2. Noter que, s'il blasphème à l'occasion, le Dom Jouan de Dorimon n'est pas athée.

Dont le pouvoir paroist quand le mal est extréme,
Et dont le foudre est prest à se montrer aussi
Quand de se corriger on ne prend pas souci,
Je crains de l'irriter, et je crains sa colere
Non de peur de mourir, mais pour ne luy déplaire [1].

BRIGUELLE.

Si vous continuez, vous allez estre Saint;
Est-ce vous, Dom Jouan ? dont l'esprit double et feint
A tué, massacré, viollé tant de Filles [2],
Et qui faisiez passer tout cela pour vetilles.

DOM JOUAN.

Non, non, ce n'est plus moy: j'ay d'autres sentimens,
Et je te jurerois.

BRIGUELLE.

Ah! Monsieur, sans sermens!
Je connois dés long-temps vostre façon de vivre.
Et puis, pourquoi jurer, alors que l'on est yvre ?

DOM JOUAN.

Yvre ? Avons-nous rien pris ? As-tu l'esprit perdu ?

BRIGUELLE.

Nous n'avons pas mangé; mais nous avons bien beu,
Graces aux vagues, Monsieur, qui nous verçoient à boire [3].
Je m'estonne comment vous estes sans memoire.

DOM JOUAN.

Je t'entens; mais quittons ces discours superflus:

1. Il y a là un mélange de piété digne et de fierté sans jactance qui relève le caractère. Mais ces sentiments ne durent pas.

2. Ce complément ne dépend que du dernier verbe « viollé ». Le galimatias est d'ailleurs ici complet : ce n'est pas l'esprit de Dom Jouan qui a tué et violé, mais qui a poussé Dom Jouan à commettre ces crimes. Le mot « massacré » est une exagération.

3. Pour la mesure, cf. p. 14.

Le danger a paru ; mais il ne paroist plus.
R' asseure tes esprits, afin de rendre grace
Au Ciel, qui nous fait voir la Tempeste en bonnasse.

BRIGUELLE.

Vostre pensée est bonne, et vostre humeur aussi,
Et le temps qui fait tout a sur vous reussi ;
Mais vostre plus grand mal estoit d'aymer les femmes,
Et beaucoup d'autres maux paroissent dans vos flames.
Dites-moy, pensez-vous surmonter ce Demon
Ou ce vice enragé ?

DOM JOUAN.

Briguelle, tout de bon,
Tu me vas voir mener une si sainte vie
Que les plus Saints esprits en auront jalousie,
Et ceux qui veulent voir les vices abbatus,
Pourront, en me voyant, pratiquer les vertus [1].

BRIGUELLE.

Il faudra donc, Monsieur, que ceux-là vous imitent
Qui pour gagner le Ciel incessamment meditent.

DOM JOUAN.

Sur ce frelle Ellement où je t'ay veû paslir,
J'ay veu la vague preste à nous ensevelir ;
Et cela m'a parû comme une verge preste,
Ou comme des carreaux qui menassoient ma teste.
Par là j'apprens qu'il faut que je change aujourd'huy,
Si je ne me veux voir dans un mortel ennuy.

1089 rassure 1665. — 1103 fresle Elément 1665. — 1106 menaçoient 1665.

---

1. L'emploi des termes abstraits au pluriel est encore plus fréquent dans la langue de Dorimon que chez les grands écrivains. Il est vrai que souvent, comme ici, le mot peut être mis au pluriel pour la rime.

BRIGUELLE.

En effet, vous pourriez devenir miserable.
Et puis, qui jureroit que quelque meschant Diable
A la fin ne viendroit pour vous rompre le cou ?
Il est pour cet effet un Diable loup-garou.
Mais sortons de la Mer, achevons le miracle [1] ;
Ce méchant element est un mauvais spectacle:
Nous avons assez veu les flots, soufferts les vents,
Et nous avons assez laissé croistre nos dents
Allons nous raffraichir dans quelque hostellerie [2].

SCENE III [3].

AMARANTE, MARILINDE, DOM JOUAN, BRIGUELLE.

AMARANTE.

Adieu, nous nous verrons tantost dans la prairie.

MARILINDE.

Souvenez-vous tousjours de vivre sagement ;
Vous avez l'œil friant et remply d'agrément,
Mocquez-vous de tous ceux qu'il a rendus malades,
Et guarantissez-les des coups de vos œillades.
Ma fille, on ne voit point de Berger en ces lieux
Qui ne soit outragé du mal que font vos yeux.

1110 qui jugeroit 1659 et 1665. — 1115 souffert 1665.

---

1. S. e. « que le ciel a fait en nous sauvant ».
2. Ce trait est le point de départ de longues scènes plaisantes dans les *Puppenspiele*.
3. Cette scène a été exactement imitée par Molière, II, 2. L'auteur modifie ici profondément les scènes pastorales de Tirso (cf., dans la troisième journée du *Burlador*, les gracieuses scènes d'amour entre Aminta et Don Juan).

DOM JOUAN.

Briguelle, voy-tu bien la gentille bergere [1] ?

BRIGUELLE.

Et bien, que vous importe ? Et qu'en voulez-vous faire ?
Ne vous souvient-il plus ?...

DOM JOUAN.

Où s'addressent tes pas ?

AMARANTE.

Que vous importe-t-il ?

DOM JOUAN.

Ne t'éffarouche pas.
J'aymerois mieux mourir que te mettre en colere.
Puis ton œil est trop beau pour estre si severe.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous raillez, je n'ay point de beauté.

BRIGUELLE.

A l'objet de la Fille, adieu la sainteté.
De moment en moment il change de visages.
Monsieur, vous scavez bien jouër des personnages :
Je vous croyois tantost un Beatifié ;
Mais de ce changement je m'estois defié.

DOM JOUAN.

Laisse-moy maintenant. Que ta taille est mignonne ! [2]

BRIGUELLE.

Mais, vous avez fait vœu...

1. Ce brusque revirement est un des traits les plus plaisants de la pièce; il est en même temps d'une fine observation. Aucun auteur antérieur n'en a fourni l'idée à Dorimon ou plutôt à son modèle.

2. La première partie de ce vers s'adresse à Briguelle. Cf. pour la deuxième partie, Molière, II, 3 : « Ah ! que cette taille est jolie ! »

DOM JOUAN.

Ce coquin là raisonne.

BRIGUELLE.

N'avois-je pas bien dit qu'il estoit enragé.
Pourquoy suis-je si sot de le croire changé ?

AMARANTE.

Ah ! Monsieur, laissez-moy.

DOM JOUAN.

Seule dans la campagne ?
Il faut que je te suive, et que je t'accompagne.

AMARANTE.

Je ne vais seulement qu'à ce prochain Hameau.

DOM JOUAN.

Il n'importe en t'aymant [1].

AMARANTE.

Hola ! Monsieur, tout-beau !
Ne vous échauffez pas de peur d'estre malade [2].

DOM JOUAN.

Pour l'estre, il me suffit de ta gentille œillade.
Assiste-moy, Bergere, et quitte ton courroux.

AMARANTE.

Vous n'estes pas pour moy, je ne suis pas pour vous :
Vous estes de la Cour, et je suis du village.
On ne me peut avoir que par le mariage :
Quoy que pauvre, Monsieur, je suis Fille d'honneur,
Et je n'écoute point un discours suborneur [3].

DOM JOUAN.

Ah ! mon dessein est juste, et si tu veux m'entendre,

1. « Il n'importe, si je t'aime » ; pour la construction, cf. Haase, *o. c.*, § 95.
2. Cf. Molière, II, 3. Ces paroles sont prononcées par Pierrot.
3. Cf. Molière, II, 2.

Tu verras qu'avec moy tu pourras tout pretendre.
Ouy, si tu veux m'aymer, pas plus tard que demain
Tu recevras ma foy, ma franchise, et ma main.
Ne t'en estonne point : ton charme a la puissance
De ranger un Monarque à ton obeïssance.

AMARANTE.

Quoy ? vous qui possedez tant de perfection,
Qui des Dames de Cour gaignez l'affection,
Voudriez-vous bien de moy ?

DOM JOUAN.

Ouy, puisque je t'estime.

BRIGUELLE.

La pauvrette ! Il la tient ; il en aura la disme.

DOM JOUAN.

Je n'ayme point la Cour : son faste et sa beauté
N'ont rien qui plaise au prix de ta simplicité.
Les Dames qu'on y voit n'ont ny charmes ni grace
Que le plus foible éclat de ta beauté n'efface.
Et puis, celles qu'on croit avoir quelques appas,
Les empruntent du far et n'en possedent pas.
Mais ta beauté champestre est toute naturelle,
Et son brillant esclat ne l'emprunte que d'elle [1].
Enfin, je te prefere à l'objet le plus doux,
Et si tu veux, dans peu je seray ton Espoux.

AMARANTE.

Monsieur, vostre discours est si remply de charmes
Qu'il faut vous advoüer que je vous rends les armes.
Mais, ne m'abusez pas, estant sous vostre loy.

1. Il y a déjà là quelque chose de l'homme blasé qui est revenu des beautés apprêtées et artificielles, et trouve dans la beauté naturelle un charme tout nouveau et insoupçonné.

DOM JOUAN.

Je te promets des l'heure, et te donne ma foy.

AMARANTE.

Me voyant mariée avec tant d'avantage,
Je vas bien estonner tous les gens du Village [1].

DOM JOUAN.

Sans tarder en ces lieux, allons voir tes parens.

AMARANTE.

Allons ; vous les allez charmer dans leurs vieux ans.

SCENE IV [2].

BRIGUELLE, seul.

Est-il un plus grand fourbe [3] ? Est-il un plus grand traître ?
Et ne suis-je pas fou de servir un tel Maistre ?
Je tiens pour asseuré sa perte et mon mal-heur :
Quelque tragique fin suivra ce suborneur.
Qui ne l'eust pris tantost pour un Saint, pour un Ange ?
Il est Diable ; il est Saint ; enfin, c'est un meslange
Où les plus raffinez se trouveront surpris ;
Et sans doute, il agit par les malins esprits,
Car autrement, comment est-ce qu'il pourroit faire ?
Jurer à son Valet de n'estre plus severe,
D'abandonner le vice et vivre sagement,
Et faire le contraire en un mesme moment !
Que cette pauvre Fille est facile et legere !
Que ce sexe est fragile en l'amoureux mystere !
Telle qu'on croit rougir et s'armer de courroux,

1. Pour cet emploi du gérondif, cf. Haase, *o. c.*, § 95 A.
2. Scène nouvelle qui a fourni quelques traits à Molière.
3. « Mon maître est un fourbe » (Molière, II, 4).

Au moindre mot lâché de quelque rendez vous,
Se rendroit si l'Amant avoit autant d'addresse
Que mon Maistre en pratique aupres d'une Maistresse.
Par le geste des yeux, prevoyant son mal-heur,
J'ay fait ce que j'ay pû pour luy sauver l'honneur [1].

SCENE V [2].

La dance des Nopces de Villages.

BON-TEMPS, BLAISE, BERGERS ET BERGERES.

BON-TEMPS, Pere de la Bergere.

Baisé vostre Mary, ne cachez point vos flammes.

BLAISE, Espoux.

Allons, je ne veux pas : Qui ? moy, baiser les Femmes !
Cela m'est deffendu, je ferois un peché.
Ah ! Pere vicieux, vous en estes taché.

BON-TEMPS.

C'est un ordre établi pour le bien de nature.
La Femme et le Mary le peuvent sans injure.
Baisé-vous, couple heureux, chastement assortis :
Vostre Mere a baisé.

BLAISE.

Vous en avez menty.

BON-TEMPS.

Vostre pere, mon fils...

1. Cette charité du valet est chose nouvelle. Molière a pris le détail et l'a développé : Sganarelle cherche à mettre les paysannes en garde contre Don Juan (II, 4).

2. Par la lourdeur des plaisanteries et leur grossièreté, cette scène, toute italienne, rappelle beaucoup plus les scènes correspondantes du *Convitato di pietra* de Cicognini (I, 12 et II, 15) que les scènes champêtres du *Burlador*.

BLAISE.

A menty par sa gorge.
Ma mere estoit pucelle, et mon bon Pere George
Ne l'eust jamais permis quand elle auroit voulu [1];
Ils estoient gens de bien, leur honneur est connu.
Quoy, traistre de Beau-pere, est-ce ainsi qu'on m'affronte?
Ma mere est impudique et mon pere sans honte,
Tu me veux soutenir, foux, qu'ils se sont baizés !
Il faut que tes deux bras par les miens soient brizés.

BON-TEMPS.

Ah! balourde, comment serois-tu dans le monde,
S'ils ne s'estoient baizés.

BLAISE.

Va, face rubiconde,
Traistre, Satan, Juif, Turc, Pecheur, Fourbe sans foy,
J'y suis, j'y suis venu mille fois mieux que toy.

BON-TEMPS.

Je veux un petit-fils ; je reprend donc ma fille,
Puisque tu ne veux pas accroistre ma famille.

BLAISE, apercevant Briguelle.

L'accroisse qui voudra, je suis en grand danger ;
Pere, Femme, fuyons, cet Ours me veut manger.

BRIGUELLE, survient.

Le Coquin ! le facquin !

BLAISE.

Ma Femme est enlevée,
Au voleur, au voleur !

1. Il y a contradiction entre l'interruption de Blaise et les paroles qu'il prononce ensuite. Peut-être y a-t-il une erreur dans le premier vers et faut-il le lire autrement : « Et menty par la gorge » ? Ces paroles s'adresseraient encore à Bon-Temps et reprendraient avec plus d'énergie le « Vous en avez menty » du vers précédent.

BRIGUELLE.

On prend la mariée [1].
C'est par ma foy mon maîstre. Il [2] a trouvé bien pire,
Lors qu'il croit fuir un ours, il rencontre un satire.
Que je suis malheureux ! Je vois de tous costez
Que ce traistre persiste en ses méchancetez.
J'approche mon pays [3]. Ciel, tout de bon, je jure
Que je ne suivray plus ce monstre de nature.
Cette pauvre Bergere est doucette et bonasse ;
Elle en tient. Elle vient.

SCENE VI [4].

AMARANTE, BRIGUELLE.

Ah! malheur, à disgrace,
Esprit traistre et méchant, infame ravisseur,
Qui n'eust donné creance à ton discours trompeur ?
Le fourbe m'abandonne aprés m'avoir trompée.
Mais n'es-tu pas à luy ?

BRIGUELLE.

Ouy, vous estes dupée,
Pauvre fille, et comment ne compreniez-vous pas
Qu'il estoit homme à faire un vol sur vos appas ?
Falloit-il vous fier à ses cajoleries ?

1234 ah 1665.

1. Cette scène de l'enlèvement est directement empruntée à Cicognini, II, 15.
2. Le marié.
3. Dom Jouan et Briguelle ont quitté l'Espagne sur un bateau ; mais la tempête les a rejetés sur la plage. Ils ne sont pas loin en ce moment de Séville, cf. sc. VIII. Briguelle peut donc dire qu'il est proche de son pays.
4. Dorimon remplace par ce dialogue le long monologue de Rosalba (Cicognini, I, fin de la scène 13).

AMARANTE.

Que les gens de la Cour sont pleins de tromperies !
Tu sçais qu'il me jura qu'il seroit mon Espoux.

BRIGUELLE.

Il en a dit autant à trente comme à vous,
Sans les autres [1] qu'il a pris [2] d'assaut, pour tout dire ;
J'ay sceu de luy leurs noms à l'entendre médire,
Car il faut que par tout je luy sois complaisant.

AMARANTE.

Que me dis-tu, bons dieux, il est donc médisant ?

BRIGUELLE.

Médisant, ah ! vrayement, il l'est ainsi qu'un diable.

AMARANTE.

Ah ! mon malheur s'accroist, que je suis miserable !

BRIGUELLE.

Je vous les vais nommer : dans son [3] pays natal [4]
L'aure, dont le bel œil au vostre estoit esgal,
Dorinde, Clorianne, Amarante, Isabelle,
Selimene, Selye et Lucresse et Marcelle,
Angelique, Lucelle, Aminthe, Amarillis,

1251 nommer dans 1659 et 1665; cf. la note.

---

1. Sans compter les autres.

2. Pour cet emploi du participe sans accord avec le complément qui le précède, cf. Haase, *o. c.*, § 92.

3. Les éditions de 1659 et 1665 ne mettent aucun signe de ponctuation à ce vers. Il devient très clair, si on le coupe par deux points après « nommer », et si on fait rapporter « son » à Dom Jouan. Briguelle veut dire : « Je vais vous nommer les dupes de mon maître : c'est, dans son pays natal, Laure, etc. » Il continuerait ensuite par la liste des dupes que Dom Jouan a faites en d'autres pays, s'il n'était brusquement interrompu.

4. Idée empruntée à Cicognini, I, 13. Chez ce dernier, Passarino se contente de jeter la liste sans énumérer les victimes de Don Juan.

Et celle dont on fit des chançons, c'ét Fillis,
Glodine la boiteuse, et Catin la camuse
Qui se laissa duper comme une pauvre buse,
Jannete, Marion, Perrette, Janneton,
Jacqueline, Margot, Perronnelle, et Suzon,
Germaine, Violante, Anne, Fanchon, Gillette,
Benoiste, Marinnette, Argine et Guillemette,
Et celles que le temps m'oste du souvenir,
Sont dedans cette Liste, ah ! je voy survenir
Mon Maistre.

SCÈNE VII [1].

DOM JOUAN, BRIGUELLE, AMARANTE.

DOM JOUAN.

Sans tarder partons d'icy, Briguelle.

BRIGUELLE, luy montrant la Bergere.

Je ne le veux que trop ; mais, monsieur !

DOM JOUAN.

Bagatelle,
Il est un bon logis à trente pas d'icy,
Allons nous rafraichir, et n'aye autre soucy
Que de me suivre.

AMARANTE.

Ah Dieux ! le barbare, le traistre,
Ne pas me regarder, ainsi me méconnoistre !
Vous me fuyez, ingrat, et m'emportez l'honneur.

1261 Germaine violante, 1659 et 1665. — 1262 Marinette 1665.

1. Cf. Cicognini, I, 13. Dom Jouan est plus cruel ici que dans la pièce italienne. Il joue aux dépens de sa dupe une odieuse comédie.

BRIGUELLE.

Hé Monsieur rendez-luy, ne soyez point voleur,
Pourquoy l'emportez-vous à ceux qui n'en ont guere [1].

DOM JOUAN.

Que veut-elle de moy ? Que me veux-tu Bergere ?
Quelle es-tu ? D'où vien-tu ? Qui te met tout en pleurs ?
Quel estrange accident te cause ces douleurs ?

AMARANTE.

Quoy ! Pour comble de maux, l'autheur de ma disgrace
Ne me veut plus connoistre, oze avoir cette audace !

DOM JOUAN.

T'a-t-on fait quelque mal ? ne me le celle pas.

AMARANTE.

Ah ! vous le sçavez trop.

DOM JOUAN.

Je ne te connois pas.

AMARANTE.

Ne vous souvient-il plus ? Helas le puis-je dire ?
Il faut que je me tuë et que je me deschire.

DOM JOUAN.

Quoy ! Faire la Lucresse.

AMARANTE.

Ah ! sans me secourir
Donnez-moy par ce fer le moyen de mourir !

DOM JOUAN.

Laisse-la maintenant, et qu'elle se console,
Adieu, retirez-vous, vous estes une folle,

1. Pour la première fois le valet, au lieu de plaindre les victimes de son maître, fait de l'esprit à leurs dépens. Comme Dom Jouan, Briguelle est plus corrompu que ses prédécesseurs.

Vous n'y gaignerez pas si vous m'importunez,
Allez donc promptement, et, si vous revenez...

AMARANTE.

Le Ciel vous punira du tort que vous me faites [1].

DOM JOUAN.

Je ne vous vis jamais, je ne sçay qui vous estes [2].

AMARANTE.

Bergere malheureuse [3], l'horreur de l'univers,
Va cacher ta douleur aux plus creux des désers,
Que leur nuict rende office à toute la nature
Y cachant pour jamais cette triste advanture.

SCENE VIII.

BRIGUELLE, DOM JOUAN.

BRIGUELLE.

Hé bien, qu'en dites-vous ? Vous croiray-je jamais ?
Quand je verrois des feux pour me brusler tous prests,
Quand vostre main levée auroit la foudre preste
Pour me brizer le corps, pour me rompre la teste,
Quand je verrois des fers, des cordeaux, des prisons,
Je ne me tairois pas, je dirois mes raisons.

DOM JOUAN.

Cela m'importe peu que mon vallet raisonne.

1287 gagnerez 1665.

1. « Le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie. » (Molière, I, 3).

2. Dom Jouan revient à son mensonge et à son ironie. Chez Molière, il répond : « Sganarelle, le ciel ! » Ces deux réponses indiquent la différence entre le débauché cruel et l'athée sarcastique.

3. *Pour* la mesure, cf. p. 14.

BRIGUELLE.

Mais par ma foy, Monsieur, vous me la donniez bonne
Quand vous juriez tantost de vivre sainctement,
Vous aviez oublié qu'amour estoit charmant,
Ou bien vous ignoriez l'effect de sa puissance.

DOM JOUAN.

Le vice a sa saison comme la repentance,
Et selon que l'esprit se trouve embarrassé,
Il fait de justes vœux, ou des vœux d'insensé.
Ceux qu'on fait sur la Mer, au fort de la tempeste,
Pendant le bruit des vents, quand le mal-heur s'appreste,
Se peuvent violer, ne nous obligent pas,
Car on n'est pas à soy dans la peur du trespas [1],
Et puis, je me croyois ensevely sous l'onde,
Lors que je renonçois aux choses de ce Monde,
J'avois perdu le goust [2], j'estois sans sentiment,
Et n'avois pour objet rien que le Monument.
Mais, mon œil reprenant le bien de la lumiere,
Je reprend aussi-tost mon humeur coustumiere,
Et vivre sans gouster les plaisirs des vivans,
Ce n'est pas estre au monde au plus beau de ses ans ;
Bref, si pour mes plaisirs j'avois quelqu'infortune,
Je m'irois redonner au courroux de Neptune.

BRIGUELLE.

Toppe à tout [3], mais un jour vous serez attrappé,
Car le fourbe à la fin est luy-mesme duppé.

1304 obuié 1659 et 1665.

---

1. Toute cette casuistique annonce déjà l'hypocrite de Molière. Ce Don Juan rusant avec le ciel est bien loin du fier et courageux gentilhomme conçu par Tirso.
2. Pour « goust », voir au *Lexique*.
3. Voir au *Lexique*.

DOM JOUAN, voyant le Tombeau de Dom Pierre dans le bois [1].

Laissons là ces discours ; vois-tu cette figure ?

BRIGUELLE.

Ouy, Monsieur, et j'en crains quelque mauvais augure [2].

DOM JOUAN.

Ah ! grossier, approchons, et voyons ce que c'est.

BRIGUELLE.

Je n'en approcheray que de loing, s'il vous plaist.

DOM JOUAN.

Viens donc c'est un Tombeau, l'Epitaphe est icy,
Qui nous pourra tirer de peine, et de soucy.

Epitaphe de Dom Pierre.

DOM JOUAN lit [3].

Cy gist la Cendre venerée,
D'un qui meritast des Autels,
Dont l'Ame avec les Immortels,
Sejourne dedans l'Empyrée.

Dom Pierre, Illustre Gouverneur,
Et la merveille de Sceville.
Jamais vivant n'eut plus d'honneur
Et plus de gloire dans la Ville.

1. Cf. Tirso, III, 10, et Cicognini, III, 2. Chez les trois auteurs, la rencontre de Don Juan et de la statue suit de près l'enlèvement d'une jeune mariée ; elle est précédée de vains avertissements donnés par le valet à son maître.

2. Dans le *Burlador*, Catalinon reconnaît seulement le tombeau du commandeur. Chez Cicognini, Passarino plaisante. Ici, Briguelle fait prévoir le dénouement.

3. Cf. Tirso, III, 10, et Cicognini, III, 2. Noter ici la longueur de l'épitaphe. C'est aussi Dom Jouan qui lit et non pas le valet.

Passant, en apprenant la fin
D'un Homme de cette importance,
Apprens quel est son assassin,
Afin de prendre sa défence.

Dom Jouan l'horreur de la Terre, [1]
Et le but du courroux des Cieux,
A d'un bràs digne du Tonnerre
Détruit cet Homme Precieux.

Et pour ne l'en garentir pas,
Le Ciel a conclu sa ruine.
La Justice Humaine et Divine
Ont fait l'Arrest de son trespas.

BRIGUELLE.

Vostre fortune est faite, allez où vous voudrez ;
Mais comment somme-nous retournez dans leurs restz ?
Il faut que nous soyons bien proches de Seville.

DOM JOUAN.

Il n'importe, en tous temps rien ne m'est difficile,
Et si je vois le sort me remettre en ces lieux
C'est pour y surmonter des cœurs audacieux :
Crois-tu que dans le monde, il soit chose assez forte,
Pour oser attaquer un homme de ma sorte ?
Toute Sceville est peu pour ce bras indompté,
Et je ne suis non plus surpris, qu'espouvanté.

BRIGUELLE.

Ma foy, je ne sçaurois vous déguiser ma crainte,
Je trouve en l'Epitaphe, une sensible attainte.

1354 Sceville 1665. — 1355 tout 1665.

1. Dans Tirso et dans Cicognini, l'inscription ne nomme pas Don Juan.

DOM JOUAN.

En tout cas, si je vois qu'il me faille perir,
Ce bras, au moins, Briguelle, en fera bien mourir.

BRIGUELLE.

La figure, Monsieur, m'a frappé d'une œillade [1].

DOM JOUAN.

Et puis que la frayeur te rend l'esprit malade,
Je vais te délivrer de cet objet fascheux,
La briser en morceaux [2].

BRIGUELLE.

Vous estes boutadeux,
Pourquoy troubler les Morts dedans leur Sepulture [3]?

DOM JOUAN.

Tout au moins je m'en vas rompre cette escriture.
Fantosme dont les os sont dans ce Monument,
Viens te vanger toy-mesme et sans retardement.

BRIGUELLE.

Fantosme, dont les os sont sous cette figure,
Tenez vous en repos dans cette Sepulture.
Je vous prie humblement, Fantosme de vertu,
Ne croyez pas mon Maistre, il a l'esprit perdu [4].

DOM JOUAN.

Tu crois m'espouvanter avecque ta menace.

1370 leurs 1659.

---

1. Dans les textes antérieurs, le marbre reste immobile tant que Don Juan ne lui a pas adressé d'invitation.

2. La raison est singulière ! Dans Tirso et dans Cicognini, c'est pour répondre à la provocation contenue dans l'épitaphe que Don Juan outrage la statue.

3. « Non scherni i morti, patron » (Cicognini).

4. Suivant une habitude chère aux auteurs italiens, Briguelle répète, en les dénaturant d'une façon comique, les paroles de son maître.

BRIGUELLE.

Et ne voyez-vous pas, Monsieur, qu'il vous fait grace ?
S'il vouloit se lever hors de ce Monument,
Il vous feroit mourir de frayeur seulement.

DOM JOUAN.

Esprit foible et craintif, quand l'Ame est retirée
Enfin, lorsque du corps elle s'est separée,
Crois-tu qu'elle ait jamais soucy, ny souvenir
Du corps où si long-temps on l'a veu se tenir [1] ?

BRIGUELLE.

Mais vous avez tué ce Mort qui veut vengeance.

DOM JOUAN.

Et tu croit que ce Mort doit prendre sa deffence ?
Ce Mort est trop bien mort pour retourner jamais [2],
Et qui croit autrement sont des esprits mal-faits [3].

BRIGUELLE.

Monsieur, je n'entens point vostre Philosophie,
Mais, je crains les esprits [4], et si je m'en meffie.

DOM JOUAN.

Et bien, s'il peut reprendre, et sa forme, et son corps,
S'il peut voir les Vivans estant du rang des Morts,
Va, dis-luy que demain [5] il me fasse la grace
De manger avec moy [6].

1. Pour la première fois, avec Dorimon Don Juan devient philosophe C'est un trait nouveau que retiendra Molière.

2. Cf. Molière, I, 2 : « SGANARELLE : Et n'y craignez-vous rien... de la mort de ce commandeur... — DON JUAN : Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ? »

Molière se rappelle ici les vers de Dorimon, et son: « Ne l'ai-je pas bien tué ? » ne signifie nullement, comme le prétend Auger : « Ne l'ai-je pas tué en homme d'honneur ? » mais « tué de la bonne façon, de sorte qu'il n'en revienne jamais ». C'est ainsi d'ailleurs que l'entend Sganarelle.

3. Pour l'attraction, cf. plus haut, vers 90.

4. Briguelle est plus superstitieux que religieux.

5. Dans Tirso et dans Cicognini, il l'invite pour le soir même.

6. Comme dans Cicognini, Dom Jouan n'adresse pas l'invitation lui-même.

BRIGUELLE.

Que j'aye cette audace [1]?
Moy ! Je n'en feray rien, vous y pouvez aller :
O Ciel ! en est-il un qui puisse l'égaller ?

DOM JOUAN.

Va donc le convier.

BRIGUELLE.

Ouy, zest.

DOM JOUAN.

Suy mon envie.

BRIGUELLE.

D'eussiez-vous m'assommer, et m'arracher la vie.

DOM JOUAN

Va donc, ou je m'en vay t'enterrer avec luy.

BRIGUELLE

Si vous parlez de bon, je suis mort aujourd'huy.

DOM JOUAN.

Sans plus me raisonner, pense à me satisfaire.

BRIGUELLE.

Mais,

DOM JOUAN.

Mais, sans plus de mais.

BRIGUELLE.

Et bien, il le faut faire.

A la Figure.

Fantosme, Esprit, Figure, ornement du trespas,
Bref, qui que vous soyez, je ne vous connois pas,
Je sçay bien qu'estant vif, vous estiez Gentil-homme,

1. Pour la mesure, cf. p. 14.

Mais, je croy qu'à present vous estes Esprit, Fantosme,
Mais, Esprit debonnaire, et Fantosme de bien,
Je viens donc vous prier, mais vous n'en ferez rien,
De la part de mon Maistre, homme qui vous estime,
Et quoy qu'il fasse enfin a regret de son crime,
De vouloir avec luy prendre un mauvais repas [1].

BRIGUELLE continuë. La Figure fait signe de la teste [2].

Ah ! Monsieur.

DOM JOUAN.

Qu'est-ce donc ?

BRIGUELLE.

Ah ! je ne me sens pas,
La frayeur me possede.

DOM JOUAN.

Et bien, d'où naist ta crainte ?

BRIGUELLE.

Ne l'avez-vous pas veu ? Ne faites point de feinte.

DOM JOUAN.

Et quoy ? Qu'aurois-je veu ?

BRIGUELLE.

La Figure.

DOM JOUAN.

Et comment ?

BRIGUELLE.

Elle m'a respondu par un grand mouvement,

1. La gêne de Briguelle, son désir d'amadouer la statue par des paroles aimables, son effort pour atténuer la méchanceté de son maître, ses insinuations pour que la statue refuse l'invitation, rendent ce discours assez plaisant. Les auteurs de *Puppenspiele* en tireront bon parti. Cf., au contraire, la sécheresse de l'invitation dans Cicognini.

2. Il faudrait mettre la seconde indication avant la première.

Sa teste s'est baissée, et cela nous assure
Qu'elle viendra chez nous.

DOM JOUAN.

Ah ! le plaisant augure,
C'est la peur qui t'abuse en cette vision [1].

BRIGUELLE.

Vous-mesme allez donc voir si c'est illusion.

DOM JOUAN.

Ouy-da, j'iray moy-mesme, et sans donner creance
Au ridicule effet de ton extravagance,
Mais pour braver cet'ombre encor dans son Tombeau.
Ombre, je te conjure [2].

La Figure fait de nouveau signe de la teste.

BRIGUELLE.

Il paroist [3] de nouveau.

DOM JOUAN.

Ouy, viens, je t'attendray, cette chose est nouvelle,
Allons, je suis content, suy-moi, suy-moi, Briguelle [4].

BRIGUELLE.

Allons, je n'ay plus peur, je reprens ma raison ;
Car comment viendroit-il, sans sçavoir la maison [5].

FIN DU QUATRIESME ACTE.

1. Chez Cicognini et chez Molière, Don Juan met aussi au compte de la peur la vision du valet. Mais alors que, chez Cicognini et chez Dorimon, Don Juan le prend en plaisantant, chez Molière il s'irrite : au fond, il est déconcerté et inquiet.

2. Chez Cicognini, c'est Passarino qui invite une seconde fois la statue. Molière ici encore a imité Dorimon.

3. Voir au *Lexique*.

4. Don Juan, chez Molière, ne répond rien à la statue. Il dit simplement : « Allons, sortons d'ici ! » et ces simples mots sont révélateurs du trouble qui l'agite. Chez Cicognini, comme chez Dorimon, il affecte de prendre la chose légèrement.

5. Cette plaisanterie n'est dans aucun des textes antérieurs. Dans une pièce hollandaise, le valet indique à la statue où se trouve la maison.

ACTE V.

SCENE I[1].

DOM JOUAN, BRIGUELLE.

DOM JOUAN.

Fais mettre le couvert.

BRIGUELLE.

Ouy, Monsieur, tout à l'heure,
N'ayez peur que long-temps sans manger je demeure,
J'ay trop bon appétit, il y a trop long-temps
Que mon ventre applatit et que croissent mes dents;
Que je m'en vais tantost manger de bon courage,
Il me semble déjà que je tiens le potage.

DOM JOUAN.

Tu te devrois tousjours tenir en cette humeur;
Car l'espoir est souvent plus doux que le bon-heur.

BRIGUELLE.

D'entendre vos discours, il est fort difficile,
Mais je diray tousjours le manger est utile.
Le garçon va venir, Monsieur, dans un moment,
Mais dites, dans ce lieu sommes-nous seurement?

1430 que de long-temps 1659 et 1665, leçon qui fausse le vers.

---

1. Cf. Tirso, III, 11, et Cicognini, III, 5.

Les Archers, Dom Philippe, estant [1] prés de la ville,
Nous pourroient bien trouver ; car la pauvre Amarille...

DOM JOUAN.

Crois-tu que mon esprit puisse durer icy [2] ?
Non, non, je suis exempt de crainte, et de soucy,
Des demain dans Sceville on verra mon visage,
J'ay bon cœur et bon bras, bon sens, et bon courage,
Et tu verras tous ceux qui sont mes ennemis,
Craintifs à mon aspect, tout autant que sousmis.

BRIGUELLE.

Je ne le verray pas. Dans le peril vous suivre !
Il faudroit que je fusse ignorant ou bien yvre.

DOM JOUAN.

Que je suis malheureux d'avoir un tel poltron !

BRIGUELLE.

Et si j'estois pendu, Monsieur ? qu'en diroit-on ?
Non, je demeureray dans cette hostellerie.

DOM JOUAN.

La cuysine te plaist ?

BRIGUELLE.

Elle donne la vie.
Et Sceville aujourd'huy nous donneroit la mort.

DOM JOUAN.

C'est à toy de me suivre, et suivre aussi mon sort,
Puis d'ailleurs, ma presence y sera necessaire

1. Ce participe se rapporte à « nous » du vers suivant ; voir au *Lexique*.
2. « Crois-tu que je puisse consentir à demeurer plus longtemps ici ? » Dom Jouan est en ce moment dans une hôtellerie (cf. plus bas, vers 1453). Chez Tirso et chez Molière, il est dans sa propre maison. Cicognini ne précise pas l'endroit. Dans les différents *Puppenspiele*, la scène se passe aussi dans une hôtellerie.

Pour connoistre le bien que m'a laissé mon Pere.
Sous main, je vendray tout, vignes, maisons, vergers [1],
Et puis, nous irons vivre aux pays estrangers.

BRIGUELLE.

Mais ne parlons donc plus de Flandre, et d'Allemagne,
Allons nous-en plustost au pays de Coccagne,
On dit qu'il y fait bon, qu'on n'y manque de rien ;
Mais le disner survient, Monsieur, traittons-nous bien,
Pour moy je me dispose à donner d'importance
Sur un gigot farcy qui doit remplir ma panse,
La saulce est faite à l'ail, et de bonne façon,
Et celuy qui l'a faite est habille garçon.
Que j'ay bon appetit, ah ! l'objet delectable !
Confessez qu'il fait bon s'embarquer à la table.
Ah ! Baccus, tu vaux mieux que tes autres parents,
Ses gouverneurs des flots qui nous rendoient mourans,
Alors qu'ils nous donnoient plus d'eau qu'on n'en peut
Ce ne sont que des sots, et chacun le doit croire. [boire,
La douce Exalaison qui vient flater mon goust !
La, la, mon nez, toubeau, laissons là ce ragoust.
Mon ventre, un peu de temps, vous aussi mes entrailles,
Quand mon Maistre aura fait, lors vous ferez ripailles.

Le festin arrive [2].

Monsieur, j'ay veu tantost une jeune beauté
Qui vous eust pour un temps ravi la liberté ;
Elle m'a demandé deux fois de vos nouvelles.

DOM JOUAN.

Ou ? Dit donc promptement.

1. Ces soucis d'intérêt matériel sont chose nouvelle. Nous verrons dans Molière la peinture du gentilhomme criblé de dettes.
2. Cf. Cicognini, III, 5.

BRIGUELLE.

Mais elle est des plus belles.

DOM JOUAN.

Mais que t'a-t'elle dit, Briguelle, compte moy.

BRIGUELLE.

Ouy-da j'ay trop de soif, et de faim par ma foy,
Non, vous n'en sçaurez rien si je ne suis à table.

DOM JOUAN.

Prend un siege et te sied.

BRIGUELLE.

Vous estes sociable,
Cela me plaist.

DOM JOUAN.

Et bien.

BRIGUELLE.

Ah! laisses-moy manger.

DOM JOUAN.

Apprends-moi son logis si tu veux m'obliger.

BRIGUELLE.

Tous doux un peu de temps.

DOM JOUAN.

Comme a t'elle la taille ?

BRIGUELLE.

Grande.

DOM JOUAN.

Le tein.

BRIGUELLE.

Fort beau pour la douce bataille.

1483 conte moy 1665. — 1487 laissez 1665. — 1489 tout 1665.

DOM JOUAN.

Le port, la main, les dents, les cheveux, et les bras.

BRIGUELLE.

Vous m'en demandez-bien, tout revestus d'appas.

DOM JOUAN.

L'œil.

BRIGUELLE.

Tout-affait fripon, entre-doux, et severe [1].

DOM JOUAN.

La bouche.

BRIGUELLE.

Elle est, elle est, elle est fort-bien pour plaire [2].

L'Ombre [3] de Dom Pierre heurte à la porte.

Ventre-bleuf [4], qui va-là ? Je crains l'escornifleur.

DOM JOUAN.

Briguelle, ouvre au plutost, d'où provient ta frayeur ?

1493 frippon, entre dous et severe 1665; cf. la note.

---

1. La leçon de 1659 « entre-doux, et severe » paraît renfermer une contradiction ; la leçon de 1665 serait donc préférable.

2. Dans le texte de Cicognini, au cours du repas qui précède l'arrivée de la statue, Passarino parle aussi des amours de son maître. Mais au lieu de lui parler d'une beauté nouvelle, il l'entretient de ses anciennes victimes ; cf. aussi le scénario.

3. Dans les textes antérieurs, c'est la statue qui était sur le tombeau qui arrive et frappe. Il en est de même dans le scénario et chez Molière. Il est d'ailleurs vraisemblable que le mot « Ombre » désigne ici la statue elle-même, mais la statue animée.

4. Voir au *Lexique*.

SCENE II.

L'OMBRE DE DOM PIERRE, DOM JOUAN, BRIGUELLE.

L'OMBRE, Entrant dans la Maison[1].

Dom Jouan, c'est ainsi que je te tien parolle,
Et je ne fis jamais de promesse frivolle.

DOM JOUAN.

Siez-toy, je t'attendois.

BRIGUELLE.

Me voila maintenant,
A la mercy du Diable, et de son Lieutenant.

DOM JOUAN.

Tien, que j'aye[2] l'honneur de te servir ces viandes,
Je voudrois t'en pouvoir donner de plus friandes,
Enfin je te voudrois traitter superbement,
Mais je suis dans un lieu fort peu commodement,
Pour te pouvoir donner ce que veut ton merite[3].

L'OMBRE.

N'aye point en ce temps de desir hypocrite,
Ne raille point les Morts, et que leur triste aspect
Imprime dans ton cœur la crainte et le respect,
Que les Funebres lieux où leurs Cendres reposent,
Attirant tes regards, le silence t'imposent,
Que ce funeste objet de leurs tristes lambeaux
Arrestent ces fureurs qui causent tant de maux,

1. Dorimon abrège la cérémonie de l'arrivée de la statue : il supprime les coups frappés à plusieurs reprises, la terreur des valets qui successivement vont à la porte, l'accueil que Don Juan fait au commandeur.

2. Pour la mesure. cf. p. 14.

3. Cf. dans Cicognini, III, 5, l'énumération de tous les mets que Don Juan regrette de ne pouvoir offrir au commandeur.

Et craignant à la fin de tomber en leur piege,
Aye horreur pour ta main impie, et sacrilege.
Contente-toy cruel que par un lasche effort,
Dans ma propre maison tu m'as donné la mort;
Sans violer encor dessus ma Sepulture,
Le dueil et le respect que nous doit la Nature [1].
Tremble Barbare, tremble, et me voyant icy,
Sçache que la vengeance est mon plus grand soucy,
C'est le mets que tu dois à mon Ombre irritée,
Et que me doit servir ta main ensanglantée.
Ouy, ton cœur criminel, sans Justice, et sans Loy,
Est le sanglant repas que je cherche pour moy.
Loing de te condamner, tu te plais en tes crimes,
Et te voyant soüillé d'actes illegitimes,
Tu viens sur mon Tombeau braver encor mes os,
Enfin, en chaque lieu tu troubles mon repos [2],
Et je croy que ta rage, ou plustost ta furie
Voudroit pouvoir m'oster une seconde vie.
Que t'ay-je fait, Tyran ? N'es-tu pas satisfait
D'avoir veu de ma mort le déplorable effet ?
N'es-tu pas satisfait du dueil de ma famille ?
N'es-tu pas satisfait du tourment de ma Fille?
N'es-tu pas satisfait des coups de tes fureurs?
Veux-tu t'ensevelir dans de plus grands mal-heurs [3] ?
Attens-tu que le Ciel jette dessus ta teste
Les Foudres que des ja sa Justice t'apreste ?

1518 deüil 1665. — 1524 pour toy 1659 et 1665.

---

1. Qui nous sont naturellement dûs.
2. Vers mis pour la rime : l'affirmation de l'Ombre est inexacte.
3. L'expression est obscure. L'auteur veut parler des malheurs que causera Dom Jouan, et non de ceux dont il pourra avoir à souffrir. La métaphore « s'ensevelir dans les plus grands malheurs » est employée par analogie avec la métaphore « se plonger dans le crime ».

Attens-tu que la terre ouvre dessous tes pas
Un gouffre épouvantable, et fasse ton trespas ?
Bref, que ce mesme Ciel pour affliger ton ame
Te donne mille morts dans l'eternelle flâme,
Et qu'alors qu'il te voit proffaner les Tombeaux,
Il ne fasse le tien du ventre des Courbeaux ?
Qu'il ne t'aneantisse, et que ton cœur superbe
Soit foulé sous les pieds, cent fois plus bas que l'herbe ?
Qu'il ne te fasse enfin l'horreur de l'Univers,
Indigne seulement d'estre en pasture aux vers [1] ?

DOM JOUAN.

C'est trop, laissons cela ; j'attens ma destinée
D'une ame resoluë, et non pas estonnée.
A ta santé [2] !

L'OMBRE.

Poursuis, mais ne t'abuse pas,
Mon Ombre veut qu'icy l'on venge mon trespas,
D'une façon ou d'autre, il faut me satisfaire,
Ta perte est dans ma main, évite une colere
Qui surpasse l'esprit, et l'humain jugement.

DOM JOUAN.

Que peux-tu quand ta force est dans le Monument ?
Tu parois ridicule en faisant le severe,
Et ton discours n'est bon qu'à troubler un vulgaire,
Tu demandes de moy des satisfactions,
Va, je ne fis jamais ces lâches actions,

1544 corbeaux 1665.

---

1. Ce discours verbeux et fatigant, ces menaces excessives et déclamatoires produisent une bien moindre impression que le silence, puis les brèves paroles de la statue dans le *Burlador*.

2. Cette idée est nouvelle. — Cf. de Villiers, V, 2, le scénario, et Molière, IV, 8.

Tu dois te souvenir que ce fer est l'excuse,
Que je donne à celuy qui de crime m'accuse.

L'OMBRE.

Quoy, toy qui devant moy devrois baisser les yeux,
Tu me fais souvenir de ton crime odieux !
Devrois-tu pas trembler en voyant ma presence ?
Moy, qui ne suis remply que d'un feu de vengeance,
Qui porte la fureur, et la haine avec moy,
Qui devrois dans ton cœur ne produire qu'effroy ?
Insolant, orgueilleux, baisse, baisse la veuë,
Et qu'à mon triste aspect ta rage diminuë.

DOM JOUAN.

Je verrois maintenant cent fantosmes hurlans,
Dans ma chambre traisner mille drapeaux sanglans,
Prononcer mes mal-heurs, traisner des fers, des chesnes,
Que mes yeux à les voir n'auroient aucunes peines,
Juge si ton aspect me doit faire trembler.

L'OMBRE.

Songe à toy, Dom Jouan.

DOM JOUAN.

Enfin, c'est trop parler
De crime, de mal-heurs, et de mauvais augure.

L'OMBRE.

Tu dois servir d'horreur à toute la nature,
Execrable, et dans peu doit arriver ta fin [1].

BRIGUELLE.

Justes Dieux !

1. Chez Tirso, la statue quitte Don Juan sans une menace, en lui prenant seulement la main et en l'invitant à dîner. Don Juan, de son côté, parle au mort en homme tourmenté par le remords de ses fautes et par le phénomène miraculeux dont il est le témoin. Les longues menaces de l'Ombre, les fanfaronnades de Dom Jouan, chez Dorimon, enlèvent à la scène toute grandeur et toute émotion.

DOM JOUAN.

Viens, Briguelle, apporte-nous du vin [1].

BRIGUELLE.

Il est proche de vous, Monsieur.

DOM JOUAN, ayant du vin.

Ame poltronne,
Si tu me fais lever, ah, coquin, tu t'estonne.
Mange [2].

BRIGUELLE.

Je suis sans faim, puis, je suis demy mort.

DOM JOUAN.

Chante donc [3].

BRIGUELLE.

Que je chante à la fin de mon sort,
Je ne suis pas un Cigne, et je suis Catholique [4].

DOM JOUAN.

L'impertinent poltron dans sa terreur panique..

L'OMBRE.

C'est assez, Dom Jouan, je suis fort satisfait
De la reception qu'aujourd'huy tu m'as fait [5],
Je ne t'ay pas manqué, j'ay tenu ma promesse,
Mais, te voyant remply de tant de hardiesse,
Ce soir, je te convie à manger avec moy.

1. « Hola, dadnos de beber » (*Burlador*, III, 13).

2. Dans le texte de Cicognini, c'est avant l'arrivée de la statue que Don Juan adresse cette invitation à Passarino.

3. Cf. Tirso et Cicognini. Chez ceux-ci, l'ordre ne s'adresse pas au valet, mais à d'autres laquais qui chantent en effet. Cf. aussi de Villiers, V, 2, le scénario, et Molière, IV, 8. Don Juan ordonne à Sganarelle de chanter, et le valet s'excuse, en se déclarant enrhumé.

4. Pour ce mélange bizarre de catholicisme et de paganisme, cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, et plus haut, vers 269.

5. Cf., pour l'absence d'accord, le vers 1245 et le *Lexique*.

DOM JOUAN.

Et bien, je m'y rendray tousjours exempt d'effroy,
Où veux tu que ce soit ?

L'OMBRE.

Dessus ma sepulture [1].

DOM JOUAN.

Ouy-da tu m'y verras.

BRIGUELLE.

Monsieur, je conjecture
Que vous devez perir dans ce lieu de malheur,
Je n'irois pas [2].

DOM JOUAN.

Maraut.

BRIGUELLE.

C'est un Richard sans peur [3],
Et je croy que ce diable encore le surpasse.
Mais, ô Dieux, de frayeur mon corps est tout de glace,
Dieu me veuille exempter de cet esprit malin,
Toutesfois il s'en va, je le tient fort benin.

L'OMBRE.

Adieu, tu sçais le temps, ne me fais pas attendre,
Ou ne me promets pas.

1600 tiens 1665.

---

1. DON JUAN. Dónde he de ir?
DON GONZALO. A mi capilla.
(*Burlador*, III, 14).

2. Il importe de noter ici l'orthographe du texte : chez Tirso et chez Cicognini, la statue ordonne à Don Juan d'emmener avec lui son valet, et celui-ci épouvanté répond, chez Cicognini, qu'il n'ira pas ; cf. aussi Molière, IV, 8. Ici, la statue n'invite que Dom Jouan. Briguelle, quand il dit à son maître : « Je n'irois pas », ne parle donc pas pour lui ; il donne à Dom Jouan un conseil : « à votre place, je n'irais pas ».

3. Cf. l'érudition de Catalinon parlant de Jason (I, 11) :

DOM JOUAN.

Va, tu m'y verras rendre,
Je tiendray ma parole, estant homme d'honneur [1].

SCENE III.

DOM JOUAN, BRIGUELLE.

DOM JOUAN.

Briguelle, que fais-tu ?

BRIGUELLE.

Je r'asseure mon cœur,
Et tasche à retenir mon ame qui s'envolle.
Ah ! Dieux ! je suis sans poux, sans force, et sans parolle.

DOM JOUAN.

Tu t'es épouvanté.

BRIGUELLE.

Qui ne le seroit pas ?
Il faudroit qu'il fut diable, et diable du plus bas
Des cachots de l'enfer, où tous maux l'on endure.

DOM JOUAN.

Mange, je veux sortir.

BRIGUELLE.

Apres cette figure,
Je ne veux pas manger, je deviendroit sorcier,
Puis chez moy l'appetit a perdu son métier.

1. DON GONZALO. Y cûmpleme la palabra
Como la he cumplido yo.
DON JUAN. Digo que la cumpliré,
Que soy Tenorio.
(*Burlador*, III, 14.)

DOM JOUAN.

Viens donc, car aussi bien un soupper magnifique
Nous attendra ce soir.

BRIGUELLE.

Ah ! le traistre heretique,
Sans doute il veut aller souper chez cét esprit,
Mais que boire et manger me puisse estre interdit
Si je luy faits escorte et suy son fol caprice.
Mais je suis seul icy, fuyons : c'est mon supplice [1].

SCENE IV [2].

LUCIE, AMARILLE.

LUCIE.

Amarille, il est temps de finir ces rigueurs,
D'arrester vos souspirs, et de tarir vos pleurs.
Si le deüil qui vous suit, et vous ronge sans cesse,
Si vostre cœur tousjours plongé dans la tristesse,
Vous estoient des moyens de retrouver un jour
Celuy qui ne vit plus que dedans vostre amour,
Si vostre plainte enfin, vous rendoit vostre Pere,
J'approuverois icy vostre douleur amere ;
Il faut vous consoler, il vit dedans des cœurs,
Où sa mort a causé de semblables douleurs.
Seville, en vous voyant en est dans des allarmes,
En vous voyant pleurer, elle jette des larmes.

1613 souper 1665.

1. Cf., pour cette scène, la fin de la scène 5 de l'acte III de Cicognini. Les deux auteurs ont remplacé par des facéties sur la poltronnerie du valet le monologue dramatique du Don Juan de Tirso après le départ de la statue.

2. Scène nouvelle.

Vous pouvez la tirer de son affliction,
Chacun sçait bien le cours de vostre passion,
On ayme Dom Philippe, on l'honnore, on l'estime,
On sçait qu'il est vaillant, genereux, magnanime,
Et l'on n'attend de vous que l'heure, et le moment,
Pour faire vostre Espoux d'un homme si charmant.
Apres un triste sort, et tant de violence
Donnez-nous ce sujet d'ample resjouissance.

AMARILLE.

Je dépens maintenant de vostre auctorité,
Et ne dois suivre en tout que vostre volonté.

LUCIE.

Dom Phillippe en tous lieux cherche vostre vengeance,
Il vous sert de bon cœur, comme sans repugnance,
Et vous devez donner à ce cœur genereux
Le juste payement, que meritent ses feux.

AMARILLE.

Si pour luy je n'avois qu'une amoureuse flame,
Si ses perfections n'avoyent charmé mon ame,
Je jure qu'apresent sa generosité
Feroit un grand progrés dessus ma liberté ;
Il semble que l'amour des vertus les plus belles,
De charmes nompareils, et de graces nouvelles,
Ait orné Domphilippe et que cet ornement
Vient flatter ma douleur, et mon ressentiment,
Quand Domphilippe enfin se presente à ma veuë,
Malgré mes déplaisirs, ma perte diminuë,
La source de mes pleurs ne produit que des feux,
Celle de mes douleurs des souspirs amoureux,
Mes sanglots à l'instant sont changez en delices,

1638 réjouissance 1665. — 1639 authorité 1665. — 1647 à présent 1665. — 1651 et 1653 Dom Philippe 1665.

Et mon bon-heur enfin succede à mes supplices [1].

LUCIE.

On dit qu'il est icy.

AMARILLE.

Je l'attens en ces lieux,
Je n'ay pû m'en deffendre.

LUCIE.

Un homme officieux,
Comme il est, obtient tout sur le cœur d'une Amante.
Mais jouyssez du bien que l'amour vous presente,
Possedés l'entretien d'un vertueux amant,
Et que rien ne vous trouble en ce contentement,
Nous nous verrons tantost, adieu je me retire.

SCENE V [2]

DOM PHILIPPE, AMARILLE.

DOM PHILIPPE.

Malheureux que je suis, que luy pourray-je dire ?
Vous voyez devant vous un pauvre infortuné
A vos desdains desja sans doute condamné,
Qui vient peut-estre icy pour achever sa peine.
En voyant vostre amour, n'estre plus rien que haine,

1662 joüissez 1665. — 1663 possédez 1665.— 1669 peine, 1665.

---

1. Ce jargon affecté, ces amours précieuses d'Amarille et de Dom Philippe nous éloignent du sujet et font oublier le héros. Amarille n'est pas — ce qui eût été intéressant — la fille outragée, acharnée à venger son honneur et le meurtre de son père : c'est une banale amoureuse qui ne sait que débiter des douceurs. L'auteur a ainsi superposé aux aventures de Dom Jouan une fade intrigue d'amour, qui n'a d'autre résultat que de faire languir l'action.

2. Scène nouvelle.

Il connoist son malheur. Il sçait que devant vous,
Il ne merite plus qu'un furieux courroux,
Qu'il a manqué le coup que veut vostre vangeance.
Aussi dedans ces lieux il n'a pas l'insolence
De paroistre à vos yeux en qualité d'amant,
Mais comme un criminel traisné par son tourment,
Qui ne peut rencontrer de plus rude souffrance,
Que de voir Amarille estre encor sans vengeance,
Vous sçavez bien comment l'injustice des Cieux
A mal recompensé mon zele officieux.

AMARILLE.

Vous n'estes pas tenu de faire l'impossible.
Non, vostre cœur est franc, et le mien est sensible,
Et je reconnoistray vos soins par des faveurs,
Qui banniront de vous la peine, et les douleurs.

DOM PHILIPPE.

Ah! cessez, ce discours est trop remply de charmes,
Vous avez oublié le malheur de mes armes;
Si je viens m'exposer à vos divins appas,
C'est afin d'exciter et mon cœur, et mon bras,
C'est qu'ils ont le pouvoir d'accroistre mon courage,
De chasser mon malheur, et mon desavantage,
Ce sont des Dieux puissans à qui tous les mortels
Doivent incessamment eriger des Autels,
Je viens les implorer, ces divines puissances,
D'ayder un malheureux au fort de ses souffrances.
Ouy, je rencontre en vous, et mon Temple, et mes Dieux,
Et puis que Dom Jouan m'attire dans ces lieux,
J'ai crû que je devois pour ne pas faire un crime,
Vous apporter mon cœur, ainsi qu'une victime,
C'est là ce que je veux, et n'a pas merîté

1673 vengeance 1665.

Que vous songiez encor à ma fidelité [1].

AMARILLE.

Quoy ! ce traistre est icy ?

DOM PHILIPPE.

C'est sans doute Madame,
Et [2] malgré le tourment que m'a produict ma flame,
Je n'aurois pas l'orgueil de paroistre à vos yeux,
Sans vous avoir vangée.

AMARILLE.

Ah ! s'il est en ces lieux,
Il ne peut éviter ce qu'on doit à son crime,
Les Archers sont par tout, vous avez trop d'estime
Pour chercher à combattre avec un criminel ;
Et puis ce vous seroit un tourment eternel [3],
Non, il faut qu'un bourreau l'immole à ma colere,
Et qu'on voye en public, que je vange mon Père.

DOM PHILIPPE.

Je veux bien qu'un bourreau l'immole aux yeux de tous,
Mais, c'est ma main qui doit le livrer à ces coups.

SCENE VI.

LE PREVOST, AMARILLE, DOM PHILIPPE, ET DEUX ARCHERS [4].

LE PREVOST, parlant à Dom Philippe.

Monsieur, je vous cherchois, on vient de nous apprendre

1. A m'être fidèle. Cf. plus haut, vers 1641 :
Dom Philippe en tous lieux cherche vostre vengeance.
2. « Et » a ici un sens, non pas copulatif, mais explicatif.
3. Sans doute, le tourment d'avoir soustrait Dom Jouan à la vindicte publique.
4. Scène nouvelle.

Qu'on a veu Dom Jouan, nous allons pour le prendre ;
On nous vient d'informer des lieux où l'on l'a veu.

AMARILLE.

Enfin, vous voyez bien que le Ciel a pourveu
A me donner secours au soing de ma vengeance.

DOM PHILIPPE.

Les Archers s'en vont [1].

Donc, sans perdre de temps, allez en diligence
Où vous sçavez qu'il est, je vais suivre vos pas.

Parlant à Amarille.

S'ils manquent, en tout cas je n'y manqueray pas,
Car je sçay mieux qu'aucun le lieu qui le recelle.

AMARILLE.

Vous voulez qu'on vous doive une prise si belle,
Allons.

SCENE VII [2].

DOM JOUAN, BRIGUELLE.

BRIGUELLE.

C'est tout de bon, nous allons en des lieux
Où, pour nous estriller des Diables furieux
Ne nous feront rien voir que rage, que rancune,
On nous estouffera; Soleil, Estoilles, Lune,
Adieu donc pour jamais, je vais dans des manoirs
Où nous ne verrons rien que des Démons tous noirs.

1717 soin 1665. — 1720 S'ils manquent en tout cas, 1659 et 1665.— 1723 DOM JOUAN :
C'est tout de bon, etc., 1659 et 1665.

---

1. Indication mal placée et qui devrait être deux vers plus bas.
2. Cf. Tirso, III, 19, et Cicognini, III, 8.

DOM JOUAN.

Qui t'intimide, Sot, et que pouvons nous craindre ?

BRIGUELLE.

Ah ! vous vous obstinez, pour m'achever de peindre,
Mais encor une fois, Monsieur, pensez-y bien,
Nous n'en reviendrons pas.

DOM JOUAN.

Va, va, je ne crains rien,
J'ay veu ce qu'on peut voir Briguelle, sur la terre,
Les Esprits fors, les Grands, les Sçavans, et la Guerre,
Il ne me reste plus dans mes pensers divers,
Qu'à voir si je pouvois les Cieux, et les Enfers,
Celuy que je vais voir n'est plus dans ces matieres [1],
Qui souvent font obstacle aux plus belles lumieres,
C'est un esprit tout pur, et je ne doute pas
Que l'esprit et le corps n'y fasse un bon repas ;
Allons donc sans tarder, l'occasion est belle,
Je croy qu'il tient escole aussi surnaturelle.
L'homme est lasche qui vit dans la stupidité ;
On doit porter par tout sa curiosité [2].

BRIGUELLE.

Ah ! vivre pour mourir est une sotte vie.

DOM JOUAN.

Crois-tu vivre tousjours ?

1734 forts 1665.

1. Le corps.

2. Chez Tirso et chez Cicognini, Don Juan se rend à l'invitation par amour-propre, pour ne pas avoir l'air de trembler et ne point passer pour lâche. Ici, c'est la curiosité de l'esprit fort qui le pousse. On peut saisir la différence profonde des deux conceptions.

BRIGUELLE.

Ce seroit mon envie,
Mais vous m'en ostés bien les moyens maintenant.

DOM JOUAN.

Ah ! de tous les poltrons le plus impertinant.
Allons, allons, suy-moy.

BRIGUELLE.

Le bon Dieu nous conduise,
Et ne permette pas que le Diable nous nuise.

BRIGUELLE, derriere la grotte.

Helas ! C'ét tout de bon, il me tient au gosier,
Et je suis maintenant souple comme un ozier.

La Grotte s'ouvre.

SCENE VIII.

L'OMBRE, DOM JOUAN, BRIGUELLE.

L'OMBRE.

Dom Jouan pren ce siege, et puis qu'aucune crainte
Ne trouble ton esprit, et que ton ame atteinte
D'un penser orgueilleux addresse icy tes pas,
estant à Table.
Commence à profiter de ton dernier repas.

DOM JOUAN.

Commence à voir aussi que rien ne m'intimide,
Que je suis mon caprice et que j'en fais mon guide.
Briguelle, viens icy.

1749 suy-moy *omis* 1665.

BRIGUELLE.

Fermez-vous bien mes yeux,
Soyons sourds, mon oreille, en ce lieu perilleux.

DOM JOUAN.

Quoy ? Tu ne viendras pas.

BRIGUELLE.

Je ne suis pas si beste,
Car cet esprit malin m'écraseroit la teste.
J'attens en priant Dieu le moment de ma mort.

DOM JOUAN.

Quoy ? Tu penses mourir ?

BRIGUELLE.

Je le pense, et bien-tost [1].
Ah ! si Monsieur l'esprit vouloit sauver ma vie,
Qu'il me feroit de bien !

L'OMBRE.

Sçais-tu bien quel genie
Te conduit en ce lieu ?

DOM JOUAN.

Quel qu'il soit, tu m'y vois.

L'OMBRE.

Si le vice cessoit de te faire des Loys
Du coup qui va tomber, tu te pourrois deffendre,
Et du foudre qui va mettre ton corps en cendre.
Dom Jouan, l'heure approche [2], que ton tragique sort
Doit vanger en ce lieu tant de morts par ta mort ;
Entens-moy prononcer ta sentence mortelle,
Et dispose aux tourmens ton ame criminelle.

1. *Sic* dans 1659 et 1665 ; peut-être faut-il lire « bien fort ».
2. Cf. plus haut, vers 1290.

Mange, cependant mange, et contente ton corps.
Voila les maitz qu'on mange à la table des morts.
Ne te rebute pas, s'ils ne sont delectables,
Je donne ce que j'ay.

DOM JOUAN.

Quand ce seroit des Diables [1],
Tu me verrois manger.

DOM JOUAN, à son vallet.

Nous viendras-tu servir,
Briguelle ?

BRIGUELLE.

Ah ! je suis mort, il luy faut obeïr.

L'OMBRE.

Connois-tu bien quel est l'ame de la Nature ?
Celuy qui donne l'estre à toute creature ?
Sçais-tu que sa vertu de moment en moment,
Rend la vie à ton corps comme le mouvement,
Que tu n'as de pouvoir qu'autant qu'un Dieu t'en donne,
Et qu'on doit tout hommage à sa sainte personne ?

DOM JOUAN.

Que me viens-tu prosner ? Il n'est pas de saison
De me cathechiser, j'aurois peu de raison,
Si je ne connoissois l'autheur de toutes choses,
Je sçay bien que ses mains sont les premieres causes

1776 mets 1665.
1779-1780 Tu me verrois manger.
— Briguelle ? Nous viendras-tu servir ?
— Ah ! je suis mort, il luy faut obeïr. 1659 et 1665, erreur typographique évidente.

1. « Magnarò, se fossero serpenti » (Cicognini, III, 8).

Des ouvrages qu'on voit, qu'on admire icy bas [1].

L'OMBRE.

Sçais-tu bien qu'à present ce Dieu veut ton trépas ?

DOM JOUAN.

Il m'a donné l'esprit, l'ame, la connoissance,
La force, la raison, le cœur, l'intelligence,
Et tout cela pour vaincre, et braver les destins
Et non pour affliger l'ouvrage de ses mains.

L'OMBRE.

Tu sçais bien que ton Pere est dans la sepulture,
Et que ton cœur rebelle aux loix de la nature
A commis ce forfait, qu'il est dans le tombeau
Et que ton bras en est l'execrable bourreau [2].
Tu te ressouviens bien que ta brutale rage
A remply ma maison de deüil, et de carnage,
Que mes jours ont estez par toy precipitez
Et que rien n'est esgal à tant de cruautez,
Tes crimes sont si grands, ils sont en si grand nombre
Qu'ils n'ont peu se cacher dans la nuict la plus sombre,
Tu les connois assez, je n'en parleray plus,
Aussi bien ce seroit des propos superflus;
Mais puisque tu connois la supreme puissance,
Tu dois sçavoir quelle est l'appuy de l'innocence,
Que l'eternel est juste, et que ta cruauté
Va recevoir icy ce qu elle a merité;

1810 qu'elle 1665.

---

1. Il est intéressant de noter le chemin parcouru de Tirso à Molière. Chez l'auteur espagnol, Don Juan néglige les prescriptions de l'Église, mais il les respecte ; chez Dorimon, il croit encore en Dieu, mais il le brave ; chez Molière, il est sceptique.

2. Exagération : ce n'est qu'indirectement que Dom Jouan a causé la mort de son père. Cf. III, 2.

Toutesfois il n'est point d'ame si criminelle,
Qu'un repentir ne mette à la gloire eternelle,
Si tu veux esviter des tourmens eternels,
Demande au Ciel pardon de tes faits criminels.

DOM JOUAN.

Ne parle point du Ciel, qu'il punisse, ou pardonne,
Je ne me repens point, il n'est rien qui m'estonne,
Et quiconque a le cœur aussi bon que le mien,
Ne peut s'espouvanter pour toy qui n'est qu'un rien.
M'oses-tu proposer cett' action infame ?
Je me repentirois pour prolonger ma trame [1] !
Mon destin est escrit, mesme dés le berceau,
Et l'endroit est marqué qui fera mon tombeau [2].
Si je voyois icy ma Sepulture ouverte,
Et qu'un sot repentir peut differer ma perte,
J'affronterois la mort, je ne le ferois pas,
Et voila ce qui peut retarder mon trespas [3].
Ouy, ce fer armeroit ma main contre un Tonnerre,
Luy montrant son espée.
Si le Ciel m'attaquoit, je luy ferois la guerre,
Tout au moins je mourrois dans cette volonté.

L'OMBRE.

Impie ! ah ! mal heureux !

DOM JOUAN.

Ton importunité
M'eschauffe trop le sang, tay-toy.

1820 s'épouventer 1665. — 1826 pût 1665.

1. Chez Tirso, il se repent à l'heure du châtiment.
2. Noter le déterminisme de Dom Jouan.
3. Dom Jouan veut dire : « Je ne me repentirais pas, mais je compterais sur mon bras seul pour différer ma perte. »

L'OMBRE.

Quoy temeraire,
Tu n'apprehende point un chastiment severe ?

DOM JOUAN.

Ainsi donc, spectre affreux, tu traitte un vivant
D'injures, de menaces [1] ?

L'OMBRE.

C'en est trop, insolent,
Je t'ay traitté cent fois mieux que tu ne merite.

DOM JOUAN.

Ah ! c'est trop endurer, depuis que tu m'irrites !
Aussi bien ce spectacle est trop injurieux,
Il faut que sans tarder j'en délivre mes yeux.

BRIGUELLE.

Monsieur l'Esprit, ayez égard à l'innocence,
Ne perdez pas Briguelle.

L'OMBRE prend Dom Jouan par la main [2].

Ah ! c'est trop d'insolence,
Et c'est trop mépriser la Justice, et la Loy,
Barbare, sers d'exemple aux meschans comme toy,
Et que tout l'univers de ton mal-heur extresme,
Sçache que qui vit mal, aussi mourra de mesme.

Dom Jouan abisme, son valet demeure estourdy sur le Theatre, du bruit du Tonnerre, la Grotte disparoist [3], et Briguelle ne sçait où il est.

1837 traicté 1665. — 1844 exemples 1665.

---

1. Pour la mesure, cf. p. 14.
2. Cf. Tirso, III, 21, et Cicognini, III, 8.
3. L'auteur a substitué une grotte à l'église dans laquelle se trouve, chez Tirso, le tombeau du commandeur. Cette substitution s'imposait, l'élément chrétien ayant été dans la pièce remplacé par l'élément païen. Chez Cicognini, l'église est remplacée par un temple.

SCENE IX.

LE PREVOST, LES ARCHERS, DOM PHILIPPE, BRIGUELLE.

BRIGUELLE.

Ah! laissez-moy vivre au moins encore un an [1].

DOM PHILIPPE.

Archers, prenez cet homme, il est à Dom Jouan,
Il le faus entraisner, et sans doute le traistre
Nous instruira du lieu qui recelle son Maistre.

BRIGUELLE.

Esprits [2], je vous conjure avec soubmission,
De me vouloir traitter avec compassion.

DOM PHILIPPE.

As-tu perdu le sens, qu'est-ce que tu veux dire ?

BRIGUELLE.

Mon pauvre Maistre.

DOM PHILIPPE.

Et bien ? Mais souffrons qu'il respire,
Je connois ce que c'est, ce pauvre mal-heureux
Plain son maistre, et sans doute il faut qu'un sort fascheux
Ait prevenu nos soins. Reconnois-moy Briguelle.

BRIGUELLE.

Ah! Monsieur pardonnez à ma pauvre cervelle.

1851 soûmission 1665.

---

1. Vers de 11 syllabes. Il est possible que l'imprimeur ait omis un mot : « Ciel » ou « Dieu » après « Ah ! » Peut-être aussi, étant donné le libre emploi que Dorimon fait de l'*e* muet, faut-il le compter ici dans la mesure, sans l'élider devant « au ». — Cf. p. 14 et vers 1835

2. Dans son égarement, Briguelle prend les archers pour des esprits

En quel lieu suis-je ? helas ! Il me vient d'arriver
Ce qu'on n'a jamais veu, ce qu'on ne peut resver ;
Mon Maistre est abismé, je sçay que pour son crime,
Contre luy vous avez un courroux legitime.
Mais il est bien puny. Si donc quelque tourment
M'est ordonné je veux l'endurer constamment.

DOM PHILIPPE.

On ne te fera rien, Briguelle, je te jure,
Conte-nous seulement cette triste advanture [1].

SCENE X.

AMARILLE, LUCIE, DOM PHILIPPE, BRIGUELLE, LE PREVOST, LES ARCHERS.

DOM PHILIPPE.

Madame, c'en est fait, le Ciel judicieux
A puny l'assassin.

AMARILLE.

Grand Monarque des Cieux
L'homme qui s'endurcit, et se plaist dans le vice,
Esprouve tost ou tard l'effet de ta Justice !
Comment le sçavez-vous ?

DOM PHILIPPE.

Nous avons rencontré
Ce Valet qui sembloit encor tout égaré,
Il nous a dit sa perte [2], et la chose est croyable,
Pour le [3] pouvoir tenir encor plus veritable,

1. Chez Tirso et chez Cicognini, c'est devant le roi que le valet fait ce récit.

2. Non pas la perte que le valet a faite, mais la perte, c'est-à-dire la mort, de Dom Jouan.

3. « Le » représente-t-il « ce valet », ou bien l'ensemble de ce qui pré-

Il nous en va conter l'histoire en un moment,
Cependant vous pouvez appaiser mon tourment,
Quoy que pour un objet si charmant et si rare,
Mon merite soit peu.

LUCIE.

La Ville se prepare
A voir vostre Hymenée, il faut et promptement
Luy donner, Amarille, un tel contentement.

LE PREVOST.

Madame, je sçay-bien que tout un Monde [1] espere
De voir un jour si beau.

AMARILLE.

Puis qu'à present mon Pere
Est vengé pleinement, allons je suis à vous [2].

DOM PHILIPPE.

A ce discours charmant, que mon tourment m'est doux!
Viens, Briguelle, je veux te prendre à mon service.

BRIGUELLE.

Le sort aux bons valets à la fin fait Justice,
Je recouvre un brav' homme, et je suis desormais,
Pour estre plus heureux que je ne fus jamais.

FIN DU CINQUIESME ET DERNIER ACTE

1887 brave 1665.

---

cède ? Le double sens de « véritable », qui peut signifier « vrai » ou « véridique » nous laisse hésitant. Il semble cependant que le second sens conviendrait mieux ; pour la construction, cf. un exemple tout semblable dans Molière, *Tartufe*, 463-465.

1. Cf. plus haut, vers 154, et voir au *Lexique*.

2. Dans la pièce de Tirso, Octavio épouse aussi Isabella, et le marquis de la Mota doña Ana.

DE VILLIERS

LE FESTIN DE PIERRE

OU

LE FILS CRIMINEL

DE VILLIERS[1]

Soit par lui-même, soit à cause de sa femme, de Villiers, dont le nom est aujourd'hui à peu près tombé dans l'oubli, a joui auprès de ses contemporains d'une certaine réputation. Nous ignorons la date et le lieu de sa naissance. Nous savons seulement qu'il joua d'abord au Marais avec sa femme, que Mondory s'éprit de celle-ci et fut éconduit. En 1637, quand Mondory dut renoncer au théâtre, les de Villiers quittèrent le Marais avec l'acteur Baron et allèrent à l'Hôtel de Bourgogne [2]. Tous deux y jouèrent longtemps. Le mari figura dans différents rôles : il faisait les valets sous le nom de Philipin avec un certain succès [3]; il jouait aussi les comiques nobles et les troisièmes rôles tragiques [4]. C'est ainsi qu'il tint le rôle de Polybe dans l'*Œdipe* de Corneille [5]. Sa femme, qui avait joué longtemps avec succès les grands rôles d'héroïnes, mourut en décembre 1670 [6]. A cette époque, de Villiers âgé avait quitté le théâtre [7], mais depuis peu; car, le 27 octobre 1668, il jouait à l'Hôtel de Bourgogne dans *Les Faux Moscovites* de son ami Poisson, et, le 17 mars 1769, il

1. On trouvera ci-dessous toutes les indications bibliographiques relatives à de Villiers et à ses pièces de théâtre.

Dans ses *Contemporains de Molière*, t. II, p. XL et 298 et suiv., M. Fournel a consacré à de Villiers une étude dont les conclusions, en ce qui concerne l'attribution des pièces, me paraissent pour la plupart devoir être revisées. — Cf. aussi W. Knörich, préface de l'édition du *Festin de Pierre*, dans la *Sammlung Französischer Neudrucke herausgegeben von Karl Vollmöller*, Heilbronn, Henninger, 1881.

2. Cf. Tallemant, chap. CCCXLIX.
3. Tallemant, *ibid.*
4. Cf. Parfaict, *Histoire du Théâtre-françois*, t. VIII, p. 264-265.
5. Parfaict, *ibid.*
6. Cf. Robinet, lettre du 6 décembre 1670.
7. Robinet, *ibid.* :

> Maintenant il (de Villiers) se repose,
> Faisant, je croi, tout ce qu'il faut
> Pour monter, à son tour, là-haut.

figurait dans *la Femme juge et partie* de Montfleury [1]. Il prit donc sa retraite probablement à la fin de l'année 1669, ou au commencement de 1670. Il reçut une pension de mille livres que lui fit l'Hôtel de Bourgogne [2], pension qui lui fut conservée après la réunion de cette troupe avec celles du Marais et du Palais-Royal au théâtre de la rue Guénégaud, en 1680 [3]. Il mourut le 23 mai 1681 [4].

*
* *

Un problème dont la solution n'est pas facile se pose à propos des œuvres de de Villiers. C'est celui de l'authenticité de plusieurs d'entre elles. Parmi celles-ci, il en est quatre seulement que tous les auteurs s'accordent à lui attribuer : *le Festin de Pierre* (1659) ; *l'Apothicaire dévalisé* (1660); *les Ramoneurs* (1662); *les Trois visages* (1665).

1. Cf. Robinet, lettres du 27 octobre 1668 et du 17 mars 1669.
2. Parfaict, *o. c.*, et Chapuzeau, *le Théâtre françois*, p. 185, nomment de Villiers parmi les personnes touchant pension en l'année 1674.
3. Cf. le registre de Lagrange à la date du 22 août 1680 : « Le vieux Villiers aura de pension 1,000. »
4. Même registre et même date, ajouté en marge : « mort le 23 May 1681 ».

On a parfois confondu avec de Villiers son fils Jean (cf. notamment de Léris, *Dictionnaire portatif des Théâtres*, p. 536, qui attribue au père l'entrée du fils à l'Hôtel de Bourgogne en 1679 et la mort du même en 1702. Même erreur chez de Mouhy : *Abrégé de l'Histoire du Théâtre français*, t. II, p. 484. Ces deux auteurs disent aussi que de Villiers excella dans le rôle des petits-maitres. Ce détail n'est vrai que de son fils). Ce Jean de Villiers débuta dans la troupe des petits comédiens de Mgr le Dauphin, puis joua en province. En 1679, il était à l'Hôtel de Bourgogne, et fut conservé après la fusion des troupes en 1680 (Parfaict, *Dictionnaire des Théâtres*, t. VI). Il joua sans doute aussi au Palais-Royal, car en 1672, le registre de Lagrange porte que « le sieur de Villiers, entré dans la Trouppe sur le pied de gagiste à raison de 800 livres par an à compter depuis Pasques dernier, en est sorty. Ainsi il n'a esté dans la place qu'on lui avait accordée que depuis le 29 avril jusqu'au 11 aoust de la présente année, c'est-à-dire trois mois et quelques jours ». Lagrange ajoute aussi qu'il avait emploi dans la musique des intermèdes faite par Charpentier pour *le Mariage forcé*. Le de Villiers dont parle ainsi Lagrange ne peut, ainsi que le fait justement remarquer M. Fournel (*les Contemporains de Molière*, t. I, p. 298 et suiv.), être le père, vieux, à la retraite, et dont la situation avait été trop importante comme acteur, pour qu'il figurât sur un théâtre rival du sien et dans la maison même d'un adversaire, dans un emploi de débutant.

Parmi les autres : *la Vengeance des Marquis ou Réponse à l'Impromptu de Versailles* (1663), lui est attribuée par les frères Parfaict (*Histoire du Théâtre-françois* et *Dictionnaire des Théâtres*), par Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*), par de Léris (*Dictionnaire portatif des théâtres*), par de Mouhy (*Abrégé de l'histoire du Théâtre-français* et *Tablettes dramatiques*), par Lemazurier (*Galerie du Théâtre-français*, t. I), par Henri Duval (*Dictionnaire manuscrit des ouvrages dramatiques français*) [1]. — Chapuzeau (*le Théâtre françois*), dans sa liste des pièces de de Villiers, ne la fait pas figurer. Maupoint (*Bibliothèque des théâtres*) la cite comme d'un anonyme. Le *Mercure de France*, dans sa liste des pièces de de Villiers (mai 1738), ne la fait pas figurer non plus.

Les Costeaux ou les Marquis friands (1665) lui sont attribués par les mêmes. Chapuzeau attribue la pièce à de Visé. Maupoint dit : « Comédie de M. Z... » Le *Mercure de France* ne la cite pas.

La Veuve à la mode (1667) est attribuée à de Villiers par Maupoint (ouvrage cité, page 314). Léris signale simplement que les uns l'attribuent à de Visé, les autres à de Villiers. En réalité, tous les autres l'attribuent à de Visé.

Restent *Zélinde ou la véritable critique de l'École des Femmes*, les *Nouvelles Nouvelles* et la *Lettre sur les affaires du théâtre*, que quelques critiques contemporains [2] ont cru devoir enlever à de Visé pour les donner à de Villiers.

Enfin, le *Mercure* de mai 1738 attribue encore à de Villiers une pièce intitulée : *Magie sans magie*.

Ainsi, si nous laissons de côté les quatre premières pièces dont l'authenticité n'est pas contestée, l'attribution des autres reste douteuse. Il n'est pas impossible cependant de décider si elles doivent être ou non imputées à de Villiers.

1. Je ne parle pas des attributions faites par les critiques modernes. Elles n'ont qu'une valeur d'interprétation. Quant aux autres, elles sont aussi, même celles des frères Parfaict, sujettes à caution.

2. Schweitzer, *Molière-Museum*, I, LXVII ; Moland, *Œuvres de Molière*, t. VII, p. 468 ; Fournel, *les Contemporains de Molière*, t. I.

Auger (*Œuvres de Molière*, t. III, p. 164 et 248) attribue à de Villiers, non pas les *Nouvelles Nouvelles*, mais *Zélinde* et la *Lettre sur les Affaires du Théâtre*. Moland admet que les *Nouvelles Nouvelles* sont de de Villiers en collaboration avec de Visé.

Notons tout d'abord que le problème se pose entre de Villiers et de Visé, ce qui le simplifie. La raison en est double : les œuvres contestées ont paru sans nom d'auteur, ou sous les initiales D. V. qui ont pu paraître signifier aussi bien de Villiers que Donneau de Visé. Trois d'entre elles se rattachent à la querelle provoquée par le succès de *l'École des Femmes* de Molière, querelle à laquelle de Visé prit une part active et à laquelle il est aussi fort possible que de Villiers ait été mêlé.

M. Fournel (*les Contemporains de Molière*, t. I, p. 298 et suiv.), qui attribue sans hésitation à de Villiers les œuvres en question, et avant lui Auger (*Œuvres de Molière*, t. III, p. 164, 248 et suiv.) donnent comme raison qu'elles sont manifestement du même auteur et que cet auteur doit être de Villiers, puisque l'une d'elles, *la Vengeance des Marquis*, lui a toujours été attribuée. M. Fournel ajoute que l'attribution de ces œuvres à de Visé s'explique par la réputation de ce dernier, fondateur du *Mercure galant*, collaborateur de Quinault [1], auteur de pièces nombreuses, personnage, enfin, dont on recherchait le patronage.

Ces différentes raisons sont sans valeur. Il n'est pas admissible que les frères Parfaict et, qui plus est, les contemporains aient songé à attribuer à de Visé des œuvres composées par de Villiers. A l'époque où nous sommes, en 1663, de Visé est un jeune homme de 23 ans, encore inconnu, alors que de Villiers, dans la pleine maturité de l'âge, est un acteur et un auteur connu et estimé du public. C'est plutôt à lui que l'on eût attribué les œuvres de Donneau de Visé. Or, comme l'a démontré M. Despois (préface de *l'École des Femmes*, collection des *Grands Écrivains*, t. III, p. 112, note), il résulte du témoignage irrécusable d'un écrit de 1663, *le Panégyrique de l'École des Femmes ou Conversation comique sur les œuvres de M. de Molière*, que les contemporains n'hésitaient pas à voir en de Visé l'auteur des *Nouvelles Nouvelles*.

Ajoutons que, si celles-ci sont anonymes, la préface en est signée D... Cette initiale, qui convient parfaitement à Donneau de Visé,

1. Dans *la Mère coquette*.

convient beaucoup moins à de Villiers. Il faudrait admettre que celui-ci a mis l'initiale de sa particule et non pas de son nom, ce qui est contraire à l'usage et à la logique. Cela étant, un passage de la *Lettre sur les affaires du théâtre* contient cette indication intéressante, que l'auteur revendique comme de lui *Zélinde, la Vengeance des Marquis* et les *Nouvelles Nouvelles*. Cette dernière œuvre étant, comme nous venons de le voir, de Donneau de Visé, il en résulte que *Zélinde* et *la Vengeance des Marquis* doivent aussi lui être attribuées. D'ailleurs, sauf pour *la Vengeance des Marquis*, tous les témoignages, depuis les frères Parfaict, sont concordants. Rien donc ne justifie les conclusions d'Auger et de Fournel.

Mais un doute subsiste en ce qui concerne *la Vengeance des Marquis*. Cette pièce, comme nous l'avons vu, est attribuée par les frères Parfaict à de Villiers, et, après eux, tous les historiens du théâtre français ont conservé cette attribution. La raison sans doute n'est pas concluante. Les frères Parfaict ont pu être mal renseignés ici, comme ils l'ont été bien des fois, et leur erreur aura été reprise par Beauchamps, de Léris et les autres. En outre, l'indication donnée par l'auteur de la *Lettre sur les affaires du théâtre* s'appliquant à la fois à *la Vengeance des Marquis*, à *Zélinde* et aux *Nouvelles Nouvelles*, si nous l'admettons pour ces deux dernières, il est difficile de ne pas l'admettre aussi pour la première. La pièce contient d'ailleurs un certain nombre de traits qui se trouvent déjà dans *Zélinde*. Ce sont des allusions à l'affaire de Molière et du duc de la Feuillade, à propos du « Tarte à la crème » de *la Critique*, les mêmes insinuations, que l'on retrouve aussi dans la *Lettre sur les affaires du théâtre*, au sujet de la patience et de la douceur des marquis envers leur insulteur. A propos de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, on lit dans la scène VI de *Zélinde* : « Cela n'empêche pas que vous n'ayiez de grandes obligations au chevalier Doriste, *dont vous avez si bien tourné les vers en prose* », et, dans la scène II de *la Vengeance des Marquis* : « Personne n'ignore qu'*il sçeut bien retourner des vers en prose en faisant la Critique.* » Bien plus, dans l'*Avis au Lecteur* qui accompagne la pièce, on lit ces mots : « Je te prie d'excuser les fautes

d'impression et surtout dans *l'Apothicaire de qualité*[1] qui en est tout remply. » Or, personne n'a jamais songé à attribuer à de Villiers cette nouvelle assez leste, dont le ton badin, le tour léger et parfois même spirituel, conviennent à la manière de Donneau de Visé. C'est donc bien ce dernier qui est l'auteur de *la Vengeance des Marquis*.

Cependant, certains indices semblent prouver que de Villiers peut n'avoir pas été étranger à la composition de la pièce. Celle-ci appartient à la dernière phase de la querelle ; elle est une réplique à *l'Impromptu de Versailles*, et parut simultanément avec *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé* de Montfleury fils, que celui-ci écrivit pour venger son père des railleries de Molière. Or, si *la Vengeance des Marquis* réédite contre Molière les griefs habituels de plagiat, de pauvreté d'invention, si l'on y trouve une allusion aussi grossière que malveillante à ses infortunes conjugales, la pièce est surtout une défense des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et une riposte contre les attaques de leur rival. C'est le comédien, son jeu, ses attitudes, ses mouvements de hanches, sa voix, « sa façon de faire un hoquet à la fin de chaque vers », et même sa manière de tenir son chapeau qui sont ridiculisés. On défend les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne du reproche d'imiter la troupe de Molière, et l'on prétend que c'est celle-ci au contraire qui copie ses rivaux. Le débat est ici porté sur un terrain nouveau : c'est une querelle d'acteurs, une rivalité de troupes voisines et ennemies. Que l'Hôtel de Bourgogne, piqué par les allusions de Molière, ait chargé l'un des siens de riposter, et que de Villiers se soit associé à de Visé pour défendre ses camarades, la chose est possible, et cela d'autant plus que Molière avait ridiculisé de Villiers dans *l'Impromptu*, en contrefaisant son jeu dans l'*Œdipe* de Corneille. Ajoutons que dans *la Vengeance des Marquis*, le valet porte le nom de Philipin, nom qui est comme la marque de fabrique de de Villiers[2]. Donc, sans

1. Il ne faut pas confondre cette nouvelle avec *l'Apothicaire dévalisé*, dont il est question plus bas.

2. Je ne veux pas dire que de Villiers ait eu le monopole de ce nom : mais alors que je ne le trouve pas chez de Visé, de Villiers l'a donné à tous ses valets, sauf un. On le trouve aussi chez Scarron et chez Thomas Corneille (cf. notamment *le Feint Astrologue*, *le Baron d'Albikrac*, *l'Héritier ridicule*).

enlever à de Visé la paternité de cette œuvre, on peut admettre qu'il l'a écrite en collaboration avec de Villiers.

La Veuve à la mode, comédie en 1 acte, en vers, jouée le 9 mai 1667 au théâtre du Palais Royal, n'a été attribuée à de Villiers que par Maupoint, attribution qui non seulement ne repose sur aucune preuve, mais qui se heurte à la plus manifeste invraisemblance : la pièce fut en effet jouée par la troupe de Molière, rivale de celle de l'Hôtel de Bourgogne. D'ailleurs, dans la *Gazette*, Robinet la cite comme étant de Donneau de Visé.

Les Costeaux ou les Marquis friands ont été publiés en 1665, chez Loyson (permis d'imprimer du 28 janvier), sans nom d'auteur ni initiale. Les historiens du théâtre français, sauf Chapuzeau, l'attribuent à de Villiers. Cette attribution est des plus suspectes. Aucun des valets de la pièce ne porte le nom de Philipin ; de plus, *les Costeaux* sont une œuvre de circonstance, en grande partie satirique. Ils furent composés à l'occasion de la fondation d'une société de gourmets, experts à déguster les différents vins des coteaux les plus célèbres [1]. Les traits de mœurs, les allusions au parasitisme des gentilhommes jeunes, gourmands, vivant à la table des riches, abondent dans la pièce. On n'y reconnaît pas la façon habituelle de de Villiers. Notre auteur emprunte ses sujets à des modèles français ou italiens. C'est un assez plat imitateur, que la nature de son talent ne désigne pas comme l'auteur d'une œuvre originale, inspirée par un événement contemporain, et où brille parfois une certaine verve satirique.

En définitive, il faut résolument enlever à de Villiers la paternité de *Zélinde*, des *Nouvelles nouvelles* et de la *Lettre sur les affaires du théâtre*, qui n'ont jamais pu lui être sérieusement attribuées. Il est de même impossible de voir en lui l'auteur de *la Veuve à la mode* ; et, pour ma part, en dépit de l'attribution des frères Parfaict, je n'hésite pas à lui dénier aussi la paternité de la pièce des *Costeaux*. On peut admettre avec vraisemblance qu'il a collaboré à *la Vengeance des Marquis*.

1. On citait parmi les membres les plus illustres de cet ordre : l'évêque du Mans, Mgr de Lavardin, le commandeur de Souvré, le comte d'Olonne. — Boileau y fait une allusion dans sa satire III, vers 107.

Les seules pièces dont l'authenticité n'est pas douteuse sont donc : *le Festin de Pierre*, *l'Apothicaire dévalisé*, *les Ramoneurs* et *les Trois Visages*. Cette dernière pièce est perdue.

L'Apothicaire dévalisé, comédie burlesque, fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne. Elle a été éditée en 1660 chez Sercy. Le privilège est du 9 novembre et l'achevé d'imprimer du 13 novembre. Dans la préface, de Villiers déclare avoir été engagé à traiter le sujet par le bon accueil fait à son *Festin de Pierre*.

Il met ici en scène les mésaventures d'un apothicaire, M. Robert, à qui le jeune Lidamant enlève sa fille, pendant que deux de ses ennemis le rouent de coups. Volé et battu, le pauvre homme court demander justice ; mais il s'adresse à ses propres bourreaux, déguisés en juges. Ceux-ci le condamnent et le font conduire en prison. Le retour de Lidamant, qui lui rend sa fille et dénonce la fourberie, vient à propos le tirer d'affaire.

Les Ramoneurs sont de la même année que *l'Apothicaire dévalisé*. Bien que la pièce n'ait été imprimée chez Sercy qu'en 1662 (l'achevé d'imprimer est du 13 avril), le privilège est du 9 novembre 1660, comme celui de *l'Apothicaire*. *Les Ramoneurs* sont cependant postérieurs. Dans la préface, l'auteur y fait allusion au *Festin de Pierre* et à *l'Apothicaire*. Comme cette dernière pièce, *les Ramoneurs* sont en un acte et en vers.

L'auteur y raconte la ruse dont est dupe le Capitan Scanderbec, qui refuse au jeune Léandre la main de sa sœur Diane. Grâce à l'ingéniosité du valet Philipin, le jeune homme et la jeune fille, déguisés en ramoneurs, peuvent échapper à la surveillance du jaloux, se sauver et s'épouser. Cette farce est tirée d'une pièce antérieure, de l'année 1620, portant le même titre, mais sans nom d'auteur et non imprimée. C'est une comédie en 5 actes en prose, où régnait une très grande liberté de ton. De Villiers a supprimé la partie licencieuse et a réduit considérablement l'intrigue. La version ainsi modifiée reste plate et généralement froide.

A ces pauvretés théâtrales, il faut ajouter quelques pièces en vers qui ont été publiées sous le titre de *Fragments burlesques*, les unes à la suite de *l'Apothicaire*, les autres à la suite des *Ramo-*

neurs. Ces pièces comprennent quelques poésies galantes : le *Portrait d'une Inconnue*, la *Plainte de Dorante sur l'infidélité de Céliane*, une *Rêverie sur une absence* ; des poésies moitié burlesques, moitié satiriques, épigrammes et épîtres : l'une à M. le lieutenant de La F. D. F. à qui l'auteur réclame sur un ton badin du bois pour l'hiver ; une autre à un ami qui lui avait promis six bouteilles de vin et ne les avait pas apportées ; une encore à M. L. V. qui lui avait donné un excellent remède pour la goutte et était resté quelques jours sans le visiter ; une à M. Le B. C. D. R. (Le Bel, chirurgien du Roi) qui l'avait guéri d'une balle reçue à la jambe ; une affiche en vers pour la pièce d'*Amarillis* [1].

Parmi ces épigrammes, nous citerons celle qui est adressée à Céliane, qui lui avait demandé *le Festin de Pierre* :

Vous avez souhaité de moy
Cette pièce que je vous donne ;
Je devine à peu près pourquoy:
La raison en est assez bonne.
Soit seulement dit entre nous,
Je serois bien fasché d'en parler davantage :
Par rapport vous aimez le héros de l'ouvrage :
Il est perfide comme vous.

Pour *le Festin de Pierre* de de Villiers, comme pour celui de Dorimon, je ne peux que renvoyer à ce que j'ai dit dans mon étude sur *la Légende de Don Juan* [2]. Je rappellerai toutefois que ce fut le succès de la pièce des Italiens qui donna aux camarades de de Villiers et à de Villiers lui-même l'idée de faire aussi pour l'Hôtel de Bourgogne un *Festin de Pierre* [3]. La pièce fut jouée en 1659 (de Villiers y tenait, suivant son habitude, le rôle du valet Philipin). Les frères Parfaict en placent la représentation entre l'*Œdipe* de Corneille, qui fut joué le 24 janvier, et la *Clotilde* de Boyer,

1. Il s'agit de la pastorale de Du Ryer, jouée en 1658 à l'Hôtel de Bourgogne.
2. Cf. ch. III.
3. Cf. Parfaict, *Histoire du Théâtre françois*, t. VIII, p. 255, et surtout l'épître *Au Lecteur* qui précède la pièce elle-même.

représentée en avril. Elle fut imprimée, avec une épître *A Monsieur de Corneille* et un avis *Au Lecteur*, en 1660, à Paris, chez Charles de Sercy (petit in-12 de 6 ff. et de 92 pages), et à Amsterdam par les Elzévier (petit in-12 de 4 ff. et de 74 pages); en 1665, à Paris, chez Jean Ribou (petit in-12) [1].

Le texte que je publie, en en conservant l'orthographe, est celui de Charles de Sercy. Je le désigne par P ; l'édition elzévirienne (A) le reproduit avec quelques modifications et des fautes d'impression qu'il suffira de relever ici : v. 90, *un ame* ; v. 260, *pour porter*; v. 270, *qui*; v. 276, *Filles des Maison* ; v. 376, *donne-moy*; v. 707, *ma* ; v. 733, *au gauche*; v. 748, *chosi*; v. 772, *tendre* ; v. 835, *ce lieux*; v. 926, *monter*; A. IV, sc. III, *Acte III*; v. 1102, *de*; v. 1109, *disant*; v. 1146, *jamas* ; v. 1246, *voulez-zous*; v. 1264, *du*; v. 1270, *de cris*; v. 1329, *de naufrage*; v. 1390, *vu peu*; v. 1489, *ce bas lieux*; v. 1491, *tetre*: v. 1502, *finer*; v. 1546, *Pryame*; v. 1547, *je les veux* ; v. 1610, *un autre*; v. 1622, *le cinq pas*; v. 1632, *aviez menty*; v. 1738, *mott*; v. 1747, *tes*.

Il faut noter aussi certaines différences orthographiques : v. 149, *méprise*; v. 376, 960, *vous*; v. 581, *enuis*; v. 643, *charge* ; v. 717, *pourquoi*; v. 787, *pere*; v. 804, 895 *port*; v. 857, *delicieux*; v. 813, *prédication*; v. 902, *fait*; v. 1018, *delassez*; v. 1039, *vaguez* ; v. 1053, *a*; v. 1061, *la*; v. 1208, *tonerres*; v. 1330, *sçeu*; v. 1365, *réverence*; v. 1418, *valet* ; v. 1418, *mangés*; v. 1476, *bién-venu*; v. 1484, *presentément* ; v. 1517, *dequoi*; v. 1557, *gentile*; v. 1603, *ou*; v. 1663, *prevost* ; v. 1677, *contestes* [2].

Enfin, plusieurs différences de ponctuation : v. 980, *l'ame ?* ; v. 986, *helas :*; v. 1007, *colere ;* ; v. 1059, *cornemuse,* ; v. 1251, *Bergere.*; v. 1252, *desespere.* ; v. 1253, *aujourd'huy,* ; v. 1341, *encor,*; v. 1370, *ensemble,*; v. 1446, *comment ?*; v. 1495, *homicide !*; v. 1548, *apres manger*; v. 1555, *souvent, de*; v. 1577, *toujours quelquemal*; v. 1647, *dançer.* [3].

1. L'édition de Ch. de Sercy est à la Bibliothèque du Théâtre-Français; celle d'Amsterdam à la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. 9846 *bis*) ; je n'ai pu trouver le texte de Ribou. L'exemplaire de la Bibliothèque du Théâtre-Francais est incomplet : il y manque à la fin 2 ou 4 pages, pour le privilège et l'achevé d'imprimer.

2. A orthographie toujours « D. Jüan ».

3. Dans son édition du texte d'Amsterdam, publiée en 1881 à Heil-

Le vers 1764 est omis.

Il est probable que le texte de Ribou reproduisait aussi celui de Ch. de Sercy.

La pièce de de Villiers, imitée, comme celle de Dorimon, de la pièce perdue de Giliberto, est, très probablement, plus semblable à l'original[1]. Sauf la première scène, qui n'est pas chez Dorimon, elle ne diffère guère que par des variantes de détail et d'expression de la version de ce dernier, jusqu'à la fin de l'acte III. Dès lors, on constate entre les deux textes certaines différences importantes : tout d'abord, alors que, chez Dorimon, Dom Jouan, après avoir désarmé Dom Philippe, lui laisse la vie sauve, chez de Villiers il le tue, ce qui modifie le dénouement : chez l'un, Dom Philippe, revenant à la fin, retrouve Amarille et l'épouse ; chez l'autre, ni Amarille, ni Dom Philippe ne reparaissent, et la pièce se termine par le récit, que le valet fait à des paysans, de la mort surnaturelle de son maître. En second lieu, les aventures de Dom Jouan avec la bergère Amarante, qui sont inspirées de Tirso et de Cicognini, sont remplacées, dans la version de de Villiers, par des scènes champêtres, au cours desquelles Dom Juan courtise deux bergères à la fois et cherche à les enlever.

Dès le IVe acte, les deux versions, qui jusqu'alors se sont suivies de très près, tendent donc à se différencier. J'ai soigneusement indiqué dans mon commentaire les ressemblances et les différences entre les deux textes. Pour plus de clarté, je résume dans le tableau ci-dessous les unes et les autres :

DORIMON	DE VILLIERS
——————	Acte I, sc. 1.
Acte I, sc. 1.	— sc. 2.
— sc. 2-3.	— sc. 3.
— sc. 4.	— sc. 4.
— sc. 5-6.	— sc. 5.

bronn, M. Knörich a corrigé, comme vicieuses, certaines formes de ce texte, qui se trouvent aussi dans le texte de Ch. de Sercy. Je les ai conservées.

1. Cf. ci-dessous, l'épître *A Monsieur de Corneille*, p. 154, note 4.

Acte II, sc. 1.	Acte II, sc. 1.
— sc. 2.	— sc. 2.
— sc. 3.	— sc. 3.
— sc. 4.	— sc. 4.
— sc. 5.	— sc. 5.
— sc. 6.	— sc. 6 (avec Amarille en plus).
— sc. 7-8.	— sc. 7.
Acte III, sc. 1.	Acte III, sc. 1.
— sc. 2 et commencement de la sc. 3.	— sc. 2 et 3.
— sc. 3.	— sc. 4.
— sc. 4.	— sc. 5.
— sc. 5.	———————
Acte IV (la 1re scène diffère).	Acte IV (la 1re scène diffère).
— sc. 2.	— sc. 2.
———————	— sc. 3.
———————	— sc. 4.
— sc. 3.	— sc. 5 (avec de grandes différences).
— sc. 4.	— sc. 5, fin (avec de grandes différences).
— sc. 5.	— (se trouve plus loin, V, 3 et 4).
— sc. 6.	— sc. 6.
— sc. 7.	———————
— sc. 8.	— sc. 7 et 8.
Acte V, sc. 1.	Acte V, sc. 1.
— sc. 2.	— sc. 2.
— sc. 3.	———————
(se trouvent plus haut, IV, 5)	— sc. 3-4.
— sc. 4.	———————
— sc. 5.	———————
— sc. 6.	———————
———————	— sc. 5.

Acte V, sc. 7.	Acte V, sc. 6.
— sc. 8.	— sc. 7.
— sc. 9.	———————
— sc. 10.	———————
———————	— sc. 8.

On peut voir par ce tableau qu'en dépit des différences assez importantes de la dernière partie, les ressemblances l'emportent ; elles vont parfois jusqu'à l'expression. Elles prouvent que de Villiers n'a pas fait sa pièce en se servant seulement du texte italien, mais en utilisant aussi l'imitation de Dorimon.

Ajoutons que la langue de de Villiers, généralement plate, d'une facilité banale, parfois confuse et obscure, est cependant plus claire et plus correcte que celle de Dorimon : les impropriétés, les rimes complaisantes y sont moins nombreuses. Les vers sont toujours corrects ; l'hiatus y est rare, cf. cependant v. 332 ; on notera, au v. 433, l'élision de *e* dans le pronom atone de la 3e personne : « Perçons-l(e) et faisons voir... », cf. Tobler, *Vers français*, p. 68 ; au vers 465, et peut-être aussi au v. 245, l'*e* final d'un polysyllabe ne compte pas à la césure, quoique non élidé, cf. ci-dessus, p. 14.

———————

LE

FESTIN DE PIERRE

OU

LE FILS CRIMINEL

TRAGI-COMEDIE

Traduite de l'Italien en François

PAR

LE SIEUR DE VILLIERS

A PARIS

CHEZ CHARLES DE SERCY, AU PALAIS, DANS LA SALLE DAUPHINE,
A LA BONNE-FOY COURONNÉE

MDCLX

Avec Privilege du Roy.

A

MONSIEUR

DE

CORNEILLE

A ses Heures perduës.

Monsieur,

Si vous jugez de moy comme vous devez, vous ne croirez jamais que je me puisse persuader qu'il y ait rien de bon goust dans ce Festin ; ce n'est point du tout dans cette creance que je vous dedie cette Piece ; c'est un hommage que je vous dois, et que je vous rends, non pas en qualité de vostre Confrere en Apollon, comme vous avez voulu dire par raillerie, mais en celle d'un Rimailleur, qui ne devoit rien mettre au Theatre sans vostre aveu. Je sçay bien que j'aurois beaucoup mieux fait de supprimer cet Ouvrage, que de luy faire souffrir la Presse, puis que si par exemple on voit des Héros de Romant meriter la corde pour leurs subtilitez, celuy de cette Piece merite le feu qui le foudroye pour l'expiation de ses crimes. Je l'avois caché quelque temps, sans vouloir permettre qu'il les fit paroistre en public. Mais enfin, mes Compagnons assez mediocrement soigneux de sa reputation, l'ont souhaitté de moy, dans l'opinion qu'ils ont euë que le nombre des Ignorans surpassant de beaucoup celuy de ceux qui se connoissent aux Ouvrages de Theatre, s'attacheroient plutost à la figure de Dom Pierre et à celle de son Cheval, qu'aux Vers, ny qu'à la conduite. En effet, si je pouvois

vous donner ces deux Pieces [1], je croirois vous avoir donné quelque chose : C'est asseurement ce qui a paru de plus beau dans nostre Representation. Les François à la Campagne [2], et les Italiens à Paris [3], qui en ont fait tant de bruit, n'en ont jamais fait voir qu'un imparfait Original [4], que nostre Copie [5] surpasse infiniment. Quoy qu'il en soit, je vous offre tout ce qui a pû contenter le Public, que je n'ay pas fait, et tout ce qui l'a pû choquer, qui vient de moy. Je vous supplie tres-humblement de l'agréer, comme s'il valoit la peine que vous y jetassiez les yeux. Si tous ceux qui m'ont precedé en ce genre d'écrire avoient eu la mesme reconnoissance, et qu'ils vous eussent demandé, avec autant d'affection que je le fais, que vous eussiez eu la bonté de leur en marquer

1. La figure de Dom Pierre et le cheval. De Villiers confirme ici ce fait que ce fut surtout l'originalité de la féerie, la beauté des machines qui firent le succès des différents *Festins de Pierre.*

2. Allusion à la première représentation de la pièce de Dorimon, donnée à Lyon, à la fin de l'année 1658, par la Troupe de Mademoiselle.

3. Au Petit Bourbon. Le directeur de la Troupe était alors Dominique Locatelli. La pièce fut jouée en 1658. C'est celle dont nous donnons plus loin le scénario.

4. De Villiers considère donc la pièce jouée au Petit Bourbon comme étant une imitation imparfaite de la pièce qu'il a lui-même plus fidèlement imitée, à savoir celle de Giliberto. Il y a là une erreur : le scénario du *Convitato di Pietra*, joué par les Italiens à Paris, nous prouve que celui-ci, tout en s'inspirant parfois du texte de Giliberto, est surtout tiré de la pièce de Cicognini. Ainsi, de Villiers, pour donner au public l'original véritable de la pièce jouée au Petit Bourbon, aurait dû imiter le *Convitato di Pietra* de Cicognini, ce qu'il n'a pas fait. Comme, d'autre part, nous savons qu'il n'y a pas eu en Italie sur ce sujet d'autres pièces sérieuses que celles d[e] Cicognini et de Giliberto, il en résulte nécessairement que *le Festin de Pierre* de de Villiers est imité du *Convitato di Pietra* de ce dernier.

La déclaration de de Villiers nous prouve aussi qu'il a imité son modèle plus fidèlement que Dorimon. Sans doute, les deux versions se ressemblent la plupart du temps ; mais là où elles diffèrent, nous pouvons croire que c'est le texte de de Villiers qui est le plus voisin du texte original.

5. Le mot ne doit pas être pris à la lettre. Il s'agit d'une imitation fidèle. Plus loin, de Villiers parle de « ce qui vient de lui » et du « peu d'invention qu'il a apportée » au sujet.

les deffauts, nous ne verrions pas tant d'Ouvrage[1] qui ne meritent pas plus vostre approbation que celuy cy ; et nostre Trouppe n'auroit pas esté reduite à faire paroistre un Homme et un Cheval, faute de quelque chose de meilleur[2]. Vous me direz, sans doute, que connoissant comme je fais le peu d'ordre qu'il y a dans ce Sujet, son irregularité, et le peu d'invention que j'y ay apportée, je devois me contenter d'en avoir fait remarquer les deffauts dans la Representation, sans l'exposer imprudemment à la lecture. Je n'ay autre chose à répondre à cette raisonnable objection, sinon que le Libraire me l'est venu demander chez moy, et qu'apres l'avoir veu representer, il veut voir s'il en pourra tromper quelques particuliers, comme nous en avons abusé le Public. Peut estre, en debitera-t'il quelqu'un, si sa bonne fortune le veut, par cette raison *habent sua fata libelli.* Il mettra du moins mon extravagance au jour à bon marché, puis qu'il ne luy en coustera pas un sol. Il est vray que je n'avois qu'à ne me laisser pas persuader, pour m'épargner cette confusion ; mais il est encore plus vrai que d'autres l'eussent fait sans m'en démander congé, et qu'apres tout je suis de ceux qui poussent une faute jusqu'au bout, quand une fois ils ont esté capables de la faire. Apres cette declaration, n'attendez plus que je tasche à la justifier : tant s'en faut, je veux dire à present que je sens quelque avantage à la faire connoistre, puis qu'elle sert au dessein que j'ay projetté, et voicy la veritable cause de cette petite demangeaison : C'est que d'abord que l'on entonnera dans le Palais[3], Voilà *le Festin de Pierre, ou le Fils Criminel,* mille

1. *Sic* dans P et A.
2. Ainsi, les affaires de la Troupe n'allant guère, on chercha à attirer le public par le spectacle de la statue vivante. Ce fut aussi une des raisons qui poussèrent Molière à traiter le sujet.
3. Les galeries du Palais de Justice, où était la boutique de de Sercy.

personnes qui ne voudroient pas faire un pas pour prendre part à ce Festin dans l'Hostel de Bourgogne, en attendant leur Rapporteur ou leur Advocat, verront au moins, à l'ouverture de ce Livret, de quelle façon je vous honore, et qu'en vous seul je revere plus qu'Aristote, plus que Seneque, plus que Sophocle, plus qu'Euripide, plus que Terence, plus qu'Horace, plus que Plaute, et generalement plusque tous ceux qui se sont meslez de donner des regles à nostre Theatre. Pour moy je puis me vanter que mon Ouvrage ne tient rien d'eux, et que si j'estois capable d'en adjouster quelqu'autre à celui cy, je voudrois qu'il tint tout de vous. Cette façon de vous loüer est juste et veritable, autant qu'elle est éloignée de celle de nos faiseurs d'Epistres Dedicatoires, qui font faire hauts faits d'Armes et gagner des Batailles à des gens qui n'ont jamais veu leur Espée hors du fourreau ; qui, pour la naissance, les font sortir de la Coste de S. Louis, et une infinité d'autres bagatelles, qui ne sortiroient jamais du bout de leur plume, s'ils n'en esperoient autre chose que ce que j'attens de mon Libraire. Je sçay bien faire la diference d'un Autheur qui louë avec justice et sçavamment, à ceux qui hazardent leur reputation pour voir seulement sur du papier leurs noms écrits en lettres d'or ; et comme toute l'Europe connoist le fameux et l'illustre Nom de Corneille, si toute l'Europe lisoit cecy, elle verroit bien que c'est de luy de qui je veux parler. Oüy, sçavant et inimitable Maistre de l'Art, c'est de vous de qui je parle, et pour qui j'ose dire qu'il me reste encor un petit scrupule : C'est qu'il n'y a gueres d'apparence de demander la protection d'un meschant et d'un parricide, à un homme d'une Pieté reconnuë, et à celuy qui a fait voir à toute la terre par un Ouvrage immortel autant qu'instructif, le Chemin qu'il faut prendre pour eviter la punition de ce Fils Criminel.

C'est pour cela que je vous demande beaucoup d'indulgence, et la bonté de ne me condamner pas tout seul, puis que je n'ay failly que par conseil, et que mes Compagnons sont autant coupables que moy [1] ; Mais faites-moy la grace de croire qu'ils ne seront jamais, tant que je le suis,

Monsieur

Vostre tres humble et tres-

obeïssant Serviteur,

DE VILLIERS.

1. Ce fut donc aux suggestions de ses camarades de l'Hôtel de Bourgogne qu'obéit de Villiers en traitant le sujet. Comme nous l'avons dit plus haut, la troupe espérait y trouver son compte. Cf. plus bas l'épître *Au Lecteur*.

AU LECTEUR.

Si tu me demandes pourquoy j'ay fait imprimer cette Piece, je te diray que je n'en sçay pas bien la raison [1]; et si tu me dis que par cette réponse je te donne sujet de n'avoir pas trop bonne opinion de moy, je te repliqueray que je l'ay encore plus mauvaise que toy, qui en jugeras sur l'etiquette du sac, sans me connoistre, quoy qu'il me fust assez difficile de passer pour inconnu à Paris. Je seray pourtant bien aise de te satisfaire, et de te dire le plus succintement que je pourray, pour t'épargner du temps qui t'est peut estre necessaire ailleurs, que je suis un des Comediens de la Seule Trouppe Royale, et seule entretenuë par Sa Majesté [2]; que mes Compagnons infatuez de ce titre *du Festin de Pierre ou du Fils criminel*, apres avoir veu tout Paris courir à la foule pour en voir la representation qu'en ont faite les Comediens Italiens, se sont persuadez que si ce Sujet estoit mis en François pour l'intelligence de ceux qui n'entendent pas l'Italien, dont le nombre est grand à Paris, et que ce fut mesme en dés Vers telsquels, comme sont ceux-cy, cela nous attireroit un grand nombre de ceux qui ne s'attachent pas à cétte regularité si recherchée, mais si peu trouvée jusqu'icy ; et que, pourveu que la Figure de D. Pierre et celle de son Cheval fussent bien faites et bien proportionées, la Piece seroit dans les regles qu'ils demandent. Ce grand nombre là apporte de l'argent ; c'est cet argent en

1. Cf. l'épître *A Monsieur de Corneille*.

2. La troupe de l'Hôtel de Bourgogne recevait 12,000 livres de pension. « Elle conserva toujours le titre de troupe royale et prétendait avoir seule le droit de le porter. » (Fournel, *les Contemporains de Molière*, t. I : *Histoire de l'Hôtel de Bourgogne*, p. XXVI).

partie qui fait subsister nostre Theatre. Mes Compagnons et moy qui en avons besoin aussi bien que beaucoup d'autres, nous avons jetté les yeux sur ce Sujet ; et comme ils sçavent que je suis extrémement attaché à tout ce qui regarde les interests de nostre Trouppe, ils ont crû que je hazarderois le paquet, et que je considerois [1] fort peu ce que l'on pourroit dire de l'Autheur, si la Piece reüssissoit. Ils ont eu raison, parce qu'ils ont eu ce qu'ils souhaitoient ; j'en suis ravy pour l'amour d'eux, et pour l'amour de moy-mesme. Tu me diras que cecy ne fait que pour la representation, et que je te doy raison de ce que je la fais imprimer, puis que moy-mesme j'en ay si mauvaise opinion : Prens la peine de lire la Lettre que j'en fais à Monsieur de Corneille ; tu y verras ma réponse et ta satisfaction. Ce qui me reste à te dire, c'est que si en la lisant tu la trouves bonne, tu me [2] tromperas ; mais aussi, si tu la condamnes absolument, et qu'il te prenne envie de la voir à l'Hostel de Bourgogne, tu te dementiras asseurement. Ne desaprouve pas ma modestie, et mets ce Livret dans ta poche : tu en as leu quelques-uns asseurement moins capables de te divertir.

1. *Sic*, mais je lirais volontiers « considererois ».
2. M. Knörich a corrigé en « tu te tromperas », sans doute à cause du « tu te démentiras » qui suit, mais à tort selon moi ; j'entends en effet : « Si tu la trouves bonne, tu tromperas mes prévisions, tu m'étonneras... » Pour l'idée, cf. La Bruyère, *Caractères*, remarque finale.

ACTEURS

D. ALVAROS, Pere de D. Jüan.
D. JUAN.
D. PHILIPPE, Amant d'Amarille.
AMARILLE.
LUCIE, Servante d'Amarille [1].
D. PIERRE, Pere d'Amarille.
LE PREVOST.
1. ARCHER.
2. ARCHER.
UN PELERIN.
ORIANE, Bergère.
BELINDE, Bergère.
PHILEMON, Païsan.
MACETTE, femme de Philemòn [2].
LE MARIÉ.
LA MARIÉE.
L'OMBRE DE D. PIERRE.
PHILIPIN, valet de D. Jüan [3].
VALETS DE D. PIERRE.

La scene est à Seville, et dans quelques lieux fort proches de la Ville [4].

1. La suivante chez Dorimon.
2. Personnage nouveau.
3. C'est le nom habituel du valet dans les pièces de de Villiers.
4. Cf. Cicognini : la scène est à Naples, puis en Castille. — Dorimon : aucune indication. — Molière : la scène est en Sicile.

ACTE I.

SCENE PREMIERE[1].

AMARILLE.

Vraymant, vous tardez bien à me venir treuver !

LUCIE

Dom Philippe, Madame...

AMARILLE.

Et bien ?

LUCIE.

Vient d'arriver.

AMARILLE.

Ah ! ne me surprens point par une fausse joye.

LUCIE.

Il marche sur mes pas, et de plus, il m'envoye...

AMARILLE.

Comment ! Il t'a parlé ?

LUCIE.

Si bien que vous verrez
Si je je suis veritable, et si vous me croirez.
Il m'a dit qu'il ne peut supporter vostre absence,
Qu'il a quitté Madrid avecques diligence,
Que de voir sa Maistresse il veut avoir l'honneur,
Avant que de parler à nostre Gouverneur[2].

1. Scène qui ne se trouve pas chez Dorimon.
2. Chez *Dorimon, le gou*verneur de Séville est Dom Pierre. Ici, c'est *un autre personnage.* Aucune qualité n'est attribuée au père d'Amarille.

AMARILLE.

Lucie, une sueur me couvre le visage,
Qui, si je ne me trompe, est de mauvais présage.

LUCIE.

Madame, laissez-là la superstition,
Et songez seulement à la reception
Que vous luy devez faire ; apres tout, il me semble
Que vous vous preparez fort mal...

AMARILLE.

Helas ! je tremble,
Je suis toute interdite, et je ne sçay comment
Je pourray, sans rougir, l'aborder seulement.

LUCIE.

Comment ? Quitter la Cour [1], venir à toute bride,
Ne prendre que l'Amour pour escorte et pour guide,
A vous voir seulement borner tous ses plaisirs,
Et vous luy répondrez de pleurs et de soûpirs !

AMARILLE.

Pour te dire le vray, ton début m'a surprise,
Lucie ; attens un peu que je me sois remise :
Quand je me ressouviens, quoy qu'il fut éloigné,
Que dans sa passion il n'a rien épargné,
Et que par tant de soins, et tant de bons offices,
Il m'a forcée enfin d'agréer ses services,
Qu'il a tout méprisé pour se donner à moy,

23-24 surprise ; | Lucie, P et A.

---

1. En réalité, ce ne fut qu'en 1563, sous Philippe II, que Madrid devint la capitale de l'Espagne. Jusque là, la cour séjourna à Séville, puis à Valladolid. Elle résidait à Séville, à l'époque où nous sommes, sous le règne d'Alphonse XI.

Je me sens obligée à luy donner ma foy:
Mais mon Pere a pour luy quelque froideur secrete [1].

LUCIE.

Je m'en vay, s'il vous plaist, estre son Interprete [2].
C'est que dans l'Entreprise, où tous les revoltez
Attaquoient cet Estat presque de tous costez,
Où Dom Philippe fit des actions si belles,
Quand d'un bras indomptable il chassa les rebelles,
Qu'au retour du combat, ce vainqueur genereux
Pour la premiere fois vous presenta ses vœux,
Qu'en presence de tous on luy donna la gloire
D'avoir contribué luy seul à la victoire;
Vostre Pere en conceut dans le cœur un dépit,
Presumant que par là s'abaissoit son crédit.
Je l'ay sçeu par adresse, et que porté d'envie
Il ne l'a pû depuis revoir sans jalousie [3].

AMARILLE.

Helas ! depuis ce temps nous ne l'avions pas veu ;
Mais estant ce qu'il est, le Gouverneur a crû
Qu'il ne luy pouvoit pas ravir sans injustice
L'honneur que meritoit cet important service :
Mais il ne peut aussi ravir, sans estre ingrat,
La gloire que mon Pere acquit en ce combat,
Et qu'en [4] la faction entierement détruite
Il doit tout à son bras ainsi qu'à sa conduite.
Mais il [5] tarde beaucoup !

1. Ce détail n'est pas dans la pièce de Dorimon.
2. C'est-à-dire : vous expliquer les motifs de la froideur de votre père envers Dom Philippe.
3. Ces détails sur les exploits de Dom Philippe et la jalousie qu'ils inspirent au père d'Amarille sont nouveaux.
4. Et ce fait qu'en...
5. Dom Philippe.

LUCIE.

Comment ! le cœur vous bat !

AMARILLE.

Il ne rendit jamais un si rude combat ;
Et s'il n'est secouru...

LUCIE.

N'en soyez plus en peine,
Il vient, que vostre esprit ne soit plus à la gesne ;
Car nous voyons assez que ce cœur innocent
Ne sçauroit plus cacher l'aise qu'il en ressent.

AMARILLE.

Helas ! parle pour moy.

LUCIE.

Vous estes admirable !
Si j'estois à ses yeux autant que vous aimable,
Ne vous en pensez pas moquer, je sçay fort bien
Qu'il ne s'ennuyroit pas dedans mon entretien.

SCENE II.

DOM PHILIPPE, AMARILLE, LUCIE [1].

D. PHILIPPE.

Adorable Beauté pour qui mon cœur soûpire,
Incomparable objet dont j'adore l'Empire,
Beaux yeux, mes seuls vainqueurs, dont les regards puis-
[sans
Ont captivé mon ame, et ravy tous mes sens,
Ouvrage le plus beau qu'ait produit la Nature,
Tiendrez-vous plus long-temps mon ame à la torture ?

1. Cf. Dorimon, I, 1. La scène est ici beaucoup plus longue.

N'aurez-vous point pitié de voir à vos genoux
Un Amant si fidele, et qui se meurt pour vous ?
J'ay cent fois imploré le secours de la Parque,
J'ay de mon desespoir donné plus d'une marque,
Et loin de m'affranchir de tant de maux souffers,
Je redouble ma chaisne, et resserre mes fers :
N'avez-vous point encor assez de connaissance
De mes soûmissions ? de ma perseverance ?
Mes soins et mes respects vous sont-ils inconnus ?

AMARILLE.

Ah ! Dom Philippe, au poinct qu'éclatent vos vertus,
Que vous avez grand tort d'accuser d'injustice
Un cœur reconnoissant, et qui hait l'artifice !
Vos services m'ont plû, je ne le puis celer,
Et sans qu'il faille icy davantage en parler,
Je les sçay, je les croy, j'ay pour eux de l'estime,
Ils sont exempts de feinte, ils sont exempts de crime ;
Celuy qui me les rend les grave dans mon cœur ;
Par eux il s'est acquis le nom de mon vainqueur,
Ce cœur reconnoissant luy dit bien qu'il espere ;
Mais enfin je suis Fille, et je dépens d'un Pere.

D. PHILIPPE.

Ah ! Pere trop cruel ! tyrannique pouvoir,
Qui va bien-tost reduire une ame au desespoir !
Et quoy ! par une Loy si dure et si barbare,
Faudra-t-il qu'une Amour si constante et si rare...

AMARILLE.

Arrestez-vous, de grace, épargnez un discours
Qui n'a rien de commun avecques vos amours :
Vous m'outragez sans doute, et vous feriez un crime
De cette passion que je croy legitime :
Reflechissez un peu sur ces prompts mouvemens,

Vous travaillez fort mal à vos contentemens,
Et vous obscurcissez par cette violence...

D. PHILIPPE.

Et bien donc, je m'impose un eternel silence,
Madame, et je suis prest de bruler, de souffrir,
Que dis-je de bruler ? Je suis prest à mourir;
Oüy, je mourray plutost qu'un insolent murmure
Choque ce que l'on doit aux Loix de la Nature ;
Et plutost qu'irriter un chef-d'œuvre si beau,
A vos pieds maintenant je feray mon tombeau.

AMARILLE.

Ah ! ne triomphez pas icy de ma foiblesse,
Mourir ! ce mot me choque, et bien plus, il me blesse ;
Je vous aime, et mon cœur prest à vous secourir,
Vous defend de jamais me parler de mourir :
Cet aveu dit assez que mon ame ingenuë,
En choquant mon devoir, se montre toute nuë,
Et qu'enfin mon amour veut exiger de moy,
En faveur de Philippe, une sincere foy,
Et luy jurer que rien desormais n'est capable
De luy faire changer le titre d'immuable[1].

D. PHILIPPE.

Merveille des Beautez [2], divin charme des yeux,
Que ces mots sont touchans ! que j'en suis glorieux !
Mais parmy tant de biens que ma peine est extrême !
Je sçay, pour m'affliger, qu'un Dom Juan vous aime [3],
Qu'il dit que vous l'aimez, qu'il a la vanité
D'asseurer en tous lieux qu'il en est écouté,

1. Cette interminable scène d'amour, ces protestations ont été considérablement abrégées par Dorimon. De Villiers doit suivre ici de plus près le texte italien.
2. Cf. Dorimon, I, 1, v. 10 : Miracle des beautez.
3. Cf. Dorimon, I, 1, v. 21.

Que vous prestez l'oreille à ses discours infames,
Et que vous approuvez et ses soins, et ses flâmes [1] :
Mais si vous permettez que je luy fasse voir
Comme il doit, l'insolent, rentrer dans son devoir,
Quel qu'il puisse estre enfin, je luy feray connaistre
Que ce discours ne part que d'un lâche et d'un traître [2].

AMARILLE.

Sans passion, de grâce, il n'est pas de besoin,
Ny de vous emporter, ny de prendre ce soin.
Quoy qu'il puisse arriver, je vous seray fidelle :
Tous les tourmens offerts, la mort la plus cruelle
Ne détourneroient pas un si juste dessein ;
A vous seul je reserve et mon cœur, et ma main,
Je puis, sans m'offenser, avoir cette pensée,
Et ma vertu par là ne peut estre blessée [3].

D. PHILIPPE.

Ah ! divine Amarille, arrestez-vous un peu ;
Par ces mots si charmans vous augmentez mon feu ;
Et rien d'oresnavant ne peut estre capable
D'alterer une amour qui n'a point de semblable.
Sur cette verité puis-je esperer ce soir,
Pour vous la confirmer, le bonheur de vous voir ?
Si j'obtiens cette grace à nulle autre seconde,
Amarille, je suis le plus heureux du monde [4].

AMARILLE.

Aussi-tost que le jour fera place à la nuit,
Venez asseurement sans escorte, et sans bruit,
Je vous entretiendray dessous cette fenestre [5].

1. Chez Dorimon, Dom Philippe dit seulement que Dom Jouan se vante peut-être d'être aimé d'Amarille. Cf. v. 25 et suiv.
2. Cf. Dorimon, v. 33-36.
3. Le texte de de Villiers développe ici encore, en le modifiant légèrement, le texte de Dorimon, v. 37-42.
4. Cf. Dorimon, v. 45-49 et notamment le v. 49.
5. Cf. Dorimon, v. 50-53.

SCENE III.

D. JUAN, D. PHILIPPE, AMARILLE [1].

D. JUAN.

Je vous y préviendray, pour vous faire connestre
Qu'un Amant méprisé méprise le danger,
Quand son jaloux dépit l'oblige à se venger [2].

D. PHILIPPE.

J'attens ces doux momens avec impatience,
Pour montrer qu'il n'est rien d'égal à ma constance [3].

AMARILLE.

Et pour montrer la mienne [4], adieu, soyez certain
Qu'à vous seul je reserve et mon cœur, et ma main [5].

D. PHILIPPE.

Ah ! que vous me livrez de sensibles atteintes !
Il faut, belle Amarille, il faut bannir les craintes,
Vostre foy m'en asseure, et vivre sous vos Loix,
C'est estre plus heureux que commander aux Rois [6].

D. JUAN, seul [7].

Ne te réjoüis point d'une telle promesse,

1. Cf. Dorimon, I, 2.
2. Cf. Dorimon, v. 54-56, et notamment la fin du v. 54 et la première moitié du v. 55. — Ces paroles sont prononcées aparté.
3. Cf. Dorimon, v. 57-58. Chez Dorimon, ces deux vers, dont le sens est d'ailleurs un peu différent, sont prononcés par Amarille.
4. Le sens obtenu avec la ponctuation des éditions, qui rattache cet hémistiche à ce qui suit, est acceptable. Il serait, je crois, plus satisfaisant si on mettait après « mienne » un point et virgule, en rattachant ces cinq mots à ce qui précède.
5. Cf. Dorimon, v. 63-64.
6. Cf., pour ces deux derniers vers, Dorimon, v. 71-72. Chez Dorimon, ces paroles de Dom Philippe sont prononcées aparté. Au lieu de quatre vers, son monologue en a huit.
7. Cf. Dorimon, sc. 3. La jalousie que provoque chez Dom Juan le bonheur des deux amants a certainement inspiré Molière (A. I, sc. 2),

Tu ne possedes pas encore ta Maistresse,
Et quoy que mon amour ne soit pas violent,
Que je ne veuille icy passer que pour galant [1],
Je te veux faire voir dedans cette poursuite
Que je ne manque pas d'adresse et de conduite [2] :
Je sçay feindre des maux, et d'un ton innocent,
Je fay l'extasié, je fay le languissant;
Je fais adroitement mes approches, j'assiege,
Je fay donner ainsi la beauté dans le piege :
Je jure que je suis plein de fidelité,
J'atteste tous les Dieux sur cette verité ;
Je luy dis que ses yeux ont fait naistre en mon ame [3]
Des desirs tous brulans, des transports tous de flâme;
Et qu'au piteux estat où me reduit l'amour,
Il faut me secourir, ou me ravir le jour.
C'est de cette façon, c'est dessous cette feinte
Qu'on voit enfin l'amour l'emporter sur la crainte :
Amarille, c'est là que vostre passion
Ne pourra l'emporter sur ma precaution,
Et que je reduiray vos projets en fumée.
Aimez, aimez Philippe, et soyez-en aimée,
Je vay vous prevenir, et dans la fin du jour [4]
Vous verrez si je sçay contenter mon amour [5].
J'entens quelqu'un, sortons.

quand il prête à Don Juan l'intention d'enlever une jeune fiancée, non point parce qu'il l'aime, mais parce que, dit-il, « le dépit alarma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence [il s'agit des deux amants] et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée ».

1. Cf. Dorimon, v. 75 76.
2. Cf. Dorimon, v. 81-82.
3. Cf. Dorimon, v. 85.
4. Cf. Dorimon, v. 99.
5. Pour ce monologue, cf. ci-dessus, p. 29 et la note.

SCENE IV.

D. ALVAROS, PHILIPIN [1].

D. ALVAROS.

Ah ! malheur déplorable !
Pere trop malheureux [2] d'un enfant exécrable !
De quels yeux maintenant oseray-je plus voir
Un Fils qui foule aux pieds l'honneur et le devoir [3] ?
Qui n'a qu'impietez, et que fureurs dans l'ame,
Qui va porter par tout et le fer, et la flâme ?
Et qui, sans respecter le sexe, ny le rang,
Tuë, enleve, assassine, et s'abreuve de sang [4] ?
Honneur [5] que j'emportois dedans la sepulture,
Falloit-il qu'un prodige horrible en la Nature,
Par des crimes si grands eut bien osé ternir
Un renom éclatant qui n'auroit pû finir ?
Helas ! que me sert-il d'avoir porté ma gloire
Aux oreilles des Rois, et jusque dans l'Histoire,
Si celuy qui devoit l'accroistre et l'éclaircir
L'efface d'un seul trait, et s'en va l'obscurcir [6] ?
Las ! il n'est que trop vray que les vertus des Peres
Ne sont pas aux enfans des biens hereditaires [7],

1. Cf. Dorimon, I, 4.
2. Cf. Dorimon, v. 101.
3. Cf. Dorimon, v. 107, et la note.
4. Ce Dom Juan meurtrier et sanguinaire, conçu par Giliberto, dépasse de beaucoup en corruption le débauché conçu par Tirso et par Cicognini. Cette conception nouvelle prévaudra longtemps en France, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne.
5. Pour cette apostrophe à l'Honneur, cf. Dorimon, v. 109 et suiv.
6. Cf. Dorimon, v. 113-116.
7. Cf. Dorimon, v. 121-122.— Voir ce que Molière, dans l'apostrophe de Don Louis à son fils (IV, 4), tire de cette idée, et comment il la transforme : au lieu de constater platement que l'honneur n'est pas un bien héréditaire, le père outragé fait au fils indigne une véhémente leçon sur la déchéance du gentilhomme qui a hérité de ses ancêtres le nom sans *les vertus*.

Et que le soin qu'on prend à les bien élever
Souvent les precipite au lieu de les sauver.
Apres ceux que j'ay pris, grands Dieux, faites le reste,
Détournez un malheur si grand et si funeste ;
Ou si vous le voulez punir de ses forfaits,
Dieux ! accordez la mort à mes justes souhaits [1].

PHILIPIN.

Monsieur, un tel souhait n'est pas fort raisonnable ;
Si Madame la Mort au cœur impitoyable
Se presentoit à vous avec son nez camus,
Vous en appelleriez, ma foy, comme d'abus [2].
Mais voulez-vous m'entendre, et voulez-vous me croire ?
Puis qu'il n'a point de soin d'avoir place en l'Histoire,
Il faut presentement, et sans plus consulter,
Ne luy donner plus rien, et le des-heriter ;
Et s'il ne devient point par là plus raisonnable,
Il faudra le maudire, et l'envoyer au Diable [3].

D. ALVAROS.

Taisez-vous, Philipin, vos importuns discours
Ne sont pas de saison [4].

PHILIPIN.

Non, mais aussi toûjours...

D. ALVAROS.

Juste ciel ! justes Dieux, détournez la tempeste [5],

218 (fin)— 224. P et A mettent tous ces vers sans interruption dans la bouche de Philipin, avec une virgule après « toûjours » ; cf. la note.

1. Cf. Dorimon, v. 132.
2. Cf. Dorimon, v. 133-136.
3. Cf. Dorimon, v. 137. Suivant l'habitude de la comédie italienne, le valet reprend sous une forme comique les sentiments exprimés par D. Alvaros.
4. Cf. Dorimon, v. 143-144.
5. Je modifie ici le texte inacceptable des éditions. Il est évident que les vers 219-222 sont prononcés par Dom Alvaros. Je mets donc

Sauvez mon Fils du coup qui menace sa teste ;
Ou si vostre Bonté ne veut le secourir,
Accordez à mes vœux la grace de mourir.

PHILIPIN.

Sans les importuner de vos cris lamentables,
Vaut-il pas mieux qu'il soit à tous les mille Diables ?

D. ALVAROS.

Une seconde fois, taisez-vous, Philipin [1].

PHILIPIN.

Car pour vous dire vray, c'est un Maistre Gonin [2]
Qui n'a point de repos, qui furette sans cesse,

plusieurs points après les mots : « Mais aussi toûjours... » qui sont le commencement de la réponse de Philipin, réponse interrompue par Dom Alvaros, tout entier à sa douleur. Puis, quand ce dernier a invoqué les dieux, le valet reprend de nouveau sur un ton comique : « Sans les importuner..., etc. » On observera cependant que Dom Alvaros répète ici, sous une forme à peine différente, ce qu'il a dit quelques vers plus haut (v. 205-206). Cette répétition s'explique mal. On pourrait croire que, sur son manuscrit, de Villiers, dont la facilité de composition était très grande, avait mis au bas de la page une variante des quatre vers qu'il avait une première fois traduits. L'imprimeur s'y sera trompé et aura incorporé la variante dans le texte. Cela expliquerait aussi qu'il ait attribué à Philipin des paroles qui ne conviennent qu'à Dom Alvaros. Si on adopte cette interprétation, il faut lire le passage de la façon suivante.

D. ALVAROS.

Taisez-vous, Philipin, vos importuns discours
Ne sont pas de saison.

PHILIPIN.

Non, mais aussi toûjours
Sans les importuner de vos cris lamentables,
Vaut-il pas mieux qu'il soit à tous les mille diables ?

D. ALVAROS.

Une seconde fois, taisez-vous, Philipin.

Mais l'on se heurte à une grave difficulté : à quoi rapporter le « les » du vers 223, qui représente certainement « les Dieux » ? Si l'on supprime les vers 219-222, il faut remonter jusqu'au vers 206 pour en trouver mention, en passant par-dessus la réponse de Philipin, qui n'y a fait encore aucune allusion. La construction « mais aussi toujours sans les importuner... » n'est pas non plus sans reproche. Faut-il attribuer à de Villiers ces négligences ?

1. Cf. Dorimon, v. 151.
2. Pour le sens de cette expression, voir au *Lexique*.

Qui fait le langoureux auprès d'une Maistresse,
Et qui sur un refus, ou le moindre détour,
Ou de force, ou de gré, contente son amour [1].

D. ALVAROS.

C'est ce qui m'épouvante, et c'est ce qui me tuë [2].

PHILIPIN.

Il n'a pas plutost dit, que le Drôle effectuë.

D. ALVAROS.

C'est par là que je pers le sens, et la raison.

PHILIPIN.

C'est par là que mes maux sont sans comparaison;
Car pendant sa folie, et tout ce badinage,
Je ne boy ny ne mange, et c'est de quoy j'enrage [3].
Le voicy.

D. ALVAROS.

Pren pitié d'un Pere malheureux,
Ciel, et touche son cœur, en exauçant mes vœux [4].

SCENE V [5].

D. JUAN, D. ALVAROS, PHILIPIN.

D. JUAN.

Quoy! mon Pere est icy! que je suis miserable!

1. Molière a repris en le développant ce portrait de Dom Juan. Mais, au lieu de le faire au père même de son maître, Sganarelle le fait à Guzman, le valet d'Elvire (I, 1). — Ce portrait n'est pas chez Dorimon.
2. Cf. Corneille, *Horace*, II, 3 :
Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue.
3. Noter ici encore la reprise comique, faite par le valet, des sentiments exprimés par D. Alvaros.
4. Cf. Dorimon, sc. 5, v. 159-160.
5. Cf. Dorimon, I, 5.

Il s'en va me conter, sans doute, quelque fable ;
Mais s'il nous fait encor des discours ennuyeux,
Sortons, et sans replique abandonnons ces lieux [1].

D. ALVAROS.

Dom Juan, aujourd'huy le sang et la nature
Joints à l'affection sincere et toute pure,
Que je vous porte encore [2], veut que vous écoutiez
De solides conseils, que vous en profitiez,
Et que ne foulant pas aux pieds mes remontrances,
Vous imploriez des Dieux [3] les hautes assistances ;
Que si vous ne songez, ingrat, à les flechir,
Vostre abysme est ouvert, vous n'y sçauriez gauchir ;
Regardez sous vos pas un gouffre épouvantable
Prest à vous engloutir [4] au lit comme à la table ;
Pour vous en retirer je vous preste la main [5] ;
Travaillez, travaillez, sans attendre à demain ;
Ne fermez pas l'oreille aux advis d'un bon Pere,
Servez-vous des conseils que le Ciel luy suggere [6];
Reprenez, reprenez de meilleurs sentimens,
Etouffez pour jamais ces brutaux mouvemens.
Je sçay qu'il est des temps où la chaleur de l'âge
A quelques libertez peut porter un courage [7] ;
Mais que dans celuy dont vous touchez la saison,
Vous perdiez lâchement le sens et la raison [8] !

1. Cf. Dorimon, v. 161-163, assez modifié.
2. Les éditions écrivent ainsi ce mot, bien qu'il en résulte un vers faux. Nous avons vu fréquemment chez Dorimon l'*e* muet, non élidé à l'hémistiche, ne pas compter dans la mesure. Pour de Villiers, cf. p. 149. Cependant, plus loin (v. 304), le mot « encor » est, à l'hémistiche, écrit sans *e* muet. Il peut donc y avoir ici faute d'impression.
3. De Villiers, comme Cicognini, comme Dorimon, ne parle jamais de Dieu, mais des Dieux.
4. Cf. Dorimon, v. 168.
5. Cf. Dorimon, v. 171.
6. Cf. Dorimon, v. 173-174.
7. Cf. Dorimon, v. 181-182.
8. Cf. Dorimon, v. 183-184.

C'est ce qui, sans mentir, me surprend et m'afflige;
Voyez les sentimens à quoy l'amour m'oblige;
Ostez de vostre esprit ces lâches passions
Qui ternisent l'éclat des belles actions [1].

D. JUAN.

Si les miennes estoient sujettes à l'envie,
Vous prendriez moins de soins à censurer ma vie,
Vous songeriez ailleurs, et n'outrageriez point
Un Fils que vos discours choquent au dernier poinct,
Et qui n'entreprend rien que l'âge n'authorise [2].

D. ALVAROS.

Ce propos insolent a mon ame surprise :
Quoy! l'âge t'authorise en tes lâches desseins [3] ?
Que je plains ta manie! helas! que je la crains!
Esprit pernicieux, sont-ce là tes pensées [4] ?
Des Filles de Maison surprises et forcées [5],
Mettre crime sur crime en un mesme moment,
L'âge te le peut-il permettre impunement ?
L'âge authorise-t-il des forfaits si damnables [6] ?

PHILIPIN.

Il dit qu'il en a veu bien d'autres dans les Fables.

D. ALVAROS.

Tu crois que l'on t'estime, et qu'on nomme valeur
D'estre ainsi redoutable à tous les gens d'honneur [7]?
Mais viença, sçais-tu bien jusqu'où va cette estime ?
A t'appeler impie, à détester ton crime,

1. Cf. Dorimon, v. 187-188.
2. Cf. Dorimon, v. 194.
3. Cf. Dorimon, v. 195.
4. Cf. Dorimon, v. 197.
5. Cf. Dorimon, v. 198.
6. Cf. Dorimon, v. 201.
7. Cf. Dorimon, v. 203-204.

Comme le plus horrible et le plus odieux
Qui fut jamais commis à la face des Dieux.
Sans exercer icy ta fureur et ta rage,
Va dans l'occasion signaler ton courage,
C'est là qu'il faut montrer tes inclinations,
C'est là qu'il faut borner toutes tes passions ;
Qu'il faut surprendre un Fort, et forcer des murailles ;
Non pas perdre le temps à livrer des batailles
A des cœurs innocens qui n'aiment que la paix,
Et qui tremblent sans cesse au bruit de tes forfaits [1].

D. JUAN.

Souffriray-je long-temps toutes vos resveries [2]?
De sinistres effets elles seront suivies [3],
Si vous portez plus loin vos importunitez.
Ah Dieux ! que la vieillesse a d'incommoditez [4] !
De grace, finissez ces importuns reproches,
Je sens d'une fureur les secrettes approches
Qui pourroient... [5]

D. ALVAROS.

A ton Pere, esprit pernicieux [6] !
Tu ne peux éviter la colere des Dieux,
Leur justice...

D. JUAN.

Le feu de mes jeunes années
Ne peut souffrir encor mes passions bornées,
Il ne sçauroit donner de regle à mes desirs,

1. Cf. Dorimon, v. 212-216.
2. Cf. Dorimon, v. 217.
3. Cf. Dorimon, v. 218.
4. Cf. Dorimon, v. 219-220.
5. Cf. Dorimon, v. 221-222.
6. Cf. Dorimon, fin du v. 224.

Et je ne prescris point de borne à mes plaisirs [1].
Je ne vous connoy plus, ny ne vous veux connaistre,
Je ne veux plus souffrir de Pere, ny de Maistre [2] ;
Et si les Dieux vouloient m'imposer une Loy,
Je ne voudrois ny Dieux, Pere, Maistre, ny Roy [3].

D. ALVAROS.

Qu'ay-je plus à tenter sur cette ame insensée,
Dont le crime aujourd'huy fait toute la pensée ?
Grands Dieux, voyez ma peine, et ne permettez pas
Qu'il tombe où le Démon précipite ses pas.
Ah ! mon Fils, par l'amour, par la bonté d'un Pere
Pendant à tes genoux, et qui se desespere,
Par le genereux sang de tes nobles Ayeux,
Par le sacré respect que nous devons aux Dieux,
Par mes sensibles maux, par ma douleur amere,
Permets que je respire, et permets que j'espere ;
Désille toy les yeux [4], et n'abandonne pas
Trop inhumainement ton vieux Pere au trépas.
Si toûjours ma tendresse excita ta colere,
Si ta main d'un soufflet a fait rougir ton Pere,
Et si ton cœur ne veut cesser d'estre inhumain [5],
Et si tu l'aimes mieux, tien, je t'ouvre mon sein :
Frappes, frappes, cruel, et plonges-y tes armes ;
Un Pere t'en conjure avec l'eau de ses larmes [6].

1. Cf. Dorimon, v. 225-228.
2. Cf. Dorimon, v. 229-230.
3. Ces théories d'indépendance du Dom Juan de Dorimon et de de Villiers marquent une étape nouvelle dans l'évolution du caractère. Rebelle à la famille, à l'État, à Dieu, tel est le Don Juan qu'a conçu l'Italie, le pays de la « Signoria » et du « condottiere ». Cf. à ce propos mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. III.
4. Cf. Dorimon, première moitié du v. 247.
5. Cf. Dorimon, v. 252.
6. Cf. Dorimon, v. 249.

D. JUAN.

Ecoutez en deux mots ma resolution :
Mon ame condamnée aux peines d'Ixion,
Souffrir tous les tourmens de l'alteré Tantale,
Et épuiser moy seul la Justice infernale,
Lasser tous ses Bourreaux dessus moy tour à tour,
M'exposer cent mille ans au devorant Vautour,
Tout cela dans mon cœur n'imprime aucune crainte ;
Et si d'un repentir mon ame estoit atteinte... [1]

D. ALVAROS.

Justes Dieux, épargnez à ce Fils criminel,
A ma priere ardente, un supplice eternel [2].

D. JUAN.

Allez les invoquer, c'est ce que je desire.

D. ALVAROS.

Mon sort est malheureux, mais le tien sera pire.

D. JUAN.

Que le sort soit prospere, ou qu'il soit ennuyeux,
Je suis mon Roy, mon Maistre, et mon sort, et mes Dieux [3].

PHILIPIN.

Monsieur.

D. JUAN.

Que me veux-tu ?

PHILIPIN.

Deux petits mots, de grace.

1. La réponse de Dom Juan marque plus d'obstination et de dureté ic que dans le texte de Dorimon (cf. v. 255-262).

2. Dès ce moment, chez Dorimon, au lieu d'implorer les Dieux en faveur de son fils, Dom Alvaros fait appel à leur vengeance (cf. v. 267-268).

3. L'esprit d'indépendance et d'orgueil de Dom Juan est encore plus nettement marqué dans la version de de Villiers que dans celle de Dori*mon (cf.* cependant Dorimon, v. 292).

D. JUAN.

Parle.

PHILIPIN.

Dites un peu ce qu'il faut que je fasse ;
Si je vous entens bien, vous renoncez à tout,
Dieux, Diables, Hommes, Cieux, de l'un à l'autre bout ;
Et si ces Messieurs là vous renoncent de mesme,
Où diable aller souper [1] ?

D. JUAN, en luy donnant un coup de pied [2].

O l'insolence extréme !

PHILIPIN.

Ayez pitié de moy, Monsieur, car je suis mort ;
Je veux qu'il soit pendu, mais en dernier ressort [3].

D. ALVAROS.

Ah ! le Ciel punira ton extréme insolence [4].

D. JUAN.

Mais retenez la vostre.

D. ALVAROS.

Ah Ciel ! prens ma defence [5],
Et ne luy permets pas...

348-349. D. JUAN.
O l'insolence extréme !
PHILIPIN, *en luy donnant un coup de pied.* P et A.

---

1. Cette boutade du valet, toujours préoccupé de manger, détonne dans cette situation tragique. Son observation, dans le texte de Dorimon (v. 269-271), n'est au contraire nullement déplacée.

2. Chez Dorimon, Dom Jouan donne aussi un coup de pied à Briguelle.

3. Ce vers est prononcé aparté.

4. Dom Alvaros est indigné que Dom Juan ne respecte pas la présence de son père. Cf. Dorimon, v. 273.

5. Cf. Dorimon, v. 299.

D. JUAN, luy donnant un coup de poing [1].

Vos cris sont superflus,
Allez, retirez-vous.

D. ALVAROS.

Helas ! je n'en puis plus [2].

D. JUAN.

Suy-moy [3].

PHILIPIN.

Pauvre Valet, à quelles advantures,
Gourmades, coups de pieds, coups de bâtons, injures... [4]

D. JUAN.

Quoy ?

PHILIPIN.

Rien du tout ; allons, il me roüeroit de coups [5].

D. ALVAROS, seul [6].

Trop pitoyable Ciel, c'est maintenant à vous,
Oüy, Dieux, c'est maintenant à vous que je m'adresse,
Considerez mes pleurs, regardez ma tristesse,
Et si vous n'estes pas sans armes, et sans yeux,
Punissez l'attentat de ce monstre odieux.
Quoy ! vous voyez un fils avec tant d'insolence
Contre son Pere user de tant de violence ?

1. Chez Dorimon, Dom Jouan se borne peut-être à menacer son père (cf. v. 276 et la note). Ici, sa brutalité devient odieuse et insupportable. L'auteur pousse le caractère jusqu'à la charge.

2. Cf. Dorimon, v. 304.

3. Cf. Dorimon, v. 305.

4. Cf. Dorimon, v. 306.

5. Cf. Dorimon, v. 307. — Dans cette partie de la scène, le texte de de Villiers diffère de celui de Dorimon. Non seulement l'ordre des vers est très modifié, mais, chez l'un, Dom Juan sort après avoir frappé son père, tandis que, chez l'autre, le vieillard adresse de nouvelles remontrances à son fils en alléguant sa qualité de père, à quoi Dom Jouan répond en se réclamant de la nature.

6. Cf. Dorimon, I, 6.

Quoy ! vous voyez icy des coupables mortels
Avec impieté renverser vos Autels,
Et vos bras sont oisifs, et retiennent la foudre
Qui dût avoir déja reduit ce monstre en poudre !
Mais où m'emporte icy l'excés de la douleur ?
Helas ! je suis aveugle en un si grand malheur ;
Faites plutost, grands Dieux, qu'il conçoive l'envie
De quitter pour jamais sa detestable vie ;
Ou si vostre bonté n'écoute pas ma voix,
Il ne faut plus languir, la mort seule est mon choix,
Oüy, plutost que de voir les maux que j'apréhende,
Dieux, donnez-moy la mort que mon cœur vo' demande [1].

FIN DU PREMIER ACTE.

1. Cf. pour ces trois derniers vers, Dorimon, v. 331-334. Le monologue de Dom Alvaros est plus long chez Dorimon. Il s'indigne d'une façon plus emphatique contre l'indifférence du ciel, mais au fond les sentiments exprimés sont les mêmes.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Dans l'entre-Acte, D. Juan passe dans un Balcon, et laisse Philipin en sentinelle [1].

PHILIPIN, seul.

Je voudrois bien sçavoir que veut dire cela ?
Je voudrois bien sçavoir qui diable m'a mis là ?
Qui m'a si bien planté sans armes, sans chandelle,
Pour épier les gens, et faire sentinelle,
Où devant que d'avoir atteint le lendemain,
Je mourray de frayeur, si je ne meurs de faim ?
Helas ! il ne faut pas attendre davantage,
Je suis mort, autant vaut, mais je me meurs de rage,
De voir qu'apres avoir jeûné depuis hier,
Cela n'est point marqué dans le Kalendrier [2].
Pauvre inconsideré ! complaisance trop rude !
A quoy t'expose icy ta lâche servitude ?
Et pourquoy t'attacher aupres d'un maistre fou,
Qui t'a plus de cent fois pensé casser le cou [3] ?
Et qui pendant qu'il va surprendre une Maistresse
A plus de mille coups expose ta foiblesse [4] ?
Le Diable, un de ces jours, l'emportera-t'il point ?
Ah ! s'il ne m'en pouvoit couter que mon pourpoint,

1. Cette indication n'est pas dans Dorimon (II, 1).
2. Chez Dorimon, Briguelle se plaint aussi d'être obligé de faire sentinelle sans avoir à manger.
3. Ces deux vers sont presque la reproduction des vers 347-348 de Dorimon.
4. Cf. Dorimon, v. 349-350.

Que je le donnerois de bon cœur, ou je meure,
A qui voudroit icy l'assommer tout à l'heure;
Mais prenons garde à nous, et soyons diligens
En cas qu'on nous surprit [1] ; Amarille a des gens,
Dom Pedre est fort mutin [2] ; et si Monsieur mon Maistre
Est surpris là dedans, que dira-t'il, le traistre [3] ?
Mais juste Ciel ! qu'entens-je ? ô pitoyables cris !
Quel vacarme est-ce là ? ç'en est fait, je suis pris [4].

SCENE II.

AMARILLE, D. PEDRE, D. JUAN, PHILIPIN, VALETS [5].

AMARILLE.

A la force, au secours, on m'enleve ! on me tuë [6] !

PHILIPIN.

Il ne faut pas icy faire le pied de Gruë ;
Dénichons vistement [7].

D. PEDRE.

Quel desordre est ce cy ?
Effronté ravisseur, que viens-tu faire icy ?
Jusques entre mes bras venir ravir ma Fille !
S'attaquer à l'honneur d'une illustre Famille!
Il faut mourir... [8] ah Ciel ! mon unique recours.

1. Cf. Dorimon, v. 353-354.
2. Cf. Dorimon, v. 355.
3. Cf. Dorimon, v. 358.
4. Ces deux derniers vers ne sont pas dans Dorimon. Mais un peu plus bas Briguelle dit : « Mon maistre est pris ! » (v. 362).
5. Cf. Dorimon, II, 2.
6. Cf. Dorimon, v. 361.
7. Cf. Dorimon, deuxième partie du v. 362.
8. Cf. Dorimon, v. 365-367.

D. JUAN, luy portant un coup d'épée.

Appelle maintenant le Ciel à ton secours,
Voila ce que merite un insolent langage [1].

D. PEDRE.

A moy, je suis blessé.

AMARILLE, aux Valets.

Poursuivez-le, courage.

D. JUAN.

Insolens, le premier qui s'avance d'un pas [2],
Qui branle seulement, je l'envoye au trépas.

AMARILLE.

Canailles, vous fuyez, vous épargnez un traistre,
Alors qu'il faut venger la mort d'un si bon Maistre [3].

D. PEDRE.

Ma fille, je me meurs, adieu, souvenez-vous
Que Dom Philippe doit estre un jour vostre Epoux:
J'avois pour cet Hymen un peu de repugnance [4];
C'estoit, je le confesse, avec peu d'apparence,
Mais vous en estiez cause, à present dites luy
Que je le reconnoy pour mon gendre aujourd'huy,
Comme tel qu'il se doit venger en sa colere
De l'affront de la Fille, et de la mort du Pere;
Ét pour vous acquiter d'un si juste devoir,
Montrez ce que sur luy vous avez de pouvoir,
Adieu, je n'en puis plus, c'en est fait, et j'expire [5].

1. Cf. Dorimon, v. 368.
2. Cf. Dorimon, v. 369.
3. Ces deux vers ne sont pas dans Dorimon. Toutefois, plus loin, à la fin de son monologue, Amarille se plaint aussi de la lâcheté des valets (cf. v. 395-397).
4. Cf. plus haut, acte I, sc. 1 et 2.
5. Ce long discours de Dom Pedre mourant n'est pas chez Dorimon.

AMARILLE.

Commandement funeste ! ah trop cruel martyre !
Mon Pere, mon cher Pere, ah ! de grace, écoutez.
Au secours, ah ! j'appelle en vain de tous costez ;
Il ne respire plus, sa belle ame est partie [1],
Ciel, donnez à la mienne une mesme sortie,
C'est mon sang qui s'écoule, et qui se perd icy,
Et si mon Pere meurt, je veux mourir aussi [2].
Justes Dieux, à quel sort m'avez-vous reservée ?
J'évite le malheur de me voir enlevée,
Mais un plus grand cent fois me fait au mesme pas
Perdre un Pere si bon, qui meurt entre mes bras ;
Mais les pleurs à nos maux donnent-ils allegeance ?
Non, non, sechons nos yeux, courons à la vengeance ;
Puis qu'un Pere mourant nous le commande ainsi,
Plutost qu'en ce dessein mon cœur n'ait reüssy,
Perçons-le, et faisons voir par un effet visible [3]
A quel poinct cette mort nous doit estre sensible [4] :
Mais je n'apperçois pas que je perds temps icy,
Tandis qu'il faut chercher...

SCENE III.

D. PHILIPPE, AMARILLE [5].

D. PHILIPPE.

Quel desordre est-ce cy?
Amarille, d'où vient la douleur apparente... [6]

1. Cf. Dorimon, v. 375-376.
2. La même idée est plus longuement développée dans Dorimon, v. 378 et suiv.
3. Pour la mesure, cf. p. 149.
4. Chez Dorimon, après avoir exprimé sa douleur, Amarille songe aussi à la vengeance ; cf. v. 387-394.
5. Cf. Dorimon, II, 3.
6. Cf. Dorimon, v. 399-400.

AMARILLE.

Mon Pere est mort, voyez Amarille mourante [1].

D. PHILIPPE.

Amarille, mon ame ! ah ! je comprens assez
Combien en ce malheur mes vœux sont traversez [2] ;
Mais nommez moi l'autheur d'un coup si plein de rage
Et quel est le Démon qui fait tout ce ravage [3].

AMARILLE.

Helas ! c'est Dom Juan [4].

D. PHILIPPE.

Dom Juan ! l'inhumain !
Quoy qu'il fasse, il ne peut se sauver de ma main [5] ;
Non, je le poursuivray jusques dans les abysmes,
Je ne croy point d'azile au monde pour ses crimes ;
Quelque part qu'il se cache, il ne peut eviter
La mort que dans le sein mon bras va luy porter [6].

AMARILLE.

Mais le connoissez-vous ?

D. PHILIPPE.

J'ay si peu veu ce traistre,
Que j'auray, sans mentir, peine à le reconnoistre ;
Mais avec tant de soins je m'en informeray,
Qu'au bruit de ses forfaits je le découvriray [7].

1. Cf. Dorimon, v. 401-402. Noter la similitude des rimes.
2. Cf. Racine, *Britannicus*, III, 8 :
Ainsi par le destin nos vœux sont traversés.
3. Cf. Dorimon, v. 403.
4. Dorimon fait précéder ce nom d'une série d'épithètes injurieuses, cf. v. 404-406.
5. Cf. Dorimon, v. 408.
6. Le texte de Dorimon est ici plus bref. Dom Philippe demande seulement où il peut trouver Dom Jouan (v. 409); c'est un peu plus bas qu'il menace le meurtrier de le poursuivre en tous lieux, cf. v. 430 et suiv.
7. Cette partie ne se trouve pas chez Dorimon.

AMARILLE.

Il ne peut estre loin, on le joindra sans doute,
Si nous mettons bien-tost le Prevost sur sa route.

D. PHILIPPE.

Sa taille ?

AMARILLE.

Belle, et riche [1].

D. PHILIPPE.

Son air ?

AMARILLE.

Audacieux.

D. PHILIPPE.

Et son poil ?

AMARILLE.

Assez blond.

D. PHILIPPE.

Et son port ?

AMARILLE.

Glorieux ;
Mais au reste, un infame, un brutal [2].

D. PHILIPPE.

Amarille,
Il faut faire fermer les portes de la Ville [3] ;
Mais comment s'est donc fait un coup si malheureux [4] ?

1. Pour la mesure, cf. p. 14 et 149.
2. Ce portrait de Dom Juan n'est pas chez Dorimon.
3. Chez Dorimon, cet ordre est donné d'abord par Amarille, cf. v. 410, puis répété par Dom Philippe, cf. v. 412-414.
4. Cf. Dorimon, v. 435.

AMARILLE.

Qu'un moment couste cher souvent aux amoureux !
La nuit n'a pas plutost commencé de parestre
Que je vous attendois dessous cette fenestre,
Afin d'avoir le bien de parler avec vous [1] :
Luy, je ne sçay comment, a sçeu le rendez-vous [2],
Il s'est coulé ceans par quelque stratagéme [3],
Qui me met, sans mentir, dans une peine extréme.
Sur un bruit j'ay couru, croyant que c'estoit vous [4],
Qui ponctuellement veniez au rendez-vous ;
Mais entrant au Balcon, j'ay senty cet infame,
Qui m'a saisie au bras, mais qui m'a saisi l'ame
D'une frayeur si forte en cette extremité,
Qu'impuissante aux efforts de ce Tygre irrité,
J'eusse pû succomber à sa fureur brutale,
Si mon Pere à mes cris n'eut sorty de la Salle,
Avec quelqu'un des siens, et tâché d'arrester [5]
L'insolent qui vouloit nostre honneur emporter :
Il le poursuit de pres, il le joint dans la ruë [6],
Mais délaissé des siens, le scelerat le tuë [7] ;
Et moy qui vay mourir sous l'excés des ennuis,
Secourez-moy, de grace, en l'estat où je suis [8].

D. PHILIPPE.

Oüy, je vous serviray ; traistre, assassin, infame,
De ton sein criminel je veux arracher l'ame ;

1. Cf. Dorimon, v. 438-440.
2. Cf. Dorimon, v. 442.
3. Cf. Dorimon, v. 443.
4. Cf. Dorimon, v. 444.
5. Les détails chez Dorimon sont à peine différents, cf. v. 446-450.
6. Cf. Dorimon, v. 453, presque reproduit.
7. Même observation pour le v. 454.
8. Cf. Dorimon, v. 461-462, et surtout les v. 463 et 464, qui sont su les mêmes rimes que ceux-ci.

Et mon bras va laisser de ta brutalité [1]
Un exemple immortel à la posterité :
Non, non, il n'est plus temps de répandre des larmes [2],
Vengeons la mort d'un Pere, allons, courons aux armes,
Et d'une mesme main vengeons encor l'affront,
Qui s'adressant à vous, rejalit sur mon front :
J'auray les yeux à tout, trop aimable Amarille,
Pour ne vous rendre pas un service inutile,
Je suis dans ce péril incapable d'effroy,
La Justice et les Dieux travailleront pour moy ;
Adieu donc, et tenez ma parole engagée,
De ne me [3] voir jamais, ou de vous voir vengée ;
Et je veux qu'aujourd'huy l'amour et le devoir
Montrent ce que sur moy vous avez de pouvoir [4].

SCENE IV.

PHILIPIN, sortant d'où il s'estoit caché [5].

Les Tueurs sont partis, sortons de ma cachette ;
Je suis presque aveuglé de faire l'échauguette [6],
Pour voir ce que feroit ce malheureux Causeur [7] :
Larron pris sur le fait n'eut jamais tant de peur :
Je croy que le meilleur seroit d'aller bien viste

1. L'expression est ici tout à fait inexacte ; il semble vouloir dire « un exemple immortel par le châtiment de ta brutalité ».
2. Cf. Corneille, *Horace*, IV, 3 :
Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs.
3. Je mettrais volontiers « vous » ; « me » me semble moins justifié par les mots qui précèdent et par ceux qui suivent.
4. Dom Philippe développe ici les sentiments indiqués dans les vers 465-466 du texte de Dorimon.
5. Cf. Dorimon, II, 4.
6. Faire le guet ; voir au *Lexique*.
7. Il s'agit de Dom Philippe, dont le long entretien avec Amarille a été un supplice pour Philipin.

Chercher... Ce n'est pas moy, Messieurs, je cherche giste :
Ah ! par la teste-bleu je pensois estre pris ;
Si je tombe au pouvoir de ces malins esprits,
Qui vont rodans de nuit, tout de bon, que diray-je ?
Je suis un pauvre hère attrapé dans le piége,
Qui sers le plus méchant, le plus capricieux
Qu'on puisse voir dessous la calotte des Cieux.
Un qui commet par tout des crimes effroyables,
Qui se moque de tout, ne craint ny Dieux, ny diables,
Qui tuë, et qui viole [1] ; au reste, homme de bien [2] ;
Malepeste nenny, cela ne vaudroit rien.
Qui va là ? Philipin. Çà la bourse, demeure ;
Je n'en portay jamais, ny d'argent, ou je meure :
Quelqu'un vient, je suis pris, helas ! c'est tout de bon.
Par où faut-il fuir ? par où se sauve-t'on [3] ?

SCENE V.

D. JUAN, PHILIPIN [4].

D. JUAN.

J'oy du bruit. Qui va là ?

PHILIPIN.

Hem !

1. Molière a développé ces indications dans le portrait que Sganarelle fait de Don Juan (A.I, sc. 1) : « un enragé, un chien, un diable... qui ne croit ni ciel, ni enfer... »

2. Cf. le même trait plaisant dans la *Requeste au Roy pour avoir esté desrobé* de Marot :

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

3. Les terreurs de Philipin, ses imprécations contre son maître font songer à la première partie du monologue de Sosie dans *Amphitryon*. L'expression est ici beaucoup plus plaisante que dans le texte de Dorimon.

4. Cf. Dorimon, II, 5.

D. JUAN.

Parlez.

PHILIPIN.

La Justice [1].

D. JUAN.

La Justice ! craignons ici quelque artifice.

PHILIPIN.

Ils [2] ont peur.

D. JUAN.

Qui va là ?

PHILIPIN.

Personne [3].

D. JUAN.

Qui ?

PHILIPIN.

Moy, toy.

D. JUAN.

La Justice.

PHILIPIN.

Ah ! Madame, helas ! ce n'est pas moy,
Je suis fort innocent, mais Dom Juan mon Maistre...

D. JUAN.

Au son de cette voix, c'est mon valet, le traistre.
Est-ce toy, Philipin ?

1. On trouve une idée semblable dans le *Convitato di Pietra* de Perrucci. Mais, chez Perrucci, ce n'est pas sous l'empire de la peur, c'est pour se moquer de son maître et l'effrayer que le valet feint d'être un homme de justice.

2. Ce pluriel est plaisant : dans sa terreur, Philipin croit avoir entendu plusieurs personnes. Le trait n'est pas dans le texte de Dorimon.

3. Cf. Cicognini, I, 7 : « D. GIOVANNI : Chi va là ? — PASSARINO : Nissun. »

PHILIPIN.

Monsieur, je croy qu'oüy ;
De grace, un peu de vin, je suis évanouy [1].

D. JUAN.

La peste le faquin, tu m'as mis en cervelle [2].

PHILIPIN.

Taisez-vous, parlez bas, je fay la sentinelle ;
On vous cherche par tout pour vous prendre au colet,
Et pour gripper aussi vostre pauvre Valet [3] ;
J'ay passé par la Place où le gibet s'appreste ;
Je suis aussi prié de danser à la feste ;
De peur du mauvais air, on vous gardera peu [4].

D. JUAN.

Apprens que les tourmens, ny le fer, ny le feu,
Ne sçauroient imprimer sur ce cœur ferme et stable.

PHILIPIN.

Pas si ferme que moy quand je suis à la table.

D. JUAN.

Taisez-vous, insolent, yvrogne, et sans raison,
Vos discours effrontez ne sont pas de saison,
Vous raillez hors de temps.

PHILIPIN.

Nommez vous raillerie
D'exposer à tous coups sa miserable vie ?
Courir comme un Lutin, jour et nuit sans manger ?
Si vous continuez d'estre ainsi ménager,

1. Philipin exagère encore la gourmandise de ses prédécesseurs.
2. Pour le sens, voir au *Lexique*.
3. Cf. Dorimon, v. 535.
4. Dans toute cette scène, Philipin a beaucoup plus de verve et d
prit que Briguelle n'en a chez Dorimon.

Vous ne dépenserez rien, ou fort peu de chose,
Pour nourrir vos Valets.

D. JUAN, apres avoir resvé.

Oüy, la métamorphose
Sera bonne, sans doute, et nous reüssira,
Sous ce déguisement vienne apres qui pourra.
Donne-moy tes habits [1].

PHILIPIN.

Mes habits ! pourquoy faire ?

D. JUAN.

Meslez-vous seulement d'obeïr, et vous taire.

PHILIPIN.

Moy ! mes habits, Monsieur ?

D. JUAN.

Oüy, vous prendrez les [miens.

PHILIPIN.

Vous vous moquez de moy !

D. JUAN.

Tant de sots entretiens
Me choquent à la fin, dépeschons.

PHILIPIN.

Ah ! pauvre homme !
Si je suis rencontré le premier, on m'assomme ;
Et pour dire cent fois, Monsieur, ce n'est pas moy,
On me pendra, sans doute, et sans dire pourquoy [2].

1. Cf. Dorimon, v. 538.
2. Cf. Dorimon, v. 545, où Briguelle manifeste aussi la crainte d'être mis à mort.

D. JUAN.

Si vous contestez plus, insolent, je proteste [1]...

PHILIPIN.

Ah! pauvre habit, sous qui je paroissois si leste,
Faut-il t'abandonner?

D. JUAN.

Passe dedans ce coin [2],
Il nous sert de retraite en ce present besoin.
Tu trembles! le cœur bas.

PHILIPIN.

J'en ay plus qu'Encelade;
Je prendray mieux que luy le Ciel par escalade;
Cachons-nous, j'oy du bruit, j'entends quelqu'un mar-
[cher:
N'est-ce point le Prevost qui viendroit nous chercher [3]?

SCENE VI.

AMARILLE, LE PREVOST, LES ARCHERS [4].

LE PREVOST.

Madame, je sçay trop le sujet de vos plaintes,
Je sçais avec combien de sensibles atteintes
Vous supportez la mort d'un Pere genereux
Qui méritoit, sans doute, un destin plus heureux;
Et je suis obligé de vous dire moy-méme
Que j'en ay, sans mentir, un déplaisir extréme.
Aussi ne croyez pas qu'en cette occasion

1. Cf. Dorimon, v. 557-558.
2. Cf. Dorimon, v. 563.
3. Cette scène du troc d'habits est plus longue chez Dorimon.
4. Cf. Dorimon, II, 6, moins Amarille.

Je ne vous fasse voir quelle est ma passion
A poursuivre un tel crime; oüy, bien-tost la Justice
En punira l'autheur par un cruel suplice;
Moderez donc vos pleurs, et calmez vos ennuis.

AMARILLE.

Dans l'estat malheureux des peines où je suis,
Je n'ay jamais douté que de vostre assistance
Je ne dûsse esperer une entiere vengeance,
Et qu'un si deplorable et surprenant trépas
N'armât en ma faveur votre invincible bras :
Mais sçachez qu'en cecy la diligence importe,
Il faut bien empescher que l'assassin ne sorte,
Car s'il peut une fois se voir en liberté...

LE PREVOST.

On m'a du Gouverneur l'ordre exprés apporté,
Je vien de luy parler, il a voulu m'instruire
Comment en cette affaire il faloit me conduire;
Il est sorty luy-mesme avec peu de ses gens
Et des plus resolus et plus intelligens,
Pour voir s'il seroit point encore dans la Ville,
Et rendre à peu de bruit sa prise plus facile :
Dom Philippes encor à vous venger est prest,
Avec beaucoup d'ardeur il prend vostre interest,
Et je suis asseuré qu'il y perdra la vie,
Ou qu'il verra dans peu sa vengeance assouvie;
Pour moy je vous promets, quoy qu'ordonne le Sort,
De vous livrer icy l'assassin vif, ou mort.

AMARILLE.

Apres tant de faveurs que faut-il que je fasse ?
Et de quelle façon vous puis-je rendre grace
De toutes les bontez que vous avez pour moy ?

LE PREVOST.

Allons, reposez-vous seulement sur ma foy,

Je prens assez de part en tout ce qui vous touche,
Mon ordre est pressant, et...

AMARILLE.

Vous me fermez la bouche.

LE PREVOST.

Venez, que je vous mene en vostre appartement.

AMARILLE.

Non, non, songez plustost...

LE PREVOST.

Allons ; dans un moment
Croyez que vous aurez des nouvelles certaines
De celuy dont la mort mettra fin à vos peines [1].
Quoy qui puisse arriver, fideles Compagnons [2],
Ne mettez pas le cœur ny la force aux talons;
Car dans cette capture où je prens la conduite,
Le premier que je voy s'ébranler à la fuite,
Que la peur du péril vient saisir au colet,
Je le renverse mort d'un coup de pistolet.
Donc que chacun de vous examine, regarde,
Soyez tous attentifs, et tous sous bonne garde ;
Car souvent en des coups semblables entrepris,
Tel qui croyoit surprendre, a souvent esté pris.
Pour ne rien hazarder, qui que ce soit qui passe,
Il faut soigneusement le remarquer en face [3],
Voir à son action s'il s'épouvantera ;
S'il parle, remarquer comment il parlera;

1. Ce long dialogue entre Amarille et le Prévost est entièrement nouveau. Il n'est pas dans le texte de Dorimon.
2. S'adressant maintenant aux archers, le Prévost reprend et développe les recommandations contenues dans le texte de Dorimon, v. 565-568.
3. Cf. Dorimon, v. 566. — Les auteurs de *Puppenspiele* ont tiré de ces indications maintes scènes bouffonnes.

Et sur tout, que chacun ait la main occupée
A ne luy laisser pas d'abord tirer l'épée [1],
Le traistre en cet estat nous incommoderoit,
Et dans l'extremité la peur le porteroit [2];
Soyez donc vigilans, car en pareille affaire
Vous ne sçavez que trop ce que la peur fait faire.

ARCHER.

Monsieur, je vous promets, quand il auroit cent bras,
Dés que je le joindray, de le porter à bas;
Et je luy serreray si bien la gargamelle,
Qu'il n'aura pas le temps de tirer l'alumelle.

LE PREVOST.

Or sus, je suis ravy de vous voir resolus,
En cette affaire cy nous sommes absolus,
Nous avons liberté de tuer, ou de prendre,
C'est pourquoy gardons bien de nous laisser surprendre.

ARCHER.

Monsieur, j'ay de bons yeux, et de meilleures mains [3].

LE PREVOST.

Mais nous avons affaire au pire des humains,
Qui se reconnoissant chargé de tant de crimes,
Est incapable encor de remors legitimes,
Qui risque pour tout perdre, et qui va faire effort
Pour nous faire acheter bien cherement sa mort.
J'oy du bruit, Compagnons. Avance, la Montagne.

ARCHER.

Roque-taillade, avance à moy [4].

1. Cf. Dorimon, 587-589.
2. Cf. Dorimon, v. 575-576. — Dans le texte de Dorimon, le Prévost fait un portrait de Dom Jouan, poursuivi et terrifié, qui n'est pas ici.
3. Cf. Dorimon, v. 586.
4. Ces scènes d'archers fanfarons et pleutres fourniront un thème inépuisable aux auteurs de *Puppenspiele*.

SCENE VII.

PHILIPIN, LE PREVOST, LES ARCHERS[1].

PHILIPIN.

Le Ciel m'accompagne[2],
Je vais estre pendu dedans mes beaux habits[3],
Si le Ciel par bonté ne me garde de pis[4].

LE PREVOST.

Abordons finement, si nous le voulons prendre.

ARCHER.

Mais prenons garde aussi, Monsieur, de nous méprendre.

LE PREVOST.

Qui va là ?

PHILIPIN.

Hem ! qui branle ?

LE PREVOST.

Il faut demeurer là.

PHILIPIN.

Me voila demeuré[5] ; Quels faquins sont-ce là ?

LE PREVOST.

Arrestez, et sçachons qui vous estes.

1. Cf. Dorimon, II, 7.
2. Vers de treize syllabes. Peut-être faut-il prononcer « Roqu(e)-Taillade », bien que le vers se trouve coupé après la 7e syllabe. Peut-être aussi de Villiers avait-il écrit « Dieu m'accompagne », maladroitement corrigé par l'imprimeur en « Le Ciel m'accompagne ».
3. Cf. Dorimon, v. 593-594.
4. Le monologue de Briguelle est beaucoup plus long chez Dorimon.
5. Cf. Cicognini, II, 14 : « Ferma — A son ferm mi. »

PHILIPIN.

Le Comte[1],
Qu'impunément jamais qui que ce soit n'affronte ;
Viste, faites-moy largue, ou de cent mille coups...

LE PREVOST.

Hé de grace ! Seigneur ... [2]

PHILIPIN.

Comment ?

LE PREVOST.

Pardonnez-nous,
Nous nous sommes mépris [3].

PHILIPIN.

Je vous feray tous pendre [4] ;
Qui vous fait si hardis d'oser ainsi surprendre
Vostre Seigneur et Maistre, alors que nuitamment... [5]

LE PREVOST.

Seigneur...

PHILIPIN.

Si vous osez dire un mot seulement...

LE PREVOST.

Seigneur, vous sçavez bien ce que vostre ordre porte,
Il nous defend qu'aucun ny n'entre, ny ne sorte,
Sans...

PHILIPIN.

Je le sçay fort bien, mais ce n'est pas ainsi
Qu'il faut l'executer, retirez-vous d'icy.

1. « Le Prince » dans le texte de Dorimon, v. 605.
2. Cf. Dorimon, v. 607, 2e partie.
3. Cf. Dorimon, v. 610.
4. Cf. Dorimon, v. 609.
5. Cf. Dorimon, v. 606-607.

LE PREVOST.

Enfans, retirons-nous [1], et craignons sa puissance.

PHILIPIN.

Ventre!

LE PREVOST.

Nous vous rendrons entiere obeïssance,
Seigneur.

PHILIPIN [2].

Vos complimens sont icy superflus;
Mais que dans mon chemin je ne vous trouve plus.
Où diable ay-je donc pris ce morceau de courage [3] ?
Mais ne demeurons pas en ce lieu d'avantage [4] ;
Car s'il faut par malheur que j'y sois découvert,
C'est là que je seray, sans doute, pris sans vert.
La malepeste! ils ont diablement pris la fuite,
De nostre part aussi ménageons bien la suite;
Sortons à petit bruit, je sçay certains endroits
D'un mur rompu par où j'ay passé d'autres fois [5],
Allons-y de ce pas, et sur tout, pour bien faire,
De ces maudits habits tâchons de nous défaire;
J'y süe à mesme temps, et j'y transis d'effröy,
Et j'y serois pendu malgré mes dents et moy.

FIN DU SECOND ACTE.

1. Cf. Dorimon, v. 611.
2. Cf., pour le monologue qui suit, Dorimon, II, 8.
3. Cf. Dorimon, v. 617-618.
4. Cf. Dorimon, v. 621, 2e partie.
5. Cf. Dorimon, v. 623.

ACTE III.

SCENE PREMIERE [1].

UN PELERIN.

Cour, jadis mes plus grands delices,
Cour, le plus grand de mes suplices,
Et l'écueil d'un tas d'insensez,
Qui d'une ame inconstante, autant qu'irresoluë,
Ont les yeux couverts d'une nuë
Qui leur cache les maux dont ils sont menacez [2].

Bois, Antres, Rochers, Solitude,
Charmeurs de mon inquietude,
O que je benis l'heureux jour,
Qu'apres toutes les Mers affreuses traversées
Je puis élever mes pensées,
Sans craindre la tempeste au celeste sejour [3].

J'ay veu, menacé du naufrage,
Le Nil, le Jourdain, et le Tage ;
Et mille fois pres du tombeau,
J'ay veu le Rhin, le Gange, et l'Euphrate, et le Tigre,
J'ay veu le Danube et le Tybre,
Enfin tout le vieux monde, et le monde nouveau [4].

Apres tant d'erreurs vagabondes,
Apres des peines sans secondes,
Bien-heureux, je surgis au Port,
Et ravy d'échaper à tant d'écueils funestes,

1. Cf. Dorimon, III, 1.
2. L'idée développée dans cette strophe n'est pas dans le monologue du pèlerin, chez Dorimon.
3. Cf., pour cette strophe, Dorimon, v. 633-640.
4. Cf. Dorimon, v. 641-654.

Pour en consacrer les vieux restes,
Aux volontez du Ciel je viens regler mon sort [1].

Mais insensiblement je sens sur la paupiere
Distiler des pavots qui m'ostent la lumiere,
Et m'obligent à prendre un paisible sommeil ;
De peur que les passans ne causent mon resveil,
Cherchons quelque gazon de mousse ou de verdure,
Pour prendre le repos qu'on doit à la Nature,
Sans qui le foible corps ne sçauroit subsister,
Non plus qu'à ses travaux journaliers resister ;
Ce lieu s'offre à propos [2], aussi bien il me semble
Entendre pres d'icy des gens parler ensemble.

SCENE II.

D. JUAN, PHILIPIN [3].

PHILIPIN.

Comment ! vous en doutez ? dites un peu pourquoy ?

D. JUAN.

Pour te croire, il faudroit ne manquer pas de foy.

PHILIPIN.

Il n'est rien de plus vray, Monsieur, ils estoient seize ;
D'abord l'épée au poing j'en ay renversé treize ;
Les trois qui sont restez avecques le Prevost,
Je leur ay fait gagner la guérite bien-tost :
Peste ! comme ils fuyoient ces pauvres miserables !

1. Cf. Dorimon, v. 657-664. Si l'idée est au fond la même dans les deux textes, le développement en est très différent.
2. *De Villiers* développe ici les vers 665-668 de Dorimon.
3. *Cf. Dorimon*, III, 2.

Je vous les ay battus en trente mille diables [1] ;
Enfin treize sont morts, et pour les trois restez
Ils mourront dans demain au plus tard ; écoutez [2].

D. JUAN.

C'est là ce grand courage ? ah le vaillant pagnotte [3] !

PHILIPIN.

Si j'avois mon habit avec quoy je les frotte...

D. JUAN.

Vaillance à part, dy moy ? comment m'as-tu treuvé ?

PHILIPIN.

Monsieur, je suis sorty par un vieux mur crevé [4],
Au hazard de gaster mes habits magnifiques ;
J'ay fait cent mille tours par des chemins obliques,
J'allois tantost à gauche, et puis tantost à droit,
Et n'esperant plus rien, je me suis trouvé droit
Au pied de ce grand Chesne, au carrefour des routes,
J'ay pris celle des Pins toûjours dedans mes doutes,
De voir où je pourrois enfin vous attraper,
Et principalement où je pourrois souper,
Quand par bonheur j'ay veu ce malheureux Village
Où je vous ay trouvé si remis, et si sage [5] :
Les Dieux en soient loüez, mais dites-moy comment
Je vous ay rencontré si fortuitement ;
Au moins si ce n'est pas, Monsieur, faire une offense,
Que de valet à Maistre entrer en conference.

1. En me comportant comme trente mille diables.
2. Ces fanfaronnades de Philipin sont à peine indiquées dans le texte de Dorimon, cf. v. 709.
3. Cette exclamation ironique de Dom Juan répond au dernier mot de Philipin : « Ecoutez ». Après le récit de ses exploits imaginaires, le valet, entendant un bruit, est saisi de peur. Pour le mot « pagnotte », voir au *Lexique*.
4. Cf. Dorimon, v. 703.
5. Le texte de de Villiers développe dans ce passage le v. 704 du texte de *Dorimon*.

D. JUAN.

Le Bourgeois n'estant point encores adverty,
Je suis sous tes habits facilement sorty [1];
Et sçachant qu'apres moy l'on se mettoit en queste,
J'ay choisi ce Hameau pour plus seure retraite;
Certain que les Prevosts cherchans en mille endroits
Me croiront moins icy qu'en l'epaisseur du Bois.

PHILIPIN.

Mais à present, Monsieur, que pretendez-vous faire?

D. JUAN.

Je veux voir, si je puis, l'un et l'autre Hémisphere;
Je veux chercher la guerre aux païs étrangers,
Je veux abandonner ces mouvemens legers
Qui m'ont fait jusqu'icy l'horreur de tout le monde,
Et par une valeur à nulle autre seconde,
Je veux par l'avenir reparer le passé [2].

PHILIPIN.

O le saint homme! ô Ciel! *quiescat in pace.*

D. JUAN.

Oüy, je veux éloigner cette maudite terre
Où je me voy toûjours menacé du Tonnerre;
Peut-estre qu'en quittant ce païs malheureux,
Nous trouverons ailleurs des destins plus heureux.

PHILIPIN.

Que ferez-vous tout seul?

D. JUAN.

Je veux que tu me suives.

1. Cf. Dorimon, v. 675-676.
2. Chez Dorimon, Dom Jouan manifeste aussi l'intention de changer de pays, cf. v. 720 et suiv.; mais il n'exprime pas le désir de changer de vie et de faire oublier son passé.

PHILIPIN.

Moy ?

D. JUAN.

Toy sans contester.

PHILIPIN.

Ah ! pointures trop vives !
Moy ! quitter mon païs, et mes pauvres parens [1] !
Si j'avois comme vous fait cent maux diferens,
Des-honoré la Sœur, assassiné le frere,
Renversé les Autels, et fait mourir mon Pere [2]...

D. JUAN.

Mon Pere !

PHILIPIN.

Oüy, vostre Pere, il est mort.

D. JUAN.

Que dis-tu ?

PHILIPIN.

Accablé de douleurs, et l'esprit abbatu,
De vos crimes frequens dont il mouroit de honte [3],
Il est allé devant là bas en rendre conte [4].

D. JUAN.

Comment ! Mon Pere est mort ! à ce coup je connoy
Que le Ciel et l'Enfer sont liguez contre moy [5] :
Mais tu m'as bien long-temps caché cette nouvelle.

1. Cf. Dorimon, v. 724.
2. Dans Cicognini (I, 7), Passarino, forcé aussi par son maître de changer de pays, s'y refuse et se plaint d'être obligé de payer les fredaines de Don Juan. — La façon dont Briguelle annonce à Dom Jouan la mort de son père est un peu différente, cf. Dorimon, v. 740 et suiv.
3. Je supprimerais volontiers la virgule entre « abbatu » et « de vos crimes ».
4. Cf. Dorimon, v. 769-772.
5. Cf. Dorimon, v. 753-760.

PHILIPIN.

Ce malheureux Prevost, et toute sa sequelle,
Qu'à tous moments je croy me tenir au colet,
M'ont fait en ce moment oublier mon rolet.

D. JUAN.

D'où le sçais-tu ?

PHILIPIN.

De gens qui passoient par la Ville [1].
On n'a pû luy donner de secours qu'inutile,
Disoient-ils assez haut, les crimes de son Fils
L'ont tellement saisi, l'ont tellement surpris,
Que succombant aux maux qu'a commis cet infame,
Au milieu de ses gens il vient de rendre l'ame ;
Or comme je sçay bien que par tout recherchant
On n'en sçauroit jamais trouver un si meschant,
Si les crimes d'un Fils ont fait mourir un Pere,
Il faut que ce soit vous, ou je resve, Compere.

D. JUAN.

Ne m'importune plus ; et bien, mon Pere est mort,
Voyons ce que de nous ordonnera le Sort
Et si d'autres climats nous seront plus prosperes.
Philipin, un Vaisseau, viste, et ne tarde gueres [2].

PHILIPIN.

Pour vous tout seul ?

D. JUAN.

Non, fat, je vous ay déjà dit
Que vous...

PHILIPIN.

Les Matelots nous feront-ils crédit ?

1. *Cf. Dorimon*, v. 745-748.
2. *Cf. Dorimon*, v. 720-721.

Car d'argent, pour celuy qui tient cours dans le monde,
La piece dessus vous, sans doute, la plus ronde,
C'est comme qui diroit [1]...

D. JUAN.

Effronté, que dis-tu ?

PHILIPIN.

C'est comme qui diroit...

D. JUAN.

Et bien.

PHILIPIN.

Lanturelu.

D. JUAN.

Tu ne sçais pas encor ce qui me reste, approche [2].

PHILIPIN.

Auriez-vous bien coulé quelques joyaux en poche ?
Pour comble de loüange, et de gloire, et d'honneur,
Il ne vous reste plus que d'estre bon Voleur [3].

D. JUAN.

Va, nous aurons et bien, et disgrace commune.

PHILIPIN.

Je vay donc voir au Port si je feray fortune,
Et si je trouveray quelques bons Matelots
Qui nous puissent bien-tost abysmer sous les flots ;
Mais que voy-je sortir de cette Grotte obscure ?

1. Cf. Dorimon, v. 732-734. — Philipin est plus ironique ici et plus plaisant à travers son embarras.
2. Cf. Dorimon, v. 735.
3. L'indication sera retenue par Rosimond et d'autres à sa suite. — Cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. v et VII.

SCENE III.

UN PELERIN, D. JUAN, PHILIPIN [1].

D. JUAN.

Arreste, Philipin.

PHILIPIN.

O l'étrange avanture !

D. JUAN.

Quel homme vient icy me couper le chemin [2] ?

PHILIPIN.

Vous voilà bien troublé, c'est..

D. JUAN.

C'est ?

PHILIPIN.

Un Pelerin [3].

D. JUAN.

En l'estat où je suis chacun me fait ombrage,
Avance, et va le voir si tu peux au visage.
Je roule dans l'esprit un dessein, Philipin.

PHILIPIN.

Monsieur.

D. JUAN.

Il faut avoir l'habit du Pelerin [4].

PHILIPIN.

O Diable-zot, Monsieur, croyez-vous que cet homme...

1. Cf. Dorimon, A. III, 2e partie de la sc. 2.
2. Cf. Dorimon, v. 808, 1re partie.
3. Cf. Dorimon, v. 808, 2e partie.
4. *Cf. Dorimon,* v. 817.

D. JUAN.

Tu repliques toûjours, à la fin je t'assomme,
Tes contestations te vaudront mille coups.

PHILIPIN.

Mais aussi tant d'habits, à quoy donc pensez-vous ?
Je n'ay point encor veu de telles incartades,
Vous feriez bien vous seul cinq ou six mascarades ;
L'habit d'un Pelerin, l'habit de son Valet [1],
Et tout cela pourquoy ? pour aller au gibet.

D. JUAN.

Oste-toy; ce maraut ne sert qu'à m'interrompre.

PHILIPIN.

Il aura, que je croy, grand peine à le corrompre.

D. JUAN.

Le Ciel veüille donner le repos à vos jours.

LE PELERIN.

Le Ciel d'un œil benin vous regarde toûjours.

D. JUAN.

Que faites-vous ainsi dans cette Forest sombre [2] ?

LE PELERIN.

De mesme que le corps est suivy de son ombre,
Je suy, par des sentiers que me prescrit le Sort,
L'infallible chemin qui nous mene à la mort.

PHILIPIN.

Que parle-t'il de mort ? est-ce qu'il vous annonce
Que vous serez pendu ?

1. Cf. Dorimon, v. 818-820. Mais les plaisanteries de Briguelle sont très différentes.
2. Cf. Dorimon, v. 811.

D. JUAN.

Non, attens sa réponse.

PHILIPIN.

Ah ! point de répondant [1], quand il est question
De grimper au gibet, jamais de caution.

D. JUAN.

Vous avez en ces lieux beaucoup d'inquietude ?

LE PELERIN.

Tant s'en faut, le repos regne en ma solitude,
J'y savoure à longs traits les biens délicieux
Que verse à pleines mains la clemence des Cieux ;
Eloigné de la Cour, du bruit et des tempestes,
Je converse souvent avec de simples bestes,
En qui je voy cent fois plus de raisonnement
Qu'aux hommes élevez trop délicatement.
J'y connoy des instincts, j'y voy des connoissances
Que leur ont influé les celestes Puissances,
Et dont ces animaux sçavent mieux profiter
Qu'un tas de réprouvez qu'il faudroit détester.
O honte de ce siecle ! ô sources infinies
D'abominations ! vous souffrez des impies,
Vous souffrez des meurtriers, vous souffrez des brutaux
S'élever tous les jours par des crimes nouveaux,
Et vous n'employez pas les carreaux de la foudre
Pour punir ces pervers, et les reduire en poudre [2].

PHILIPIN.

Remettez à demain la Prédication,
Car aujourd'huy mon Maistre est sans devotion [3].

1. Philipin fait ici un jeu de mots.
2. Ce long discours du pèlerin n'est pas chez Dorimon.
3. Philipin continue à être plus ironique, à avoir plus de verve et parfois même plus d'esprit que le Briguelle de Dorimon.

LE PELERIN.

Apprenez, esprit foible, et remply d'ignorance,
Que vostre Maistre et vous estes sous la puissance
Des Dieux, justes vengeurs, qui sçauront bien punir
Et vos crimes passez, et ceux de l'avenir.
Peut-estre approchez vous de ce moment funeste [1].

D. JUAN.

Bon homme, une autrefois vous nous direz le reste,
Contentez seulement ma curiosité.

LE PELERIN.

Si c'est pour éclaircir quelque difficulté,
Je suis trop ignorant en semblables matieres,
C'est au Ciel qu'il en faut adresser les prieres.

D. JUAN.

Non, c'est qu'en un dessein où le Ciel me conduit [2]
J'ay necessairement besoin de vostre habit [3].

LE PELERIN.

Mon habit ? songez-vous à ce que vous me dites ?

D. JUAN.

Sans employer le temps en de vaines redites,
J'en ay besoin, vous dis-je, et quoy que vous fissiez,
Vous me fâcheriez fort, si vous me refusiez.

LE PELERIN.

Mon habit, quoy que fasse icy vostre industrie,
Ne se depoüillera jamais qu'avec ma vie [4].

1. Ces admonestations ne sont pas chez Dorimon. Toute la scène est ici beaucoup plus développée.
2. Dom Juan pour la première fois commence à jouer au dévot personnage. C'est le germe de l'hypocrisie qui se développera plus tard. Cf. aussi, un peu plus haut, le v. 825.
3. Cf. Dorimon, v. 823.
4. Cf. Dorimon, v. 830, 2e partie.

D. Juan.

Songez que je vous l'ay demandé par douceur,
Qu'en ce moment j'en veux estre le possesseur,
Et qu'il n'est rien pour luy que je ne vous octroye [1].

Le Pelerin.

Monsieur, vous perdez temps, car par aucune voye
Vous ne pourrez tenter, ny le cœur, ny les yeux
D'un homme qui ne craint que le courroux des Dieux [2].

D. Juan.

Ah! c'est trop raisonner, et vostre resistance...

Le Pelerin.

Quoy! vous me l'osteriez avecques violence [3] ?

Philipin.

Il s'en va son épée en vostre sang soüiller :
Ah! ne le tuez pas, il se va dépoüiller [4].

D. Juan.

Viste donc, autrement...

Philipin.

Dépeschez-vous, bon homme,
Vous en aurez, sans doute, une notable somme [5],
Mon Maistre est liberal.

Le Pelerin.

Non, non, l'argent, ny l'or,
Ne m'ont jamais tenté [6].

1. Cf. Dorimon, v. 828.
2. Noter la contradiction entre la condition du pèlerin et son paganisme.
3. Cf. Dorimon, v. 829.
4. Dans certains *Puppenspiele*, Don Juan tue en effet le pèlerin.
5. Chez Dorimon, c'est Dom Jouan lui-même qui offre au pèlerin de lui payer son vêtement, cf. v. 831.
6. *Cf. Dorimon*, v. 833-835.

D. JUAN.

Vous resistez encor ?
Je vous donne le mien.

LE PELERIN.

Mais il m'est inutile.

D. JUAN.

Je suis las de vous voir faire le difficile;
Que sert de contester? car enfin je le veux [1].

PHILIPIN.

Mon pauvre Pelerin, répondez à ses vœux,
Au nom de Jupiter.

LE PELERIN.

Souffres-tu qu'on t'affronte [2] ?
Entrons dans cette Grotte [3] où j'auray moins de honte.

D. JUAN.

Vien prendre mon épée, et t'en va promptement
Aussi-tost que j'auray changé d'habillement.

PHILIPIN.

Je vous attens au Port avec beaucoup de joye.
Quels rubans vous faut-il pour une petite-oye ?
Pour cet habit de mode il en faut des plus beaux.

D. JUAN.

Je te chamarreray le tien des plus nouveaux [4].

PHILIPIN.

Qui, je croy, n'auront pas cousté beaucoup à faire;
Mais par la teste-bleu, si j'estois à refaire,

1. Cf. Dorimon, v. 837.
2. Le pèlerin s'adresse à Jupiter : « Souffres-tu qu'on te brave! »
3. Chez Dorimon, Dom Jouan invite le pèlerin à aller changer de vêtements sous un ormeau (v. 838).
4. En te donnant des coups de bâton.

Je m'empescherois bien de servir de Valet
Au plus meschant... Mais las ! ce n'est pas encor fai [1].
Qui diable vient icy ? fuyons, peur de surprise.

SCENE IV.

D. Philippe [2].

Dans la juste fureur dont mon ame est surprise,
Je cherche vagabond, et cours de tous costez,
Sans pouvoir voir la fin de mes perplexitez.
Le Ciel dans mes erreurs, et ma peine soufferte,
Me cache l'assassin qui m'anime à sa perte,
Et me fait, en voyant mon dessein traversé,
Douter qui de nous deux l'a le plus offensé.
Quoy ! vous pouvez souffrir icy des parricides !
Des lâches assassins ? des cruels homicides ?
Helas ! je m'extravague en ma juste douleur.
Non, les Dieux en cecy n'y meslent rien du leur,
Et s'ils ne l'ont déja puny de tous ses crimes,
C'est qu'ils l'ont reservé pour les plus creux abismes,
Pour le faire souffrir, le faire déchirer,
Luy faire mille morts, au lieu d'une endurer.
Pardonnez, justes Dieux, dans ma douleur extréme,
Si j'ose m'emporter et sortir de moy-méme,
Et si je vous demande, en suivant mon dessein,
Qu'il vous plaise punir ce traistre par ma main [3].

910. d'eux P et A.

1. Cf. Dorimon, v. 842-844. Il y a bien « fai » dans l'édition de Sercy, sans doute par suite d'un accident de tirage.
2. Cf. Dorimon, III, 3.
3. Chez Dorimon, bien que les sentiments exprimés par Dom Philippe soient de même nature, l'expression en est moins violente. Dom Philippe n'incrimine pas le ciel ; il a plus de confiance dans le résultat *de sa poursuite*. Certains vers se ressemblent d'assez près : cf. Dorimon, *v. 846, et de* Villiers, 904 et 905 ; Dorimon, 860, et de Villiers, 922 ; *Dorimon, 862* et 863, et de Villiers, 907 et 908.

SCENE V.

D. JUAN, D. PHILIPE [1].

D. JUAN.

Enfin sous cet habit on ne me peut connoistre;
Mais voy-je pas là bas Dom Philippe paroistre ?
Oüy, c'est mon ennemy[2].

D. PHILIPPE.

Je vois un Pelerin [3].
Mon amy, pourriez-vous me montrer le chemin ?

D. JUAN.

Où voulez-vous aller ? Me voilà sans épée [4],
Et je connoy par là mon attente trompée ;
Déguisons nostre voix le mieux que nous pourrons [5].

D. PHILIPPE.

Vous estes Pelerin ?

D. JUAN.

Oüy, grace aux Dieux tous bons.

D. PHILIPPE.

Demeurez-vous toûjours en ce lieu ?

D. JUAN.

D'ordinaire.

Scene V. P et A ont par erreur « scène III ».

1. Cf. Dorimon, III, 4.
2. Cf. Dorimon, v. 871, 1re parrie.
3. Cf. Dorimon, v. 873, 1re partie.
4. Cf. Dorimon, v. 872.
5. Cf. Dorimon, v. 879.

D. PHILIPPE.

Ne voyagez-vous point [1] ?

D. JUAN.

Quand je ne sçay que faire.

D. PHILIPPE.

Vous vous accordez mal, courir et demeurer !

D. JUAN.

Je cherche le repos, quand je suis las d'errer.

D. PHILIPPE.

Vous visite-t'on pas quelquefois ? les visites
A des gens retirez ne sont pas interdites.

D. JUAN.

Non, Monsieur.

D. PHILIPPE.

Parmy ceux qui vous sont venu voir,
S'est-il point presenté le matin, ou le soir,
Un jeune homme, à peu pres...

D. JUAN.

Non, en ma conscience.

D. PHILIPPE.

Je n'ay pas achevé, donnez-vous patience ;
Un jeune homme à peu pres de mon port, de mon air [2],
Et de teint...

D. JUAN.

Non, Monsieur.

D. PHILIPPE.

Mais laissez-moy parler.

1. *Cf. Dorimon*, v. 889.
2. *Cf. Dorimon*, v. 888 et 891.

D. JUAN.

C'est sans vous arrester, que je n'ay veu personne [1] :
Il faut répondre peu, de peur qu'il me soupçonne.

D. PHILIPPE.

Quoy ! je courray toûjours, et sans tréve, et sans fin ?
Je ne pourray jamais rencontrer l'assassin
Que mon malheur soustrait à ma juste colere !
Quoy ! les pleurs d'une Fille ; et quoy ! la mort d'un Pere
Restera sans vengeance ! ah ! ne permettez pas
Destins, que l'assassin évite le trépas [2] ;
Je doy cette victime à ma chere Amarille.

D. JUAN.

Vous en eussiez plutost eu nouvelle à la Ville.

D. PHILIPPE.

Le traistre en est sorty, mais qu'il soit asseuré
Avant la fin du jour, que je me vengeray [3].

D. JUAN.

Vous sçavez que les Dieux defendent la vengeance ;
Mais pour en obtenir une entiere assistance,
Il les faut supplier avec humilité
De donner à nos vœux ce qu'ils ont souhaité [4].

D. PHILIPPE.

Ah ! je les en supplie, et de toute mon ame,
Grands Dieux, si dans mes mains vo' remettez l'infame...

D. JUAN.

Monsieur, pardonnez-moy, si je vous interromps ;

1. Cf. Dorimon, v. 893.
2. Cf. Dorimon, v. 896-898 et 900-902. Si l'idée est la même dans les deux textes, l'expression est très différente.
3. Cf. Dorimon, v. 914.
4. Cf. Dorimon, v. 921-928. — L'hypocrisie de Dom Juan va s'accentuant.

Icy vos mouvemens, sans doute, sont trop prompts,
Et vous priez les Dieux avec une indécence
Qui les choque sans doute, et leur fait une offence :
Il les faut supplier avec humilité,
Et ne prier jamais les armes au costé.
Posez les [1].

D. PHILIPPE.

De bon cœur, mon Pere, et je proteste
De répandre plutost tout le sang qui me reste,
De n'en porter jamais, si je ne suis vengé.
Faites-moy donc, grands Dieux...

D. JUAN.

Détestable enragé,
Qui viens de guet à pend assassiner un homme,
Regarde qui je suis, apprens comme on me nomme [2].
Je suis ce Dom Juan que tu cherches par tout,
Pour qui tu vas courant de l'un à l'autre bout;
Je ne me suis caché qu'à dessein de surprendre
Ce fer dont je sçauray maintenant me defendre,
Et dont je t'osterois la vie en ce moment,
Si je n'estois poussé par quelque mouvement
D'en remettre l'effet [3]...

D. PHILIPPE.

Assassin, traistre, infame,
Quoy ! je te trouverois, et sans t'arracher l'âme [4];
Scelerat, parricide, effronté, suborneur,
Il faut que de ces mains...

1. Cf. Dorimon, v. 937-941.
2. Cf., pour ces trois derniers vers, Dorimon, v. 943-945.
3. Cf. Dorimon, v. 950.
4. *Cf. Dorimon*, v. 951, 1re partie.

D. JUAN.

C'est trop, beau harangueur:
Malgré les sentiments d'une injuste colere [1],
Va dedans les Enfers rejoindre ton Beaupere [2].

D. PHILIPPE.

A l'aide, mes amis, au secours, je suis mort;
Adorable Amarille, helas ! plaignez mon sort.

FIN DU TROISIEME ACTE.

1. Vers obscur: « Quoique les sentiments que tu exprimes soient l'effet d'une injuste colère, et qu'à ce titre je puisse les excuser... »

2. Cf. Corneille, *Horace*, IV, 6 :

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

La pièce de de Villiers diffère ici de celle de Dorimon. Chez ce dernier, Dom Jouan, après avoir menacé Dom Philippe, l'épargne finalement. Cette différence a une répercussion sur la suite des événements: dans la version de Dorimon, Dom Philippe épouse Amarille, et la pièce finit ainsi en comédie. De Villiers a fait son héros plus féroce encore que celui de Dorimon. Mais cette férocité se double ici de lâcheté : Dom Juan frappe un adversaire sans défense, qu'il a lui-même désarmé par des moyens hypocrites. Cette lâcheté n'est pas conforme au caractère du héros, chez qui la bravoure et un certain sentiment chevaleresque de l'honneur doivent subsister comme la dernière trace des vertus de sa race. Molière l'a bien compris ; son Don Juan est brave et généreux : loin de frapper l'ennemi désarmé, il lui prête le secours de son bras contre des brigands qui l'attaquent.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILEMON, MACETTE [1].

PHILEMON.

Non, non, je ne puis pas croire que de mon âge
On ait jamais parlé d'un semblable naufrage :
Les pauvres malheureux ! sçavez-vous bien comment
Ils ont gagné le bord si favorablement ?
J'ay pris l'un sur un ais qui respiroit à peine,
L'autre embrassoit à force un morceau de l'antenne,
A laquelle tenoit un petit bout du mats ;
Aussi-tost mis à terre, ah miserable ! helas !
A dit le plus petit [2], Dieux ! quelle barbarie !
J'avois tant beu de vin sans eau toute ma vie,
Et si prest de finir par un cruel destin,
Faut-il tant boire d'eau sans y mettre de vin [3] ?

MACETTE.

L'autre à qui le malheur semble encore plus rude,
Témoigne, sans mentir, beaucoup d'inquietude ;
En sechant ses habits, il lâche des propos
Qui marquent que l'esprit n'est pas bien en repos ;

1. Ce dialogue n'est pas dans la pièce de Dorimon. Il remplace le monologue d'Amarante inspiré du monologue de Tisbea et de celui de Rosalba. Les deux pièces, qui, jusqu'ici, se suivent scène par scène, offrent désormais quelques différences.

2. Philipin. Dans les scénarii, le valet se fait passer pour le frère cadet de Don Juan. Dans un scénario extrait du *Convitato* de Perrucci, il appelle Don Juan « Don Giovanni grosso », et lui-même « Don Giovannino ».

3. *Cf. Dorimon*, v. 1044 et la note; cf. aussi le scénario.

Quoy ! faudra-t'il encor que les Dieux et les Hommes
Me viennent accabler dans les lieux où nous sommes,
Disoit-il [1] ?

PHILEMON.

En effet, depuis un certain temps
On y voit arriver d'étranges accidens,
Un certain Dom Juan, d'une injuste colere,
A tué depuis peu nostre Seigneur Dom Pierre ;
Et comme c'est icy son plus proche Chasteau,
On a fait ériger en ce lieu son Tombeau [2],
Où l'on a fait graver dessus sa sepulture
L'ouvrage le plus beau qui soit en la Nature;
Sa Fille, et son Amant, sont icy dés hyer,
Qui font chercher par tout l'execrable meurtrier ;
Et s'il est attrapé, malgré son industrie,
Il mourra que je pense en bonne compagnie.

MACETTE.

Cela n'est pas nouveau, chacun le sçait assez ;
Allons voir si nos gens sont secs et délassez;
Les voilà bien changez qui viennent ce me semble.

1. Chez Molière, comme chez de Villiers, le récit du naufrage est fait par le paysan qui a sauvé les naufragés. (Cf. Molière, II, 1.)

2. Chez Tirso, le tombeau du commandeur est dans une chapelle d'une église de Séville (III, 10). De même chez Cicognini (III, 2). Chez Dorimon, le tombeau est dans un bois (IV, 8). De même chez Molière : « Quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ? » (III, 5).

SCENE II.

D. JUAN, PHILIPIN [1].

D. JUAN.

Mon Hoste, laissez nous un peu parler ensemble.

PHILEMON.

Volontiers, aussi bien il faut que j'aille exprés
Sçavoir pour le Festin si tous nos gens sont prests.

D. JUAN.

Sauvé de la tempeste, échappé du naufrage,
Sorty de mille écueils au plus fort de l'orage,
Je viens, l'esprit remis, en ces aimables lieux
Rendre grace humblement à la bonté des Dieux.

PHILIPIN.

Echappé du naufrage au fort de la tempeste,
Sauvé dessus un mats qui m'a cassé la teste,
O beaux lieux, où la Mer m'a voulu décharger,
Ne trouveray-je point quelque chose à manger [2] ?

D. JUAN.

Tay-toy.

PHILIPIN.

Pourquoy, Monsieur ?

D. JUAN.

Gourmand insatiable.

1. Cf. Dorimon, IV, 2.
2. Noter la symétrie des huit vers, les quatre premiers vers exprimant des sentiments sérieux, que les quatre autres reprennent sur un ton comique.

PHILIPIN.

Ne me verray-je point encore un coup à table ?

D. JUAN.

Je voudrois que la Mer t'eust tantost confondu.

PHILIPIN.

Nous pouvons bien manger, nous avons assez bû [1];
A quoy tant de discours ? la tempeste est passée.

D. JUAN.

Helas ! j'en tremble encore à la seule pensée;
Voir des gouffres affreux prests à nous abysmer,
Voir dans le mesme temps des montagnes de Mer,
Voir tomber dessus nous des vagues effroyables,
Voir les Cieux entr'ouvers, des feux épouvantables,
Voir éclater la foudre, oüir mugir les flots,
Voir la mort sur le front de tous les Matelots,
Voir cette impitoyable errer de bande en bande,
La voir faucher par tout, et par tout qui commande ;
Enfin voir tout périr dans ces tristes momens
Par la guerre allumée entre les Elemens,
Et seuls s'en garentir par la bonté Celeste,
Et s'en railler apres, t'en doit-on pas de reste ?

PHILIPIN.

Tant s'en faut, je rends grace à la bonté des flots
De m'avoir mis icy sain et sauf : A propos,
Avez-vous jamais mieux sauté de vostre vie ?
Dites-moy, songiez-vous à Cloris ? à Sylvie ?
A Diane ? à Philis ?

D. JUAN.

Non, tres-asseurement.

1. Cf. Dorimon, v. 1084.

PHILIPIN.

Ma foy, ny moy non plus; mais dites-moy comment
Vous nommez ce Monsieur ?

D. JUAN.

Qui ?

PHILIPIN.

Celuy qui préside
Avec sa grande barbe, à l'Element liquide ?

D. JUAN.

C'est Neptune.

PHILIPIN.

Neptune ! Et tous ces Mirmidons
Qui cornent devant luy, qui sont-ils ?

D. JUAN.

Des Tritons.

PHILIPIN.

La peste les étouffe avec leur cornemuse !
Ils m'ont fait enrager; mais si je ne m'abuse,
Ces petits fripons là sçavent tres-bien nager :
Ils vont comme sur terre au milieu du danger.

D. JUAN.

Ha, vous en scavez plus que vous n'en voulez dire,
Vous faites l'ignorant.

PHILIPIN.

Encor faut-il bien rire,
Puis que nous n'avons plus à craindre le péril.

D. JUAN.

Tu te feras frotter avecque ton babil.

PHILIPIN.

Jeûner en bien servant, faire le diable à quatre,
Et puis apres cela me menacer à battre !

D. JUAN.

C'est qu'à n'en point mentir tu te rends importun.

PHILIPIN.

Servir bien, servir mal, tout cela n'est donc qu'un ?

D. JUAN.

Donne-moy, je te prie, un peu de patience.

PHILIPIN.

Vous m'en priez.

D. JUAN.

Je veux t'ouvrir ma conscience,
Te dire ma pensée en trois ou quatre mots,
Le péril que je viens de courir sur les flots,
Me donne dans le cœur un repentir extréme,
Car par là je voy bien que la Bonté supréme,
Loin de m'exterminer, me veut tendre la main :
Travaillons, travaillons, sans attendre à demain [1],
Profitons de ces mots les derniers de mon Pere,
Forçons, forçons le Ciel à nous estre prospere,
Et par des actions qui n'ayent rien de brutal,
Faisons un peu de bien apres beaucoup de mal [2].

PHILIPIN.

Le voila repentant, tout de bon.

1. Cf. plus haut, v. 254.
2. Cf., pour les sentiments ici exprimés, Dorimon, v. 1061-1074, 1096-1100, 1103-1108. Ce repentir sincère de Dom Juan est chose nouvelle et vraiment originale. L'auteur ne l'a imaginé qu'en vue du revirement soudain qui va se produire à la vue de la première femme rencontrée.

D. Juan.

Oüy, mon ame
Ne concevra jamais d'illegitime flâme :
Et je veux desormais que les Cieux ennemis
Me puissent écrazer...

Philipin.

S'il ne fait encor pis.

D. Juan.

Que dis-tu ?

Philipin.

Rien du tout, seulement j'examine
Le souverain pouvoir de la Bonté Divine,
Qui de Diable vous fait Ange en un seul moment,
Et qui produit en vous un si prompt changement.

D. Juan.

Ce sont des coups du Ciel qu'on ne sçauroit comprendre;
Rentrons, j'entens du bruit.

Philipin.

Allons nous faire pendre.

SCENE III [1].

Philemon, Philipin, D. Juan.

Philemon.

Monsieur, le just'au corps que vous avez laissé...

Philipin.

Nostre Hoste, qu'avez-vous ? vous estes bien pressé !

1. *Cette scène* n'est pas dans la pièce de Dorimon.

PHILEMON.

Est tout sec, vous pouvez le vestir tout à l'heure.

PHILIPIN.

Mon Castor l'est aussi ?

PHILEMON.

Tout est bien, ou je meure.

PHILIPIN.

Rentrons en cet estat [1], ne nous laissons pas voir.

SCENE IV [2].

BELINDE, ORIANE.

Ma Mere, sans mentir, presse trop mon devoir.

ORIANE.

Mais l'on en pense mal.

BELINDE.

Où je suis sans offense,
Il m'importe fort peu de ce que l'on en pense :
Hé bien ! j'aime Damon, et Damon m'aime aussi,
Une Mere doit-elle en prendre du soucy ?
J'en use comme il faut ; il n'a point sur mon ame
Le credit de m'avoir fait répondre à sa flâme;
Je regle mes desirs, et je ne sçay comment
On a pû deviner qu'il estoit mon Amant.

1. Je mettrais volontiers la virgule après « rentrons ».

2. Cette scène est nouvelle. Toutefois les sentiments exprimés par la bergère Belinde sur son désir de se marier, sur les obstacles qu'elle rencontre auprès de sa mère, rappellent les sentiments exprimés par la bergère Amarante (Dorimon, IV, 1).

Ces fades amours de bergers qui remplacent les scènes plus réalistes des paysans de Cicognini, ralentissent péniblement l'action. Dorimon les a, avec raison, abrégées.

ORIANE.

Il est je ne sçay quoy dans l'amoureux mystere
Qui se découvre assez, bien qu'on tâche à le taire ;
Ma Mere me disoit un soir aupres du feu
Que l'amour ne peut pas se cacher, ou bien peu ;
Que l'Amant bien souvent, lors que moins il y pense,
N'est pas avec soy-mesme en bonne intelligence ;
Tout le trahit, on voit en luy des mouvemens
Qui ne s'accordent pas avec ses sentimens ;
Il paroist interdit, ses discours sont sans suite,
Tout ce qu'il fait paroist sans ordre, et sans conduite :
On le surprend souvent sur des yeux radoucis,
On luy voit des langueurs, on luy voit des soucis,
On voit couler des pleurs, il est mélancolique,
Tout objet luy déplaist, hors celuy qui le pique ;
Mais dés qu'il peut aussi le voir, et luy parler,
Soûpirs, pleurs, et soucis, s'évaporent en l'air ;
Il n'en paroist pas un, et son cœur, ce luy semble,
Pâme d'aise et d'amour autant qu'ils sont ensemble ;
Il voudroit expirer dans ce ravissement.
Voila, ma chere Sœur, ce qu'on dit de l'Amant ;
Et si l'on tient encor pour verité constante,
Que l'Amant est beaucoup moins touché que l'Amante.

BELINDE.

Ma Compagne, vrayment, à vous oüir parler,
A si bien de l'amour les signes étaler,
En deduire si bien toutes les circonstances,
Vous en devez avoir de grandes connoissances.

ORIANE.

Point, ce que j'en ay dit n'est qu'un discours en l'air.

BELINDE.

Sans doute vous aimez.

ORIANE.

Qui ? moy ? plustost brûler.

BELINDE.

Mais de quel feu ?

ORIANE.

Du Ciel.

BELINDE.

Mais de celuy d'Evandre.

ORIANE.

C'est donc un feu caché dessous beaucoup de cendre.

BELINDE.

Il est vray, car il est discret au dernier poinct.

ORIANE.

Parlez plus clairement, je ne vous entends point.

BELINDE.

Quoy ! vostre ame d'amour n'est pas préoccupée ?

ORIANE.

Pour Evandre ! ah ma Sœur !

BELINDE.

M'auroit-on bien dupée ?
Et me prendroit-on bien pour un tymbre feslé,
A laisser échaper ce qu'on m'a révelé ?

ORIANE.

Non, non, ma Sœur, croyez que pour l'amour d'Evandre
Je ne m'empresseray jamais à m'en defendre ;
Mais pour n'abuser pas ny du temps, ny de vous,
Il ne sçauroit jamais devenir mon Epoux.

BELINDE.

C'est donc que vos parens y mettent quelque obstacle ?

ORIANE.

C'est que pour les fléchir il faudroit un miracle.

BELINDE.

Quoy ! vous faites la fine ! ah vrayment ! vous verrez
Jusqu'où va ma colere, et vous l'éprouverez.
A vous que je croyois la meilleure du monde,
A vous pour qui mon ame ouverte, et sans seconde,
N'avoit rien de secret, ny rien de reservé,
A qui j'ay dit d'abord ce qui m'a captivé,
Vous cachez vostre cœur [1] !

ORIANE.

Ah ma chere Compagne !
Parmy le déplaisir qui toûjours m'accompagne,
Je suis inconsolable, un Pere est contre moy,
Un que je n'aime point me veut faire la loy,
Et je me voy reduite à ce malheur extréme
De haïr tout le monde, et me haïr moy-méme

BELINDE.

Vostre œil frippon le [2] porte à cette extremité.

ORIANE.

Non, non, pour luy mon œil n'a que de la fierté ;
Mais parce qu'il est riche, et qu'il a force terre,
Il faut que je me livre une immortelle guerre,
Que je sois malheureuse, et me sacrifier
Pour les plaisirs d'un sot qui se veut marier.
Non, je n'en feray rien.

BELINDE.

Helas ! ma chere amie,

1. Le galimatias est ici digne de Dorimon : « Vous cachez votre *cœur à vous...* » pour « vous me cachez votre cœur, vous que... »
2. « *Celui* que vous n'aimez point. »

On m'attache de mesme à mon antipathie ;
Et parce que Damis a sçeu gagner l'esprit
De ma Mere qui croit ce que ce fol luy dit,
Sans aucun contredit, sans aucune replique,
Il faut que je l'épouse.

ORIANE.

Ah ! pouvoir tyrannique !

BELINDE.

Damis est asseuré pour moy qu'il ne tient rien.

ORIANE.

J'en dis autant d'Orcas, et me ris de son bien.

BELINDE.

Changeons donc de discours ; Aminthe est mariée,
Je m'en vais au festin.

ORIANE.

Je n'en suis pas priée ;
Car je croy qu'aujourd'huy mon Tyran obtiendra
Ce qu'il veut de mon Pere, et qu'il m'épousera ;
Et je doy, malgré moy, consentir et promettre.

BELINDE.

Mon cher Damon me donne advis par cette Lettre
Qu'il espere bien-tost de flechir mes parens ;
Mais je voy peu d'espoir de vaincre nos Tyrans.

ORIANE.

Resserrons, j'apperçoy quelqu'un qui s'achemine.

BELINDE.

C'est un Monsieur fort brave, et de fort bonne mine.

SCENE V.

D. JUAN, PHILIPIN, BELINDE, ORIANE [1].

D. JUAN.

Oüy, mon cher Philipin, c'est un poinct arresté,
Je m'impose aujourd'huy cette necessité...

PHILIPIN.

Quelle necessité ?

D. JUAN.

De détester le vice,
De fuir la violence, abhorrer l'injustice ;
Et si la Beauté mesme osoit en cet instant
Venir se presenter à mon cœur repentant,
Tu verrois... tu verrois si les objets me tentent...
Mes Dieux ! quelles Beautez à mes yeux se presentent [2] ?

PHILIPIN.

Monsieur, songez-vous bien...

D. JUAN.

Tay-toy ; que fait ainsi
L'honneur de la Contrée ?

ORIANE.

O Dieux ! sortons d'icy.

D. JUAN.

Demeurez.

BELINDE.

Voulez-vous nous faire violence ?

1. Cf. Dorimon, IV, 3. Chez Dorimon, Dom Jouan ne s'adresse qu'à *une seule* bergère.

2. *Le* revirement et le contraste sont moins marqués dans le texte *de Dorimon.*

PHILIPIN.

Vous ne songez donc plus à vostre repentance[1] ?

D. JUAN.

Non, je veux contenter ma curiosité.

ORIANE.

Dépeschez ; nostre temps, Monsieur, est limité,
Il nous faut vistement retourner au Village.

D. JUAN.

Ah ! que facilement un pauvre cœur s'engage
A l'abord impréveu de si grandes beautez.

BELINDE.

Est-ce là tout, Monsieur ? ah ! vous nous en contez[2] ;
Allons, ne tardons pas en ce lieu davantage.

PHILIPIN.

Monsieur, les Matelots, les écueils, le naufrage ?...

D. JUAN.

Je n'ay jamais rien veu de si beau que tes yeux[3].

PHILIPIN.

Les vents...

D. JUAN.

Ah ! que les tiens ont des traits radieux[4] !

PHILIPIN.

La tempeste...

1. Cf. Dorimon, v. 1127.
2. Cf. Dorimon, v. 1131.
3. Cf. Dorimon, v. 1130.
4. Noter que Dom Juan courtise ici les deux bergères simultanément. Chez Molière, il est moins grossier et plus galant : il les courtise l'une après l'autre. Il en résulte une scène de jalousie dont la finesse comique laisse loin derrière elle la brutalité de la scène de de Villiers.

D. JUAN.

Ta taille est charmante au possible [1].

PHILIPIN.

Les tonnerres...

D. JUAN.

Pour toy je suis extrémement sensible.

PHILIPIN.

Les Elemens [2]...

D. JUAN.

Tay-toy, male-peste du sot [3] !

ORIANE.

Il vous en faut donc bien, Monsieur ?

D. JUAN.

Encore un mot.
Bergeres à mes yeux cent fois plus adorables....

PHILIPIN.

Est-ce craindre les Dieux, que d'adorer les Diables ?

D. JUAN.

Ah ! c'est trop, souviens-toy qu'un insolent discours
Fait de ce mesme jour le dernier de tes jours.

BELINDE.

Mais apres tout, Monsieur, que voulez-vous nous dire ?

D. JUAN.

Qu'il faut vous disposer à finir mon martire,

1. Cf. Dorimon, v. 1137.
2. Cette évocation des vents, de la tempête, des tonnerres, des éléments, faite par Philipin au commencement de chacun des vers adressés par Dom Juan aux bergères, est une invention plaisante de de Villiers. Elle ne se trouve pas chez Dorimon.
3. *Cf. Dorimon*, v. 1138, 2e partie.

A m'estre favorable, et dans ce mesme jour
Payer de vos faveurs mon véritable amour [1].

ORIANE.

Ah ! justes Dieux ! qu'entens-je ?

BELINDE.

Ah Ciel ! sois nous pros-
[pere.

ORIANE.

Evandre !

BELINDE.

Cher Damon !

ORIANE.

Au secours, mon cher Pere,
Tu n'obtiendras jamais ce que tu veux de moy.

PHILIPIN.

Tu seras donc bien fine ; ah Dieux ! Monsieur.

D. JUAN.

Et quoy ?

PHILIPIN.

J'entens du bruit.

D. JUAN.

Comment ! vous fuyez, rigoureuses !
Mais il faut contenter mes flâmes amoureuses [2].

1. C'est la première fois que Don Juan s'attaque ainsi et avec un pareil cynisme à deux femmes simultanément. Il faudra arriver à Shadwell pour trouver pis encore.

2. Dans cette scène, le texte de de Villiers diffère très sensiblement de la version de Dorimon. Celle-ci est directement inspirée de Tirso et de Cicognini : Dom Jouan, recueilli par une pêcheuse, l'enjôle et la séduit. Chez de Villiers, plus brutal, il tente de violer les deux bergères qu'il a rencontrées. Il est très probable que de Villiers imite ici de près le texte de Giliberto, tandis que Dorimon imite Cicognini.

PHILIPIN, seul.

Je ne sçay tantost plus de quel costé tourner.
Mais dois-je encor icy bien long-temps sejourner?
Le grand Diable à son col puisse emporter le Maistre ;
Sauvons-nous, aussi bien je voy quelqu'un paraistre,
Encor ne faut-il pas ainsi l'abandonner,
Comme il est prompt à battre, il l'est à pardonner.
La voicy de retour, la pauvrette éplorée,
Ne l'effarouchons point, elle est desesperée [1].

SCENE VI [2].

ORIANE, PHILIPIN.

ORIANE.

Ah ! ma chere Compagne ! ô Ciel trop rigoureux !
Tu méritois sans doute un destin plus heureux :
Helas ! où la treuver ? sa perte est asseurée,
Le malheureux qu'il est l'aura des-honorée;
Mais de peur de tomber dans des malheurs si grands,
Je vay me rasseurer aupres de mes parens ;
Là je ne craindray point que sa brutale envie
Attente à nostre honneur, non plus qu'à nostre vie [3].
Mais quel est ce Valet ? ah bons Dieux ! c'est celuy
De ce traistre qui m'a voulu perdre aujourd'huy [4].

1. Cf., pour ce monologue, Dorimon, IV, 4, très modifié.

2. De Villiers passe ici la scène des noces de village, IV, 5, de la version de Dorimon. — Cf., pour cet entretien entre Philipin et Oriane, l'entretien entre Briguelle et Amarante (Dorimon, IV, 6).

3. La situation est encore très différente chez Dorimon : Amarante revient, se lamentant d'avoir été séduite, puis abandonnée par Dom Jouan. Ici, la bergère gémit, non sur son infortune, mais sur celle de sa compagne.

4. *Cf. Dorimon*, v. 1238, 1re partie.

PHILIPIN.

Ne craignez rien.

ORIANE.

Helas !

PHILIPIN.

Vous avez peur, peut-estre ?
Allez, je ne suis pas si diable que mon Maistre,
Il s'en faut la moitié pour le moins.

ORIANE.

Laissez-nous.

PHILIPIN.

Hé ! qui diable vous tient ?

ORIANE.

Enfin que voulez-vous ?

PHILIPIN.

Moy, je veux compâtir à vos malheurs extrémes.

ORIANE.

Les pitoyables Dieux par leurs bontez suprémes...

PHILIPIN.

Ou bien je vay pleurer, ou bien ne pleurez pas.

ORIANE.

J'aimerois mieux souffrir mille fois le trépas.

PHILIPIN.

Mais qu'avez-vous donc fait de cette autre Bergere ?

ORIANE.

Ah ! je croy qu'à present elle se desespere,
Son cher Damon devoit l'épouser aujourd'huy ;

Mais sçachant son malheur il en mourra d'ennuy [1].

PHILIPIN.

La consolation de tous les miserables,
Comme dit le Proverbe, est d'avoir des semblables ;
Si cela n'est point faux, qu'elle seche ses pleurs,
D'autres ont eu par luy de semblables malheurs ;
J'en connoy plus de cent : Amarille, Cephise,
Violante, Marcelle, Amaranthe, Belise,
Lucrece qu'il surprit par un détour bien fin,
Ce n'est pas celle-là de Monseigneur Tarquin ;
Policrite [2], Aurelie, et la belle Joconde,
Dont l'œil sçait embrazer les cœurs de tout le monde ;
Pasithée [3], Auralinde [4], Orante [5] aux noirs sourcis,
Berénice, Arethuse, Aminthe, Anacarsis [6],
Nerinde, Doralis, Lucie au teint d'albâtre,
Qu'apres avoir surprise il battit comme plâtre :
Que vous diray-je encor ? Mélinte, Nitocris,
A qui cela cousta bien des pleurs, et des cris ;
Perrette la boiteuse, et Margot la camuse,
Qui se laissa tromper comme une pauvre buse [7] ;
Catin qui n'a qu'un œil, et la pauvre Alizon
Aussi belle, et du moins d'aussi bonne maison ;
Claude, Fanchon, Paquette, Anne, Laure, Isabelle,

1. De Villiers — ou son modèle — transforme en bergers de pastorale, fades et tendres, les paysans plus rustres de Cicognini et aussi de Dorimon. A cet égard, il rappelle davantage le *Burlador*. Molière, au contraire, mettra sur la scène de vrais paysans.

2. Ce nom se trouve chez Plutarque, dans la *Vie d'Aristide* : c'est celui d'une fille de Lysimachos, fils d'Aristide.

3. L'une des Grâces.

4. Sans doute pour Aurélinde, tiré d'Aurélie, comme Clorinde de Cloris, Amaryllinde d'Amaryllis.

5. Se trouve comme nom d'homme chez d'autres poètes tragiques du XVIe et du XVIIe siècle.

6. Je n'ai trouvé nulle part ailleurs ce nom employé comme nom de femme.

7. Cf. Dorimon, v. 1257-1258.

Jaqueline, Suzon, Benoiste, Peronnelle [1] ;
Et si je pouvois bien du tout me souvenir,
De quinze jours d'icy je ne pourrois finir.

Icy il jette un papier roulé où il y a beaucoup de noms de Femmes écrits [2].

Et bien, que dites-vous maintenant de mon Maistre ?

ORIANE.

Je dis que c'est un lâche, un scelerat, un traistre.

PHILIPIN.

Mais bon aux Dames.

ORIANE.

Mais un Monstre en trahison,
Dont la Justice enfin me va faire raison :
Je n'en puis plus, sortons de ce lieu si funeste.

PHILIPIN.

Je ne suis pas gourmand, je prendray bien son reste [3].
Où diable maintenant pourra-t-il se cacher ?
En quelque part qu'il aille, il faudra le chercher.
Sur l'eau, je n'en veux pas avaler davantage ;
Sur la terre, il n'est point de Bourg, ny de Village,
De grottes, ny de trous propres à nous sauver,
Où les chiens de Prevosts ne nous viennent trouver ;
Enfin point de Chasteau, de Ville, de Province,
Où l'on puisse éviter les recherches du Prince ;
Ainsi pour bien conclure, et c'est fort bien conclu,
Il ne peut éviter d'estre bien-tost pendu.

1. Beaucoup de ces noms sont déjà chez Dorimon. Quelques-uns sont nouveaux.

2. Ce détail n'est pas dans le texte de Dorimon. Il est pour la première fois chez Cicognini, A. I, sc. 13. Cf. aussi le scénario de Biancolelli.

3. Dans le *Libertine* de Shadwell, le valet Jacomo va plus loin que Philipin : il cherche à profiter de l'évanouissement d'une victime de son maître.

Le voicy qui revient ; quelle face effroyable !
Il porte au front la marque et la griffe du Diable [1].

SCENE VII.

D. JUAN, PHILIPIN [2].

D. JUAN.

Philipin.

PHILIPIN.

Quoy, Monsieur ?

D. JUAN.

Sortons d'icy, sortons [3].

PHILIPIN.

J'en voudrois estre hors [4].

D. JUAN.

Mais viste, et nous hâtons,
Nous n'avons plus affaire en ces lieux davantage.

PHILIPIN.

Vous dévriez y rester, car vous y faites rage.

D. JUAN.

Tay-toy, ne me vien pas d'aujourd'huy raisonner [5] ;
Dans ce maudit climat tout me fait frissonner.
Ta raillerie enfin me mettroit en colere,

1. Ce monologue n'est pas chez Dorimon.
2. De Villiers omet ici la scène 7 de Dorimon, au cours de laquelle Dom Jouan feint de ne pas reconnaître sa victime, la bergère Amarante. — Cf., pour cette scène, Dorimon, IV, 8, 1re partie.
3. Cf. Dorimon, v. 1265.
4. Cf. Dorimon, v. 1266.
5. *Cf. Dorimon*, v. 1301.

Flate mes sens plutost, et me dy que mon Pere
Estoit par trop cruel, qu'Amarille eut grand tort,
Qu'un peu de complaisance eut arresté la mort
De son Pere qui fut trop ardent à me suivre ;
Ajouste que Philippe a dû cesser de vivre
Aussi-tost que j'ay veu son épée en ma main,
Dy que mon mouvement a paru trop humain ;
Enfin dy-moy pour tant de Beautez enlevées,
Que l'on m'auroit blâmé de les avoir sauvées ;
Et si tu veux aider à mes contentemens,
Approuve mes desseins, et suy mes mouvemens [1].

SCENE VIII.

L'ombre de D. Pedre à Cheval sur sa Sepulture [2],
D. JUAN, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Monsieur, voyez-vous bien [3] ?

D. JUAN.

C'est une Sepulture.

PHILIPIN.

Ah ! Monsieur ! quel fantôme !

D. JUAN.

Il faut voir la sculture,
Voir qui c'est [4].

1. C'est chose toute nouvelle que cette angoisse de Dom Juan, que ce besoin de voir justifier les crimes qu'il a commis et de rassurer ainsi sa conscience. Chez Dorimon, il s'excuse seulement d'avoir oublié les vœux faits au cours de la tempête.

2. Cf. Dorimon, IV, 8.

3. Chez Dorimon, comme chez Cicognini, c'est Dom Jouan qui aperçoit le premier et qui montre la statue. De même chez Molière.

4. Cf. Dorimon, v. 1327.

PHILIPIN.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Ces mots nous l'appren-
[dront.

PHILIPIN.

Prenez garde, Monsieur, il vous regarde au front.

Epitaphe.

D. JUAN lit.

Dom Pedre, l'ornement et l'honneur de Seville,
Repose dessous ce Tombeau,
Traistrement massacré dans le cœur de sa Ville ;
Dom Juan en fut le Bourreau.
Passant, apprens icy que les plus creux abysmes
Sont préparez pour tous ses crimes ;
Qu'il ne peut plus les éviter,
Et qu'apres tant d'actes infames
Déja les eternelles flâmes
S'alument pour le tourmenter [1].

PHILIPIN.

Nous le sommes assez, nous sortons du naufrage,
D'où si nous n'eussions sceu nous sauver à la nage,
Nous eussions bû, sans doute, à tous nos bons amis [2] :
Mais, sans doute, Monsieur, c'est par vos ennemis
Que cette Prophetie est là-dessous écrite.

D. JUAN.

Ou véritable, ou fausse, enfin je la dépite :

1. La menace contenue dans l'Épitaphe est encore plus directe ici que chez Dorimon.

2. *Ces* nouvelles plaisanteries de Philipin ne sont pas dans le texte de *Dorimon.*

Fassent, fassent les Dieux ce qu'ils ont decreté,
J'oppose à leurs Decrets un esprit indompté,
Un cœur grand, intrépide, une ame inébranlable [1].

PHILIPIN.

Il fait signe, Monsieur [2].

D. JUAN.

Fable, mon amy, fable.

PHILIPIN.

Fable, ce dites-vous, c'est une verité.

D. JUAN.

Tes yeux sont éblouïs par la timidité [3].

PHILIPIN.

Il recommence encor ; helas [4] ! Monsieur, de grace,
Souffrez que j'abandonne un moment cette place,
Que je ne meure pas sans revoir mes parens.

D. JUAN.

Ce sont là de ta peur des signes apparens.

PHILIPIN.

Ah ! Monsieur, prenez garde, il a branlé la teste.

D. JUAN.

Dy luy qu'un cœur qui sçait mépriser la tempeste,
Ne craint pas un esprit qui n'a plus de pouvoir :
Que s'il veut prendre un corps, s'il veut me venir voir
Que ce soir je luy donne à souper à ma table [5],
Et que je luy reserve un mets fort delectable ;

1. Cf. Dorimon, v. 1355-1361.
2. Cf. Dorimon, v. 1366.
3. Cf. Dorimon, v. 1367, et Molière, III, 6.
4. Ce deuxième mouvement n'est pas indiqué chez Dorimon.
5. Cf. Dorimon, v. 1392-1395. Chez Dorimon, Dom Jouan philosophe sur l'impuissance de l'âme quand elle est séparée du corps.

Qu'une seconde fois je seray son vainqueur,
Et que je suis un homme incapable de peur.

PHILIPIN.

Mon Maistre !

D. JUAN.

Dépeschons vistement.

PHILIPIN.

Ah ! je tremble.

D. JUAN.

Faites ce que je dis.

PHILIPIN.

Mais raisonnons ensemble.

D. JUAN.

Raisonnement à part ; faisons, car je le veux [1].

PHILIPIN.

Monsieur.

D. JUAN.

Quoy !

PHILIPIN.

Regardez hérisser mes cheveux.

D. JUAN.

Quand tu devrois mourir cent fois, il le faut faire [2].

PHILIPIN.

Et bien, Monsieur, et bien, il vous faut satisfaire :
Esprit si bien monté dessus ton grand cheval,
Qui m'as fait jusqu'icy plus de peur que de mal,

1. Cf. Dorimon, v. 1402.
2. Cf. Dorimon, v. 1400.

Qui ne m'en feras pas, s'il te plaist, davantage ;
Mon Maistre Dom Juan échappé du naufrage,
Qui depuis ce temps là n'a ny bû, ny mangé,
Ny son Valet non plus, m'a dit, et m'a chargé,
De te venir prier en toute revérence
De souper avec luy, je feray la dépense ;
Et si tu veux venir sans me faire de peur,
Je te feray grand chere, et boire du meilleur [1].
Il dit qu'il y viendra [2].

D. JUAN.

Il le dit ?

PHILIPIN.

Il me semble,
Monsieur, qu'il a parlé.

D. JUAN.

Bien nous boirons ensemble.
Portons encor la voix au fonds de son cercueil.
Esprit [3].

PHILIPIN.

Il me regarde, il fait signe de l'œil.
Mais comment viendra-t'il ? sçait-il nostre demeure [4] ?

D. JUAN.

Dy luy qu'il peut venir au plus tard dans une heure,
Dans cette Hostellerie, à deux cens pas d'icy [5].

1. Philipin est plus long que Briguelle (Cf. Dorimon, v. 1404-1412). Comme lui, il mêle les facéties aux paroles sérieuses, et la peur se dissimule mal sous son affectation de plaisanter. Au lieu d'inviter la statue à un excellent festin, Briguelle l'invite, pour la détourner de venir, à partager le mauvais repas de son maître (Dorimon, v. 1411).

2. Chez Dorimon, le texte indique qu'ici la statue fait un signe de tête.

3. Cf. Dorimon, v. 1424.

4. Cf. Dorimon, v. 1428.

5. Cette invitation expresse et précise n'est pas dans le texte de Dorimon.

PHILIPIN.

Ombre, viendrez-vous pas ! dites [1].

L'OMBRE.

Oüy.

PHILIPIN *en tombant* [2].

Grand mercy.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

1. Chez Dorimon, c'est Dom Jouan qui, la deuxième fois, invite la statue. Ici, comme chez Cicognini (III, 2), c'est le valet ; et la statue, au lieu de répondre par un signe de tête, répond « oüy ». Chez Molière, comme dans le texte de Dorimon, la statue ne parle pas et baisse seulement la tête.

2. Cf. Cicognini (III, 2) : « Il zanni casca ».

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, PHILIPIN[1].

D. JUAN.

Philipin.

PHILIPIN.

Monseigneur.

D. JUAN.

Viendras-tu pas tantost ?
Voicy l'heure, et nostre Ombre arrivera bien-tost[2].
Dépeschons.

PHILIPIN.

Tout est prest, le souper est sur table,
Les verres sont lavez, le vin est délectable,
Les mets sont savoureux.

D. JUAN.

Nostre Esprit invité
Penses-tu qu'il en mange ?

PHILIPIN.

Il seroit bien gâté !
Mais si quelque Démon affamé d'avanture,
De ce Fantôme affreux revestoit la figure,
Et qu'un Mort, mort de faim, nous vint tout avaler...

1. Cf. Dorimon, V, 1.
2. Chez Cicognini, Don Juan constate que le commandeur est en retard (III, 5).

D. JUAN.

Sans perdre icy le temps à sottement parler,
Tu ferois beaucoup mieux de pourvoir à tout.

PHILIPIN.

Peste,

Vous estes asseuré que j'en auray de reste,
Si ce que j'appréhende enfin n'arrive point.
Mais, Monsieur, regardons un peu de poinct en poinct,
Et ce que vous ferez, ou ce qu'il faudra faire;
Moy qui ne me treuvay jamais à tel mystere,
Quand cet Esprit viendra, je voudrois bien sçavoir
Comment il faut agir pour le bien recevoir;
Car je croy qu'il faut bien avoir plus de faconde
Avec les Trépassez, qu'avec ceux de ce monde.

D. JUAN.

Philipin, je verray ce Fantôme odieux
Avec le mesme front, avec les mesmes yeux,
Que quand trop emporté de colere et de rage
Il vint à ses despens éprouver mon courage:
Je l'envisageray de la mesme façon.

PHILIPIN.

Mais encore une fois, si c'estoit un Démon
Qui d'abord de son souffle empoisonnât la viande,
Où diable en treuver d'autre?

D. JUAN.

Agreable demande!

Conception vrayment digne de ton esprit!
Ton sot raisonnement et me choque et m'aigrit.
Tay-toy.

PHILIPIN.

Monsieur, souffrez que je parle à cette heure,

Car je ne souffleray pas tantost, ou je meure :
A propos, sommes-nous ceans en seureté [1] ?
Car, Monsieur, pour ne pas celer la verité,
Dans un lieu découvert, si proche de la Ville,
Il est presque impossible, ou du moins difficile,
D'y pouvoir demeurer long-temps sans estre pris ;
Et j'aimerois mieux estre au pouvoir des Esprits,
Qu'en celuy du Prévost, et de ses Satellites,
Ces Valets de Bourreau qui font les hypocrites,
Qui, vous ont-ils posé la main sur le colet,
En disant, je t'agrippe, adieu pauvre Valet,
Grippé, pris, et conduit au haut de la potence,
Un petit saut sur rien au bout de la cadence,
Voila, si le hazard ne détourne ses coups,
Dans demain au plus tard comme on fera de nous [2].

D. JUAN.

Il faut bien te resoudre à trouver pis encore,
A me suivre par tout, car demain dés l'Aurore
Je veux estre à Seville, et voir mes ennemis ;
Oüy, je veux dans l'estat où le Destin m'a mis,
Les braver tous ensemble, et leur faire connaistre
Que Dom Juan n'a point le visage d'un traistre,
Et qu'il porte par tout, sans craindre le danger,
Un cœur inébranlable, et qui ne peut changer [3].
Tu t'en iras devant annoncer ma venuë.

PHILIPIN.

Vous resvez tout de bon, vous avez la berluë ;
A Seville, Monsieur ?

1. Cf. Dorimon. v. 1440.
2. Philipin développe ici les v. 1440-1443 du texte de Dorimon.
3. Cf. Dorimon v. 1445-1448. — Dans Tirso, après l'aventure avec la paysanne Aminta, Don Juan déclare aussi à Catalinon son intention de revenir à Séville, et le valet s'en épouvante (III, 6).

D. JUAN.

A Seville, faquin.

PHILIPIN.

Et quand partir encor ?

D. JUAN.

Demain dés le matin.

PHILIPIN.

Il faut donc en ma place advertir un Trompette ;
Car par prédiction que l'on m'a tantost faite,
Il est dit que je doy trépasser aujourd'huy ;
Ainsi je ne croy pas pouvoir estre celuy
Qui doit dedans Seville annoncer...

D. JUAN.

Comment, traistre !
Est-ce ainsi qu'un Valet obeït à son Maistre ?

PHILIPIN.

Un Mage encor m'a dit, si j'ay bien entendu,
Si je sortois demain, que je serois pendu [1].

D. JUAN.

Tu te plais donc bien fort ceans [2] ?

PHILIPIN.

Mieux qu'à Seville.

D. JUAN.

L'air des champs...

PHILIPIN.

Est plus doux que celuy de la Ville.
Mais ne voulez-vous pas manger [3] ?

1. Cf. Dorimon, v. 1452.
2. Cf. Dorimon, v. 1454.
3. Cette idée est développée dans le texte de Dorimon, v. 1461-1478.

D. JUAN.

Attends, gourmand,
e Ombre doit venir bien-tost, je croy.

PHILIPIN.

Comment !
e venoit donc pas, nous aurions bel attendre !

D. JUAN.

qui te presse tant ? je ne m'en puis defendre,
en avoir raison, il le faut contenter.

PHILIPIN.

: contenteray seulement d'en taster.

D. JUAN.

quoy ! mangeras-tu devant que l'Ombre mange ?

PHILIPIN, en voyant la table.

angerois-je point ? cela seroit étrange [1].
ıx manger devant ; car dûssay-je enrager,
toucheray pas ce qu'il voudra manger.

D. JUAN.

es. Que diras-tu maintenant de ton Maistre ?
-tu point qu'il est...

PHILIPIN, à table.

Le meilleur qui peut estre.

D. JUAN.

rviras-tu bien doresnavant ?

PHILIPIN.

Des mieux.

ıez Cicognini, au contraire, Passarino déclare qu'il n'a pas faim

D. JOUAN.

T'exposeras-tu pas pour moy?

PHILIPIN.

Jusques aux yeux.

D. JUAN.

Et s'il est question...

PHILIPIN.

Je feray...

D. JUAN.

Quoy ?

PHILIPIN.

Merveilles [1].

Mais écoutons, un bruit a frappé mes oreilles.
Quelqu'un heurte à la porte [2], obligez moy de voir
Qui vient nous interrompre.

D. JUAN.

Allez, fat, le sçavoir.

PHILIPIN, à genoux.

Monsieur, puis que ma mort est chose indubitable,
De grace, permettez que je meure à la table.

D. JUAN.

Prenez cette chandelle [3], et voyez...

PHILIPIN.

Ah Monsieur !
Quel plaisir aurez-vous quand je mourray de peur ?

1. Le texte de de Villiers passe ici le portrait que Briguelle fait à son maître d'une nouvelle beauté.
2. Cf. Dorimon, v. 1495.
3. Cette indication n'est pas chez Dorimon. Cf. au contraire Cicognini, III, 5, et le scénario.

D. JUAN.

Quoy, poltron ! au besoin vous manquez de courage [1].

PHILIPIN.

J'en ay passablement ; mais à present j'enrage
D'estre si negligent, et n'avoir pas le soin
D'en conserver assez pour servir au besoin.

SCENE II.

L'OMBRE, D. JUAN, PHILIPIN [2].

D. JUAN.

Suy, suy, poltron, et vois avec quelle asseurance...

PHILIPIN.

Ne me battra-t'il point pour mon irreverence ?
Pardonne, grand Esprit, à l'incivilité
Qui m'a fait devant toy faire bréche au pasté.
Quelle démarche grave !

D. JUAN.

Ho, Philipin, un siege [3].
Tu sois le bien-venu.

PHILIPIN, en mettant le siege sous l'Ombre.

Justes Dieux ! que feray-je ?
L'Ombre, ou moy, sentons mal [4].

1. Cf. Dorimon, v. 1496.
2. Cf. Dorimon, V, 2.
3. Cf. Dorimon, v. 1499, 1re partie ; et Molière, IV, 12.
4. Cf. Tirso, III, 13 :

Señor,
Vive Dios, que huelo mal.

D. JUAN.

Taisez-vous, Philipin.
Je t'attends de pied ferme, et ce petit festin
N'est pas à dire vray comme je le souhaite :
Pour dire tout aussi, cette pauvre retraite
Où tu vois que je suis fort mal commodément,
Fait que je ne puis pas te traitter autrement [1].

L'OMBRE.

Ny tes mets plus exquis, ny ta meilleure chere,
N'est pas ce que de toy presentement j'espere ;
Je viens voir sur le poinct de ta punition,
Si tu ne feras point quelque reflexion ;
Si ta langue et ton cœur ne seront point capables
D'abjurer aujourd'huy des crimes détestables
Qui sement la frayeur par tout en ces bas lieux,
Qui font cacher d'horreur les Astres dans les Cieux,
Et qui [2] ne veulent plus éclairer sur la terre,
Que tu ne sois vivant écrasé du Tonnerre.
Songe, enfant miserable, à tout ce que tu fais,
Songe à l'énormité de tes moindres forfaits ;
Repasse en ta memoire, ô cruel homicide,
Ce qu'est devant les Dieux un sanglant parricide,
Un impie exécrable, et quel au Tribunal
Doit paroistre à leurs yeux un enfant si brutal ;
Songes-y meurement, car ton terme s'approche,
Je le sens, et le bras de la Justice est proche,
Qui doit en un seul coup punir tous tes forfaits,
Mais d'horribles tourmens à ne finir jamais.
M'entens-tu [3] ?

1. Cf. Dorimon, v. 1501-1505.
2. Ce dernier « qui » renvoie au mot « astres ». Il est l'équivalent de « qu'ils ». Cf. Haase, § 35, rem. 1.
3. L'apostrophe de l'Ombre est plus longue encore chez Dorimon. Elle insiste davantage sur les crimes de Dom Jouan et sur son propre désir de vengeance (cf. v. 1506-1548).

D. JUAN.

Je t'entens, mais pour cela mon ame
S'épouvante aussi peu des horreurs de la flâme,
De tes tourmens prédits, ny du fer, ny du feu,
En un mot, tout cela m'épouvante si peu,
Et je me sens si peu touché de ta menace,
Que je le serois plus du moindre vent qui passe.
Tu crois m'intimider à force de parler,
Mais apprens que mon cœur ne se peut ébranler [1].

L'OMBRE.

Tu présumes peut-estre, et tu te persuades,
Que les Esprits des Morts sont des Esprits malades,
Qui dépoüillez des corps, le sont de la raison ;
Mais apprens, ignorant, qu'il n'est point de saison
Où l'esprit d'un mortel ait plus de connoissances,
C'est là qu'il voit d'enhaut les justes récompenses
Que l'on octroye aux bons ; c'est là qu'il voit dequoy,
L'on forge le supplice aux meschans comme toy [2].
Le tien est prest, perfide, et mon ame affligée
Se verra dans ce jour et contente et vengée [3].

D. JUAN.

Vengée, ou non ; mon cœur, apres ce qu'il t'a dit,
Ne peut jamais souffrir ny remords, ny dédit ;
J'ay contenté mes sens, et pour ne te rien taire,
Je le ferois encor s'il estoit à refaire.
Mais supprimons icy toute animosité,

1. La réponse de Dom Jouan est beaucoup plus brève chez Dorimon (v. 1549-1550). — Ni chez Tirso, ni chez Cicognini, Don Juan ne brave l'Ombre et ne dédaigne ses menaces avec autant d'audace.

2. Cette théorie philosophico-religieuse n'est pas dans le texte Dorimon.

3. Cf. Dorimon, v. 1552 et 1554, 1re partie.

Je vay prendre ce verre, et boire à ta santé [1].
Ho Philipin !

PHILIPIN.

Monsieur.

D. JUAN.

A toy, je te la porte [2].

PHILIPIN.

Moy ! je ne boiray plus, ou le Diable m'emporte [3].

D. JUAN.

Dy donc à nostre Esprit qu'il me fasse raison.

PHILIPIN.

Vous vous moquez, Monsieur.

D. JUAN.

Je parle tout de bon.

PHILIPIN.

Oüy, les Morts boivent-ils ?

D. JUAN.

Et bien, dy luy qu'il mange [4],
Et puis tu chanteras des Vers à sa loüange [5].

PHILIPIN.

Ah ! vous avez dessein de me faire enrager ?
A t'on jamais veu Mort ny boire, ny manger ?

D. JUAN.

Et bien, approche donc, et me tiens compagnie.

1. Cf. Dorimon, v. 1551.
2. Cf. Molière, IV, 8. Chez Dorimon, Dom Jouan porte seulement la santé de l'Ombre.
3. Cf. Molière, IV, 8.
4. Chez Dorimon, Dom Jouan ordonne à Briguelle lui-même de manger (cf. v. 1583).
5. Cf. Dorimon v. 1584 et la note.

PHILIPIN.

A moy n'appartient pas tant tant de braverie.
Esprit, si vous vouliez un peu vous substanter...

L'OMBRE.

Ah ! j'ay bien d'autres mets dont je m'en vay gouster [1],
Ils seront eternels, mais ce bien périssable
Ne durera qu'autant que tu seras à table.

D. JUAN.

Et bien, à ce defaut, prens ton Luth, Philipin.

PHILIPIN.

Mon Luth n'est pas d'accord [2].

D. JUAN.

Dépeschez-vous, faquin,
Il faut bien régaler l'Ombre de quelque chose.

PHILIPIN.

Dites-moy, chanteray-je en Vers ou bien en Prose ?

D. JUAN.

Dy ces Vers que tu fis quand je me dérobay...

PHILIPIN.

Ceux qui sont sur le chant de Pyrame et Thisbé :
Je le veux bien.

D. JUAN.

Sur tout, chante luy ma victoire,
Tu pourras à loisir apres, manger et boire.

PHILIPIN.

Ombre, écoutez, je veux chanter

1. Cf. Cicognini, III, 5 : « Non ha bisogno di cibi terreni, chi è fuori di vita mortale. »
2. Cf. Dorimon, v. 1585.

Les amours de Dom Juan mon Maistre.
On l'a veu bien souvent monter
Par les grilles d'une fenestre;
De là passer dans la maison,
Non sans armes, mais sans chandelle,
Où souvent de mainte pucelle
Le drôle a bien eu la raison [1].

D. JUAN.

Ombre, qu'en dites vous ? La chanson est gentille !
Chante un peu le combat gagné sur Amarille [2].

L'OMBRE, se relevant et se laissant rechoir [3].

Ah !

D. JUAN.

Quoy ! n'es-tu venu pour autre chose icy ?
Tu peux nous dire adieu bien-tost, et grand mercy.

PHILIPIN.

Monsieur, c'est fort bien dit, qu'il aille à tous les diables [4].

1. Cette chanson n'est pas chez Dorimon. Cf. le chant du *Burlador* (III, 13) et celui du *Convitato di Pietra* de Cicognini (III, 5). Le scénario n'indique pas quelle est la nature du chant d'Arlequin. Alors que chez Tirso, chez Cicognini même, dans une certaine mesure, le chant a un caractère religieux et menaçant, ici il est simplement léger et libertin. On voit par là le changement qui s'est opéré dans la signification de la pièce.

2. Cet outrage fait au mort en lui rappelant l'attentat commis sur sa fille ne se trouve dans aucun des textes antérieurs. Toutefois, dans le *Burlador* (III, 13), Catalinon, rappelant à son maître les femmes qu'il a trompées, lui cite la fille du commandeur. A ce nom, Don Juan l'interrompt, en lui disant :

Calla,
Que hay parte aquí que lastó
Por ella, y vengarse aguarda.

Alors que chez Tirso, Don Juan, devant le mystère surnaturel dont il est le témoin, devient grave et cesse de badiner, chez de Villiers il reste le libertin joyeux et ironique que les manifestations du courroux céleste laissent insensible. Il sera plus ému et plus sérieux chez Molière.

3. Ce détail encore est nouveau.

4. Cf. Cicognini, III, 5, la réflexion de Passarino, après le chant : « E, car Signor, mandal via, perchè a non magnarò mai ch' al me *guarda.* »

L'OMBRE.

Miserable Valet entre les miserables [1].

PHILIPIN, se mettant à genoux.

Helas ! Monsieur l'Esprit, je ne vous ay rien fait;
Ayez pitié de moy.

L'OMBRE.

Malheureux en effet,
De suivre aveuglément les débauches d'un Maistre...

PHILIPIN.

Helas ! vous dites vray.

L'OMBRE.

Plus perfide, et plus traistre
Que tous les scelerats.

PHILIPIN.

Je luy dis tous les jours.

L'OMBRE.

Qui l'as toûjours servy dans ses sales amours.

PHILIPIN.

Ombre, je vous supplie, appaisez ces reproches,
Il a le cœur plus dur mille fois que les roches ;
J'ay voulu l'attendrir, mais jamais je n'ay pû ;
J'ay beau luy remontrer, c'est un esprit perdu
Qui rit de mes leçons [2].

D. JUAN.

Quoy ! sommes-nous ensemble,
Pour t'oüir raisonner ?

1. Cette colère de l'Ombre est chose nouvelle.
2. Cette partie de la scène entre l'Ombre et le valet n'est pas dans les pièces antérieures.

PHILIPIN.

Helas ! Monsieur, je tremble,
Je ne raisonne pas.

D. JUAN.

Toy, qui fais le Devin,
Encore que je sois fort proche de ma fin,
Aprens que j'ay toûjours, quelque mal qui m'accable,
Une ame inébranlable, et de crainte incapable ;
Et quand je toucherois à mon dernier instant,
Je te crains aussi peu mort que j'ay fait vivant [1].

L'OMBRE.

Puis que ton ame enfin est si bien resoluë,
Que sans crainte tu pûs attendre ma venuë,
Je suis fort satisfait de ta reception [2] ;
Mais pour te rendre grace en pareille action,
Je te prie à souper [3].

D. JUAN.

J'iray sans faute.

L'OMBRE.

Espere
Qu'un Mort, quoy qu'offencé, te fera bonne chere ;
Je t'ay tenu parole en me treuvant icy,
Me tiendras-tu la tienne ?

D. JUAN.

Oüy sans peur [4].

L'OMBRE.

Grand mercy.

1. Cf., pour les sentiments exprimés ici par Dom Juan, Dorimon v. 1571-1575. L'expression est d'ailleurs très différente.
2. Cf. Dorimon, v. 1587-1588.
3. Cf. Dorimon, v. 1591.
4. Cf. Dorimon, v. 1602 (2e partie)-1603.

D. JUAN.

Mais où vas-tu m'attendre ?

L'OMBRE.

Au plus tard dans une heure
Sur mon propre tombeau [1].

D. JUAN.

Je m'y rends, ou je meure [2].
Je veux, puis que le sort enfin me l'a permis,
Mettre la peur au sein de tous mes ennemis ;
Et ce Festin à quoy ma parole m'engage,
Ne fait que d'un moment retarder mon voyage.

PHILIPIN.

Ah ! Monsieur, n'allons point, nous n'en reviendrons pas [3].

D. JUAN.

S'il y falloit cent fois souffrir mille trépas,
J'iray, mais de façon à luy faire connaistre
Que ny les Dieux, ny luy...

PHILIPIN.

Helas ! mon pauvre Maistre,
Ah ! que je vous serois maintenant obligé,
Si vous vouliez icy me donner mon congé [4] !

D. JUAN.

Suivez, suivez [5], poltron, je vous feray paraistre
Quel homme vous servez, et quel est vostre Maistre [6].

1. Cf. Dorimon, v. 1593.
2. L'Ombre se retire à ce moment. La fin de la scène se passe entre Dom Juan et Philipin seuls.
3. Cf. Dorimon, v. 1596, 1re partie.
4. Cf. Cicognini, III, 5 : « Patron, dem al me salari, ch'a non sto più con vù. »
5. Cf. plus haut, v. 1471, et voir au *Lexique*.
6. Au cours de cette scène, Dom Juan se montre plus provocant et plus insolent même, plus ironique aussi que dans la version de Dorimon. D'autre part, l'élément comique, représenté par le valet, est aussi plus accentué.

PHILIPIN.

J'en sers un où j'auray bien long-temps attendu,
Ou pour aller au diable, ou pour estre pendu :
Il faut pourtant songer à nous, et prendre garde...

SCENE III.

PHILIPIN, MACETTE, LE MARIÉ, LA MARIÉE, PHILEMON [1].

PHILEMON.

Messieurs les Violons, sonnez-nous la Gaillarde.

PHILIPIN.

Mais qui vient redoubler nos appréhensions [2] ?
Sommes-nous en estat d'oüir des Violons ?
De grace, donnez-nous un peu de patience,
Nous allons bien tantost danser une autre danse.

PHILEMON.

Bon courage, mon Gendre, allons, c'est en ce jour
Qu'il faut montrer qu'on a du cœur, et de l'amour.
Trois petits pas, un saut au bout de la carriere ;
Allons, Macette, allons, vous demeurez derriere.

MACETTE.

Je ne sçay qui me tient, je ne sçaurois marcher ;

1. La scène correspondant à celle-ci se trouve dans le texte de Dorimon à l'acte précédent (A. IV, sc. 5). Chez Cicognini, elle précède aussi la rencontre et le premier repas avec la statue. En la plaçant après le repas, de Villiers aggrave encore la corruption de Dom Juan : les exhortations de l'Ombre, ses menaces, la manifestation tangible du courroux céleste, ont si peu impressionné le débauché qu'il enlève aussitôt une jeune mariée.

2. Philipin, dont les paroles ont été interrompues par l'arrivée des paysans, est resté en scène, tandis que son maître se retire, pour revenir peu après, à la vue de la mariée.

Ce mariage icy nous coustera bien cher,
Ou je me trompe fort [1].

PHILEMON.

Vous estes une fole.
Prenez vostre Maistresse, allons, la capriole ;
Sonnez, Fluteurs, sonnez [2].

MACETTE.

Tout-beau, ne flutez pas.

PHILEMON.

Pourquoy cela ? Je veux trépigner les cinq pas [3] ;
Qui de nous interrompre à present vous oblige ?
Flutez, car je le veux.

MACETTE.

Ne flutez pas, vous dis-je.

PHILEMON.

Vous nous en direz donc à present la raison.

MACETTE.

J'ay le cœur tout tremblant, il m'a pris un frisson
En entrant dans ce lieu.

PHILEMON.

La raison est gentille !
Parbleu, je veux dançer aux nopçes de ma Fille ;
Flutez.

MACETTE.

Ne flutez pas.

1. Cf., dans le *Burlador*, les appréhensions du paysan Gaseno (II, 19).
2. Cf. Cicognini, II, 15 : « Ch' s'cmenza un poch' a ballar. Sunadur. » (Que l'on commence un peu à danser. Musique !)
3. Voir au *Lexique*.

PHILEMON.

Je vous rompray le cou,
Flutez, ou par ma foy vous n'aurez pas un sou.

MACETTE.

Ne flutez pas.

PHILEMON.

Flutez, au diable soit la beste !
Mais quelqu'un viendroit-il icy troubler la feste ?

SCENE IV.

D. JUAN, PHILIPIN, PHILEMON, MACETTE, LE MARIÉ, LA MARIÉE.

D. JUAN, en prenant la Mariée.

C'est à moi que le sort vous destine aujourd'huy.

PHILEMON.

Vous en aurez menty, voila mon Gendre.

D. JUAN.

Luy ?

PHILEMON.

Luy-mesme.

D. JUAN, en faisant tomber Philemon et le Marié d'un coup de pied.

Je le veux, mais c'est icy ma Femme.

PHILEMON.

A l'aide, au Ravisseur, courons apres l'infame.

PHILIPIN.

Voila pis que jamais ; Quoy ! faire tant d'efforts,
Pour moy je ne croy pas qu'il n'ait le diable au corps.

SCENE V.

PHILEMON, MACETTE, PHILIPIN [1].

PHILEMON.

Ah ! le Démon l'emporte, adieu, ma pauvre Fille ;
Adieu tout l'ornement de ma pauvre Famille ;
Helas ! je croyois bien m'égaudir aujourd'huy,
Et me voila comblé de malheur et d'ennuy.
Allons, Macette, allons, courons à la Justice,
Il faut absolument que le traistre périsse ;
Allons ensemble, et tous d'une commune voix
Aux pieds du Gouverneur [2]. . .

MACETTE.

Et bien, je radotois ?
J'estois une insensée, et vous m'appelliez fole,
Quand ce malheur préveu me coupoit la parole :
Helas ! qu'il valoit mieux se passer de dançer,
Et pour ce mariage un peu moins s'avancer :
Et bien ! vous le voyez, voila ma prophetie,
Elle n'est de tout point que trop bien reüssie :
Mais ce n'est pas aux pleurs qu'il faut avoir recours,
Allons sans plus tarder implorer du secours,
Il faut tout employer en cette conjoncture.
Mon Gendre, vous avez tant de part à l'injure,
Et je vous voy surpris d'un tel étonnement,
Que vous ne sçauriez pas dire un mot seulement.

1. Cette scène n'est pas chez Dorimon. Par contre, les scènes 4, 5, 6, entre Lucie et Amarille, puis entre Amarille et Dom Philippe, et enfin entre Amarille, Dom Philippe et le Prévôt, sont ici supprimées. Les deux versions diffèrent de plus en plus en approchant de la fin.

2. Chez Tirso (III, 23 et suiv.) et chez Cicognini (III, 7), les victimes de Don Juan vont en effet demander justice au roi.

PHILIPIN[1].

Sans doute, la Justice un peu tard avertie
Aura donné du temps d'achever la partie ;
Et je prévoy qu'apres un pareil accident,
Ton Gendre n'aura pas besoin de curedent[2].
Mais voicy revenir nostre enragé de Maistre.

SCENE VI.

D. JUAN, PHILIPIN[3].

PHILIPIN.

Vous pouvez bien chercher quelque trou pour vous mettre ;
Le Prevost, les Archers, et dix mille Sergens,
Le Gouverneur, sa Garde, et cent mille Paysans,
Dans un petit moment s'en vont tous icy fondre ;
Et comme en ce cas là c'est à vous à répondre,
Et que je sçay fort bien que vous les tuërez tous,
Sans le secours d'autruy, je pren congé de vous.

1. Philipin prononce ces dernières paroles seul.

2. Aucun dictionnaire du XVIIe siècle, aucun recueil de proverbes, aucun des répertoires d'expressions populaires que j'ai pu consulter ne contient cette expression. Je trouve seulement dans Oudin, *Curiosités françaises* (1640), à l'article *curedent* : « Curedent d'Auvergne, engin du mulet, expression vulgaire. »

Peut-être Philipin fait-il allusion à un usage de certains pays, de déflorer la nuit de leurs noces les jeunes mariées avec une plume de pigeon. Peut-être veut-il dire simplement, en usant d'une métaphore vulgaire : « Ton gendre, ayant perdu sa femme, n'aura rien ce soir à se mettre sous la dent. »

Je croirais volontiers que Philipin se sert du mot « curedent », comme il se serait servi de tout autre mot désignant un instrument perforant, pour dire que, Dom Juan ayant pourvu à la besogne, le marié n'aura pas ce soir la peine de forcer la jeune femme.

3. *Cf.* Dorimon, V, 7.

D. JUAN.

Arrestez là, poltron, il faut pousser l'affaire
Jusques au bout, et voir ce que le sort peut faire.
Voicy l'heure de voir nostre Ombre, et de sçavoir
Si le souper est prest.

PHILIPIN.

Et bien, allez-y voir.

D. JUAN.

Quoy ! tu ne viendras pas ?

PHILIPIN.

Vous n'avez là que faire
De Valet.

D. JUAN.

Insolent, je vous feray bien taire.

PHILIPIN.

Les Diables seront là payez pour vous servir.

D. JUAN.

Je m'en vay vous sonder les costes à ravir,
Si vous contestez plus.

PHILIPIN.

Voila ma prophetie,
Je pensois me moquer, mais elle est reüssie[1].
Helas ! je vay mourir dans un petit moment,
Pour suivre un malheureux qui perd le jugement.

D. JUAN.

Approche, est-ce pas là ?

PHILIPIN.

Moy, je n'en sçay rien.

1. Philipin reprend ici les vers prononcés plus haut par la paysanne Macette (v. 1649-1650).

D. JUAN.

Frape.

PHILIPIN.

A quel propos fraper ? et si l'Esprit m'atrape...

D. JUAN.

Frape.

PHILIPIN.

Pourquoy ? l'Esprit ne me demande pas.

D. JUAN.

Frape, c'est trop parler.

PHILIPIN.

Ah ! miserable, helas !
Tu t'en vas, malheureux, en ce péril extréme,
En dépit de la mort, chercher la mort toy-méme [1].

La Sepulture s'ouvre [2], et l'on voit la table garnie de crapaux, de serpens, et tout le service noir [3].

SCENE VII.

L'OMBRE, D. JUAN, PHILIPIN [4].

L'OMBRE.

Il ne faut point heurter, je t'ay bien entendu.

1. Cette scène est assez différente de la scène correspondante de Dorimon : Philipin résiste davantage; Dom Juan est plus menaçant. Il ne fait pas de discours sur son désir de voir les enfers et de dîner avec un Esprit pour satisfaire sa curiosité.
2. Cf. Dorimon : « la Grotte s'ouvre ». Dans le *Burlador*, la scène se passe dans l'église, et le commandeur vient au devant de ses hôtes (III, 21). Chez Cicognini, le texte porte : « si apre... » (le temple s'ouvre...) (III, 8).
3. Ces indications ne sont pas dans le texte de Dorimon. Cf. Cicognini, III, 8.
4. Cf. Dorimon, V, 8.

PHILIPIN, tombant par terre [1].

Ah ! je suis mort.

D. JUAN.

Tu vois que je me suis rendu
A l'assignation, et tenu [2] ma parole.

L'OMBRE.

Ecoute donc la mienne, elle n'est pas frivole,
Et sans doute, elle doit t'imprimer dans le cœur
Des repentirs cuisans pour ton proche malheur.
Mais d'attendre de toy quelque resipiscence,
C'est une erreur insigne, une fole creance,
Un abus manifeste, et ton esprit pervers
Détruiroit, s'il pouvoit, l'ordre de l'Univers :
Mais aprens, malheureux, qu'aujourd'huy les suplices
Mettront fin à ta vie ainsi qu'à tous tes vices ;
Le terme en est fort proche, et le Ciel qui te voit
En marque le moment avec le bout du doigt [3].

D. JUAN.

Est-ce là le Festin que tu me voulois faire ?
Est-ce de la façon que tu me voulois plaire ?
Et n'as-tu souhaité de me voir en ces lieux
Que pour m'entretenir du pouvoir de tes Dieux ?
Si tu veux conferer de chose plus plaisante,
De matiere agreable, et plus divertissante,
Je demeure, sinon je vay prendre congé,
A bien d'autres plaisirs je me suis engagé.

1. Ce jeu de scène n'est ni chez Dorimon ni chez ses prédécesseurs. Dans le scénario, c'est au cours du premier repas qu'Arlequin tombe, en faisant la culbute.

2. « Et que j'ai tenu ».

3. Les mêmes idées sont plus brièvement exprimées chez Dorimon, v. 1768-1774.

L'OMBRE.

Je sçay bien que ton corps tient beaucoup à la terre,
Malheureux, mais bien-tost les éclats du tonnèrre
Le vont reduire en poudre ; et ton ame aux Enfers,
Au milieu des tourmens, des flames, et des fers,
Maudira mille fois, et mille la journée
De ton irrévocable et triste destinée.
C'est un Decret du Ciel qui ne sçauroit changer,
Manges en attendant [1].

D. JUAN.

Et que diable manger?
Quels mets me sers-tu là [2]?

L'OMBRE.

Nous n'en avons point d'autres
Je sçay tres bien qu'ils sont fort diferents des vostres ;
Mais je te donne icy ce qu'on sert chez les Morts.

PHILIPIN.

Monsieur.

D. JUAN.

Et bien.

PHILIPIN.

Quelqu'un m'appelle là dehors.
Iray-je voir qui c'est ?

D. JUAN.

Nenny, poltron, demeure.

PHILIPIN.

Adieu donc Philipin dans un demy quart-d'heure.

1. Cf. Dorimon, v. 1775,
2. Chez Dorimon, comme chez Cicognini, Dom Jouan, au lieu de protester contre les mets qu'on lui sert, affecte de les manger.

D. JUAN.

Meurs si tu veux; pour moy, je ne veux pas mourir.

L'OMBRE.

Et qui crois-tu, meschant, qui te pût secourir ?
Tous les Dieux ont juré ta perte inévitable,
Tout l'Univers la veut, elle est indubitable :
Dy-moy ? de quel costé peux-tu tourner tes pas,
Si la Terre et le Ciel demandent ton trépas ?
Voy, tous les Elemens te declarent la guerre,
Tu n'as pas pour retraite un seul pouce de terre ;
C'est icy ton *Plus Outre* [1], et rien n'est plus certain
Que tu ne reverras jamais un lendemain.

PHILIPIN, en tombant par terre.

Misericorde.

L'OMBRE.

Au Ciel crois-tu tant d'injustice,
Qu'il voulut d'un moment diferer ton suplice ?
Quoy ! ton Pere meurtry, moy-mesme assassiné,
L'un traistrement surpris, et l'autre empoisonné,
Celle-cy violée, et cette autre enlevée,
L'une perduë, et l'autre à la mort reservée,
Apres ces beaux effets de ta brutalité,
Tout cela se feroit avec impunité [2] ?
Ne le présume pas, ô cœur que rien ne touche,
C'est un Arrest du Ciel prononcé par ma bouche [3].

D. JUAN.

Auras-tu bien-tost fait ? te veux-tu dépescher ?

1. Voir au *Lexique*.
2. Cf., pour ce passage, Dorimon, v. 1797-1812.
3. Chez Dorimon, l'Ombre offre au contraire à Dom Jouan le moyen de se racheter par le repentir (cf. v. 1813-1816).

Certes! je suis bien las de t'entendre prescher;
Trop ennuyeux Esprit, aussi bien qu'hypocrite,
A quoy bon entasser redite sur redite?
Ne t'ay-je pas fait voir quels sont mes sentimens?
Penses-tu par tes vains et sots raisonnemens,
Que Dom Juan soit jamais capable de foiblesse?
Et qu'il se laisse aller à la moindre bassesse?
Non, non, ce parler grave, et cet air, et ce ton,
Ne sont bons qu'à prescher les Esprits de Pluton:
Apprens, apprens, Esprit ignorant et timide,
Que le feu, le viol, le fer, le parricide,
Et tout ce dont tu m'as si bien entretenu,
Passe dans mon esprit comme non advenu;
S'il en reste, ce n'est qu'une idée agreable,
Quiconque vit ainsi ne peut estre blâmable,
Il suit les sentimens de la Nature [1]; Enfin,
Soit que je sois ou loin, ou proche de ma fin,
Sçache que ny l'Enfer, ny le Ciel ne me touche,
Et que c'est un Arrest prononcé par ma bouche.

L'OMBRE.

C'en est trop, execrable [2], et le Ciel irrité
Va prescrire le terme à ton impiété;
Et ton ame exposée aux tourmens légitimes
S'en va dans les Enfers expier tous tes crimes,
Et ton corps malheureux aura pour ses Bourreaux
Et les Loups devorans, les Chiens, et les Corbeaux.

1. A propos de cette justification de sa conduite, fondée sur les droits de la nature, cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. v et vii. Ces théories seront reprises et développées par le Don Juan de Rosimond et par celui de Shadwell. Chez Dorimon, Dom Jouan développe une théorie déterministe, fataliste même (cf. v. 1823 et suiv.).

2. *Cf.* Dorimon, v. 1836, 2ᵉ partie.

Trébuche, malheureux, dans la nuit eternelle.

Icy l'on entend un grand coup de tonnerre,
et des éclairs qui foudroyent D. Juan [1].

PHILIPIN, tombant du coup de tonnerre.

Ah ! grands Dieux, je suis mort.

SCENE DERNIERE.

PHILEMON, MACETTE, PHILIPIN [2].

PHILEMON.

Enfilons la venelle,
Macette, dépeschons.

MACETTE.

Regagnons la maison,
Quel temps prodigieux, et contre la saison !

PHILIPIN.

Ah ! Ciel, qu'ay-je entendu ? quel éclat de tonnerre
M'engloutit tout vivant au centre de la terre !

PHILEMON.

Mais quel homme paroist tout étendu là bas ?
Approchons-nous, Macette.

1. Cf. une indication analogue dans le texte de Dorimon, a. V, fin de la sc. 8. Cf. aussi le *Burlador* (III, 21) : « Hûndese con gran ruido el sepulcro con don Juan y don Gonzalo, y cáese Catalinon al suelo. » (Le tombeau s'engloutit avec un grand bruit, avec Don Juan et Don Gonzalo ; Catalinon tombe à terre). — Cicognini (III, 8) dit simplement : « Qui precipita don Giovanni, e si sera. » (Ici, la statue engloutit Don Juan et se retire). — Cf. Molière (V, 6): « Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Don Juan. La terre s'ouvre et l'abime ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé. »

2. Cette scène n'est pas chez Dorimon. Elle est remplacée par deux autres, au cours desquelles Briguelle, arrêté par les archers, raconte la fin de son maitre. Dom Philippe reparait pour épouser Amarille. Le dénouement est ainsi très différent dans les deux versions.

PHILIPIN.

Ah ! la teste, ah ! les bras.

MACETTE.

Ah ! Ciel, que voyons nous ? c'est le Valet du traistre.

PHILIPIN.

Helas ! je n'ay rien fait, chers Esprits [1], c'est mon Maistre,
Ayez pitié de moy, je suis pauvre garçon :
Madame Proserpine, et vous, Monsieur Pluton,
Le pauvre Philipin humblement vous conjure
D'avoir pitié de luy dans cette conjoncture.

MACETTE.

Rappelle tes esprits, et nous dy promptement
Qu'est devenu ton Maistre, et sans déguisement.

PHILIPIN.

Helas ! il est au diable, et le Seigneur Dom Pierre
Qu'il avoit massacré, non pas à coups de pierre,
Mais d'un grand coup d'estoc tout au travers du corps,
L'est venu prendre icy, l'a mené chez les Morts ;
Il l'a fait trébucher d'un saut épouvantable,
Apres l'avoir prié de manger à sa table ;
Et moy qui n'ay rien fait, qui n'ay mangé, ny bû,
Le tonnerre d'un coup aussi m'a confondu.

MACETTE.

La mort enfin nous rend les plus heureux du monde.

PHILIPIN.

Moy, je souffre une perte à nulle autre seconde :

1. *Chez* Dorimon aussi, Briguelle prend les personnes présentes pour *des esprits, cf.* v. 1851.

Que je suis malheureux [1] ! ah ! pauvre Philipin,
Voila, voila l'effet de ton cruel destin :
Enfans, qui maudissez souvent et Pere, et Mere,
Regardez ce que c'est de bien vivre, et bien faire ;
N'imitez pas Dom Juan, nous vous en prions tous,
Car voicy, sans mentir, un beau miroir pour vous [2].

FIN.

1. De quelle perte parle ici Philipin ? Il ne fait vraisemblablement pas allusion à son maître. Sans doute, comme dans le scénario et chez Cicognini, il songe à ses gages. Cf. Molière (V, 6) : « Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! mes gages ! mes gages ! »

2. Cette leçon finale n'est pas dans le texte de Dorimon. Chez Cicognini, le roi d'abord, puis le duc Ottavio dégagent de la mort de Don Juan une brève morale (cf. III, 10).

LEXIQUE

DE

DORIMON ET DE DE VILLIERS[1]

A, dans, D. 579, 734, 918, 1460, 1717 ; V. 173, 200, 479, 614, 694, 753, 842, 1711, 1774. Cf. Haase, *Syntaxe française*, § 121 A.

— contre, V. 482. Cf. Livet, *Lexique de la langue de Molière*, I, 13, nº 22, et notamment l'exemple de Malherbe.

1. J'ai fait figurer dans ce *Lexique* tous les termes et tours tombés aujourd'hui en désuétude. J'ai consulté, pour le rédiger, les dictionnaires du XVIIe siècle : Nicot, Furetière, Richelet, Dictionnaire de l'Académie (1694); les *Curiosités françoises* d'Oudin ; le *Dictionnaire comique* de Le Roux ; les dictionnaires de Lacurne de Sainte-Palaye et de Godefroy, de Littré, de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Pour les grammairiens, je me suis adressé à Vaugelas, *Remarques sur la Langue Françoise*, édit. Chassang, Paris, 1880 ; à Bouhours, *Remarques nouvelles sur la Langue Françoise*, Paris, 1693 ; à A. Haase, *Syntaxe française du* XVIIe *siècle*, traduite par M. Obert, Paris, 1898.

J'ai emprunté des exemples : 1° aux grands écrivains du XVIIe siècle, et, dans ce cas, j'ai tiré généralement mes citations des dictionnaires cités plus haut ou des lexiques spéciaux de Marty-Laveaux et de Livet.

2° à un dépouillement qu'il m'a paru utile de faire moi-même, en l'absence dè tout lexique, d'un certain nombre d'écrivains secondaires du XVIIe siècle, et plus particulièrement d'auteurs comiques. Je me suis adressé aux textes suivants : Sorel, *Histoire comique de Francion* ; *Théâtre* de Cyrano de Bergerac, Scarron, Chevalier, Hauteroche, Montfleury, Poisson, Boursault, Quinault, Dancourt; Thomas Corneille, *Comédies* ; La Fontaine, *le Florentin*.

J'indique par D. les références à Dorimon, par V. celles à de Villiers ; le numéro qui suit ces abréviations renvoie au numéro du vers.

Sauf indication contraire, j'ai employé, quand il y avait lieu, pour les auteurs du XVIIe siècle, les éditions de la collection des Grands Écrivains.

— avec, V. 596, 992.

— en : *à mesme temps*, V. 681.

— sous, D. 1158. Cf. Boileau, *Art poëtique*, I, v. 33 :

> *Au* joug de la raison sans peine elle fléchit.

— sur, V. 706. Cf. Molière, *Don Garcie*, I, 1 :

> Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
> C'est au Prince, Madame, à se régler *aux* vôtres.

— pour, marquant le but, V. 616. Cf. Haase, *o. c.*, § 123 B.

— pour, après un adjectif : *bon aux Dames*, V. 1281. Cf. Haase, *o. c.*, § 125 D.

— de : *c'est à vous à*, V. 1666. Cf. Haase, *o. c.*, § 124, rem. III.

— au point de : *un tymbre feslé, à laisser échapper...*, V. 1142-1143. Cf. Boursault, *Fables d'Ésope*, III, 5 :

> Quand on me croiroit noble *à* faire du fracas.

— de : après *oublier*, D. 740-741. Cf. Corneille, *Sophonisbe*, IV, 5 :

> Le trouble de vos sens, dont vous n'êtes plus maître,
> Vous a fait *oublier*, Seigneur, *à* me connoître.

Cf. Haase, *o. c.*, § 124 B, et Vaugelas, *Remarques nouvelles sur la Langue Françoise*, II, 425.

— de, devant un infinitif, après *menacer*, V. 1068. Cf. Haase, *o. c.*, § 124, qui ne cite cependant pas d'exemples avec le verbe *menacer*.

— vers : *avance à moy*, V. 648. Cf. Haase, *o. c.*, § 120 B.

ABANDONNEMENT, action de laisser quelqu'un à lui-même, et non pas état de celui qui est laissé à lui-même, D. 289. Cf. Bourdaloue, *Pensées* (cité par Littré) : « Vous devriez vous attendre, de la part du ciel, à un funeste *abandonnement*. »

ABISMER, au propre, D. 1861 ; au figuré, D. 743. Emploi neutre, fréquent encore au sens propre, mais vieilli au figuré. Cf. Garnier, *M. Antoine*, II, v. 577 :

> Jà jà prest d'*abysmer*, helas ! que diroit-on ?

Cf. aussi Haase, *o. c.*, § 61.

ABORD, arrivée, approche, D. 161 ; V. 1201. Cf. Molière, *Tartuffe*, III, 5 :

> Nous allons régaler, mon père, votre *abord*
> D'un incident...

Chevalier, *Soldat poltron*, sc. 1 :

> Cherchons l'objet de mes amours.
> — Monsieur, je l'aperçois qui sort.
> — Ah ! que de joie à cet *abord* !

Id., *Pédagogue amoureux*, I, 4 :

> On reçoit votre *abord* d'un si vilain minois,
> Qu'on vous donne congé dès la première fois.

ABORD (D'), aussitôt, V. 1403. Cf. Livet, *o. c.*, et Boursault, *Fables d'Ésope*, III, 5 :

> Il ouvre le bec pour chanter
> Et *d'abord* le fromage tombe.

Id., *Ésope à la cour*, IV, 1 :

> De son hideux aspect on est *d'abord* frappé.

ABORDER, approcher, V. 651. Cf. Vaugelas, *Quinte Curce*, (Littré) : « Le mur qui étoit avancé dans la mer... empêchoit qu'on ne pût en *aborder*. »

ABSOLU, assuré, certain, D. 575. Cf. Malherbe, Traduction du *Traité des Bienfaits* de Sénèque, chap. XXV : « ... Et déjà vainqueur *absolu* plantât ses drapeaux sur les portes. »
— absolus, maîtres absolus, V. 638. Cf. Corneille, *Cid*, II, 1 :

> Mais songez que les rois veulent être *absolus*.

Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, I, 1 :

> Il a voulu
> Paroître en son village, où faisant l'*absolu*...

Id., *Fausse apparence*, I, 1 :

> ...Que tu vis tes desirs sur les miens *absolus*.

ACCOMMODEMENT (FAIRE UN), céder contre argent, D. 824. Le verbe *s'accommoder* se trouve chez Molière, *Sicilien*, sc. 7, avec un sens analogue : « J'ai instruit quelques esclaves qui voudroient

bien trouver un maître qui se plût à ces choses... je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût *s'en accommoder.* »

Accord du verbe avec l'attribut et non avec le sujet, D. 90, 1389. Cf. Haase, *o. c.*, § 63, rem. I.

— avec plusieurs sujets coordonnés :

1° Verbe au singulier, les sujets étant, le premier au pluriel, le second au singulier, et tous deux étant réunis par *ni*, D. 481-482 ; V. 1483-1484. Cf. Haase, *o. c.*, § 146, rem. II.

2° Verbe au singulier, les sujets étant réunis par la conjonction *et* et formant un tout complet, D. 1616, 1740. Cf. Haase, § 146.

3° Verbe au singulier, le sujet étant un adverbe construit avec le partitif *de* suivi de plusieurs noms au pluriel, D. 915-917. Cf. Haase, § 63, rem. II.

ACHEVER DE PEINDRE, ajouter un nouveau mal, D. 1730. Cf. Scarron, *Virgile travesti*, édit. 1705, II, p. 22 :

Et lors, pour l'*achever de peindre*,
Cloanthus est prest de l'atteindre.

Saint-Amant, *Œuvres*, Biblioth. Elzév., I, p. 470 :

Et pour m'*achever de peindre*
Un furoncle me vient.

Cf. Livet, *Lexique de la langue de Molière*, art. *achevé* ; Lacurne de Sainte-Palaye, citant une définition de H. Estienne, *Apologie pour Herodote*, chap. XI ; Oudin, *Curiosités françoises*.

ACTION, mouvement du corps, V. 625. Cf. Descartes, *Traité des Passions de l'âme*, II, 113 : « Il n'y a aucune passion que quelque particulière *action* des yeux ne déclare. » — Sorel, *Francion*, XII : « Dans ces pays, une simple œillade ou une petite *action* en disent souvent davantage que les plus longs entretiens. »

ADIEU, faire à quelqu'un son *adieu*, le tuer, D. 36. Je n'ai pas rencontré d'autre exemple de ce sens. Cf. cependant Le Roux,

Dictionnaire comique : « *Adieu vous dis*, c'est fait de lui. Pour dire qu'un homme se meurt. »

Adjectif possessif : *Ma* fidélité (vous songiez encor à), m'être fidèle, D. 1700 ; *Nostre* piège (ils cherchent), le piège que nous tendons, D. 582 ; *Vostre* vengeance (cherche), à vous venger, D. 1641. *Son* supplice (appreste), le supplice qu'il inflige, D. 126.
— omis, D. 724.

Affliger, au propre, maltraiter, D. 272, 1796. Cf. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, I, II : « L'Église fut cruellement *affligée* en Perse. »

Affronter, tromper impudemment, D. 1213. « Ce changeur m'a *affronté* : il m'a donné de la monnoye qui est fausse. » (Furetière). Cf. Scarron, *Jodelet duelliste*, IV, 3 :

> Je suis donc allé voir tantôt sa Dorothée,
> Que pour vous *affronter* il avoit apostée.

— outrager, V. 656, 891. Cf. Th. Corneille, *Illustres ennemis*, I, 4 :

> Et l'on voit rarement qu'un vieillard qu'on *affronte*
> Sur un autre qu'un Fils puisse épandre sa honte.

Id., *ibid.*, IV, 9 :

> Par des gens apostés il m'a fait *affronter*.

— *affronteur* est fréquent chez Scarron et Sorel, *Francion*.

Age, vie, V. 987. Cf. Chevalier, *Pédagogue amoureux*, I, 3 :

> C'est avoir grand dessein de devenir cornard,
> Que s'aller justement à la fin de son *âge*
> Embarrasser encor dedans le mariage.

Allegeance, soulagement, D. 334 ; V. 439. Cf. Molière, *Étourdi*, II, 3 :

> ...Quand ses déplaisirs prendront quelque *allégeance*.

Alumelle, la lame de l'épée, V. 636. Richelet constate qu' « il a un peu vieilli et n'est pas si usité que le mot de lame ».

Amour, au féminin, V. 92, 140. En 1647, Vaugelas déclare que ce mot est féminin. En 1672, il constate qu'en prose il est toujours masculin, qu'en poésie il est encore des deux genres. Cf. Montfleury, *Femme juge et partie*, II, 6 (1669) :

Esclave d'*une amour* que vous avez fait naître.

Scarron le fait féminin, Th. Corneille des deux genres.

Antipathie, objet d'antipathie, V. 1168 ; par analogie avec *amour*, objet d'amour.

Apparence, motif plausible, raison, V. 420. Cf. Boileau, *Satire* x :

S'effrayer d'un péril qui n'a point d'*apparence*.

Apparente, qui attire l'attention, V. 447. Cf. L. Racine, *Rem. sur l'Odyssée*, 7 (*Dictionnaire général*) : « Les plus *apparents* des Phéaques ». Cf. aussi Boursault, *Mercure galant*, V, 7 :

Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de messieurs, trois des plus *apparents*
Réduisirent le tout à trente-quatre francs.

Applatir, s'aplatir, D. 1432. Pour l'omission du pronom régime, cf. Haase, *o. c.*, § 61.

Approcher, transitif, D. 1231. Cf. Haase, *o. c.*, § 59.

Après, gagner quelque chose *après* quelqu'un, D. 368. Cf. Molière, *Georges Dandin*, III, 6 : « La pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien *après* moi. » Cf. aussi Haase, *o. c.*, § 132 d, rem.

Article défini mis pour un adjectif démonstratif, V. 1702 ; mis pour un adjectif possessif, D. 1339 ; V. 1227, 1764, 1793. Cf. Haase, *o. c.*, § 30 c, rem. 1.

— omis : 1° devant un nom concret : sur *table*, V. 1379 ; dames de *Cour*, D. 1160. Cf. Haase, § 28 a.

2° devant un nom abstrait personnifié ou non : *amour*, D. 26, *57, 1003* ; *nature*, D. 866, 1205, 1232 ; dans les expressions :

par *raison*, D. 236, par *douleur*, V. 873, par *courage* et *valleur*, D. 970, avoir *droit*, D. 3, 422, avoir *jalousie*, D. 1098. Cf. Haase, § 28 B et E.

Article indéfini omis : 1° devant un complément direct : faire *folie*. D. 626 ; faire *largesse*, D. 633 ; avoir *bon jugement*, D. 692 ; tenir *école surnaturelle*, D. 1742. Cf. Haase, *o. c.*, § 57 C.

2° après une préposition : par *prédiction*, V. 1436. Cf. Haase, § 57 D.

3° devant *même*, D. 35.

4° devant *autre*, D. 64. Cf. Haase, § 57 II, rem. 1.

5° devant l'attribut de *c'est*, D. 1420. Cf. Haase, § 57 B.

6° devant *tel*, D. 1033. Cf. Haase, § 57 II.

ASSEURANCE, sureté, D. 106. Cf. Corneille, *Nicomède*, V, 1 :

> Pourras-tu dans son lit dormir en *assurance ?*

La Fontaine, *Florentin*, sc. 1 :

> Encor ne la croit-il pas trop en *assurance.*

ASSEUREMENT, avec assurance, V. 146. Cf. Corneille, *Polyeucte*, II, 6 :

> Qui marche *assurément* n'a point peur de tomber.

ASSIGNATION, rendez-vous, D. 99 ; V. 1689. Cf. Tallemant, *Historiettes*, *Femmes vaillantes* : « Une fois elle appela en duel un gentilhomme qui étoit en réputation de brave : il se trouva à l'*assignation*... » — Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, IV, 2 :

> Japhet à sa fenêtre en conversation
> Doit passer cette nuit par *assignation.*

ASSURÉ, sûr, certain, D. 919. Cf. Molière, *Don Juan*, I, 3 : « Il est *assuré* que je ne suis parti que pour vous fuir. » — Sorel, *Francion*, XII : « De là il tiroit des conséquences *assurées.* »

ASSURER (s') DE, avoir confiance en, D. 9. Cf. Corneille, *Rodogune*, III, 1 :

> ...*Assurez-vous de* l'amour des deux princes.

Quinault, *Mère coquette*, II, 2 :

> Non, je puis *m'assurer de* son obéissance.

ATTEINTE, coup, D. 781, 1363 ; V. 155. Cf. Molière, *Fourberies de Scapin*, I, 3 : « Ces nouvelles m'ont donné une *atteinte* cruelle. » — Scarron, *Jodelet*, II, 14 :

> Ce maudit éperon m'a blessé d'une *atteinte*.

— SENSIBLES ATTEINTES, V. 572. Cf. Scarron, *Marquis ridicule*, IV, 1 :

> Si vous eussiez ouï ses amoureuses plaintes,
> Votre cœur en eût eu de *sensibles atteintes*.

AUCUN, personne, D, 1721. Cf. Haase, *o. c.*, § 50 B, rem. II.
— AUCUNES, au pluriel, D. 1574. Cf. Haase, § 50 B, rem. III.

AUTANT QUE, tant que, aussi longtemps que, V. 1124. Cf. Corneille, *Horace*, III, 6 :

> Ils ont vu Rome libre *autant qu'*ils ont vécu.

AVIS (ÊTRE SANS), être incapable de donner un conseil, D. 596. Cf. une expression analogue chez Th. Corneille, *Galand doublé*, I, 2 : « Être *sans compliment*. »

Auxiliaire commun à deux participes passés coordonnés, l'un neutre, l'autre actif, V. 1688-1689. Cf. Haase, *o. c.*, § 149.

AVOIR, impér. prés. 3e pers. *aye*, en 2 syllabes, D. 814, 943, 1395, 1501, 1506. Cf. Hauteroche, *Souper mal apprêté*, sc. 6 :

> Eh ! mon Dieu ! là-dessus n'*aye* point de souci.

BALOURDE, au masculin, D. 1217. Furetière donne les deux genres.

BANDER (SE), tendre ses forces, D. 291. Cf. Malherbe, *Lettres*

à divers, 40, t. IV, p. 87) : « *Se bander* contre les volontés du prince. » — Scarron, *Jodelet*, IV, 10 :

> Mais que tous mes malheurs, et présents et passés,
> *Se bandent* contre moi.

Bel (avoir) attendre, ironiquement, avoir un grand avantage à attendre, V. 1447.

Benin, favorable, bienveillant, D. 650, 1600. Cf. Corneille, *Théodore*, V, 3 :

> Un astre plus *benin* vient d'éclairer tes jours.

Boursault, *Fables d'Ésope*, III, 3 :

> Honorez, s'il se peut, objet charmant et doux,
> D'un regard plus *benin* votre futur époux.

Berluë (avoir la), V. 1432. « *Berluë*, ébloüissement de la vuë par une trop grande lumiere, qui fait voir long-temps après les objets d'une autre couleur qu'ils ne sont. » (Furetière). — Cf. Quinault, *Amant indiscret*, IV, 8 :

> Vous rêvez, vous rêvez ; *vous avez la berluë.*

Chevalier, *Amours de Calotin*, III, 3 :

> Puis que cette Beauté se montre à vostre veuë,
> Si vous ne la voyez, *vous avez la berluë.*

Bien, bonheur, D. 29, 77, 848, 1766 ; V. 803. Cf. Scarron, *Jodelet*, III, 9 :

> Le *bien* qu'aura celui qui sera votre époux.

— Le bien de, l'avantage de, D. 56, 1317 ; V. 473. Cf. Livet, *o. c.*, et Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, III, 17 :

> Monsieur, si *le bien de* vous voir
> A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

Poisson, *Fous divertissans*, III, 11 :

> J'eus *le bien*
> *De* servir quatre mois un grand magicien.

Boursault, *Ésope à la Cour*, V, 7 :

> Si jamais mon service eut *le bien de* vous plaire.

BIZARRE, bourru, qui a l'humeur chagrine, D. 785. Richelet et Furetière donnent ce sens. Cf. aussi Dancourt, *Chevalier à la mode*, I, 7 : « Elle a un père extrêmement *bizarre*, à ce qu'elle m'a dit. »

BLESSÉ (ESPRIT), folie, D. 294. Cf. Scarron, *Ennemis généreux*, III, 4 :

D. FÉLIX.
Il ne me manquoit donc, pour combler mon malheur,
Que *ta raison blessée* autant que mon honneur.
D. PÈDRE.
Mon père, ma raison ne fut jamais plus saine.

BON-HOMME, vieillard, D. 736. Cf. Corneille, *Don Sanche*, V, 4 :

Les comtes font traîner ce *bonhomme* en prison.

Montfleury, *Dame médecin*, I, 6 :

...Ne craignez rien, le *bonhomme* est en ville.

Scarron, *Jodelet*, IV, 1 :

Le *bonhomme* n'est pas si facile à tromper.

Th. Corneille, *Galand doublé*, V, 2 :

Madame, le *bonhomme* est dans la galerie.

BONNASSE, calme de la mer, D. 1090. Employé plus généralement au figuré, ici au propre. Cf. Corneille, *Médée*, IV, 1 :

Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemploit la *bonace*.

BOUTADEUX, capricieux, D. 1369 ; cf. Le Roux, *Dictionnaire comique*.

BRANLER, employé absolument, remuer, V. 414, 653. Cf. Cyrano, *Pédant joué*, II, 4 : « L'autre jour encore, les Polonois enlevèrent bien la Princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât *branler*. » — Hauteroche, *Souper mal apprêté*, sc. 3 : « VALÈRE, regardant Philipin qui ne *branle* pas. » — Chevalier, *Soldat poltron*, sc. 2 :

Coquin, *branle*, ayes-en l'audace.

BRAVE, élégant, bien vêtu, V. 1184. Cf. Th. Corneille, *Galand doublé*, V, 3 :

> Et vous enrageriez cent fois tout votre saoul,
> Quand vous me verriez *brave*, et n'auriez pas le sou.

Chevalier, *Avantures de Nuit*, II, 6 :

> Et pourroit-on voir Lise et si leste et si *brave*
> Sans qu'au mesme moment on devient son esclave ?

Sorel, *Francion*, XII : « Le lendemain chacun se fit *brave*, pour assister au mariage. » Cf. aussi Livet, *o. c.*

BRAVERIE, bravoure, V. 1536. Oudin (1642) enregistre encore ce mot que ne donnent ni Richelet, ni Furetière, ni même Nicot. On le trouve chez Malherbe (I, 357), mais avec le sens de « bravade » : « Une bande de femmes équipées... en amazones lui firent, de *braverie*, une salve de mousquetades. »

BRAV'HOMME, homme brave, D. 713. Cf. Corneille, *Cid*, IV, 5 :

> Le Comte eut de l'audace ; il l'en a su punir :
> Il l'a fait en *brave homme* et le doit maintenir.

BRUIT, querelle, D. 780. « Ces deux cavaliers ont eu ensemble quelque *bruit*. » (Furetière). — Cf. Molière, *École des femmes*, I, 1 :

> ...Là-dessus nous n'aurons point de *bruit*.

Dancourt, *Chevalier à la mode*, II, 1 : « Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu *bruit* avec cette femme de qualité ? »

BRUTAL, substantif, V. 467, 849. Cf. Corneille, *Polyeucte*, III, 5 :

> Albin, comme est-il mort ? — En *brutal*, en impie.

Th. Corneille, *Don César d'Avalos*, II, 1 :

> J'apperçois un *brutal* qui chagrinoit deux Dames.

Chevalier, *Soldat poltron*, sc. 1 :

> Toute cette moralité
> Le fait passer pour hébété,
> Pour un *brutal*, pour un stupide.

Cf. plus bas CAPRICIEUX et VULGAIRE.

BRUTALITÉ, D. 199 ; V. 493. Cf. la définition de La Bruyère (citée par Livet, I, 305) : « La *brutalité* est une... dureté et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, et passe même jusqu'à nos paroles. »

CADENCE, chute, au sens propre, V. 1420. — Je ne trouve ce sens dans aucun dictionnaire du XVIIe siècle. Le *Dictionnaire général* le donne en citant : 1540, Guillaume Michel, dans Delboulle, *Recueil*.

CAGE, prison, D. 498. Familier au XVIIe siècle. Cf. La Fontaine, *Rémois*, v. 206 :

Nos gens sortent de *cage*.

Scarron, *Ennemis généreux*, IV, 2 :

L'avocat fit pourtant rompre le mariage,
Et, sans mes bons amis, j'étois longtemps en *cage*.

CAPRICIEUX, substantif, V. 517. Cf. Livet, *o. c.*, art. *adjectif*, n° 12. Cf. aussi Th. Corneille, *Don César d'Avalos*, I, 4 : « *un ridicule* » ; Sorel, *Francion*, III : « *un rustique* ».

CAPRIOLE (LA), saut en l'air fait par les danseurs dans une figure de la gaillarde, V. 1618. Furetière écrit *capriole* ; Ménage dit que l'usage était pour *cabriole*.

CARRAUX, traits de la foudre, D. 315, 1106 ; V. 851. Cf. Corneille, *Suréna*, V, 5 :

Ciel, pour qui gardes-tu tes *carreaux* embrasés ?

CAS RÉSERVÉ, circonstance rare, qui ne se produira pas, D. 700. « On appelle *cas reservez* les pechez dont il n'y a que l'Evesque ou le Pape qui puissent absoudre. On dit prov. d'une chose dont on fait mystere et que l'on veut faire valoir par ce moyen, que *c'est un cas reservé*. » (Académie, 1694).

CASTOR, chapeau en feutre fait de poils de castor, V. 1096. Cf. Corneille, *Galerie du Palais*, I, 7 :

Des gants, des baudriers, des rubans, des *castors*.

CE CY, V. 405, 446. Cf. Molière, *Amphitryon*, I, 2 :

Quel diable d'homme est *ce ci* ?

CE DITES-VOUS, V. 1339. Vaugelas constate cet emploi de *ce* et le condamne comme une négligence. Il est fréquent chez Molière. Cf. Livet, *o. c.*, art. *ce*.

CERVELLE (METTRE EN), mettre en inquiétude, V. 535. Cf. Cyrano, *Pédant joué*, I, 1 : « Je voulus dépêtrer la nature de ces Dieutelets, dont l'insolence la *mettoit en cervelle.* » — Th. Corneille, *Galand doublé*, I, 1 :

Votre retardement le tient bien *en cervelle.*

Pour cet italianisme, cf. aussi Livet, *o. c.*, art. *cervelle* et la curieuse citation de H. Estienne.

CHAMPS (AUX), hors ville, d'une façon générale, et non pas seulement à la campagne, D. 733. Cf. Furetière : « Au pluriel, se dit par opposition à ce qui est enfermé dans les villes. »

CHARMES, puissance magique, D. 990. Cf. Livet, *o. c.*

CINQ PAS (LES), figure de la gaillarde, V. 1620.

CLIMAT, au singulier, pays, V. 1302. Cf. Corneille, *Poésies diverses*, LXIX, t. X, p. 194 : « ... Un *climat* fécond en glorieux exploits. »

COMME, comment, D. 46, 768, 1489. Cf. Haase, *o. c.*, § 43 B.

CONCLURE, résoudre, décider, D. 1349. Cf. Chevalier, *Pédagogue amoureux*, II,5 :

J'y suis donc préparé, si le Ciel l'a *conclu.*

Th. Corneille, *Inconnu*, IV, 1 :

L'Inconnu seul vous touche, et ma perte est *concluë.*

CONDUITE, art de conduire les choses, esprit de suite, D. 82; V. 164, 1116. Cf. Molière, *Amants magnifiques*, I, 2 : « Vous avez

de l'esprit, de la *conduite*, de l'adresse. » — Scarron, *Fausse apparence*, I, 1 :

> Vous savez............................
> Que votre sûreté veut beaucoup de *conduite*.

CONFONDRE, engloutir, en parlant de la mer, V. 1033. Par analogie avec l'expression « que le Ciel te *confonde* ! »

CONNOISTRE, reconnaître, D. 818, 879, 927; V. 773, 923. Cf. Scarron, *Jodelet duelliste*, III, 6 :

> Si vous changiez de robe ? on *connoîtra* la vôtre.

Th. Corneille, *Galand doublé*, V, 2 :

> Mais tu l'aurois *connu*, quand tu l'as abordé ?

Id., *Don César d'Avalos*, II, 4 :

> Le plus souvent moi-même, il ne me *connoît* pas.

CONSIDERANTE (PEU), qui a peu d'égards, D. 345. Donné par l'Académie, 1694.

CONSULTER, examiner, V. 213. Cf. Molière, *Amour médecin*, II, 2 : « Nous allons *consulter* ensemble. » — Boursault, *Fables d'Ésope*, V, 1 :

> J'ai rêvé, *consulté*, déployé tout mon zèle,
> Donné la question à ma pauvre cervelle.

Quinault, *Mère coquette*, II, 6 :

> Allons-y *consulter* ce que nous devons faire.

CONTENT (RENDRE), bien payer, D. 828, 840. *Contenter* se trouve chez Molière avec le sens de « payer » : « Nous entendons que vous nous *contentiez*... pour ce que nous avons joué ici. » (*Précieuses ridicules*, sc. 17.) Cf. Hauteroche, *Souper mal apprêté*, sc. 27 :

> LE TRAITEUR.
> Adieu ; pensez bientôt à nous *rendre contens* [à nous payer].

CONTENTER (SE) QUE, être satisfait de ce que, D. 1515. Cf. Corneille, *Théodore*, II, 6 :

> *Contentez-vous*, Madame,
> Que je vois pleinement les désirs de votre âme.

CONTESTER, discuter, V. 563, 764, 889, 1677. Cf. Molière, *Fourberies de Scapin*, II, 6 : « Ne me fais point *contester* davantage. » — Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, II, 3 : « *Conteste* seulement une fois. »

— me *contester*, discuter avec moi, D. 839.

CONTREDIT (UN), une affirmation contraire, V. 1171. Cf. Corneille, *Galerie du Palais*, IV, 10 :

Je sais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout souffrir de *contredit*.

CORDEAUX, cordes pour pendre, D. 1299. Cf. La Fontaine *Fables*, IX, 15 :

Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du *cordeau*.

COUP (ENCORE UN), D. 151. Cf. Corneille, *Nicomède*, I, 2 :

Madame, *encore un coup*, cet homme est-il à vous ?

COURAGE, cœur, D. 1433 ; V. 260. Cf. Bossuet, *Oraison funèbre de Condé* : « Ce grand prince calma les *courages* émus. » — Th. Corneille, *Illustres ennemis*, II, 2 :

Puisqu'on ne vit jamais les belles passions
Sur des *courages* bas former d'impressions.

COURS, au figuré, D. 78, 128, 130, 388, 436, 448, 464, 1632. Cf. Corneille, *Don Sanche*, I, 2 :

Et pour trancher le *cours* de leurs dissensions.

Racine, *Bérénice*, V, 7 :

J'ai cru que votre amour alloit finir son *cours*.

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, I, 6 : « le *cours* de votre honneur ». — Montfleury, *Fille capitaine*, IV, 7 : « le *cours* d'un malheur ».

CREANCE, croyance, D. 1236, 1421 ; V. 1694. Cf. Molière, *Mélicerte*, II, 4 :

Et pour vous arracher toute injuste *créance*,
Je vous promets ici d'éviter sa présence.

CREDIT, avantage, V. 1104. Cf. Molière, *Amphitryon*, III, 1 :

> Et voir si ce n'est point une vaine chimère
> Qui sur ses sens troublés ait su prendre *crédit*.

CROUPIERE, derrière, D. 505. — Signalé par Richelet et Furetière comme vulgaire et se disant de préférence en parlant des femmes : « Elle hausse la *croupière*. » (Richelet).

DANCER, faire un saut, en parlant de quelqu'un qui est pendu. D. 499.

DANS, en, D. 171. Cf. Haase, *o. c.*, § 126, 3°, C.

— à, V. 288, 630. Cf. Haase, *o. c.*, § 126, 3°, A.

— pendant, D. 1180. Cf. Haase, *o. c.*, § 126, 3°, C.

— *dans* demain, V. 726, 1422 ; *dans* la fin du jour, V. 181, Cf. Malherbe, *Lettre à M. de Racan*, 18 janvier 1625 : « Nous aurons *dans* la fin de ce mois le duc de Bouquinghan. »

— *dans peu*, D. 1172.

DE, après un passif, pour marquer l'auteur ou la cause d'une action, D. 744, 781, 811, 1124 ; V. 1140. Cf. Haase, *o. c.*, § 113.

— marquant la cause, après un verbe qui n'est pas au passif, D. 1845 ; V. 1007. Cf. Haase, *o. c.*, § 109.

— par, avec, D. 1836 ; V. 22, 497, 1218. Cf. Malherbe, *Traite des Bienfaits de Sénèque*, III, 38 : « J'ai vaincu mon père *de* bienfaits. » — Corneille, *Clitandre*, I, 9 :

> Je te rends convaincu *de* ta seule écriture.

Cf. aussi Haase, *o. c.*, § 114.

DE, élément composant de l'article partitif, omis : faire *bruit*, D. 591 ; sans faire *autre* mystère, D. 1022. Cf. aussi D. 689, 714, 1268. Cf. Corneille, *Polyeucte*, V, 2 :

> Je voulois gagner *temps* pour ménager ta vie.

Cf. Haase, *o. c.*, § 117.

— suivant la négation *ne* et précédant un substantif, *n'y* reçoit *de* naissance, D. 18. Cf. Haase, *o. c.*, § 118.

DE, suivi d'un infinitif, pour : du temps *d'*achever, V. 1658. Cf. Molière, *Dépit amoureux*, II, 6 :

> Bon Dieu ! que de discours !
> Rien n'est-il suffisant *d'*en arrêter le cours ?

Malherbe, t. IV, p. 224 : « J'ai eu du loisir assez *de* remarquer. » Cf. Haase, *o. c.*, § 112, 2°, A, rem. II.

DE, avant que *de*, D. 685. Cf. plus bas DEVANT QUE DE.

DE explétif : *d'*aujourd'huy, aujourd'hui, V. 1301. Haase ne signale pas cet emploi curieux.

DEDANS, préposition, D. 81, 175, 207, 313, 339, 444, 475, 604, 649, 656, 708, 727, 745, 836, 855, 1264, 1335, 1370, 1624, 1627, 1674; V. 62, 163, 191, 565, 649, 736, 984, 1439. Cf. Haase, *o. c.*, § 126.

DEDANS PEU, D. 364. Sens de l'*intra* latin, fréquent dans le vieux français. Ménage déclare qu'« il ne se dit plus que par des villageois... »

DÉFAUT (A CE), à défaut de cela, V. 1541. Cf. Corneille, *Nicomède*, V, 10 :

> ...*A ce défaut* vous aurez mon estime.

DEFFENCE, moyens de défense, D. 462, 966. Cf. Corneille, *Poésies diverses*, LXIX, v. 169 :

> Ces remparts, que la Grèce et tant de dieux ligués
> En deux lustres à peine ont pu voir subjugués,
> Eurent moins de *défense*...

DÉNICHER, partir, V. 405. Cf. Molière, *École des femmes*, V, 4 :

> ...Vous *dénicherez* à l'instant de la ville.

Chevalier, *Pédagogue amoureux*, I, 3 :

> *Dénichons* promptement, de peur que vostre mère...
> Ne nous rende tous deux de mille coups perclus.

DENTS (MALGRÉ MES), quoique je fasse pour m'en défendre, malgré moi, V. 682. Cf. Molière, *Médecin malgré lui*, III, 1 : « Ils m'ont fait médecin *malgré mes dents.* » — Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, III, 17 :

> Eh ! oui, je vous entends,
> Pour la centième fois ; mais c'est *malgré mes dents.*

Montfleury, *Femme juge et partie*, I, 2 :

> On vit brûler son âme,
> *Malgré nous et nos dents*, d'une illicite flamme.

DENTS (MES) CROISSENT, j'ai faim, D. 1432. Par analogie avec l'expression *avoir les dents longues.*

DÉPESCHER, se dépêcher, V. 1198, 1771. Cf. Molière, *École des femmes*, II, 2 :

> Eh ! parlez, *dépêchez*, vite, promptement, tôt.

DÉPITER, mépriser, V. 1334. Cf. Malherbe, *Poésies*, XXXV, cité par le *Dictionnaire général* :

> ...La troupe maudite
> Son Seigneur attaché par outrage *dépite.*

DÉPOUILLER (SE), être dépouillé, V. 872.

DESORDRE, trouble, au propre, V. 405. Cf. Molière, *Amants magnifiques*, V, 1 :

> Ces vilains sangliers-là font toujours du *désordre.*

Scarron, *Jodelet*, III, 19 : « Quel *désordre* est ceci ? »
— au figuré, D. 766. « Il survint un accident qui mit le prédicateur en *désordre* ». (Furetière).

DESSOUS, préposition, D. 53, 71, 563, 1539; V. 147, 175, 1320. Cf. Haase, *o. c.*, § 128 A.

DESSUS, préposition, D. 16, 73, 712, 1517, 1593, 1648; V. 333, 1011, 1028, 1359. Cf. Haase, *o. c.*, § 128 A.

DETESTER DE, jurer, blasphémer à propos de quelque chose, D. 1036. Cf. Corneille, *Poésies diverses*, LIV, stances :

> L'un en gémit ; l'autre *en déteste*.

DÉTOUR, biais pour s'excuser, V. 229. Cf. Corneille, *Sertorius*, II, 2 :

> Mais certes le *détour* est un peu surprenant.

DEVANT, préposition, avant. V. 1453, 1474. Cf. Haase, *o. c.*, § 130 A, et Corneille, *Illusion comique*, V, 3 :

> Adieu ; je vais du moins, en mourant *devant* toi,
> Diminuer ton crime et dégager ta foi.

Montfleury, *Fille capitaine*, IV, 12 :

> Qu'on le fasse sans bruit
> Partir *devant* le jour, ou même cette nuit.

Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, II, 5 :

> La vieille gouvernante
> S'y trouva *devant* moi, plus que moi diligente.

DEVANT QUE, avant que, V. 1451. Cf. Molière, *Précieuses ridicules*, sc. 9 : « Je crie toujours : « Voilà qui est beau », *devant que* les chandelles soient allumées. »

DEVANT QUE DE, suivi de l'infinitif, V. 381. Vaugelas, (*Remarques*, 1647) dit en parlant de *avant que* et *devant que* : « L'un et l'autre, devant l'infinitif, demande l'article *de ;* par exemple, il faut dire : *avant que de* mourir, et *devant que de* mourir... »

DIABLE (FAIRE LE) A QUATRE, V. 1067. L'expression n'a pas ici le sens habituel de « faire beaucoup de bruit ». Elle est prise en bonne part et signifie « se donner beaucoup de peine ». Molière dit dans le même sens, *Remerc. au Roi*, v. 52 :

> Pressez, poussez, *faites le diable.*

DIABLE (LE GRAND), V. 1227. Cf. Livet, *o. c.*, et Montfleury, *Femme juge et partie*, V, 5 :

> Ah ! langue de serpent ! Mégère abominable !
> Écume de l'enfer ! Organe du *grand diable* !

DIABLEMENT, V. 675. Cf. Molière, *École des femmes*, I, 1 :

Je vous le dis encor, vous risquez *diablement*.

DIABLES DESCHAINEZ, D. 556. Cf. Molière, *École des femmes*, I, 1 :

On vous a vu contre eux un *diable déchaîné*.

DIABLE-ZOT (O), V. 815. « On dit ironiquement à des hableurs, pour montrer qu'on ne croit rien de ce qu'ils disent, *Au Diable zot*. Il y a apparence que cela vient d'une imprecation tronquée, et qu'on a voulu dire : allez *au Diable, au Diable*. On a retranché le dernier et le premier mot, et on a mis un *z* pour éviter la cacophonie ; car le mot *zot* n'est point de la langue, de sorte qu'il faut que ce soit une orthographe corrompuë. » (Furetière). Je cite comme une curiosité cette étymologie fantaisiste. — « On dit populairement et bassement : *Diable-zot, ô diable-zot*, pour dire, Il n'en est rien, je n'en croy rien. » (Académie, 1694). — Cf. Baron, *Coquette*, IV, 11 : « J'ai voulu ouvrir avec la clef ; *au diable zot* ! j'ai trouvé plus de quarante mille trous de serrure. »

DISCRETION, ménagement, D. 295. Se trouve chez Malherbe et chez Molière avec le sens voisin, mais non semblable, de « modération ». Cf. Malherbe, *Épîtres de Sénèque*, LXXI, 7 : « Celui qui parmi les prospérités se conduit avec *discrétion*. » — Molière, *Avare*, II, 1 : « Le tout... rabaissé à la valeur de mille écus, par la *discrétion* du prêteur. »

DISME (AVOIR LA) D'UNE FEMME, prélèvement fait sur son honneur, D. 1162. Je ne trouve pas d'autre exemple. Cf. seulement Boursault, *Mercure galant*, II, 2 :

Vous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur,
Droit de dîme.

DISTILER, intransitif, V. 708. Cf. Vaugelas, *Quinte-Curce*, IV, 12 : « Un soldat coupant du pain, on aperçut des gouttes de sang qui en *distilloient*. »

DOMINER, avoir de la maîtrise sur, au figuré. D. 69, 170, 181. Cf. Pascal, *Pensées*, XII, 1 : « Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et *dominent* sur lui. »

DONT, avec lequel, avec lesquelles, D. 344, 990 ; V. 976. Cf. dans Livet, *o. c.*, de nombreux exemples.

DRAPEAUX, linceuls, D. 1572. Synonyme de *draps*. Au XVII[e] siècle, le mot a encore son vieux sens de *linges*. Le sens est ici moins général.

DROIT (A), V. 733. Cf. Boileau, *Satire* IV, v. 39 :

> Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
> L'un *à droit*, l'autre à gauche....

DURER, vivre, D. 211, 1443. Cf. Corneille, *Horace*, III, 6 :

> Il s'est fait admirer tant qu'ont *duré* ses frères.

ÉCHAUGUETTE (FAIRE L'), faire le guet, V. 508. *Échauguette*, guérite ou tour de guet. Oudin donne *eschauguetter*, « épier ». Cf. Sorel, *Francion*, IV : « Vous regardez avec contentement, du haut de l'*échauguette* de vos mérites, brûler non seulement les faubourgs, mais encore la ville de mon cœur. »

ÉCLAIRCIR, illustrer, V. 197. Je ne trouve pas au XVII[e] siècle d'autre exemple de ce sens. Cf. dans Littré l'exemple d'Amyot, *Cicéron*, 29 : « Il n'y en a pas un duquel il n'ayt encore *esclarcy* la renommée en escrivant ou parlant honorablement de luy. »

EFFECTUER, passer à l'effet, V. 232. Cf. Scarron, *Jodelet*, V, 8 :

> L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'*effectue*.

EGAUDIR (S'), V. 1639. Je ne trouve aucun autre exemple de ce mot, que les dictionnaires du XVII[e] siècle ne donnent pas.

ELOIGNER, avec le sens de *s'éloigner de*, V. 759. Cf. Corneille, *Pompée*, III, 1 :

> Ses vaisseaux en bon ordre ont *éloigné* la ville.

Livet, *o. c.*, art. *éloigner*, cite pour ce sens de nombreux exemples donnés par Ménage.

Embarquer (s'), se mettre à, et non pas : se lancer dans, se risquer à, D. 1470.

Embarrasser, mêler, D. 805. Cf. Corneille, 1er *Discours sur le Poëme dramatique* : « Ces personnages épisodiques doivent *s'embarrasser* si bien avec les premiers... »

Empesté (esprit), corrompu, D. 224. Les dictionnaires du xviie siècle ne donnent pas ce sens. On trouve ce mot fréquemment employé au figuré, mais plutôt avec le sens de « qui répand le mensonge, l'erreur, la calomnie ». Boileau, *Satire* xii, dit « une bouche *empestée* », Racine, *Athalie*, III, 4 : « une chaire *empestée* », cf. Littré. Cependant, Boursault, *Fables d'Ésope*, III, 5 :

> Si de sa flatterie il m'avoit infecté,
> Et que de son venin mon cœur fût *empesté*.

Employ, occupation, fonction, D. 976. Cf. Molière, *Don Garcie*, III, 2 :

> Contre vos fiers tyrans je conduis une armée ;
> Mais je marche en tremblant à cet illustre *emploi*.

En, préposition, précédant l'article *le* et *la*, élidé ou non, avec le sens de *dans*, D. 653, 1062, 1194, 1363 ; V. 192, 212, 800. Cf. Haase, *o. c.*, § 126 b.

— dans : *en* ma, V. 913, 1309, 1435 ; *en* tes, D. 1525 ; *en* vos, D. 805 ; *en* leur, D. 1513 ; *en* ce, D. 1664 ; *en* cette, D. 1435.

— à : prendre part *en*, V. 607. Cf. Haase, *o. c.*, § 126 d.

— à : *en* faveur de la nuit, pour *à* la faveur, D. 592. Cf. Corneille, *Suite du Menteur*, IV, 4 :

> Pour voir une maîtresse, *en* faveur de la nuit.

Cf. Haase, *o. c.*, § 126, 2°, d.

— à : employer *en*, V. 868.

— comme : *en* trente mille Diables, V. 724. Cf. Haase, *o. c.*, *§ 126, 2°*, d, rem. iii.

En, pronom, renvoyant à une phrase, D. 469, 490, 749, 1800. Cf. Haase, *o. c.*, § 9, II, B.

— renvoyant à l'idée contenue dans une phrase ou une proposition précédente, D. 59, 749, 1204, 1629.

— remplaçant le pronom personnel de la seconde personne avec *de*, V. 122. Cf. Haase, *o. c.*, § 9, II, C.

— se rapportant à une personne pour marquer la possession, au lieu de *son*, D. 887 ; V. 1322. Cf. Haase, *o. c.*, § 9, II, D.

— employé par pléonasme, d'une façon incorrecte, D. 458.

— explétif, D. 557.

Ennuy, souci, violent chagrin, D. 43, 1064, 1108 ; V. 1254. Cf. Racine, *Phèdre*, I, 1 :

...Quel mortel *ennui*
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

Chevalier, *Amours de Calotin*, II, 4 :

Helas ! que dois-je faire en ce pressant *ennuy* ?

Quinault, *Mère coquette*, II, 6 :

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand *ennui* se passe.

Ennuyeux, malheureux, V. 341. Cf. Corneille, *Imitation*, IV, 505 :

Tant que l'âme gémit sous l'exil *ennuyeux*
Qui l'emprisonne en ces bas lieux.

Scarron, *Prince corsaire*, V, 5 :

Qu'un prince fidèle...
Succède en votre cœur au malheureux amant,
...Qui ne peut avoir de fin plus glorieuse,
Que de perdre pour vous une vie *ennuyeuse*.

Erreurs, courses errantes, V. 701, 907. Cf. Corneille, *Illusion comique*, I, 1 :

J'ai vu dans mon voyage
Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine et le Tage :
Toujours le même soin travaille mes esprits;
Et ces longues *erreurs* ne m'en ont rien appris.

« *Erreurs* au pluriel se dit quelquefois pour dire de longs voyages remplis de traverses. Ainsi l'on dit *les erreurs d'Ulisse.* » (Académie, 1694).

ESCORNIFLEUR, celui qui mange aux dépens d'autrui, D. 1495. Cf. La Fontaine, *Fables*, IX, 20 :

> L'*écornifleur* étant à demi-quart de lieue.

ESPÉRER DE, avec un infinitif, V. 1181. Cf. Racine, *Bérénice*, IV, 5 :

> ...*J'espérois de* mourir à vos yeux.

ESPRITS, D. 519, 644. Cf. Racine, *Athalie*, II, 5 :

> Sa vue a ranimé mes *esprits* abattus.

Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, V, 1 :

> Oh ! que mon sot dessein rend tous mes *esprits* mornes !

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, III, 1 :

> Si toûjours la vangeance occupe vos *esprits*.

ESTAT : *l'estat* de mon courroux, pour dire : l'expression, la manifestation de mon courroux, D. 268. Je ne trouve pas d'autre exemple de ce sens.

— dans un *estat*, dans une situation à, D. 230. Cf. La Fontaine, *Florentin*, sc. 7 :

> Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon âme
> Libre, et *dans un état* à répondre à sa flamme.

Boursault, *Mercure galant*, III, 1 :

> Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
> Il est *dans un état* à ne pouvoir plus croître.

ESTIME, bonne réputation, D. 93, 1706. Cf. Corneille, *Pompee*, I, 1 :

> Il faut le délivrer du péril et du crime,
> Assurer sa puissance et sauver son *estime*.

Scarron, *Jodelet*, II, 10 :

> Et tout menace ici ma vie et mon *estime*.

Boursault, *Fables d'Ésope*, IV, 3 :

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en *estime*.

Estonnée (une ame), une âme troublée, D. 1550. Cf. Racine, *Athalie*, III, 5 :

De vos sens *étonnés* quel désordre s'empare ?

Estonner (s'), se troubler, D. 1582. Cf. Scarron, cité par Livet :

Il fit bien voir en sa personne
Qu'un cœur qui jamais ne *s'étonne*
Peut bien les autres *étonner*.

Estonner (s') comment, D. 1086. Cf. Bossuet, 2e *Sermon sur la Providence*, 1 : « Eux-mêmes... *s'étonneront comment* ils ne voyoient pas... » Cf. Haase, *o. c.*, § 43, rem. III.

Estre (mon), D. 286. Cf. Bossuet, *Catéchisme de Meaux*, 1687, p. 78 : « Il [Dieu] est en nous, et c'est luy qui continuellement nous donne *l'estre* et la vie. »

Être a soy, être libre, D. 1312. Cf. Corneille, *Andromède*, V, 1 :

L'inconstante, peut-être encor tout étonnée,
N'*estoit* pas bien *à soi* quand elle s'est donnée.

Extravaguer (s'), extravaguer, V. 913. Pour cet emploi du réfléchi, cf. Haase, *o. c.*, § 60. Mme de Sévigné (lettre du 24 novembre 1675, citée par Littré) emploie ce réfléchi avec le sens de *faire des digressions hors de propos*.

Faire des cris, pousser des cris, D. 359. Cf. Livet, *o. c.*, et Boursault, *Ésope à la cour*, III, 4 :

Et pour les apaiser *fait des cris* éclatants.

Faire sa cour, tenir sa cour, D. 483. Pour l'emploi vague de ce verbe mis à la place de la plupart des autres verbes, cf. des expressions comme : *faire* une profession, *faire* un scrupule, *faire* du sang, *faire* la comédie, *faire* un dessein, etc.

Fantosme de bien, D. 1408; fantosme de vertu, D. 1376, expression plaisante sur le modèle de *homme de bien*, *homme d'honneur*. Cf. Th. Corneille, *Baron d'Albikrac*, I, 1 : « Je suis *valet* d'honneur. » — Chevalier, *Amours de Calotin*, II, 5 : « Je suis *laquais d*'honneur. »

Faquin, D. 369, 549, 1225; V. 654, 1433, 1542. Cf. dans Livet, *o. c.*, les exemples de Molière et autres écrivains du XVIIe siècle.

Fat, sot, V. 793, 1462. Cf. Scarron, *Jodelet*, II, 14 :

Est-ce que j'ai tenu quelque propos de *fat* ?

Id., *Don Japhet d'Arménie*, III, 19 :

L'empereur, mon cousin, me donne un marquisat?
Bon parent, par mon chef! le présent n'est pas *fat*.

Hauteroche, *Souper mal apprêté*, sc. 13 :

Il a fait la folie; eh! morbleu, qu'il s'en tire;
Je suis un plaisant *fat* de m'en inquiéter.

Cf. dans Livet, *o. c.*, de nombreux exemples.

Fleau, en une syllabe, D. 428. Cf. Malherbe, *Poésies*, XVIII, *Prière pour le Roy Henri le Grand, allant en Limousin*, dernière stance contenue dans le manuscrit B. N. suppl. fr. 297 :

Il est temps, ô grand Dieu, que les *fleaux* de ton ire
Lui fassent confesser qu'en vain elle desire.....

Fluter, jouer de la flûte, V. 1619, 1622, 1627, 1628, 1629. « Ce mot, pour dire *joüer de la flute*, ne se dit point à Paris, ou il ne s'y dit que par mépris et dans le burlesque. » (Richelet). Noter que de Villiers le met dans la bouche d'un paysan.

Fors, D. 294. Cf. Haase, *o. c.*, § 133 A.

Foudre (le), D. 763, 1071, 1770. Cf. Corneille, *Cid*, II, 1 :

Avec tous vos lauriers, craignez encor *le foudre*.

Cf. aussi Marty-Laveaux, *Dictionnaire de la langue de Corneille*, art. *foudre*.

Fourbes, fourberies, D. 201. Cf. Corneille, *Polyeucte*, V, 1 :

> Albin, as-tu bien vu la *fourbe* de Sévère ?

Th. Corneille, *Baron d'Albikrac*, IV, 5 :

> La *fourbe* est commencée, il la faut achever.

Foy, crédulité, V. 718. Cf. Molière, *Femmes savantes*, I, 1 :

> Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le croi.
> — Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne *foi*.

Franc (être) de, être exempt de, D. 661. Cf. Molière, *Étourdi*, V, 3 :

> Je crois votre maison *franche de* tout ombrage.

Franchise, liberté, D. 1156. Le mot s'emploie avec ce sens dans la langue de la galanterie. Cf. Corneille, *Veuve*, II, 5 :

> Je ne te fais qu'en vain le don de ma *franchise*.

Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, III, 17 :

> Je ne rétracte point le don de ma *franchise*.

Furetière constate que, dans ce sens, il s'emploie « chez les poëtes et les amants ». On le trouve encore très fréquemment dans Sorel, *Francion*.

Friant (œil), voluptueux, D. 1120. Sens ancien ; cf. La Fare, cité par Littré :

> *Friands* souris, tout comme en a le traître,
> On vous les voit.....

Frotter, battre, D. 356 ; V. 728, 1066. Cf. Corneille, *Illusion comique*, II, 8 :

> Que le galant alors soit *frotté* d'importance !

Fuir, construit au passé indéfini avec l'auxiliaire *être* : ils *sont fuis*, D. 619. Cf. l'exemple de Rabelais, *Gargantua*, I, 39, cité par Littré. Je n'en trouve pas d'exemple au XVIIe siècle. Cependant, Scarron, *Jodelet*, III, 20, dit aussi :

> Je *suis* ici *couru* que l'on crioit bien fort.

GAILLARDE (LA), V. 1606. « Espèce de danse ancienne qu'on dansoit tantost terre à terre, et tantost en cabriolant ; tantost allant le long de la salle, et tantost à travers. On l'appelloit aussi *Romanesque*, à cause qu'elle venoit de Rome. Thoinot Arbeau, dans son *Orchesographie*, dit que c'estoit une danse composée de cinq pas et de cinq assietes de pieds que faisoient les danseurs l'un devant l'autre, avec plusieurs passages, dont il donne la tablature, qui est de six minimes blanches, et de deux mesures ternaires. » (Furetière).

GALANTERIES, jeux, plaisanteries, D. 202, 998. Cf. Sorel, *Francion*, X : « Il ne vouloit pas que cette *galanterie* servît à faire de mal à personne ; au contraire, il desiroit la rendre utile. »

GALLANDS, nœuds de rubans, D. 821. Cf. Corneille, *Galerie du Palais*, IV, 12 :

Vous vendez dix rabats contre moi deux *galants*.

GARENTIR (S'EN), en être garantis, V. 1047.

GARGAMELLE (LA), le gosier, V. 635. Cf. Hauteroche, *Amant qui ne flatte point*, IV, 9 :

Je vais me rafraîchir un peu la *gargamelle*.

GATÉ, corrompu, au moral, V. 1382. Cf. Bossuet, *Variations*, 1688, t. II, p. 469, cité par Livet : « L'esprit *gasté* a bientôt corrompu le cœur. » — Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, III, 3 :

Il a l'esprit *gâté*, si jamais homme l'eut.

Chevalier, *Soldat poltron*, sc. 1 :

En tous lieux où vous fréquentez,
Ce sont autant de gens *gastez*.

GAUCHIR, échapper à, V. 250. Cf. Livet, *o. c.*, et Corneille, *Mélite*, II, 1, variante :

Mais hélas ! Qui pourroit *gauchir* sa destinée ?

GESNE, tourment, au figuré, D. 258, 418. Cf. Racine, *Phèdre*, V, 4 :

Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la *gêne* ?

GESNES, supplices, au propre, D. 327. Cf. Corneille, *Médée*, V, 7 :

Préparez seulement des *gênes*, des bourreaux.

GÊNER, tourmenter, D. 133. Cf. Corneille, *Médée*, I, 4 :

Et les mêmes tourments dont vous *gênez* les âmes.

GÉNIE, penchant, D. 629. Cf. Corneille, *Cinna*, III, 4 :

Abandonne ton âme à son lâche *génie*.

Gérondif, D. 77, 398, 503, 505, 589, 675, 846, 1144. Cf. Haase, *o. c.*, § 95 A.

GLORIEUX, fier, D. 44 ; V. 118, 466. Cf. Molière, *Bourgeois gentilhomme*, III, 12 : « Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la *glorieuse* ? » — Scarron, *Héritier ridicule*, III, 1 :

Je l'aimerai bien mieux
Qu'un incivil, un brave, un pauvre, un *glorieux*.

GOUGO (A), édit. de 1659 ; GOGO (A), édit. de 1665, D. 1029, tout son soûl, dans toute sorte de contentement. Cf. Voiture, cité par Littré :

Moi qui, comme Midrac, Sidrac, Abdenago,
Chantois dans la fournaise et vivois *à gogo*
Dans les lieux les plus chauds.....

Th. Corneille, *Don César d'Avalos*, I, 4 :

Et jusqu'au conjungo,
Laissez-moi, s'il vous plaît, m'en donner *à gogo*.

Boursault, *Mercure galant*, III, 2 :

Hâtez le conjungo.
Tous deux, jeunes, bien faits, vous vivrez *à gogo*.

Chevalier, *Avantures de nuit*, III, 18 :

Après, nous nous irons divertir *à gogo*.

GOUST (PERDRE LE), D. 1315. Dans *les Mots à la mode*, Boursault se moque de l'abus que l'on faisait de ce mot. Il ne s'agit pas ici de la faculté de discerner les saveurs, ni de l'appétence provoquée par une saveur agréable, comme dans l'expression familière « avoir perdu le goût du pain » pour dire « être mort ». Le sens du mot est plus général : il veut dire « la faculté de sentir ».

GRIPPER, saisir brutalement, V. 538, 1419. Cf. La Fontaine, *Fables*, V, 6 : « La bête fut *grippée*. » — Scarron, *Marquis ridicule*, III, 4 :

> On m'a *grippé*
> Mon portrait de la rue, après m'avoir frappé.

Id., *Jodelet*, IV, 6 :

> Mais il faut, à la chaude,
> La *gripper* aux cheveux, la saisir au collet.

Th. Corneille, *Galand doublé*, IV, 8 :

> Il étoit avec elle,
> Monsieur, quand au collet on l'est venu *griper*.

GRIPEUR, homme qui saisit violemment, D. 614. Les dictionnaires du XVIIe siècle ne donnent pas ce mot, mais seulement le verbe *griper* ou *gripper*.

GUET (DE) A PEND, V. 971. Tournure ancienne, conforme au sens original : « D'aguet prémédité ». Rabelais, III, 44, cité par le *Dictionnaire général*, dit : « En trahison, de *guet à pens*, tuèrent Abecé. » L'orthographe *pend* n'est pas étymologique. Hauteroche, *Bourgeois de qualité*, II, 4, orthographie de même :

> Toute cette parure ajoutée à vos charmes
> Est un vray *guet à pend*.

HAZARD (AU) DE, au risque de, V. 731. Cf. La Fontaine, *Fables*, XII, 1 : « *Au hazard d'*un semblable refus. » — Cyrano, *Pédant joué*, IV, 2 :

> Sans vous mettre *au hazard d'*être accablé du ciel.

Hérisser, se hérisser, V. 1356. Pour l'omission du pronom régime, cf. Haase, *o. c.*, § 61.

Icy (ce mariage), ce mariage-ci, V. 1616. Cf. Haase, *o. c.*, § 22, et Molière, *Étourdi*, II, 5 :

Je vais faire informer de cette affaire *ici*
Contre ce Mascarille.

Il, cela, V. 1524. Cf. Haase, *o. c.*, § 2 a, et Molière, *Étourdi*, II, 6 :

Vous vous moquez peut-être. — *Il* est trop véritable.

Imbecille, faible, D. 62. Cf. Molière, *École des femmes*, V, 4 :

Leur esprit est méchant et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus *imbécile*.

Imprimer, faire impression, V. 543. Je ne trouve pas d'autre exemple de ce verbe pris absolument, au figuré.

Inconsidéré, adjectif pris substantivement, V. 387. Voyez dans Livet, *o. c.*, I, 42-45, des exemples analogues.

Industrie, ruse, adresse, V. 871, 1015. Cf. Molière, *Tartuffe*, IV, 2 :

Et tâchons d'ébranler, de force ou d'*industrie*,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

Infinitif avec un complément sujet, V. 849-850 : « Vous souffrez des meurtriers... *s'élever*... » Cf. Scarron, *Typhon*, III :

Qui n'eût cru par cette retraite
La cour céleste *être défaitte* ?

Cf. Haase, *o. c.*, § 89.

Influer, faire pénétrer, V. 844. Cf. Bossuet, *Libre arbitre*, 2 : « Dieu qui *influe* le bien dans tout ce qu'il fait. » — Boursault, *Fables d'Ésope*, I, 8 :

Je ne sais quelle étoile, à mon heure première,
Sur le cours de ma vie *influa* sa lumière.

INJURE, dommage causé, D. 758, 1065. Cf. Malherbe, *Poésies*. XXI, cité par le *Dictionnaire général*:

> Enfin nous voyons nos têtes
> Hors de l'*injure* du sort.

— au sens figuré, mal, D. 1206.

JOINDRE, rejoindre, V. 463, 487, 634. Cf. Livet, *o. c.*, et Hauteroche, *Deuil*, sc. 3 :

> Je ferai mon pouvoir, pour te *joindre* au plus tôt.

Th. Corneille, *Don César d'Avalos*, II, 6 :

> J'enrage qu'il me faille aller *joindre* mon maître.

JUST'AU CORPS, V. 1093. Cf., pour la définition et l'histoire du mot, Livet, *o. c.*

LAIRRAY, futur de *laisser*, D. 1023. Cf. Corneille, *Cid*, V, 5 :

> Nous verrons que du ciel l'équitable courroux
> Vous *lairra*, par sa mort, Don Sanche pour époux.

En 1660, Corneille a corrigé :

> Et nous verrons du Ciel..............
> Vous *laisser*......

Vaugelas déclare que « cette abréviation ne vaut rien, quoy qu'une infinité de gens le disent et l'escrivent ».

LAISSÉ DE, abandonné par, D. 454. Cf. Corneille, *Cid*, I, 6 :

> O Dieu ! ma force usée en ce besoin me *laisse*.

Pour l'emploi de la préposition *de* avec le sens de *par*, cf. plus haut DE.

LANTURELU, V. 798. « Mot dont on se sert pour se moquer des choses qu'on nous dit, et qu'on fit entrer en un *Vaudeville* du temps du cardinal de Richelieu. » (Richelet). —

L. Discret, *Alizon* (1637), III, 3, cité par le *Dictionnaire général* :

Chantons les tricotets ou bien le *Lanturlu.*

LARGUE (FAIRE), faire place, V. 657. Cf. Carloix, V, 12, cité par Littré : « La garde voyant Dom Alphonse *fait largue*, et laisse entrer tout ce qui se présente. »

LOUP-GAROU (DIABLE), D. 1112.

MAISON, famille noble, V. 276. Cf. Corneille, *Menteur*, III, 5 : « Clarice est de *maison.* »

MAISTRE DE PROVINCE, gouverneur de province, D. 606.

MAISTRE-FOU, D. 347 ; V. 389. Cf. Scarron, *Jodelet*, IV, 7 :

Il faut que vous soyez, certes, un *maître-fou !*

Id., *Don Japhet d'Arménie*, IV, 2 :

Et que veut-elle faire avec ce *maître-fou* ?

MAISTRE GONIN, homme rusé et habile, V. 226. Gonin était un faiseur de tours qui vivait à la cour de François Ier. Cf. Brantôme, *Capitaines françois*, cité par Lacurne de Sainte-Palaye : « C'estoit un homme qui entendoit bien les tours de passe-passe non de *Maistre Gonin*, mais de Machiavel. » Cf. aussi *Dictionnaire de l'Académie* (1694), et l'exemple de Voltaire cité par le *Dictionnaire général*, art. *Gonin.*

MAISTRE PIERRE, terme ironique pour dire « savant », D. 729. Cf. Lacurne de Sainte-Palaye et la citation de Montaigne.

MAL (SENTIR), sentir mauvais, V. 1477. Cf. Malherbe, *Lettre à Mme de Colomby*, t. IV, p. 74 : « Qu'ils [les Juifs] *sentent si mal* qu'ils voudront, c'est chose dont je n'ai que faire. »

MALEPESTE, juron, V. 522, 1209. Cf. dans Livet, *o. c.*, t. III, p. 21, l'exemple curieux de Scarron.

Malheureux, coupable, criminel, D. 265 ; V. 1236. Cf. Racine, *Athalie*, III, 7 :

Des prophètes divins *malheureuse* homicide !

Malice, artifice, D. 541. Voiture, *Poésies*, cité par Richelet : « Sa *malice* est découverte. »

Manoir, demeure, D. 1727. Cf. La Fontaine, *Fables*, XI, 3 :

Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le *manoir* liquide.

Scarron, *Ennemis généreux*, IV, 3 :

Je te suis venu voir,
Enragé que ce soit en ce hideux *manoir* [une prison].

Méconter (se), D. 228. Cf. Fénelon, *Télémaque*, XII : « On a beau étudier les hommes, on s'y *mécompte* tous les jours. »

Mentir (sans), V. 263, 460, 476, 576, 1811. Expression de la langue des Précieuses, fréquemment employée par Voiture.

Métier, usage, fonctionnement, en parlant de l'appétit, D. 1612. Sens vieilli, qui se trouve encore au xvie siècle. Cf. dans Littré l'exemple de Marguerite de Navarre, *Nouvelles*, xlii : « Un jour, il alla mener ses grands chevaux (dont il commençoit à bien savoir le *mestier*) en une grande place de la ville. »

Mettre, conduire, D. 1814. Cf. Corneille, *Sertorius*, IV, 3 :

L'avez-vous *mis* fort loin au delà de la porte ?

Meurtrier, dissyllabique, D. 801 ; V. 849, 1014. Trisyllabique chez Corneille (cf. *Cid*, v. 738 ; *Cinna*, v. 1488), chez Racine (cf. *Iphigénie*, v. 1225 ; *Athalie*, v. 1359). Cependant, l'Académie (*Sentiments de l'Académie sur le Cid*) dit : « Ce mot de *meurtrier* qu'il [Corneille] répète souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux. »

Meurtry, tué, V. 1735. Cf. Racine, *Athalie*, V, 6 :

Allez, sacrés vengeurs de vos princes *meurtris*.

MISÉRICORDE (A LA), à la merci, D. 593. Cf. Sorel, *Francion*, VIII : « Ayant fermé la porte sur eux, direnl qu'ils étoient *à leur miséricorde* et qu'il ne tenoit qu'à eux qu'ils ne les tuassent. » Id., *ibid.*, III : « A déjeuner et à goûter, nous étions *à la miséricorde* d'un méchant cuistre. » — L'Académie (1694) cite l'expression comme courante.

MOINS, sans article au superlatif, V. 1111. Cf. Haase, *o. c.*, § 29 B.

MONDE (UN), une foule de personnes, D. 154, 1881. Cf. Corneille, *Place Royale*, I, 1 :

> *Un monde* m'en console aussitôt ou m'en venge.

MONTER SUR L'OURS, faire une chose difficile ou dangereuse, D. 711. Allusion à un vieux proverbe : « Il a monté sur l'ours », c'est-à-dire, « il ne s'épouvante de rien ». Odet de Tournebu, *Comédie des Contens*, I, 6 : « Vous estes une amoureuse peu hardie ; vous n'avez pas encore *monté sur l'ours.* » Cf. Lacurne de Sainte-Palaye.

MONUMENT (LE), le tombeau, D. 1316, 1372, 1380, 1556. Cf. Corneille, *Mélite*, IV, 6 :

> Votre fourbe maudite...
> A couché de douleur Tircis au *monument.*

Scarron, *Jodelet duelliste*, V, 7 :

> Par la poste il a su ce matin seulement
> Que le marquis son frère est dans le *monument.*

MORCEAU (UN) DE COURAGE, V. 671.

MOUVEMENS, sentiments, V. 754, 962, 1314. Cf. Corneille, *Cinna*, III, 4 :

> J'obéis sans réserve à tous vos *mouvemens.*

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, IV, 9 :

> Vois de quels *mouvemens* son cœur est combattu.

— *Mouvement*, mobile qui pousse à agir, V. 978. Cf.

La Thuillerie, *Crispin bel-esprit*, sc. 3, cité par Livet :

> Quel *mouvement* secret peut ainsi vous troubler?

— Sentiment violent, courroux, V. 1310.

MUTIN, peu patient, irascible, D. 355 ; V. 399. Cf. Scarron, *Fausse apparence*, III, 3 :

> Mais le voici déjà, cachez-vous, mon cousin,
> Ce Castillan paroît un vieillard fort *mutin*.

Montfleury, *Fille capitaine*, II, 5 :

> Jamais homme ne fut de si mauvaise humeur,
> Car il est étourdi, *mutin*, fier, querelleur.

Id., *ibid.*, II, 13 :

> Il est *mutin* en diable.

NARGUE DE, D. 1041. « *Nargue*, terme de raillerie et de mespris, par lequel on marque le peu de cas que l'on fait de quelqu'un ou de quelque chose. *Nargue de luy*, *nargue de l'amour*. » (Académie, 1694). — Cf. Scarron, *Jodelet*, IV, 5 :

> Et *nargue* pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

NE omis devant *pas* ou *point* : 1° dans l'interrogation directe, D. 518, 1565 ; V. 924, 935, 938, 1376, 1377, 1456, 1458, 1681 ; cf. Haase, *o. c.*, § 101 A ; — 2° dans l'interrogation indirecte, V. 595 ; cf. Haase, *o. c.*, § 101 B.

NECESSITÉ, contrainte, V. 1186. Cf. Pascal, *Provinciales*, XVIII : « Dieu dispose de la volonté libre de l'homme sans lui imposer de *nécessité*. »

NON PLUS QUE, pas plus que, D. 1361. Cf. Haase, *o. c.*, § 99 B.

Objet, femme, D. 7, 24; V. 1120. Cf. Molière, *Mélicerte*, I, 4:

> C'est pour le même *objet* que nos deux cœurs soupirent.

— au pluriel, V. 1191. Cf. Boursault, *Fables d'Ésope*, III, 3:

> Ne désunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
> Il est d'autres *objets* bien plus dignes du vôtre.

Objet, vue, D. 1132, 1511. Cf. Boileau, *Lutrin*, IV, 217:

> A ce terrible *objet*, aucun d'eux ne consulte.

Corneille, *Clitandre*, III, 1:

> L'*objet* de ta maîtresse
> Fait qu'un tel désir cède à l'amour qui te presse.

Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, III, 17:

> O le fâcheux *objet*, alors qu'on n'attend rien,
> De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !

Occasion, combat, V. 288. Cf. Hamilton, *Mémoires de Grammont*, cité par le *Dictionnaire général*: « Être au milieu des ennemis un jour d'*occasion*. »

Œillade, regard, coup d'œil, D. 1146, 1366. Cf. Malherbe, *Poésies*, iii, *Larmes de saint Pierre*, v. 52:

> Les yeux furent les arcs, les *œillades* les flèches.

Offense, faute, tort, V. 1099. Cf. Malherbe, *Poésies*, xiv, *Aux ombres de Damon*, v. 75:

> Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur *offense*.

Orme (attendre sous l'), attendre longtemps avant qu'une chose se fasse, D. 538.

Ou, ne marquant pas une différence entre les personnes considérées, mais séparant des façons différentes de considérer le même personnage, D. 849.

Où, sans antécédent, avec le sens de *lorsque*, *du moment que*, V. 1099. Cf. Haase, *o. c.*, § 38 g.

— substitué à un relatif précédé d'une préposition, l'antécé-

dent du relatif étant un nom de personne, D. 105, 106; V. 1603. Cf. Corneille, *Menteur*, I, 1 :

De ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes.

Montfleury, *Dame médecin*, IV, 9 :

Nous proposâmes
D'aller voir deux Cloris *où* tous deux nous dînâmes.

Cf. aussi Haase, *o. c.*, § 38 A.

— même emploi, l'antécédent du relatif étant un nom de chose, D. 1187, 1628; V. 615, 865. Cf. Montfleury, *Fille capitaine*, IV, 7 :

C'est l'unique bonheur *où* mon amour aspire.

Boursault, *Ésope à la Cour*, II, 2 :

Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par *où* le cœur s'engage.

— se rapportant à une phrase : grâce à quoi, à cause de quoi, V. 381. Cf. Haase, *o. c.*, § 38 B.

Outrager, faire du mal, D. 662, 781, 1124. Cf. Malherbe, *Poésies*, III, *Larmes de saint Pierre*, v. 287 :

Comme un homme dolent que le glaive contraire
A privé de son fils........................
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennui renouvelé plus rudement l'*outrage*.

Outrageux, sens impropre de *mauvais*, D. 659, littéralement *offensant*. Corneille dit : « un discours *outrageux* », « un espoir *outrageux* ».

Oye, petite-oye, ensemble des accessoires du costume, V. 896. « Ce qu'on retranche d'une oye, quand on l'habille pour la faire rostir, comme les pieds, les bouts d'aisles, le cou, le foye, le gesier... *Petite-oye* se dit figurément des rubans et garnitures qui servent d'ornement à un habit, à un chapeau, etc. » (Furetière). Cf. Molière, *Précieuses ridicules*, sc. 9 : « Que vous semble de ma petite-oie ? » Cf. aussi Livet, o. c., art. *oie*.

PAGNOTTE, mauvais soldat, V. 727. De l'italien *pagnotta*, petit pain. Primitivement, un soldat qui se loue pour un pain. « En 1542, dans le Piémont, les Espagnols appelaient les soldats français *pagnottes*. » (Lacurne de Sainte-Palaye).

PAR, pour, D. 283, 743. Cf. Bossuet, *Histoire universelle*, II, 31 : « Son autorité, révérée autant *par* le mérite de sa personne que *par* la majesté de son sceptre. » Cf. Haase, *o. c.*, § 134, 1°.

PARAISTRE, D. 1424. Sens obscur. Peut-être *apparaître* : « Il apparaît de nouveau » pour dire « deuxième apparition ».

PARAISTRE (FAIRE), montrer, V. 1601. Cf. Molière, *Impromptu de Versailles*, sc. 10 : « Nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous a *fait paroître*. » — Sorel, *Francion*, XII : « Je *fis* pourtant bien *paroître* qu'elle m'avoit touché dans le cœur. »

PARMY, suivi d'uns ingulier, D. 80 ; V. 1156. Cf. Haase, *o. c.*, § 131 A.

Participe passé, précédé d'un complément direct et restant invariable, D. 847, 1048, 1245, 1385, 1588 ; V. 844. Pour le v. 1588 de D., l'infraction à la règle pourrait être amenée par les exigences de la rime. Cf. Haase, *o. c.*, § 92, et, pour les autres cas, § 92 C.

— s'accordant avec le complément direct après lequel il es placé, D. 193 ; V. 272. Cf. Haase, *o. c.*, § 153, 2°, et Livet, *o. c.*, t. III, p. 788.

— avec *être* ne s'accordant pas avec le sujet, D. 435 ; V. 937. Emploi fréquent avec le participe de *venir* et d'*aller*. Cf. Haase, *o. c.*, § 94 A.

— s'accordant soit avec le complément, soit avec le sujet, D. 1115 (le cas semble douteux ; peut-être même y a-t-il faute d'impression, l'accord ne se faisant que dans la 2e partie du vers et étant supprimé dans l'édition de 1665). Cf. Haase, *o. c.*, § 92 et rem. II, 2°.

Participe présent qualifiant le complément, D. 505, 675, 1177, 1441 ; V. 46. Molière, *École des maris*, II, 2 :

> Mais savez-vous aussi, lui *trouvant* des appas,
> Qu'autrement qu'en tuteur sa personne *me* touche ?

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, II, 1 :

> *Perdant* tout avec elle
> La façon de la perdre est pour *moi* si cruelle.

Id., *ibid.*, III, 1 :

> Quoi, le *croyant* revoir, il *m*'est encor ravi ?

PAS (AU MESME), au même moment, V. 437. Cf. Racine, *Iphigénie*, II, 1 :

> Votre douleur redouble et croît à chaque *pas*.

PASSER A, en venir à, D. 277. Cf. Corneille, *Attila*, V, 1 :

> ....Des fureurs
> Que vous voyez *passer aux* dernières horreurs.

PASSER LE PAS, céder au caprice d'autrui, D. 832. Cf. Molière, *École des femmes*, III, 3 :

> Et dès que son caprice a prononcé tout bas
> L'arrêt de notre honneur, il faut *passer le pas*.

Sorel, *Francion*, X : « Je ne croyois pas que cela fût honnête de lui refuser quelque chose ; aussi *je passai le pas*. »

PAYER, satisfaire, D. 426. Cf. Corneille, *Sertorius*, I, 2 :

> Pourvu qu'en même jour
> La Reine se résolve à *payer* votre amour.

PERRONNELLE, nom de femme, D. 1260 ; V. 1276. Se trouve aussi dans Dassoucy, *Ovide en belle humeur*, 1650, p. 10-11 :

> Depuis le chat de *Peronnelle*
> Jusqu'au chien de Jean de Nivelle.

Cf. Livet, *o. c.*

PESTE (LA) LE... V. 535. Cf. dans Livet, *o. c.*, les nombreux exemples de Molière.

Pièce (faire), pris absolument, se divertir aux dépens des autres en les trompant, D. 94.

— à quelqu'un, D. 203. Cf. Corneille, *Menteur*, V, 6 :

> Clarice *m'a fait pièce*, et je l'ai su connoître.

Th. Corneille, *Baron d'Albikrac*, II, 9 :

> Elle s'est déclarée. — Oui, pour me *faire pièce*.

Cf. aussi, pour cette expression, Vaugelas et Livet, *o. c.*

Pied de gruë (faire le), V. 404. Cf. Scarron, *Jodelet*, I, 1 :

> ...Dessous un balcon *faire le pied de grue*.

L'expression est déjà dans Régnier, *Satire* III.

Piquer, émouvoir d'amour, V. 1120. Cf. Molière, *Étourdi*, V, 6 :

> Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne
> Dont j'ai l'âme *piquée*.

Sorel, *Francion*, XII : « Il est d'une complexion si amoureuse qu'il se *pique* fort aisément. »

Plus, encore, davantage, D. 496, 1043 ; V. 185, 311, 563, 1677. Cf. Molière, *École des femmes*, II, 5 :

> Si j'y retombe *plus*, je veux bien qu'on m'affronte.

Scarron, *Fausse apparence*, V, 7 :

> Dans le tems que sa fille en son amour fidèle
> Me croyoit *plus* donner des marques de son zèle.

Chevalier, *Soldat poltron*, sc. 3 :

> Si vous dites *plus* un seul mot.

Plus, sans article au superlatif, V. 1483. Cf. Haase, *o. c.*, § 29 B.

Plus outre (ton), ton « pas plus loin », V. 1731. Je ne trouve pas d'autre exemple ; cependant, Boursault, *Ésope à la cour*, IV, 6, dit :

> Il faudra tout quitter quand elle [la mort] arrivera ;
> Et vous ne songez point à ce *non plus ultra* !

POIL, les cheveux et la barbe, V. 466. Cf. Cyrano, *Pédant joué*, V, 10 : « Tout cela repeintureroit de noir votre *poil* déjà blanc. »

Quinault, *Mère coquette*, I, 4 :

> Mon *poil* blanc couvre encore un sang subtil et chaud.

POINCT, moment, V. 1485. Cf. Boileau, *Satire* III, v. 149 :

> Sur ce *point*, un jambon d'assez maigre apparence
> Arrive sous le nom de jambon de Mayence.

POINTURES, piqûres (au figuré), V. 764. Cf. Régnier, *Satire* VII :

> Mon cœur tendre à l'amour en reçoit la *pointure*.

PORTER, supporter (au figuré), D. 988. Cf. Racine, *Britannicus*, I, 3 :

> Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
> Nous nous aidions l'un l'autre à *porter* nos malheurs.

PORTÉ DE, poussé par, V. 43. Cf. La Fontaine, *Fables*, XII, 27 :

> Trois saints également jaloux de leur salut,
> *Portés* d'un même esprit.................

POUR, à : indifférent *pour*. D. 835. Cf. Haase, *o. c.*, § 134 B.

POUR (ÊTRE), être fait pour, être de nature à, D. 1888. Cf. Molière, *Dépit amoureux*, IV, 1 :

> Cette affaire venue au point où la voilà
> N'*est* pas assurément *pour* en demeurer là.

POUR, suivi de l'infinitif, quoique, V. 561. Cf. Molière, *Tartuffe*, III, 3 :

> Ah ! *pour* être dévot, je n'en suis pas moins homme.

POUVOIR, employé au passé indéfini avec le verbe *être* au lieu du verbe *avoir*, D. 618. Cf. Molière, *École des femmes*, V, 7 :

> Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
> Du seul fruit amoureux qui m'en *est pu* rester.

Cf. aussi Haase, o. c., § 68, rem. II.

Précipiter, conduire à la ruine, perdre, D. 1803; V. 202. Le réfléchi *se précipiter* a le même sens chez Corneille, *Imitation*, III, v. 1285 :

Et trop courir, c'est *te précipiter*.

Prendre, comprendre, D. 731. Cf. Corneille, *Andromède*, I, 2 :

Vous *prenez* mal l'oracle; et, pour l'expliquer mieux,
Sachez....

Prest de, prêt à, V. 101. Cf. Corneille, *Rodogune*, IV, 3 :

Madame, commandez, je suis *prêt d'*obéir.

Cf. Haase, *o. c.*, § 112, 2°, b.

Prétendre quelque chose, D. 24, 1154. Cf. La Fontaine, *Fables*, I, 6 :

Comme le plus vaillant *je prétends* la troisième.

Molière, *Don Garcie*, IV, 8 :

Et mes vœux aussi bien,
Dans l'état où je suis, ne *prétendent* plus rien.

Boursault, *Fables d'Ésope*, IV, 6 :

Je ne vois là pour vous nulle chose à *prétendre*.

Prier de, prier à, inviter à, V. 1176. « On l'a *prié des* nopces. » (Académie, 1694). — Cf. Boursault, *Mercure galant*, III, 5 :

...Je vous *prie* à mon tour *de* ma noce.

Chevalier, *Pédagogue amoureux*, I, 3 :

Je vous aurois *prié de* mon enterrement.

Prix (au) de, en comparaison de, D. 1164. Cf. Corneille, *Horace*, IV, 4 :

Mais ce n'est rien encore *au prix de* ce qui reste.

Scarron, *Jodelet*, III, 3 :

Regarde, *au prix de* moi, de quel heur tu jouis.

Pronom sujet de la 1re personne omis devant le verbe D. 715. Cf. Haase, *o. c.*, § 8 a.

Pronom de la 3e personne rappelant le sujet séparé du verbe par une proposition participiale, D. 576. Cf. Haase, *o. c.*, § 6 A.

Propositions coordonnées, régies par le même verbe, l'une dépendant de *que*, l'autre à l'infinitif, V. 1164-1165. Cf. Haase, *o. c.*, § 151, rem. II.

PROSPERE, favorable, V. 1080, 1219. Cf. Desmarets, *Visionnaires*, I, 7 :

S'il revere les Dieux, ils lui seront *prosperes*.

Chevalier, *Amours de Calotin*, II, 3 :

Car si dans un moment tout ne vous est *prospere*,
La Mort est justement en qui mon Maistre espere.

Id., *ibid.*, III, 3 :

Peut-estre que le Ciel me deviendra *prospere*.

Id., *Avantures de nuit*, I, 2 :

Il prétend par son art nous rendre tout *prospere*.

PROTESTER, attester solennellement, V. 563. Cf. Scarron, *Ennemis généreux*, V, 2 :

Mais tantôt je *proteste*
Si tu dis où je suis...

PROTESTER DE, suivi d'un infinitif, V. 967. Cf. Molière, *Avare*, V, 3 : « Je *proteste* de ne prétendre rien à tous vos biens. » — Montfleury, *Fille capitaine*, IV, 7 :

Oui, *je proteste* ici *de* n'aimer rien que vous.

PUNAIZE, en parlant de la mort, D. 1051.

QUE, mis pour *où* : le jour *que*, le temps *que*, D. 486, 1771 ; V. 691-692. Cf. Scarron, *Héritier ridicule*, I, 1 :

Que maudit soit le jour *que* premier je le vis !

Cf. Haase, *o. c.*, § 36 A.

— au point *que*, au point où, V. 78. Cf. Haase, *o. c.*, § 36.

QUE, pour *ce que*, V. 377, 1784. Cf. Hauteroche, *Deuil*, sc. 2 :

Voilà *que* c'est d'avoir des pères qui trépassent.

Cf. Haase, *o. c.*, § 19.

— *Que* je croy, à ce que je crois, V. 824. Cf. Boursault, *Fables d'Ésope*, I, 4 :

Vous me ferez raison, *que* je crois.

Tour très fréquent chez Molière. Cf. Livet, *o. c.*, art. *que*.

QUEL, interrogatif, indiquant, non pas la qualité, ni le caractère, mais la personne, D. 1275. Cf. Corneille, *Mélite*, IV, 2 :

Je ne vois point Philandre et ne sais *quel* il est.

Montfleury, *Dame médecin*, I, 1 :

J'ai vu par la fenêtre un homme tout à l'heure...
Va savoir *quel* il est, son pays.

QUI ? qu'est-ce qui ? D. 180, 260, 627, 1275, 1729. Cf. Molière, *Dépit amoureux*, II, 6 :

Mais *qui* cause, Seigneur, votre inflammation ?

QUI, ce qui, dans une interrogation indirecte, V. 1615. Cf. Corneille, *Nicomède*, I, 3 :

Et nous verrons ainsi *qui* fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal ou de celles de Rome ?

Cf. Haase, *o. c.*, § 42.

QUI (QUOY), quoiqu'il, V. 613. Pour la confusion constante de *qui* et de *qu'il*, cf. Haase, *o. c.*, § 35 c, rem. 1.

QUI (POUR), pour lequel, D. 742.
— (SANS), sans lequel, V. 713.
— (SOUS), sous lequel, V. 564.

Emploi de *qui* régi par une préposition et se rapportant à un nom de chose, constant chez Corneille. Cf. aussi Montfleury, *Dame médecin*, I, 2 :

Et cet habit vous donne un air de gravité
Sur *qui* vous vous pouvez fier en sûreté.

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, I, 2 :

Les plus riches presens que nous obtenions d'elle
Sont de foibles appuis sur *qui* l'honneur chancelle.

Cf. Haase, *o. c.*, § 32.

QUITTER, renoncer à, D. 1147 ; V. 372. Cf. Livet, *o. c.*, et Scarron, *Jodelet*, V, 8 :

Don Juan, *quittez* donc tous vos jaloux soupçons.

Boursault, *Mercure galant*, IV, 4 :

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette.

Chevalier, *Avantures de nuit*, III, 3 :

Mais si vous m'en croyez, *quittez* là cet amour.

QUOY, construit avec une préposition et renvoyant à un nom de chose, V. 264, 728, 1593. Cf. Scarron, *Héritier ridicule*, IV, 3 :

O l'étrange discours *à quoi* l'amour m'engage !

Sorel, *Francion*, XI : « Je hais fort les inutiles observations *à quoi* nos écrivains s'attachent. » Cf. aussi Haase, *o. c.*, § 34.

QUOY (A) ? à quoi bon ? V. 1035. Cf. Scarron, *Ennemis généreux*, V, 1 :

A quoi bon, cher monsieur, ce mortel équipage ?
A quoi ce pistolet, instrument de carnage ?

RADOUCI, V. 1117. Cf. Molière, *Misanthrope*, I, 1 :

Et ses roulements d'yeux et son ton *radouci*.

RAILLER DE, D. 140. « Il ne faut jamais *railler des* choses saintes. » (Furetière).

RAISON, pensée, D. 163. Cf. Boileau, *Épître* VI, v. 26 :

J'occupe ma *raison* d'utiles rêveries.

RAISON (AVOIR LA) DE, venir à bout de, V. 1556. Cf. Corneille, *Mélite*, variantes, t. I, p. 252 :

De force ou d'amitié, j'en aurai la raison.

RAISON (SANS), adjectif, V. 545. Je ne trouve pas d'autre exemple. Cf. l'expression *un sans-souci.*

RAISONNER, discourir, V. 879, 1574, 1575; discuter, D. 1138, 1301; me *raisonner*, me répliquer, D. 1402; chercher à me convaincre par des raisons, V. 1301.

REFUS (ÊTRE SANS). En parlant de la mort, être disposée à ne pas refuser votre demande, D. 135. Je ne trouve pas d'autre exemple. Cf. les expressions *être sans advis*, D. 596, et *être sans offense*, V. 1099.

RÉGNER SUR, l'emporter sur, D. 471. Cf. Malherbe, *Épîtres de Sénèque*, 188, 4: « La tempérance *règne sur* les voluptés. »

RENCONTRER (SE), se trouver, D. 921. Cf. Molière, *Sicilien*, sc. 9: « Je *me suis rencontré* chez le peintre Damon. »

RENDRE UN COMBAT, V. 54. Cf. Corneille, *Cinna*, IV, 5 :

Ce cœur si généreux *rend* si peu *de combat.*

RENDRE (SE), se faire, D. 356. Cf. Corneille, *Menteur*, IV, 6:

Elle *se rend*
Plus douce qu'une épouse et plus souple qu'un gant.

Sorel, *Francion*, XII: « Elle n'avoit qu'une fille qui *s*'alloit bientôt *rendre* religieuse. »

RENONCER quelqu'un, V. 347. Cf. Fénelon, *Dialogues des morts*, *Anciens*, 34 (*Dictionnaire général*) : « Quand ma patrie *m'a renoncé.* »

REPENTANCE, repentir, V. 1196. Cf. Scarron, *Héritier ridicule*, V, 3 :

Si j'allois le trouver, et qu'il fît résistance,
Le malheureux mourroit sans nulle *repentance.*

RESSERRER, se retirer, V. 1183. Cf. Malherbe, *Traité des Bienfaits de Sénèque*, II, 22 : « Ne *resserrons* point notre affection : faisons la paroître. » On disait un homme *resserré*, pour dire un homme qui vit retiré. Cf. Furetière.

RESSORT (EN DERNIER), sans appel, V. 350.

RETARDEMENT, retard, D. 456, 963, 1036, 1373. Cf. Molière, *Don Juan*, IV, 6 : « Ce que j'ai à vous dire ne souffre point de *retardement*. »

REVERS, changement : *revers* du destin, D. 758. Cf. Th. Corneille, *Illustres ennemis*, V, 1 :

D'un si prompt changement le *revers* favorable.

RICHE, avantageux, en parlant de la taille, V. 465.

RIGOUREUSES, cruelles, dans la langue de la galanterie, V. 1223.

ROLET, personnage, V. 778. Cf. La Fontaine, *Servante justifiée* (*Dictionnaire général*) :

Il continue à jouer son *rolet*.

Sorel, *Francion*, II : « La bonne Pierrette lui ouvrit tout bellement la porte, l'admonestant de bien jouer son *rolet*. »

ROME (ENVOYER A), D. 137. Allusion à un vieux proverbe :

Jamais cheval ni mauvais homme
N'amenda pour *aller à Rome*.

Cf. lettre de Bussy à Mme de Sévigné, 6 janvier 1690 : « Un méchant homme n'amende point pour *aller à Rome*. » — Corneille, *Suite du Menteur*, I, 1 :

Vous êtes amendé du *voyage de Rome*.

ROMPRE, interrompre, D. 809. Cf. Molière, *Princesse d'Élide*, III, 1 : « Ne *rompons* point encore leur entretien. »

RUINE, chute, au figuré, D. 169, 182. Cf. Racine, *Britannicus*, IV, 3 :

Il faut que sa *ruine*
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

SAISON, temps, D. 183, 225 ; V. 261, 1514. Cf. Molière, *Femmes savantes*, IV, 3 :

Remettons ce discours pour une autre saison.

SANS, sans compter, D. 1245. Cf. Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, I, 2 :

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

Quinault, *Mère coquette*, I, 4 :

Vous m'avez dit cela vingt fois *sans* celle-ci.

SÇAVOIR, connaître, V. 1373. Cf. Th. Corneille, *Amour à la mode*, I, 5 :

Je dus me contenter d'avoir *su* sa maison.

Cf. aussi Livet, *o. c.*

SENS, caprice, désir, D. 288.

SENSIBLE (ÊTRE) pour quelqu'un, être ému d'amour pour quelqu'un, V. 1208.

SEUREMENT, en sécurité, D. 1440. Cf. Molière, *Dépit amoureux*, II, 2 :

Nous serions au logis beaucoup moins *sûrement*.

SÉVÈRE, cruel, D. 917. Cf. Scarron, *Marquis ridicule*, II, 4 :

O Dieu, qu'elle est *sévère* !

Il s'agit d'une femme.

— sens vague : corrompu, méchant, D. 1190.

SI (ET), aussi, c'est pourquoi, D. 1391.

— pourtant, V. 1127. Cf. Molière, *Don Juan*, II, 1 : « Tu ne m'aimes pas ; *et si*, je fais tout ce que je pis pour çà. »

SOI, pour *lui*, D. 765. Cf. Haase, *o. c.*, § 13 A.

SOIN, peine, effort, D. 900 ; V. 268. Cf. Regnard, *Joueur*, II, 10 :

Monsieur vaut-il le *soin* qu'on se mette en colère ?

Boursault, *Ésope à la cour*, III, 3 :

Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin
Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.

Soins, au pluriel, égards, attentions, employé dans la langue de la galanterie, D. 1683 ; V. 27, 77, 124. Cf. Molière, *Misanthrope*, III, 5 :

> Et jamais tous ses *soins* ne pourroient m'offrir rien
> Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.

Quinault, *Mère coquette*, V, 2 :

> Avez-vous pour lui plaire employé bien des *soins* ?

Sort, vie, par analogie avec *destin*, pris constamment au xviie siècle dans ce sens, D. 1584.

Sorty (avoir), V. 484. Cf. Mme de Sévigné, XI, x (autographe) : « Je n'ai point sorti, » et de nombreux exemples et les remarques des grammairiens dans Livet, *o. c.*

Souffler, souffler mot, V. 1408. Cf. Hauteroche, *Crispin médecin*, I, 2 : « Je voudrois bien qu'elle eût *soufflé* devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu. » Cf. aussi Livet, *o. c.*

Subjonctif marquant le désir, employé sans *que*, D. 513, 763, 1749; V. 524, 1096, 1408, 1476, 1590. Cf. Scarron, *Jòdelet*, II, 5 :

> Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou *je meure* !

Cf. Haase, *o. c.*, § 73 a.

— Imparfait du subjonctif employé dans l'acception du conditionnel présent moderne, V. 368, 1724. Cf. Corneille, *Cinna*, I, 2 :

> Mais encore une fois souffrez que je vous die
> Que cette passion *dût* être refroidie.

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, I, 5 :

> Il *dût* moins s'emporter, mais l'offence est reçuë.

Cf. Haase, *o. c.*, § 66 a.

Submerger, pris absolument, D. 1044.

Suborné : un cœur *suborné*, D. 124. Cf. Scarron, *Prince corsaire*, IV, 5 :

Par quel charme secret, quel ascendant, quel astre,
As-tu pu *suborner mon cœur* à te trahir ?

Substantif complément placé entre l'auxiliaire et le verbe, D. 1083. Cf. Haase, *o. c.*, § 153, 2°.

SUCCEZ, issue, résultat, D. 32, 96. Cf. Molière, *Dépit amoureux*, III, 7 :

Daignez, je vous conjure,
Attendre le *succès* qu'aura cette aventure.

Scarron, *Prince corsaire*, II, 3 :

L'un et l'autre *succès*, favorable ou contraire,
S'oppose également à tout ce que j'espère.

Id., *Don Japhet d'Arménie*, V, 6:

Et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste *succès*.

Boursault, *Mercure galant*, III, 4:

De mes prétentions quel que soit le *succès*.

SUGGÉRER des conseils, V. 256. Cf. Racine, *Athalie*, III, 6:

Quels timides *conseils* m'osez-vous *suggérer* ?

SUIVRE, poursuivre, continuer, V. 1307, 1471, 1601. Cf. Corneille, *Polyeucte*, variante au v. 840 :

Oyez, Félix, *suit*-il ; oyez, peuple, oyez tous.

Th. Corneille, *Illustres ennemis*, IV, 7 :

Ah ! *suivons*... Mais hélas ! ne précipitons rien.

SUR, de, V. 170. Cf. Haase, *o. c.*, § 128 B.
— avec : surprendre *sur*, V. 1117.

SURMONTER quelqu'un, D. 206. Cf. Fénelon, *Télémaque*, V : « Un Rhodien *surmonta* tous les autres. » — Sorel, *Francion*, XI : « Il y aura des peuples inconnus qu'il *surmontera*. »

SURPRISE (SANS), sens fréquent de *méprise*, D. 603. « Tomber dans une *surprise*, éviter une surprise. » (Richelet).

SUS, interjection pour presser, hâter, V. 637. Cf. Molière, *Étourdi*, II, II :

> *Sus* donc, préparez vos jambes.

TACHÉ, souillé, D. 1204. Cf. Corneille, *Cid*, IV, 5 :

> Que son nom soit *taché*, sa mémoire flétrie.

Scarron, *Fausse apparence*, I, 2 :

> Mais l'honneur où l'on voit la moindre ombre paroître,
> S'il n'est déjà *taché*, n'est pas long-tems sans l'être.

TAS (UN) d'insensez, V. 685. Cf. Corneille, *Cinna*, V, 1 :

> Un *tas* d'hommes perdus de dettes et de crimes.

TASCHER A, D. 479, 592 ; V. 1108. Avec le sens, non pas de *viser à quelque chose*, mais de *tâcher de faire quelque chose*, *s'efforcer d'y atteindre*. Cf. Corneille, *Polyeucte*, V, 4 :

> *Tâche à* le consoler, va donc ; qui te retient ?

Montfleury, *Dame médecin*, II, 4 :

> *Tâche à* persuader là-dessus ta maîtresse.

TEMPS (LE), le moment fixé, D. 1601.

TEMPS, sans article dans l'expression *perdre temps*, V. 445. Cf. Haase, *o. c.*, § 28 B.

TEMPS (HORS DE), hors de propos, V. 547.

TESTE-BLEU (PAR LA), V. 513, 900. Cf., pour la finale *bleu*, Livet, *o. c.*, t. II, p. 623.

TOPPE A TOUT, je consens à tout ce que vous dites, D. 1323. « Terme du jeu de dez, dont se sert celuy qui tient le dé et qui veut bien jouër la poste qui luy est proposée par celuy qui dit masse. » (Furetière). Cf. Boursault, *Mercure galant*, III, 2 :

> Et vous *toppez à tout*, en fille obéissante.

TOURNER, me tourner, V. 1225. Cf. Haase, *o. c.*, § 61.

TOUSJOURS, en tout cas, D. 586. Cf. La Fontaine, *Fables*, VI, 7 :

> Quand le malheur ne seroit bon
> Qu'à mettre un sot à la raison,
> *Toujours* seroit-ce à juste cause
> Qu'on le dit bon à quelque chose.

TOUT, variable devant un adjectif : *tous* bons, V. 930. Cf. Haase, *o. c.*, § 46.

TRAISTRE, terme employé à maintes reprises par Dorimon et par de Villiers comme par Molière et les autres écrivains du XVIIe siècle, injure vague dans laquelle n'entre guère l'idée de trahison. Toutefois, le mot a en certains endroits une signification très précise : le sens d'abord indéterminé finit par se spécialiser, en quelque sorte, dans l'idée de trahison et de lâcheté. D. 595, 601, 730, 748, 871, 906, 1230 ; V. 532, 629, 1566, 1642, 1777, coquin ; — D. 493, sot, stupide ; — D. 949, 1235, 1269 ; V. 400, 415, 953, 1242, coquin, avec déjà l'idée de trahison et de lâcheté ; — V. 128, 1280, cette dernière idée se précise : le mot est rapproché du mot *lâche* ; — V. 1428, 1439, lâche ; dans le 2e cas : qui abandonne par lâcheté ; — D. 1181, sens moderne : qui trahit.

TRAISTREMENT, traîtreusement, V. 1321. Cf. Malherbe, *Lettre au roy Louis XIII*, t. I, p. 353 : « Tuer un homme de bien, et le tuer... *traîtrement*, c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. » Le mot ne se trouve ni dans Furetière ni dans Richelet.

TRAVAILLÉ, fatigué, D. 811. Se disait des jambes d'un cheval, cf. Lacurne de Sainte-Palaye. Cf. aussi Corneille, *Cid*, III, 5 :

> Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
> En vain, je m'y *travaille*, et d'un soin inutile...

Scarron emploie le mot *travail* dans le même sens, *Prince corsaire*, IV, 2 :

> Le *travail* du combat, de la mer, du naufrage.

TRAVERSER, contrarier, V. 450, 909. Cf. Racine, *Britannicus*, III, 8 :

Ainsi par le destin nos vœux sont *traversés*.

TRÉPIGNER, danser sur place, dans une figure de la gaillarde (cf. ce mot), V. 1620.

TRIGAULT, homme sans franchise, D. 1039. Cf. Boursault, *Mercure galant*, IV, 7 :

J'enrage de bon cœur quand je trouve un *trigaud*
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

TROP DE... POUR..., plus qu'il n'en faut pour..., D. 279-280. Cf. Corneille, *Héraclius*, III, 4 :

Nous aurons *trop* d'amis *pour* en venir à bout.

TROUBLE, colère, D. 466. Cf. Molière, *Femmes savantes*, V, 3 :

....Et sans *trouble* ai-je assez écouté
Votre digne interprète ?

TROUSSER BAGAGE, partir, D. 362. Cf. Livet, *o. c.*, et Th. Corneille, *Galand doublé*, III, 4 :

...C'est fait, Monsieur, il faut *trousser bagage*.

TYMBRE FESLÉ (LE), V. 1142. Cf. Livet, *o. c.*

UN, quelqu'un, D. 1333 ; V. 519, 1158. Cf. Haase, *o. c.*, § 49.

VENELLE (ENFILER LA), prendre la fuite, D. 354 ; V. 1770. Cf. La Fontaine, *Fables*, XII, 17 :

Et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,...
Fut presque sur le point d'*enfiler la venelle*.

VENTRE-BLEUF, ventrebleu, D. 1495.

VERITABLE, qui dit la vérité, en parlant d'une personne, D. 1874; V. 6. Quand il se dit des personnes, il signifie *qui dit la vérité* : « Si vous n'êtes *véritable* en cet article, vous êtes suspect en tout. Pascal, l. 4. » (Richelet). Cf. Malherbe, *Lettre à M. de Racan*, 13 décembre 1624 : « Si le roi est *véritable*, il ne s'en parlera jamais. » — Hauteroche, *Cocher supposé*, sc. 31 : « Madame, il s'explique à cœur ouvert. — Crois-tu qu'il soit *véritable* ? » — Boursault, *Fables d'Ésope*, I, 1 :

Comme il est dangereux d'être trop *véritable* !

— En parlant d'une chose, sincère : mon *véritable* amour, V. 1218. Cf. Racine, *Bérénice*, V, 6 :

Madame, il faut vous faire un aveu *véritable*.

VERT (PRENDRE SANS), prendre au dépourvu, V. 674. Cf. Chevalier, *Avantures de nuit*, I, 1 :

Et, malgré sa parole donnée,
Vous avoir tout promis, et vous *prendre sans vert* !

Pour l'origine de cette expression, cf. Livet, *o. c.*, art. *vert*.

VISTEMENT, avec vitesse, promptement, V. 405, 1199, 1353. Cf. Molière, *Précieuses ridicules*, sc. 7 : « Payez-nous *vitement* ! » Scarron, *Jodelet*, IV, 7 :

Vous devez *vitement* en faire la vengeance.

VULGAIRE (UN), un homme vulgaire, D. 1558. Je ne trouve pas d'autre exemple de cet emploi. Cf. cependant, pour cet adjectif pris comme substantif, les nombreux et curieux exemples cités par Livet, *o. c.*, t. I, p. 42-45 : *un vertueux, un sombre, une gaie*, notamment. Cf. aussi plus haut BRUTAL et CAPRICIEUX.

Y remplaçant un pronom de la 3e personne précédé de *en*, V. 843; précédé de *chez*, D. 1740. Cf. Haase, *o. c.*, § 10, II, et Livet, *o. c.*, t. III, p. 818 et suiv.

Zest, D. 1398. « Se dit quelquefois ironiquement pour montrer qu'on ne fait point de cas d'une chose, qu'elle est de nulle valeur, comme le *zest* qui est au milieu de la noix. » (Furetière).

SCÉNARIO DES ITALIENS

NOTES DE BIANCOLELLI

TRADUITES PAR TH. GUEULLETTE

LE SCÉNARIO DE BIANCOLELLI

Le *Festin de Pierre* dont je publie le scénario fut apporté en France par les Italiens et joué sans doute pour la première fois au théâtre du Petit Bourbon en 1658 [1]. Cette pièce, dont le succès considérable incita successivement Dorimon, de Villiers et plus tard Molière à traiter le même sujet, est une pièce de la *Commedia dell'arte*, c'est-à-dire une bouffonnerie dans laquelle les éléments sérieux des œuvres antérieures ont disparu, ou ont perdu toute importance, pour faire place aux lazzi et aux bons mots du valet. A celui-ci est dévolu le principal rôle, et le héros, Don Juan, n'est plus qu'un personnage de deuxième plan.

Le texte du scénario que je donne ici n'est pas le texte primitif, qui n'a pas été conservé, mais simplement une traduction, faite au XVIIIe siècle par un avocat, homme de lettres et auteur dramatique, Thomas Gueullette, des notes laissées par Dominique Biancolelli; celui-ci avait, à partir de 1662, doublé, puis remplacé, sous le nom d'Arlequin, Dominique Locatelli, qui avait tenu jusqu'alors le rôle du valet de Don Juan sous le nom de Trivelin. Ces notes sont conservées à la Bibliothèque Nationale dans le *Recueil de sujets de pièces tirées de l'italien*, collection Soleinne, fonds français nº 9328.

*
* *

Ce *Festin de Pierre* est intéressant dans l'histoire de la légende de Don Juan, parce qu'il a fourni à Molière un certain nombre de traits, que je signale dans mon commentaire. Sans doute, étant donné que le texte fort abrégé et très incomplet que nous en

1. Cf. plus loin la note de Gueullette.

possédons n'est pas le texte primitif, étant donné aussi que le propre des pièces de la *Commedia dell'arte* est de n'être pas des œuvres fixes, arrêtées une fois pour toutes dans leurs détails, mais des œuvres flottantes, se modifiant avec le temps, suivant la verve et l'imagination des acteurs, et suivant aussi l'influence des piéces de la comédie sérieuse, il serait téméraire d'affirmer que tous les éléments communs à Molière et au seul scénario ont été empruntés à celui-ci par celui-là. En certains cas, au contraire, il est légitime de supposer que c'est l'auteur du scénario qui est le débiteur de Molière. Je me suis expliqué à ce sujet dans mon étude sur *la Légende de Don Juan* (chap. IV), et je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit. Toutefois, plusieurs raisons me font croire que le scénario a beaucoup plus fourni à Molière qu'il ne lui a pris. Tout d'abord, si notre texte est relativement récent, il est, dans son incohérence et sa concision, la traduction très fidèle des notes de Biancolelli. Or, nous l'avons vu, c'est à partir de 1662 que celui-ci a joué le rôle d'Arlequin. Il est donc très probable que nous possédons intégralement, à peu de chose près, le résumé de la pièce qui se jouait au Petit Bourbon en 1662, c'est-à-dire trois ans avant le *Festin de Pierre* de Molière. En outre, la pièce de ce dernier fut aussitôt retirée et ne fut imprimée que fort tard : il est difficile qu'elle ait pu inspirer beaucoup l'auteur du scénario.

Les vraies sources de celui-ci sont ailleurs : elles sont tout d'abord dans le *Convitato di Pietra* de Cicognini, que le scénario suit d'assez près et dont il s'inspire la plupart du temps. Elles sont aussi, pour une plus faible part, dans le *Burlador* et dans le *Convitato* de Giliberto — dans la mesure du moins où ses imitateurs français nous permettent d'en juger. Bien des éléments originaux ont été ajoutés par l'auteur. J'ai indiqué dans mon étude sur *la Légende de Don Juan* quels sont les emprunts et les parties nouvelles de la pièce. Je les signale plus bas dans mon commentaire ; il n'y a donc pas lieu d'y insister ici. Notons seulement un fait intéressant : à l'inverse des scénarii conservés en Italie, qui ne sont tous que des copies du *Convitato* de Cicognini ou du *Convitato* de Perrucci, le scénario de Biancolelli est beaucoup plus original. Non seulement il remonte à des sources diverses, mais les élé-

ments qui lui appartiennent en propre sont plus nombreux et plus importants. L'imagination de son auteur, ou de ses auteurs successifs, s'est donné une plus libre carrière et s'est attachée moins servilement à reproduire les modèles antérieurs.

Je dis l'auteur ou les auteurs, car, si le texte que nous possédons est la traduction des notes de Biancolelli, si celui-ci a très probablement modifié le canevas de la pièce que l'on jouait depuis 1658, il n'en est pas l'auteur. Avant lui, le rôle principal était tenu par Locatelli ; mais Locatelli pas plus que Biancolelli n'a composé la pièce. Celle-ci a été apportée d'Italie par la troupe de Giuseppe Bianchi, qui s'installa au Petit Bourbon du mois d'août 1653 au mois de juillet 1659. Locatelli jouait dans cette troupe les personnages de valets. Où donc Bianchi a-t-il pris le *Convitato* qu'il a introduit en France? Faute de renseignements, il est impossible de faire à cette question une réponse précise. J'ai conjecturé (*Légende de Don Juan*, chap. III), que notre scénario pouvait avoir été fourni à la troupe de Bianchi par Tiberio Fiorelli, plus connu sous le nom de Scaramouche. Mais rien ne prouve que Tiberio Fiorelli en soit le premier auteur. En général, nous ne connaissons pas les auteurs des pièces de la *Commedia dell' artè*, parce que ces pièces, improvisées dans leurs détails, et empruntant aux pièces de la *Commedia sostenuta* la suite de l'intrigue et les événements principaux, n'avaient pas à proprement parler d'auteur véritable. Un chef de troupe en établissait le canevas, sur lequel brodait la fantaisie des acteurs. Il en a été du scénario du *Convitato di Pietra* comme des autres. Il a emprunté à deux ou trois modèles ses éléments constitutifs et s'est ensuite développé et modifié au gré des milieux, des temps et des influences. Il n'est pas possible de lui trouver une paternité précise et unique.

LE FESTIN DE PIERRE

(*Convitato di Pietra*)

Note de M. Gueullette. — Le *Festin de Pierre* des Italiens doit avoir été joué par la troupe de Locatelli en l'année 1658 [1], et il eut un succès prodigieux. Les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne engagèrent de Villiers, leur camarade, de le traduire en français et il le donna en vers... [2].

Dans la première scène, j'arrive avec le Roy qui me parle du libertinage de Don Juan. Je lui dis : « Il faut, Sire, avoir patience ; quand les jeunes gens deviennent un peu plus âgés, ils changent de conduite ; il faut espérer que cela arrivera à Don Juan. » Le Roy m'ordonne de lui raconter quelque histoire pour l'amuser. Je prens un siège et je m'asseois à côté de lui ; alors je lui fais le récit

1. Les frères Parfaict (*Histoire de l'Ancien Théâtre italien*, p. 265) donnent une autre date, antérieure, mais beaucoup moins précise : les premières années de l'établissement en France des comédiens italiens. Cet établissement ayant eu lieu en 1653, il faudrait donc reporter aux environs de cette année l'introduction du scénario sur la scène française. Mais, outre que cette indication est vague, elle se heurte à une autre objection : la pièce de Dorimon inspirée par le succès des Italiens est de la fin de 1658. Or, Dorimon n'a certainement pas attendu cinq ans pour mettre sur la scène une pièce qui faisait courir tout Paris. Il faut donc accepter comme probable la date donnée par Gueullette. Cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. III.

2. Le *Festin de Pierre* de de Villiers n'est pas tiré des mêmes sources que le scénario. Celui-ci est surtout inspiré de la pièce de Cicognini; la pièce de de Villiers est une traduction plus ou moins fidèle de celle de Giliberto.

de la reine Jeanne [1]. On entend du tumulte au dedans, je me sauve [2].

Cette scène est de nuit. J'arrive seul et je m'entretiens de la débauche de mon maître qui ne songe qu'à désho-

1. Cette histoire de la reine Jeanne a inspiré maints conteurs et auteurs dramatiques. Il s'agit des aventures de la reine Jeanne de Naples, la protectrice et l'amie de Boccace, avec son premier mari, André de Hongrie. Ayant dû épouser ce prince malgré elle, la reine fut soupçonnée de l'avoir assassiné avec la complicité de son amant, Louis de Tarente. Lope de Vega le premier a mis ce sujet sur la scène dans sa pièce de *La Reina Joana de Nápoles*. Jeanne doit épouser, sur l'ordre de son père, André de Hongrie, qu'elle n'aime pas, alors qu'elle est éprise de Ludovic de Tarente. Le mariage fait, les deux époux se haïssent et cherchent bientôt à se débarrasser l'un de l'autre. André, qui est aussi cruel que débauché, songe à empoisonner la reine, à qui la répulsion qu'elle éprouve pour son mari, inspire la même pensée. Après une scène au cours de laquelle tous deux, sous couleur de plaisanteries, s'adressent de terribles menaces, la reine ayant demandé à boire, André envoie chercher un verre d'eau dans lequel il fait verser du poison. Mais la reine a pénétré son intention; elle le conduit dans un cabinet voisin où, aidée de ses femmes, elle l'étrangle avec un cordon de soie. Elle épouse ensuite Ludovic de Tarente.

En 1654, un auteur français, d'ailleurs peu connu, Magnon, mettait à son tour sur la scène la suite des aventures de la reine Jeanne. Celle-ci, remariée au roi de Naples, Jacques III, est aimée à la fois par le sénéchal du royaume et par son cousin, le comte de Duras. Le roi et les deux amants de la reine cherchent à se tuer mutuellement, quand le roi de Hongrie, frère d'André, vient à Naples pour venger la mort de son frère et cherche à faire étouffer la reine. Mais une suivante de celle-ci avoue que le prince André a été tué, non pas par sa femme, mais par le sénéchal. Ce dernier, convaincu de ce crime, se poignarde pour échapper au supplice. L'innocence de la reine étant reconnue, le roi de Naples et le roi de Hongrie restent tous deux couverts de confusion. Cf. Parfaict, *Histoire du Théâtre françois*, t. VIII, p. 108 et suiv.

En 1781, Laharpe a donné aussi sous le titre de *Jeanne de Naples* une tragédie en 5 actes. Au XIXe siècle, plusieurs pièces sur le même sujet ont paru en Italie.

Cf. pour les sources de l'histoire :

— J. Villani, *Storie fiorentine*, Florence, 1587.

— *Dictionnaire* de Moréri (Lyon, 1681).

— Menéndez y Pelayo, *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española*, t. VI, p. CXXVII et suiv.

— Mistral, Préface à sa tragédie de *La Reine Jeanne*, chez Lemerre, 1890.

2. Cette première partie est originale. On constate dès le début que le personnage d'Arlequin joue dans la pièce le principal rôle. Le conte qu'il fait au roi, et qui n'a aucun rapport avec le sujet, n'a d'autre but que de fournir une matière à la fantaisie de son imagination. Il faut noter que

norer les femmes ou les filles qu'il trouve sous sa main, etc.[1]. Don Juan qui m'écoute met l'épée à la main, et demande : « Qui va là ? » Je dis que je suis Arlequin, valet de Don Juan[2]. Il dit du mal de lui-même ; je conviens qu'il a raison ; ensuite, je me repens d'avoir ainsi parlé, et je dis que je veux soutenir l'honneur de mon maître ; il me répond que, cela étant, il va me faire raison[3]. Après plusieurs lazzi de frayeur, j'y consens, mais je me jette à terre sur le dos, tenant mon épée à deux mains, et je la remue de façon qu'il la trouve toujours ; enfin je la baisse, en disant : « Ah ! je suis mort ![4] » Don Juan très fâché de m'avoir blessé, se nomme, m'appelle par mon nom, et me demande si effectivement je suis mort. Je répons que si véritablement il est Don Juan, je suis en vie, mais que s'il ne l'est pas, je suis trépassé[5]. Enfin, je me lève de terre, et nous faisons le lazzi des archers qui le poursuivent[6] et de la bourse qu'ils

l'auteur a remplacé par ce récit l'aventure de Don Juan avec la duchesse Isabella. Au cours de cette aventure, le valet ne paraît pas ; c'est Don Juan qui est en scène. Notre scénario étant la copie d'un texte à l'usage de Dominique Biancolelli, qui jouait le rôle d'Arlequin, ne contient pas l'indication des événements où ce dernier ne figurait pas.

1. Arlequin développe ici le monologue de Passarino dans le *Convitato* de Cicognini (I, 7). Chez Molière, Sganarelle parle de la même façon de son maitre au valet d'Elvire, Guzman (I, 1).

2. Cette scène est la répétition de la scène 7 de l'acte I de Cicognini, avec des variantes : Passarino à la question de Don Juan répond: « Personne. »

3. Ces détails ne sont pas dans le texte de Cicognini.

4. La plaisanterie est semblable chez Cicognini.

5. Ces facéties sont ajoutées au texte de Cicognini.

6. L'auteur du scénario intercale ici une scène qui, chez Cicognini, chez Dorimon et chez de Villiers, ne se passe qu'après le meurtre du commandeur. Cf. Cicognini, II, 14, Dorimon et de Villiers, II, 7.

On ne comprend pas bien ici pour quelle raison Don Juan est poursuivi par les archers. Le seul attentat qu'il ait commis est celui contre la duchesse Isabella, et il n'en est même pas question. Il faut se rappeler que les notes copiées par Gueullette sont manifestement incomplètes. Comme je l'ai dit plus haut, l'auteur, qui jouait le rôle d'Arlequin, parle de ce qu'il fait et de ce qu'il dit lui-même ; les aventures de Don Juan ne sont que brièvement rappelées, ou même omises.

m'offrent pour découvrir Don Juan [1]. Quand mon maître est à table [2], je lui dis que j'ai servi un médecin qui m'a appris qu'un tel plat était de dure digestion. Il me le donne, je mange goulûment; il me représente ce que mon médecin m'a dit; je lui répons que c'est le plat qui est de dure digestion, et non ce qui est dedans.

Dans la scène du naufrage [3], je suis en chemise dans l'eau avec 10 ou 12 vessies; je me hausse et je me baisse comme si je nageais, et j'arrive sur le théâtre en disant: « Plus d'eau ! plus d'eau ! Du vin tant que l'on voudra ! [4] » J'aperçois Don Juan entre les bras d'une jeune fille de pêcheur. Je dis alors: « Si jamais je tombe dans la mer, je voudrais bien me sauver dans une pareille barque [5] ! » Puis, je tords ma chemise, et crie : « Ohimé ! Voilà un brochet qui s'est attaché à mon ventre. » Je remercie Neptune de m'avoir sauvé de la mort [6], et regardant la gorge de la pêcheuse, je dis: « Si j'avais eu deux pareilles callebasses, je n'aurais pas craint de me noyer. » Mon maître sort de son évanouissement, et, pendant qu'il s'entretient avec la jeune fille, je fais le lazzi de crever une de ces vessies en tombant sur le cul; cela fait du bruit, je dis que c'est le canon que je tire en réjouissance

1. Ce détail n'est pas dans les autres pièces.
2. Ce premier repas de Don Juan est ajouté par l'auteur du scénario. Il est cependant étrange que ces jeux de scène se répètent à deux reprises. Les événements ici ne s'enchaînent pas, et je ne serais pas éloigné de croire qu'en recopiant les notes de Biancolelli, Gueullette ait fait une confusion et intercalé en cet endroit un détail qui doit se rattacher à la scène du repas, avant l'arrivée de la statue.
3. Ici encore, il n'y a aucun enchaînement entre les scènes.
4. Cf. Dorimon, v. 1044 et la note, de Villiers, v. 998.
5. Chez Cicognini (I, 11), Passarino dit : « Al me patron fuz dal mar e sel casca in una carogna ! »
6. Cf. Dorimon, IV, 2, et de Villiers, IV, 2, avec cette différence que Briguelle et Philipin maudissent Neptune au lieu de le remercier. Il faut noter que dans le scénario, comme dans toutes les pièces italiennes ou tirées de l'italien, les divinités païennes remplacent le Dieu des chrétiens.

de nous être sauvés [1]. Lorsque mon maître s'en va avec la pêcheuse, je la plains et je dis : « Mon maître est si libertin que s'il va jamais aux enfers, ce qui ne peut lui manquer, il voudra débaucher Proserpine [2]. » La pêcheuse dans cette scène dit à Don Juan qu'elle compte qu'il lui tiendra la parole qu'il lui a donnée de l'épouser. Il lui répond qu'il ne le peut et que je lui en dirai la raison [3]. Il s'en va et cette fille se désespère. Alors je lui remontre qu'elle n'est pas la centième qu'il a promis d'épouser [4]. « Lisez, lui dis-je ; voilà la liste de toutes celles qui sont dans le même cas que vous, et je vais y ajouter votre nom. » Je jette alors cette liste roulée au parterre, et j'en retiens un bout, en disant : « Voyez, Messieurs, si vous n'y trouverez pas quelqu'une de vos parentes [5]. »

Nous arrivons sur la scène, mon maître et moi, et nous y trouvons le duc Octavio et Pantalon [6]. Après les premiers complimens, je me mets à côté de Pantalon, et à chaque fois qu'il me regarde, je lui fais une profonde révérence. Ce lazzi répété plusieurs fois l'impatiente ; il passe de l'autre côté, j'y passe aussi et recommence le

1. Le scénario de Biancolelli dépasse en grossièreté les scénarii tirés de la pièce de Cicognini et de celle de Perrucci, qui sont restés en Italie. Seuls, quelques *Puppenspiele* allemands contiennent des traits analogues.

2. Ce détail pourrait bien avoir inspiré Moncrieff qui, dans son *Libertine reçlaimed* joué en 1820, représente Don Juan aux enfers séduisant Proserpine elle-même. Cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. VII.

3. Cette idée de Don Juan de faire justifier sa conduite par son valet a été reprise par Molière dans l'entrevue avec Elvire. Molière s'est très probablement inspiré du scénario. Cf. mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. IV.

4. Cf. Cicognini, I, 13 : « Guardè s'al ghe n'è qualche centinara sù sta lista. »

5. Ce dernier trait a été ajouté par l'auteur du scénario.

6. Ici commence le second acte. Cette scène correspond à la scène I de l'acte II dans Cicognini. L'auteur du scénario substitue aux compliments qu'échangent Don Juan et le duc une série de lazzi entre leurs valets.

lazzi. Comme j'ai mon manteau, je l'ôte de dessus mes épaules, j'en joue comme on se sert du drapeau, et je donne à Pantalon un coup dans l'estomac, dont nous tombons tous deux par terre. Ensuite, je me mouche au mouchoir de Pantalon; il s'en aperçoit, me donne des coups de poing ; je les lui rens. Don Juan propose au duc de changer avec lui de manteau pour aller en bonne fortune. Il accepte. Je fais la même chose avec Pantalon [1]. Ils quittent la scène; j'y reste avec Don Juan qui me raconte qu'il veut aller chez donna Anna, la maîtresse d'Octavio [2]. Je m'y oppose, et lui parle du Ciel [3]. Il me donne un soufflet [4]. Je dis alors : « Allons donc, puisqu'il le faut ! » Et nous sortons.

Don Juan s'introduit chez le commandeur Don Pierre, frère de Donna Anna qu'il a voulu déshonorer. A ses cris, le commandeur arrive, poursuit Don Juan qui le tue. Je fais alors des scènes de frayeur. Je veux me sauver; je tombe sur le mort, je me relève et je m'enfuis [5].

Dans cette scène, les manteaux troqués se rendent avec plusieurs lazzi de ma part, en rendant la robe de Pantalon [6].

Dans cette scène je fais mes réflexions sur le cri public

1. Ce trait est ajouté.
2. Le texte du scénario continue à suivre ici de très près le texte de Cicognini.
3. Cf. Cicognini, III, 1. Chez Cicognini, c'est après l'aventure avec Donna Anna, que Passarino adresse à son maître des avertissements sur l'inconstance de la fortune. Chez Molière, c'est le pauvre qui menace Don Juan du Ciel.
4. Ce détail est emprunté à Tirso (III, 10). Catalinon faisant des observations à son maître sur sa conduite, Don Juan lui donne un soufflet, « un bofeton ». Dans le *Festin de Pierre* de Molière, Don Juan se contente de menacer Sganarelle (I, 2 et IV, 1).
5. Ces lazzi d'Arlequin se trouvent aussi dans les scénarii imités du *Convitato di Pietra* de Perrucci.
6. Le texte du scénario est conforme ici encore à celui de Cicognini avec, en plus, les lazzi d'Arlequin et de Pantalon.

qui promet dix mille écus et la grâce de quatre bandits à qui découvrira l'auteur de la mort du commandeur [1]. Pendant que je discours en moi-même sur cette aventure, arrive Don Juan. Je lui apprends ce qui a été publié de la part du Roy. Après quelques lazzi de frayeur au sujet des archers [2], Don Juan qui se méfie de moi, met l'épée à la main et me menace de me tuer si je parle. Je lui jure que je ne dirai mot. « Mais, me dit-il, si l'on te donne la question ? » — « Cela ne me fera pas parler. » Voyant cela, il feint alors de me donner la question et d'être le barrizel [3]. J'avoue tout; il devient furieux, redouble ses menaces [4], veut changer d'habit avec moi [5] et m'emmène pour cela, ce me disant qu'il faut avoir du courage. Je le lui promets. Il feint que les archers sont à nos trousses; je m'épouvante et me sauve; il court après moi [6].

Dans cette scène qui se passe à la campagne [7], je badine avec les villageoises, et je dis au mari de l'une d'elles : « Si vous n'ètes pas le seigneur Cornélio, vous le serez bientôt [8] ; » et, quand elles dansent, je dis : « Mon

1. Cf. Cicognini, II, 12. Le scénario ne donne ici qu'un résumé très sec de la scène.
2. La scène des archers, intercalée ici, est placée un peu plus loin dans le texte de Cicognini (II, 14).
3. Le « barizel » ou « barigel », de l'italien *barigello*, est le chef de la police dans certaines villes d'Italie, à Rome notamment. Chez Cicognini, ce personnage est remplacé par « il notaro », le greffier.
4. Cf. Cicognini, II, 13.
5. Cf. Cicognini, II, 13, Dorimon et de Villiers, II, 5, Molière, II, 5. Chez Molière, le troc d'habits entre Sganarelle et Don Juan ne s'effectue pas.
6. Détails nouveaux.
7. Le texte du scénario continue à suivre celui de Cicognini. Cf. pour cette scène, Cicognini, II, 15 et 16, Dorimon, IV, 6, de Villiers, V, 4.
8. Cette plaisanterie vulgaire rappelle les facéties de Catalinon sur le compte du paysan Patricio :

Mas si tiene de ser toro,
Qué mucho que esté corrido ? (II, 20),

et les facéties de Pantalon pêchant une corne. Cf. Cicognini, II, 15.

maître leur fera tantôt danser un autre branle. » Ensuite, nous les enlevons.

Dans la scène où paraît le tombeau du commandeur [1], Don Juan lit l'inscription qui est sur le piédestal et feint de craindre la foudre dont il est menacé [2]. Ensuite, il rit de la vanité des hommes au sujet des épitaphes [3]. Je lis à mon tour ce qui est écrit [4], et, me rappelant que j'ai eu pour ainsi dire part à toutes les débauches de mon maître, je commence à en craindre la juste punition [5]. Mon maître, pour se réjouir, m'ordonne d'aller inviter la statue du commandeur à souper pour ce soir. Je ris de cette folie; cependant, je vais l'inviter à souper. La statue me répond par une inclination de tête [6]; je tombe de frayeur, et je dis à mon maître ce que j'ai vu; il n'en veut rien croire, la prie lui-même; elle lui fait pareille inclination; il en est étonné; nous rentrons [7].

Pantalon dans cette scène veut m'interroger et me dit que l'on donnera les 10.000 écus à celui qui nommera le meurtrier du commandeur [8]. Comme il me presse à ce sujet, je lui dis que si j'étais bien sûr de la récompense, je le nommerais. Après plusieurs lazzi, je lui dis que je ne le connais pas. « Imagine-toi, me dit-il, que je sois le

1. C'est l'acte III qui commence. Cf. Cicognini, III, 2.
2. Dans toutes les autres pièces, Don Juan se rit au contraire des menaces contenues dans l'épitaphe.
3. Cf. Cicognini, III, 2, et Molière, III, 5.
4. Passarino fait de même chez Cicognini. Molière a supprimé la lecture de l'épitaphe.
5. Ce détail est nouveau.
6. Chez Cicognini, chez Dorimon, chez Molière, la statue fait aussi un signe de tête. Chez de Villiers, elle répond : « oui ».
7. Ces détails ne varient guère dans les différents textes. Chez de Villiers seul, Don Juan ne renouvelle pas l'épreuve.
8. Ici encore je crois à une interversion dans les notes de Gueullette : les détails donnés se rapportent à la scène qui suit la restitution des manteaux échangés (p. 344, l. 22). Ces détails n'ont plus ici leur raison d'être.

Roy [1] et que je t'interroge : Bonjour, Arlequin ! — Serviteur à Votre Majesté, lui répons-je. — Sais-tu qui est le meurtrier en question ? — Oui, Sire. — Nomme-le et tu auras la somme promise. — Et bien, Sire, c'est... c'est... c'est Pantalon. » Alors, Pantalon m'envoie au diable, me menace de me faire pendre, et sort, furieux contre moi [2]. Je quitte aussila scène.

Dans celle-ci, je veux reprendre Don Juan de ses vices [3]. Je lui raconte la fable de l'âne chargé de sel et ensuite d'éponges [4]. Je lui en fais l'application ; il feint d'être sensible à mes remontrances ; je me jette à ses genoux ; il s'y met aussi, feint d'implorer Jupiter. Je rends grâces au Ciel de sa conversion ; il se lève, me donne un coup de pied au cul et se moque de moi [5].

1. Ce trait est nouveau. Il rappelle une idée semblable de Don Juan feignant d'être le barizel (cf. plus haut, p. 345, l. 10).

2. Cf. Cicognini, II, 12.

3. Dès le *Burlador*, le valet adresse ainsi des remontrances à son maître. L'auteur du scénario s'inspire ici de la scène I de l'acte III de Cicognini. Cf. aussi Molière, IV, I.

4. L'auteur du scénario fait allusion ici à la fable 6ᵉ du recueil de fables en vers latins de l'Italien Gabriello Faerno (mort en 1561). La même fable, qui était déjà dans Esope, a été refaite aussi par La Fontaine (II, 10). L'application qu'Arlequin en fait à Don Juan est la suivante : tant qu'il n'a eu que du sel sur le dos, l'âne a pu impunément s'aventurer dans les passages dangereux des rivières, car l'eau faisait fondre sa charge. Du jour où il a porté des éponges, il s'est noyé. De même Don Juan : il a jusqu'ici échappé, malgré ses imprudences, aux coups du sort ; le jour où il dépassera la mesure, il sera la victime de ses folies.

L'auteur modifie quelque peu le sujet et la morale de la fable : dans celle-ci il y a deux ânes, et le second est puni pour avoir voulu, sottement, dans des circonstances différentes, agir comme le premier.

5. Cette fausse conversion de Don Juan, cette comédie qu'il joue, a pu peut-être inspirer dans une certaine mesure la conversion hypocrite du héros de Molière. Mais il se peut aussi, le texte du scénario que nous possédons étant postérieur à l'année 1665, que Biancolelli ait pris à Molière un trait qui ne se trouve pas chez Cicognini. Cf. à ce propos mon étude sur *la Légende de Don Juan*, chap. IV. Dorimon et de Villiers ont eu aussi l'idée de prêter à Don Juan un mouvement de repentir ; mais chez eux, ce repentir, s'il ne dure pas, est du moins sincère (IV, 2).

Alors, je me relève et dis : « Andiamo al bordello ». Il demande à souper. Après tous les lazzi pour mettre le couvert [1], pour escroquer quelques morceaux de dessus la table, celui de la mouche que je veux tuer sur son visage, je dérobe un morceau de dessus la table; un des valets me l'arrache [2] ; je donne un soufflet à un autre que je crois être mon escroc. J'essuie une assiette à mon derrière ; puis, je la présente à Don Juan; ensuite, je lui parle d'une jeune veuve très jolie, qui m'a tenu des discours très flatteurs sur son compte [3]. Alors il m'ordonne de me mettre à table avec lui ; j'obéis de grand cœur. « Allons, canailles, dis-je, que l'on m'apporte un couvert ! » Je dis à mon maître de ne pas aller si vite ; je me lave les mains, je les essuie à la nape. Embarrassé de mon chapeau, je le lui mets sur la tête ; je retourne la salade avec ma batte ; je coupe une poularde ; je renverse la lumière ; je me mouche avec la nape, et l'on heurte à la porte. Un valet y va [4] et revient très effrayé et me culbute ; je me relève ; je prens un poulet d'une main et un chandelier de l'autre [5] ; et je vais à la porte. J'en reviens très épouvanté, en faisant tomber trois ou quatre

1. Dans le scénario, ces lazzi sont beaucoup plus nombreux que dans les pièces sérieuses. A chaque représentation, la fantaisie de l'acteur chargé du rôle d'Arlequin les renouvelait.

2. Cf. Tirso, III, 1 :

> Pues el otro bellacon
> A cuanto comer queria,
> « Esto no come? » decia,
> « No teneis, señor, razon. »
> Y de delante al momento
> Me lo quitaba !

Cf. aussi Molière, IV, 7.

3. Ce détail ne se trouve que chez Dorimon (V, 1). Chez Cicognini, Passarino rappelle à Don Juan ses anciennes conquêtes.

4. Cf. Tirso, III, 12, et Cicognini, III, 5. Chez Dorimon et chez de Villiers, Briguelle et Philipin vont ouvrir aussitôt.

5. Cf. Cicognini, III, 5 : « Passarino va col lume a vedere », et de Villiers, V, 1. Le poulet est comiquement ajouté par l'auteur du scénario.

valets, et je dis à Don Juan que celui qui m'a fait ainsi (en baissant la tête) est à la porte. Il prend un chandelier, va le recevoir [1]. Pendant ce temps, je me cache sous la table [2], et comme je sors la tête de dessous pour voir la statue, Don Juan m'appelle et me menace de m'assommer si je ne reviens me mettre à table. Je lui répons que je jeûne [3]; ensuite, obéissant à ses ordres réitérés, je me mets à table et je me couvre la tête avec la nape. Mon maître m'ordonne de manger. Je prends un morceau, et, dans le moment que je le porte à la bouche, la statue me regarde et fait un mouvement de tête qui m'effraie. Don Juan m'ordonne de chanter [4] : je lui dis que j'ai perdu la voix [5], enfin je chante [6], et, en suivant l'ordre de mon maître, je bois à la santé de la statue [7] qui me répond d'un signe de tête. Je fais la culbute le verre à la main et me relève. (Thomassin Visentini faisait cette culbute sans répandre son vin) [8]. Enfin, après que la statue a invité

1. Cf. Tirso, III, 13 ; Cicognini, III, 5 : « Don Giovanni piglia il lume e va ad incontrar la statua. » Ce détail ne se trouve ni chez Dorimon, ni chez de Villiers. Chez Molière (IV, 7), Don Juan va voir aussi qui arrive.
2. Cf. Cicognini, III, 5. Chez de Villiers (V, 2), il se met sous le siège où est assise la statue.
3. C'est avant l'arrivée de la statue que Passarino répond, chez Cicognini, qu'il n'a pas faim. La statue une fois installée à table, il répond, à l'appel de son maître, qu'il est à la cave : « A son in cantina. » Chez Dorimon (V, 2), il déclare qu'il est « sans faim ». De même, chez Molière (IV, 8) : « Monsieur, je n'ai plus de faim. »
4. Chez Tirso, ce sont d'autres valets qui chantent. Chez Cicognini, le valet chante spontanément. Chez Dorimon et chez de Villiers, Don Juan donne le même ordre à Briguelle et à Philipin; de même chez Molière (IV, 8) : « Bois et chante ta chanson pour régaler le commandeur. »
5. « Je ne suis pas un cigne », répond Briguelle (Dorimon, V, 2); « Mon Luth n'est pas d'accord », dit Philipin (de Villiers, V, 2); « Je suis enrhumé », dit Sganarelle (Molière, IV, 8).
6. Briguelle ne chante pas ; mais, chez de Villiers, Philipin chante les amours de son maître.
7. Détail nouveau, repris par Molière.
8. Cette parenthèse est certainement ajoutée par Gueullette.

à son tour Don Juan à souper et qu'il a accepté, elle se retire. Don Juan la reconduit [1]. Pendant ce temps, je mange goulûment. Il rentre ; je veux le dissuader d'aller souper avec la statue [2], et nous sortons ensemble.

A placer dans le détail du repas [3] : Dans le repas, au commencement, je viens dire que le feu a pris dans la cuisine. Don Juan et tous les valets y courent. Pendant ce temps-là, je me mets à table et je mange goulûment. Don Juan revient, et je me sauve.

A joindre encore au repas: Pendant le repas, il me demande des nouvelles de la Signora Lizetta. Je lui dis que j'ai été chez elle, et qu'elle n'y était pas. Il me reproche que je mens. « Si cela n'est pas, lui répons-je, que ce morceau puisse m'étrangler ! » (Je prens un morceau de viande sur la table). « Et sa suivante ? ajoute-t-il. — Elle était sortie. — Cela est faux. — Si je mens, lui dis-je, que cet autre morceau puisse m'empoisonner ! » Alors, il me dit : « Ne jure plus, j'aime mieux te croire [4]. »

Dans la dernière scène, je dis qu'il faut que la blanchisseuse de la maison soit morte, car tout est ici bien noir [5]. Il s'approche de la table où est la statue, et prend un serpent dans un plat, en disant : « J'en mangerai, fût-ce le diable [6] ! (il mord à même) et je veux te charger

1. L'auteur du scénario supprime les paroles que la statue adresse à Don Juan dans les textes antérieurs.

2. Chez Çicognini (III, 5), Passarino menace Don Juan de le quitter; puis (III, 8) il déclare qu'il n'a pas faim. Cf. aussi Dorimon, V, 3 et 7, de Villiers, V, 6.

3. Ces notes supplémentaires prouvent dans quel état d'incohérence nous est parvenu le texte de Gueullette.

4. Tous ces détails sont nouveaux.

5. Cf. Cicognini, III, 8, et Tirso, III, 21 :
Mesa de Guinea es esta.

6. « J'en mangerai, fut-ce des serpents » (magnaro se fossero ser-

de ses cornes. » La statue lui conseille de se repentir [1]; je dis « Amen ! » Il n'y veut pas entendre ; il abîme [2] sous terre. Je m'écrie : « Mes gages ! mes gages ! Il faut donc que j'envoie un huissier chez le diable pour avoir mes gages [3]. »

Dans la dernière scène (elle est supprimée) [4], quand le Roy vient sur le théâtre, je me mets à genoux devant lui [5], et je lui dis : « O Roy ! vous savez que mon maître est à tous les diables, où vous autres, grands seigneurs, serez aussi quelque jour. Faites donc réflexion sur ce qui vient de lui arriver [6]. »

Dans la scène du repas, je vole un chapon sur la table avec un hameçon.

Dans la scène du naufrage, j'arrive dans un baril sans fond ; je fais une culbute, en sorte que je me trouve debout et hors du baril.

Quand je suis à table et que je mange, je ne réponds à Don Juan que par monosyllabes : « De quelle taille est-

penti), dit-il chez Çicognini. Çhez Dorimon (V, 8), il prononce le même mot qu'ici :

Quand ce seroit des Diables,
Tu me verrois manger.

1. Cf. Çicognini : « Pentiti, Don Giovanni », et les longs discours de l'Ombre chez Dorimon et chez de Villiers.

2. Cf., pour cette fin de Don Juan, Çicognini, a. III, sc. 5.

3. Imaginée par Cicognini, reprise par l'auteur du scénario, plus tard encore par Rosimond :

Madame l'Ombre, hélas ! faites payer mes gages,

cette exclamation dut être retirée par Molière après la première représentation. Elle n'est pas dans l'édition de 1682 et se trouve seulement dans les éditions hollandaises.

4. Parenthèse de Gueullette.

5. Cf. Cicognini, III, 10.

6. Chez de Villiers (IV, 8), Philipin dégage aussi la morale de la pièce et s'adresse comme Arlequin aux fils de famille corrompus. Il en est de même chez Rosimond, où le valet Carille dit :

Libertins comme lui qui n'appréhendez rien,
Après un tel exemple, hélas ! pensez-y bien.

Les Hollandais ont aussi imité cette fin.

elle ? — Courte. — Où demeure-t-elle ? — Près. — Comment l'appelle-t'on ? — Anne. — A-t-elle père et mère ? — Oui. — Tu dis qu'elle m'aime ? — Fort. — Où l'ai-je vue pour la première fois ? — Au bal. — Quel âge a-t-elle ? — Je montre deux fois mes deux mains pour marquer qu'elle a 20 ans [1]. Je dis ensuite : « C'est une chose bien inconstante que la fortune. Imaginez-vous que ce friand morceau est un homme au haut de la roue des grandeurs ; la roue vient à tourner, comme ce plat ; cet homme tombe d'un coup au plus bas de la roue et dans le néant. » Alors je mange ce friand morceau [2].

Dans la scène des remontrances [3], je lui dis : « Je me souviens d'avoir lu dans Homère, au traité pour empêcher que les grenouilles ne s'enrhument, que dans Athènes, un père de famille ayant acheté un jeune cochon de lait, bien fait et d'une physionomie si douce qu'il en fut charmé, il conçut tant d'amitié pour lui qu'au lieu de le faire mettre en broche, il l'éleva avec toute l'attention et le soin possible. Un jour, cet animal qui était devenu d'une figure extrêmement avenante, oubliant tous les bienfaits de son maître, entra dans le jardin aux fleurs, et avec son groin en déracina les oignons qu'il mangea. Le jardinier alla s'en plaindre au maître, lequel aimant tendrement son cochon, dit : « Il faut lui pardonner pour cette fois. » Quinze jours après, il entra dans la cuisine, renversa la marmite, mangea la viande, et mit tout sans dessus dessous. La cuisinière courut en avertir le maître, lequel eut tant de bonté pour son cochon qu'il défendit

1. Ces détails se rapportent au portrait de la jeune veuve. Cf. plus haut, p. 348, l. 9.

2. Arlequin reprend là sous une forme assez plaisante les observations de Passarino sur l'inconstance de la fortune (Cicognini, III, 1). Noter la fréquence des avertissements qu'il adresse à son maître.

3. Cf. plus haut, p. 347, l. 8.

qu'on lui fît aucun mal. Il ne se passa pas un mois que l'insolent cochon, abusant de la bonté de son maître, entra dans la salle et y cassa tous les pots, assiettes et verres de faïence, porcelaine et cristal. Quand le maître vit cela, sa patience étant épuisée, que fit-il ? Il fit sur le champ tuer le cochon, dont il fit des côtelettes, des saucisses et du petit lard pour toute sa famille. Et l'application : ce père de famille, c'est Jupiter ; ce cochon, c'est vous, mon cher maître ; ce jardinier, cette cuisinière, ce sont ceux auxquels vous avez fait toutes sortes d'insultes. Vous tuez le mari d'une pauvre femme ; vous enlevez la fille d'un autre ; vous débauchez celle-ci à son mari : tous en portent leurs plaintes à Jupiter. La première fois il vous pardonne ; la seconde fois, il veut bien encore être sourd à leurs prières ; mais enfin vous en ferez tant que ce dieu, prenant le couteau de son foudre, fondra sur le cochon bien aimé, qui est vous, mon cher maître, le tuera et en fera des saucisses et des côtelettes pour tous les diables [1]. »

1. Notre scénario ne contient pas la dernière scène représentant Don Juan aux enfers, scène qui se trouve dans les scenarii conservés en Italie.

APPENDICE



IL CONVITATO DI PIETRA

DE

CICOGNINI

CICOGNINI

Nous savons fort peu de chose sur la vie de Cicognini [1], et il y a lieu de s'en étonner, étant donné la vogue dont il jouit auprès de ses contemporains et la place qu'il tient dans l'histoire dramatique du XVIIe siècle italien. Il s'appelait Giacinta Andrea et il était né à Florence à une date inconnue. Il appartenait, s'il faut en croire le témoignage de Negri, à une vieille famille originaire de Venise. Son père, Jacopo, qui fut gouverneur de la ville de Segni, composa lui-même plusieurs pièces de théâtre : drames sacrés et comédies [2]. Quant à Andrea, qualifié de *dottore in leggi* (docteur en droit) par Cinelli, ainsi que dans les épîtres dédicatoires généralement fort emphatiques de ses éditeurs, nous savons seu-

1. Sur Cicognini consulter :

Giulio Negri, *Istoria degli scrittori fiorentini*, Florence, 1722 : renseignements incomplets et sujets à caution.

Gio. Cinelli, *Toscana letterata*, histoire littéraire manuscrite utilisée par Lisoni, ouv. cité plus bas, p. 10 et passim.

Gio. Mario Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia* (Commenti al. lib. I. — Vol. I, lib. IV, p. 271), Venise, 1731 ; — *La Bellezza della volgar poesia* (p. 106-107), Venise, 1730.

Francesco Saverio Quadrio, *Della storia e della ragione d'ogni poesia* (Vol. III, parte I, tomo 4, p. 113-114), Bologne, 1739.

Allacci, *Drammaturgia*, Venise, 1755 (passim).

Stefano Arteaga, *Rivoluzioni del teatro musicale italiano* (tomo I, p. 256), Bologne, 1783.

Carlo Gozzi, *Ragionamento ingenuo, e storia sincera dell' origine delle mie dieci Fiabe teatrali* (p. 47), Venise, 1801.

Klein, *Geschichte des Drama* (t. V, p. 665-719).

Alberto Lisoni, *Un famoso commediografo dimenticato* (G.-A. Cicognini), Parme, Tip. Ferrari et Pellegrini, 1896.

— *La Drammatica italiana nel secolo XVII* (p. 51-60), Parme, 1898.

Ces deux ouvrages (le 2e résumant le 1er) complètent et rectifient toutes les indications antérieures et contiennent en somme tout ce que l'on sait sur Cicognini.

2. Cf. à ce sujet Lisoni, *La Drammatica italiana nel secolo XVII*, p. 49-50.

lement de lui qu'il quitta à un certain moment sa ville natale pour des raisons mal connues : offenses reçues, ou peut-être crainte de représailles à la suite de vers satiriques composés contre divers membres de plusieurs familles illustres de Florence [1]. Il se retira à Venise et il y mourut jeune encore [2], vers 1650, suivant Cinelli, en 1651 au plus tard, s'il faut en croire cette observation d'Allacci, que sa pièce *le Glorie e gli amori di Alessandro Magno e di Rosane* fut jouée à Venise cette année-là, quoique laissée inachevée par la mort de l'auteur [3]. Mais cette date n'est pas celle que donnent Negri et Quadrio, qui fixent la mort de notre auteur dix ans plus tard, en 1660 [4].

Nous sommes plus renseignés sur l'œuvre de Cicognini et sur le succès qu'elle obtint. Il a composé un grand nombre de pièces en prose, comédies, tragédies, pièces héroï-comiques (*commedie, opere scenice, regie commedie, opere esemplari, opere tragiche, operé eroicomiche*, etc.), où l'on retrouve ce mélange de drame, de bouffonnerie, de féerie dans lequel tendent de plus en plus à se fondre au XVIIe siècle les anciens genres du théâtre italien : les œuvres de la *Commedia dell'arte* et de la *Commedia sostenuta*, les pièces religieuses issues du drame liturgique, les pastorales et même les tragédies classiques. Crescimbeni, dans sa *Bellezza della volgar poesia*, lui a sévèrement reproché d'avoir été le premier à introduire ces œuvres mi-comiques, mi-sérieuses, où des personnages de rois et de héros coudoient des laquais et des bouffons, et qui furent la ruine de la bonne comédie en même temps que de la tragédie.

Pour juste que soit cette critique, il n'en est pas moins vrai

1. C'est l'hypothèse de Lisoni qui a trouvé dans les manuscrits du poète une pièce satirique dirigée contre les dames de Florence. Elle est intitulée : *Scappinate sopra le dame de Fiorenza*.

2. « Innanzi tempo », dit le marquis Mattias Maria Bartolommei, dans la préface de sa comédie, *Amore opera a caso*, publiée à Florence en 1668, préface citée dans *le Giunte alla Toscana letterata* de Gio. Cinelli.

3. Allacci, *Drammaturgia*, 2e éd., note de la page 72.

4. On ne saurait attacher aucune valeur à la note donnée par le Catalogue C (p. 286) de la Casanatense à Rome : « Cicognini Giacinto Andrea, Florentinus, Jacobi filius, obiit anno 1660 », cette note ayant comme source le témoignage de Negri, qui est lui-même sujet à caution. Cf. à ce propos Lisoni, *Un famoso commediografo dimenticato*, p. 10.

que Cicognini, en dépit de l'invraisemblance de ses sujets et de l'incohérence des éléments qui les composent, a su non seulement être souvent original et vivant [1], mais il a été, comme le constate justement Lisoni, un des créateurs de cette comédie moitié littéraire et moitié populaire qui eut une si large vogue en Italie au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. A lui se rattache toute une école dont les Beltramo Poggi, les Francesco Lupi, les Perrucci [2] furent les plus fameux représentants.

Ce fut d'ailleurs en grande partie sous l'influence de l'Espagne que Cicognini écrivit et qu'il introduisit dans son œuvre la variété souvent disparate qu'il trouvait dans le théâtre de Lope, de Calderon et de Tirso. Il a largement puisé chez les dramaturges espagnols. Au *Mayor monstro del mundo* de Calderon, il a emprunté son *Maggior mostro del mondo*; au même Calderon, *la Vita è un sogno*. Dans *la Moglie di quattro mariti*, il s'est inspiré de *los Palacios de Galiana* de Lope. D'autres pièces encore, *la Juditta, la Forza del fato, la Statua dell'onore*, sont tirées de l'espagnol.

Le nombre des pièces publiées sous le nom de Cicognini est assez considérable; mais toutes ne sont pas d'une authenticité absolue. Le marquis Mattias Maria Bartolommei, dans la préface de la comédie *Amore opera a caso* (1668), ne cite comme indubitablement authentiques que dix-huit pièces de notre auteur : *Archibusata a San Carlo*;—*San Pietro Celestino*; — *S.S. Cipriano e Giustina*; — *Maria Egiziaca*; — *il Don Gastone*; — *la Juddita*; — *la Marienne* [3]; — *il Papirio*; — *la Pazzia d'Orlando*; — *il Celio*, dramma musicale; — *la Forza del fato;* — *la Statua dell' Onore*; — *il Ruffiano onorato*; — *le Fortunate gelosie del re di Valenza*; — *gli Amori di Alessandro e Rosane*; — la même, en drame musical; — *il Giasone*, dramma musicale; — *l'Orontea* [4].

1. Klein, non sans exagération, voit des traits de parenté entre lui et l'école de Shakespeare.
2. Ce dernier a imité notamment le *Convitato di Pietra* de Cicognini. Cf. mon *Étude sur la Légende de Don Juan*, ch. VI.
3. Cette pièce est la même que *il Maggior mostro del mondo*.
4. Cf., pour cette liste, Lisoni, *op. cit.*, p. 25.

Plusieurs de ces pièces ne figurent pas dans la liste donnée par Allacci dans sa *Drammaturgia*. Cette liste, complétée par Lisoni [1], comprend les œuvres suivantes :

1° *L'Adamira*, ovvero *la Statua dell' onore*, opera scenica in prosa. Venise, chez Giacomo Batti, 1657. — Pérouse, chez S. Zecchini, 1659. — Venise, chez Pezzana, 1662 et * 1663 [2]. — Bologne, chez Giacomo Monti, sans date.

2° *L'Amicizia riconosciuta*, commedia in prosa. Venise, chez C. Bartoli, 1665. — Bologne, chez G. B. Ferroni, 1666.

3° *Amor tra nemici*, opera comica in prosa. Bologne, chez G. Monti, sans date. — Venise, chez Pezzana, 1662.

4° *Amor vuol suoi pari*, opera in prosa, curiosa e bella. Bologne, chez Sarti, 1665.

5° *Le Amorose furie di Orlando*, opera scenica in prosa. Venise, sans nom d'éditeur et sans date. — Bologne, chez Monti, sans date.

6° *La Caduta del gran Capitan Belisario sotto la condotta di Giustiniano imperatore*, tragedia in prosa. Bologne, chez A. Pisarri, 1661. — Rome, chez Moneta, 1663. — Venise, chez Roncagliolo, 1691.

7° *La Conversione di Santa Maria Egiziaca*, rappresentazione in prosa. Todi, chez Ciccolini, 1659. — Macerata, chez Grisei et Giuseppe Piccini, 1660. — * Venise, sans nom d'éditeur, 1663. — Venise, chez Zaccheria Conzatti, 1668. — Bologne, chez Longhi, 1687.

8° *Il Convitato di pietra*, opera esemplare in prosa. Venise, sans éditeur et sans date. — * Trévise, sans date. — * Ronciglione, 1671. — Venise, chez Zambroni, 1691.

9° *La Donna più sagace fra le altre*, commedia. Venise, chez Pezzana, 1660 ; et * sans nom d'éditeur, 1663.

10° *I Due prodigi ammirati*, ovvero *il Privato favorito per forza e il principe infaticabile in sostenerlo*, commedia in prosa. Viterbe, sans date et sans nom d'imprimeur.

1. *Op. cit.*, p. 26 et suiv.
2. Les éditions marquées d'un astérisque ne figurent pas dans le catalogue dressé par Lisoni d'après Allacci.

11° *Gli Equivoci della forza dell'onore*, opera comica in prosa. Venise, sans nom d'éditeur, 1663. — Bologne, chez G. Longhi, 1687.

12° *Il Figlio ribello*, ovvero *Davide dolente*, opera scenica tragicomica in prosa. Venise, chez S. Menegatti, 1691.

13° *La Forza dell' amicizia*, ovvero *l'Onorato ruffiano di sua moglie*, opera scenica in prosa. Venise, chez N. Pezzana, 1658; et chez Gregorio e Giovanni Andreoli, 1659. — * A Rome, chez Jacomo Fei d'Andrea F., 1663.

14° *La Forza del fato*, ovvero *il Matrimonio della morte*, opera tragica di lieto fine in prosa. Florence, chez Francesco Onofri, 1652. — Venise, chez A. Giuliani, 1665. — Pérouse, chez S. Zecchini, 1659. — Venise, chez N. Pezzana, 1662. — Bologne, chez G. Monti, 1668. — Venise, chez Z. Conzatti, 1668. — Bologne, chez G. Longhi, sans date.

15° *La Forza dell' innocenza nei successi di Papirio*, opera tragica in prosa. Pérouse, chez S. Zecchini, 1660. — Venise, chez N. Pezzana, 1661; * sans nom d'éditeur, 1663; chez C. Ambrosini, sans date.

16° *Don Gastone*, ovvero *Don Gastone di Moncada*, ovvero *la Più costante fra le maritate*, ovvero *l'Amico traditore fedele*, ovvero *il Gran tradimento contro la più costante delle maritate*, opera tragicomica in prosa. Venise, chez Pezzana, 1658 et 1661. — Bologne, chez Longhi, 1682. — Pérouse, chez S. Zecchini, 1659. — * Rome, chez Moneta, 1664. — Todi, chez Ciccolini, sans date.

17° *Le Gelosie fortunate del principe don Rodrigo*, commedia in prosa. Pérouse, chez Zecchini, 1654. — Venise, chez Pezzana, 1658. — * Sans nom d'éditeur, 1663. — Bologne, chez Monti, 1666. — Venise, chez Ambrosini, 1672.

18° *Il Giasone*, commedia in prosa. Bologne, chez Longhi, 1671.

19° *Le Glorie e gli amori di Alessandro Magno e di Rosane*, opera tragicomica in prosa. Venise, chez Pezzana, 1661. — * Bologne, sans date ni nom d'éditeur.

20° *L'Innocente giustificato*, ovvero *il Sognatore fortunato*,

opera comica in prosa. Bracciano, chez Giacomo Fei, 1664.

21° *L'Innocenza calunniata*, ovvero *la Regina di Portogallo Elisabetta la Santa*, rappresentazione in prosa. Bologne, chez Longhi, sans date. — Viterbe, sans nom d'éditeur, 1662.

22° *L'Innocenza difesa nel castigo dell' empio*, opera in prosa. Bologne, chez les héritiers d'A. Pisarri, sans date.

23° *Il Maggior mostro del mondo*, opera tragica in prosa. Pérouse, chez Zecchini, 1656. — Venise, chez Pezzana, 1659.— Chez Conzatti, 1668. — * Bologne, chez Monti, 1663. — Chez A. Pisarri, 1670.

24° *Il Maritarsi per vendetta*, opera scenica in prosa. Venise, chez Conzàtti, 1668. — Chez Ambrosini, 1672. — Bologne, chez Longhi, sans date. — * Venise, sans nom d'éditeur et sans date.

25° *Il Marito delle due mogli*, opera scenica in prosa. Venise, chez Pezzana, 1660. — Milan, chez P. Candi e G. Manillo, 1661. — * Venise, sans nom d'éditeur, 1663. — Venise, chez Conzatti, 1668. — Bologne, chez Longhi, 1695.

26° *La Moglie di quattro mariti*, opera tragica. Pérouse, chez Zecchini, 1659. — Venise, chez Batti, 1659. — Macerata, chez les héritiers d'Agostino Grisei, 1660. — * Rome, chez Dragondelli, 1663.

27° *Il' Mustafà*, opera scenica in prosa. Rome, chez Moneta, 1662.

28° *L'Onorata povertà di Rinaldo*, opera scenica in prosa. Venise, chez Pezzana, sans date; chez D. Lovisa, 1704.

29° *Pietro Celestino*, opera scenica in prosa. Venise, chez Pezzana, 1664. — Bologne, chez Monti, sans date. — Macerata, chez Grisei e G. Piccini, 1670.

30° *Il Principe giardiniero*, opera scenica in prosa. Bracciano, chez Giacomo Fei, 1664. — Bologne, chez Monti, sans date.

31° *Lo Schiavo del demonio per gli amori di san Cipriano con santa Giustina*, opera in prosa. Bracciano, chez Giacomo Fei, 1664.

32° *Il Tradimento per l'onore*, ovvero *il vendicatore punito*, opera tragica in prosa. Rome, chez Egidio Ghezzi, 1664. — Bologne, chez Monti, 1665.

33° *La Verità riconosciuta*, ovvero *Cogli amici e colla moglie ci vuol flemma*, commedia in prosa. Rome, chez Moneta, 1664. — Bologne, chez Carl' Antonio Peri, 1664.

34° *La Vita è un sogno*, opera scenica in prosa. — Venise, chez N. Pezzana, 1664; et* sans date ni nom d'éditeur.

35° *Cipriano convertito*, opera in prosa. Bologne, chez Monti, sans date.

A ces comédies indiquées par Allacci, le biographe de Cicognini, M. Lisoni, ajoute les suivantes dont les exemplaires se trouvent à Florence et à Rome :

1° *Nella bugia si trova la verità*, trattenimento scenico. Bracciano, chez Fei, 1664. — Bologne, chez A. Pisarri, sans date (se trouve à la Palatine et à la Marucelliana, à Florence ; à la Bibl. V. Emanuele et à la Casanatense, à Rome [1]).

2° *La Caduta del savio innamorato*, opera scenica. Macerata, chez Grisei et G. Piccini, 1667 (mêmes bibliothèques).

3° *Il Costante fra gli uomini*, ovvero *l'Onore impegnato per la conservazione del regno*, opera tragicomica. Rome, chez Dragondelli, 1667. — Bologne, 1670 (mêmes bibliothèques).

4° *La Più risoluta fra le donne*, Bologne, chez Pisarri, 1665 et 1670 (aux Bibliothèques Nationale et Marucelliana, à Florence ; aux Bibliothèques V. Emanuele et Casanatense, à Rome).

5° *Il Segreto in pubblico*, opera. Bologne, chez Pisarri, sans date. — Rome, 1669 (mêmes bibliothèques).

Cicognini a composé aussi plusieurs drames musicaux :

Alessandro amante, représenté à Venise en 1667 au théâtre san Mosè, musique de G. Antonio Borretti (Venise, chez Francesco Niccolini e Stefano Curti, 1667). Cette pièce, d'après Allacci, est la même que celle qui fut représentée en 1651 à Venise au théâtre des Santi Apostoli, sous le titre de *gli Amori di Alessandro e di Rosane*, pièce laissée inachevée par la mort de l'auteur. La musique en était de Francesco Lucio, Vénitien (Venise, chez Pinelli, 1651 ; Gênes, chez Calenzani, 1652 ; Naples, chez Roberto Mollo, 1654 ; Modène, chez Andrea Cas-

1. L'édition de Fei se trouve aussi à Paris, Biblioth. de l'Arsenal.

siano, 1654). La pièce fut encore jouée en 1656 à Bologne, au théâtre Formagliari ; la musique en était de Benedetto Ferrari, de Reggio.

Il Celio. Florence, chez Luca Francesco e Alessandro Logi, 1646. — * Rome, chez Jacomo Dragondelli, 1664.

Il Giasone, joué en 1649 au théâtre San Cassiano, à Venise ; musique de Francesco Cavalli, Vénitien (Venise, chez Girolamo Batti, 1649. — Florence, chez Onofri, 1651); joué aussi à Bologne au théâtre Guastavillani, musique de Cavalli, en 1652, et en 1673 ; édité encore à Naples, chez Roberto Mollo, 1653 ; à Vicence, chez Giacomo Amadio, 1658 ; à Ferrare, chez Maresti, 1659 ; à Gênes, chez Meschini, 1661 ; à Milan, chez Ghisolfi, 1662 ; à Venise, 1666, musique de 1649 avec des variantes.

L'Orontea, jouée au théâtre des SS. Apostoli, à Venise, en 1649, musique de Marc Antonio Cesti d'Arezzo (Venise, chez Giacomo Batti, 1649) ; jouée à Naples en 1654, sous le titre de : *Orontea regina d'Egitto*, musique de Francesco Cerilli, Napolitain (à Naples, chez Mollo, 1654); jouée à Milan en 1662 (Milan, chez les Stampatori archiepiscopali, 1662); jouée en 1666, à Venise au théâtre SS. Giovanni e Paolo, avec quelques variantes ; jouée à Bologne en 1669 (Bologne, chez Perroni, 1669) et en 1683, à Venise, au théâtre SS. Giovanni e Paolo avec de nouvelles modifications (Venise, chez Antonio Bosio, 1683) [1].

Lisoni cite encore quelques œuvres manuscrites de Cicognini : ce sont des sonnets, des chansons, etc.

Le même auteur signale aussi deux petits poèmes publiés à Florence : 1° *Descrizione del Corso del Palio de' Villani trasformati in Civettoni* ; — 2° *Cecco contadino alla Tina sua dama* [2].

1. La Biblioth. de l'Arsenal possède une autre édition de cette pièce, à Venise, sans date ni nom d'éditeur.
2. Cf. Lisoni, *Un famoso commediografo dimenticato*, p. 31 et 32.

*
* *

Je dois dire quelques mots des conditions dans lesquelles je publie le *Convitato di Pietra*.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit dans mon étude sur *la Légende de Don Juan* [1] de la date de la pièce, de ses sources, du sens nouveau qu'elle donne à la légende et de la place qu'elle tient dans son évolution. Je rappellerai seulement que la pièce de Cicognini est très probablement antérieure à l'année 1650. Elle est tirée, en grande partie, du *Burlador* de Tirso de Molina qu'elle imite parfois d'assez près, qu'elle abrège et condense le plus souvent, en supprimant la portée religieuse et la signification théologique du drame espagnol, et en donnant une place beaucoup plus importante à l'élément comique et au rôle du valet Passarino. Il se peut qu'elle ait à cet égard imité quelque scénario de la *Commedia dell' Arte*, directement tiré de l'espagnol [2]. Elle-même a eu une certaine influence sur la comédie aujourd'hui perdue de Giliberto — autant du moins que les dérivés de cette pièce nous permettent d'en juger — et sur le *Don Juan* de Molière. Elle a directement inspiré le *Convitato di Pietra* de Perrucci qui l'imite de très près, tout en la développant, et la plupart des pièces de la *Commedia dell'Arte* qui, depuis le XVIIe siècle, exploitent sans l'épuiser le thème de Don Juan.

Le *Convitato* de Cicognini doit être rattaché à ces œuvres hétérogènes, fort à la mode en Italie dès le milieu du XVIIe siècle, dans lesquelles se confondent le tragique, le bouffon, le réalisme populaire et le merveilleux. Cette pièce peu originale rabaisse la conception primitive du sujet, fait de Don Juan un assez vulgaire coureur d'aventures, sans envergure, sans idéal. Si on la compare au modèle dont elle est inspirée, elle apparaît surtout comme un résumé sec, assez froid, et surtout sans portée, ni signification./De cette œuvre de foi et de haute

1. Ch. III.
2. Cf. à ce sujet ce que j'ai dit dans mon étude sur *la Légende de Don Juan*, ch. III, du scénario de Biancolelli.

valeur morale qu'est le *Burlador*, Cicognini a tiré une œuvre artificielle, sans conviction, un divertissement souvent naïf, quelquefois grossier, et qui n'est pas toujours amusant. Les différents personnages n'ont ni vie propre, ni vérité. Ce sont presque tous des types conventionnels. Les victimes du séducteur sont ou d'insignifiantes jeunes filles nobles copiées l'une sur l'autre, ou des paysannes de pastorale. Les figures du Docteur, de Pantalon, l'un emphatique et sot, l'autre niais, sont conformes à la tradition de la comédie italienne. Seul, Passarino relève quelquefois, par ses bons mots et par sa verve, la banalité de son rôle de valet pleutre et gourmand.

Quant à l'action, elle se traîne dans la répétition monotone des mêmes histoires de femmes dupées, sans être soutenue par cette forte émotion religieuse que provoque dans le *Burlador* la mystérieuse menace habilement tenue en suspens sur la tête du libertin jusqu'à la catastrophe finale. L'intervention même de la statue animée n'est plus qu'un artifice qui amuse sans émouvoir, qu'un prétexte aux facéties du zanni.

La langue est plate et pauvre. Sa facilité banale révèle un écrivain fécond, composant rapidement pour la scène. Elle est mêlée de plusieurs dialectes : vénitien, bolonais, lombard. Ni les uns ni les autres ne sont écrits purement : ils sont, soit intentionnellement, soit par ignorance, soit par négligence, manifestement corrompus [1].

*
* *

Le texte que je publie est celui de Ronciglione, 1671, sans nom d'éditeur, vendu à Rome chez Francesco Lupardi, libraire. Je l'ai adopté de préférence à l'édition de Venise non datée que possèdent la Bibliothèque de l'Arsenal et la Bibliothèque nationale et à l'édition de Trévise non datée de la Bibliothèque nationale. Je n'ai pas eu entre les mains l'édition de Venise de 1691 [2], qui n'est d'ailleurs qu'une réédition très postérieure.

1. Je dois ajouter cependant qu'il faut faire la part des fautes d'impression, certainement nombreuses dans les éditions que nous possédons.

2. Chez Zambroni.

Les textes de Ronciglione et de Venise n'offrent guère entre eux que d'insignifiantes variantes orthographiques. Le texte de Trévise se distingue des deux précédents par quelques variantes plus importantes, surtout dans la façon d'orthographier les formes dialectales. J'ai signalé en note les plus importantes de ces variantes.

Je désigne par R l'édition de Ronciglione, par T celle de Trévise, par V celle de Venise.

Je me suis permis de très rares corrections, et dans le cas seulement où le texte était manifestement vicié par une erreur d'impression. J'ai corrigé — avec prudence — l'accentuation et la ponctuation souvent mises l'une et l'autre au hasard.

Il m'a semblé utile de donner la traduction de certains passages obscurs, et notamment de toutes les parties dialectales peu intelligibles parfois, même aux lecteurs familiarisés avec la langue italienne. Je dois déclarer qu'il m'a été en plus d'un endroit assez difficile de retrouver le sens véritable. Si j'ai commis quelque erreur d'interprétation, on voudra bien ne pas oublier que cette traduction a été faite par un Français, et que les Italiens eux-mêmes, que j'ai cru utile de consulter à l'occasion, m'ont avoué leurs incertitudes.

Enfin, pour donner à cette édition tout son intérêt documentaire, pour permettre au lecteur de situer exactement la pièce de Cicognini dans l'histoire de la légende, de voir avec précision ce qu'elle doit à son modèle, le *Burlador*, de retrouver les modifications qu'elle a apportées au drame espagnol, j'ai signalé soigneusement, scène par scène, tous les emprunts que l'Italien a faits à Tirso, et indiqué la nature des changements qu'il a introduits. J'ai reproduit même en certains endroits le texte espagnol. Le lecteur pourra suivre ainsi le chemin parcouru par la légende dans cette première étape, et se rendre un compte exact du changement qu'elle subit, en passant d'Espagne en Italie. Il faudra tout le génie de Molière pour la relever de cette chute.

IL CONVITATO DI PIETRA

OPERA ESEMPLARE

DEL SIGNOR GIACINTO ANDREA CICOGNINI

dedicata al molt. Ill. Sig. e Pad. mio osservandiss. il Sig. Carlo Antonio Corradi scalco dell' Eminentiss. Sig. Card. Rasponi.

In Ronciglione, 1671. Con licenza de' Superiori.

Molt' Illustre Sig. e Padrone osservandissimo.

Non sapendo io in che miglior modo far conoscere al Mondo la devotione e servitù, che professo a V. S. Mol. Ill. che col mezo delle Stampe, dovendo uscire di nuovo alla luce questo Componimento scenico e esemplare del *Convitato di Pietra* [1] del Sig. Cicognini arricchito col nome suo, quale gli servirà per scudo, preservandolo dalle lingue malediche, e darà campo a me di esser numerato tra li suoi più devoti servi. Gradisca in tanto ella il dono benchè picciolo al suo merito, mentre gli auguro dal Sommo Datore de' beni ogni bramata felicità, e gli vivo

Humiliss. e devotiss. Serv.

FRANCESCO LUPARDI [2].

1. Cicognini n'a traduit que la 2e partie du titre espagnol : *El Burlador de Sevilla y convidado de piedra*. Les fourberies de Don Juan, la leçon morale qui se dégage de sa vie et de sa mort s'effacent devant l'élément merveilleux du drame. — L'édition de Venise porte le même titre. Elle est dédiée au « Signor Mario Bertini, Benefitiato della Sacros. Basilica di S. Pietro di Roma ». L'édition de Trévise porte le titre suivant : *Il convitato di Pietra opera reggia e esemplare*. Elle contient en outre l'avis au lecteur suivant :

« Si protesta l'Autore che, servendosi delle voci Fato, Fortuna, Cielo, Deità, e simili, non intende siano prese in senso di verità, ma solo come mere espressioni poetiche, stante che egli vive sottoposto al retto giudizio della cattolica Chiesa. Vivi felice. »

2. Ce F. Lupardi est le libraire qui vendait à Rome les œuvres de Cicognini.

PERSONAGGI [1].

RE DI NAPOLI.
D. PIETRO Zio a D. Giovanni.
D. GIOVANNI Nipote.
CORTE.
PASSARINO Servo a D. Giovanni.
DUCA OTTAVIO.
FICHETTO Servo.
D. ISABELLA Dama di Corte.
COMMENDATORE OLIOLA.
D. ANNA Figlia.
RE DI CASTIGLIA.
ROSALBA Pescatrice.
DOTTORE.
BRUNETTA Figlia.
PANTALONE Marito a Brunetta.
SBIRRI.

La scena si finge prima in Napoli e poi in Castiglia [2].

1. Cicognini a supprimé le marquis de la Mota et le père de Don Juan.

2. A Séville plus exactement, c'est-à-dire en Andalousie. Mais, comme depuis Ferdinand III Séville était devenue la capitale des rois de Castille, l'indication donnée par Cicognini s'explique aisément. Un imitateur de Cicognini, Perrucci, dit : « ...Siviglia, metropoli del Regno di *Castiglia* ».

ATTO PRIMO.

SCENA PRIMA.

Isabella con Gio. tenendolo per la mano stretto.

I. Non ti lascierò se credessi di perder la vita [1].
D. G. Lasciami dico, perfida femina.
I. Voglio almen riconoscerti.
D. G. Incognito venni e non conosciuto voglio partire [2].
I. Darò le voci al Cielo.
D. G. Volesti dire all' Inferno.
I. Scopriti traditore.
D. G. Taci femina imbelle.
. Saprò, anche qual' io son, mortificarti [3].
D. G. Lasciami in mal' hora.
I. O là di Corte, lume [4]. Alcun non viene ?
D. G. In van chiedi soccorso. Oh Dio, ecco S. M. col lume [5].

Si ritira.

Qui senza parlare D. Isab. parte [6].

12 io sono T.

---

1. Dans le *Burlador,* Isabela croit avoir affaire au duc Octavio et ne reconnaît son erreur qu'au bout de quelque temps (I, 1).

2. Cf. *Burlador,* I, 1 :
Isabela. — .....Quién eres, hombre ?
Don Juan. — Quién soy ? Un hombre sin nombre.

3. « Je saurai, si faible que je sois, venir à bout de toi. »

4. Cf. *Burlador,* I, 1 :
Isabela. — Quiero sacar
Una luz.
et plus loin : Ah de palacio !

5. Chez Tirso, le roi arrive aux cris de la duchesse, avec un chandelier (I, 2).

6. Dans le *Burlador,* la jeune fille, à l'arrivée du roi, se couvre le visage, mais ne quitte pas la scène.

SCENA II.

RE, D. GIOVANNI [1].

RE. O là, qual rumore si sente nelle Reggie stanze? Una Dama qui grida? E chi tanto presume di se stesso, che anche al proprio Re perdi il rispetto?

Qui D. Gio. con la spada gli getta il lume, e parte [2].

RE. Oh Dio, e non anche fu satio il traditore di macchiar la riputatione d'una Dama nelle mie stanze, che anco di mano mi getta il lume? O là.

SCENA III.

D. PIETRO TENORIO, RE, D. GIO. in disparte [3].

RE. D. Pietro sia vostra cura il ricercar il delinquente, che nelle mie stanze hora ritrovasi, qual cercò di levar l'honore ad una Dama da me sin' hora non conosciuta, e più col ferro istesso che al fianco gli pende, mi gettò di mano il lume [4]. Intendesti, o vivo, o morto, fate che venghi nelle mie mani.

D. P. Intesi mio Sire, e non mancherò di fare quel tanto, che a me si deve. E qual temerario pensiero potè giamai drizzar l'animo perverso di commetter simil delitto nelle

6 « la lume » dans les éditions. — 12 un delinquente T V. — 20 drizzare T.

---

1. Cf. Tirso, I, 2.
2. Ce jeu de scène a été imaginé par Cicognini. Dans le *Burlador*, le roi fait arrêter Don Juan par ses gardes. En outre, au lieu de l'indignation quelque peu naïve et ridicule qu'il manifeste ici, le roi évite de regarder à qui il a affaire, et estime qu'il faut agir avec prudence et secrètement.
3. Cette scène correspond aux scènes 3, 4, 5 du *Burlador*.
4. Chez Tirso, le roi ordonne à Don Pedro de s'informer des deux prisonniers.

stanze di S. M. [1]. O là qual tu sii, o mal Cavaliero, renditi nelle mie mani, se non vuoi provare da una destra irata la morte.

D. G. Non sarà mai vero ch'io mi renda ad alcuno, se non a D. Pietro Tenorio [2].

D. P. Se non m' inganno quest' è la voce di D. G. mio Nipote.

D. G. Questo è D. Pietro mio Zio.

D. P. D. Pietro per apunto io sono.

D. G. Ed io vinto a lui mi rendo.

D. P. D. Gio. Nipote?

D. G. D. Pietro? Zio?

D. P. E qual perversa fortuna qui ti condusse a commetter simile eccesso [3]? Il fuggire è impossible; il fatto è palese; la tua morte è sicura [4].

D. G. D. Pietro non pavento il fuggire, non dispero del fatto, e non temo la morte, quando sono vicino a voi, che sete il mio sicuro porto.

D. P. Ma come, se S. M. a viva forza ti desidera nelle sue mani?

D. G. Procurarò, mercè vostra, il fuggire.

D. P. Odimi, o D. Gio. odi dico, un Zio, che per tua cagione forma con gli occhi suoi un mar di pianto: parti da questo loco, fuggi da questa Reggia, che mercè il tuo misfatto non ti si apparecchia altro che la morte.

1. Quoique les différentes éditions n'indiquent ici aucun jeu de scène, il faut supposer qu'à ce moment le roi se retire, ainsi qu'il le fait dans le *Burlador*.

2. Cf. *Burlador*, I, 4:

......Que solo ha de ser
Él quien me rinda.

3. Cf. *Burlador*, I, 5:

Qué es lo que has hecho, enemigo?
Cómo estás de aquesta suerte?

4. Cf. *Burlador*, I, 5:

Estoy por darte la muerte.

Don Pedro menace Don Juan de le tuer lui-même. Chez Tirso l'explication entre l'oncle et le neveu est plus orageuse: Don Pedro adresse à Don Juan les plus vifs reproches. Don Juan s'excuse sur sa jeunesse.

Vanne dentro al palazzo, e cerca di salvarti giù per quel verone, che a man destra si ritrova [1], che io accompagnandoti con lettere e con danari, tu ed il servo, potrai con quello andartene in Castiglia [2], e così fuggendo i rigori di S. M. salverai in un medesimo punto honor, e vita.

D. G. Ecco che affidato dalle vostre parole m' invio al partire.

D. P. Ma fermati, D. G. dimmi prima che tu parti, chi fù la Dama da te sforzata [3] ?

D. G. Fu D. Isabella....

D. P. Altro non desidero, parti, che sarà mia cura rimediare al tutto.

D. G. Amato Zio mi parto.

D. P. Nipote caro addio.

D. G. Sa il Cielo quanto mi duole...

D. P. Sa Dio quanto mi spiace....

D. G. Il lasciar mio Zio tanto adorato.

Via.

D. P. Il vederti partir Nipote amato [4]. Ma che piango ? Che mi querelo ? Il pianto è scusa del codardo ; non voglio mancar di parlare a D. Isabella, dimandarli se conobbe

2 « varone » dans les éditions. — 4 T omet « con quello ». — 5 l' honore e la vita T. — 17 il mio T.

---

1. Cf. *Burlador*, I, 5 :

Atreveráste á bajar
Por ese balcon ?

2. Dans le *Burlador*, Don Pedro conseille à Don Juan de fuir en Sicile ou à Milan.

3. Dans le *Burlador*, Don Pedro ne pose pas cette question à Don Juan qui nomme spontanément sa victime.

4. Ces dernières paroles sont prononcées simultanément par Don Pietro et par Don Juan. Bien que les différentes éditions ponctuent autrement, j'ai mis des points de suspension après les mots « duole » et « spiace » pour montrer qu'ils doivent être rattachés aux mots « il lasciar... » et « il vederti »...

Ces épanchements puérils entre l'oncle et le neveu ne sont pas dans le *Burlador* : Don Juan feint de regretter sa faute et il se félicite a parte d'avoir dupé Don Pedro et de s'en tirer à si bon compte.

chi fu l'assalitor del suo honore, e con qualche inventione scusar il reo [1]. O là di corte, D. Isabella ?

SCENA IV [2].

D. Isabella e D. Pietro.

D. I. Chi mi chiama ? O sete voi D. Pietro ?

D. P. D. Isabella già è pervenuto all' orecchie di S. M. che voi questa notte assalita a viva forza da un potente nemico, sete stata violata ; onde S. M. desideroso di sapere chi fu il reo, per poscia darli il meritato castigo, a voi inviommi. Ditemi liberamente il vostro pensiero, acciò anch' io possi dar parte a S. M. essendo di ciò mezano.

D. I. D. Pietro, vi giuro per quella Dama honorata ch' io fui, ch' io nol conobbi.

D. P. Come non lo conoscesti ? Non potesti figurarlo alla voce ?

D. I. Ne meno a quella.

D. P. Vivete voi d'alcun Cavaliero di Corte amante ?

D. I. O questo sì.

D. P. E di chi ?

D. I. Del Duca Ottavio.

D. P. D. Isabella ?

D. I. Dite D. Pietro.

1 bella inventione, T. — T ajoute ici : Qui si sente cader giù dal verone D. Giovanni.

---

1. Dans le *Burlador*, Don Pedro dénonce directement au roi le duc Octavio comme étant le coupable. Ici, il va insinuer la chose à Donna Isabella qui se laissera aussitôt persuader et désignera le duc au roi. Cicognini a ainsi développé la comédie jouée par Don Pedro. Il supprime le conte mélodramatique que Don Pedro fait au roi sur la fuite du coupable par la fenêtre (*Burlador*, I, 6).

2. Cette scène n'est pas dans le *Burlador*. Chez Tirso, la jeune fille s'est aperçue que Don Juan s'est substitué au duc.

D. P. Io so chi fu.

D. I. Voi sapete chi fu?

D. P. Io sì, è certo.

D. I. Ditemi D. Pietro chi fu l'involator dell' honor mio?

D. P. Il Duca Ottavio.

D. I. Altro non posso per appunto credere, ma non volle scoprirsi.

D. P. Tenete per fermo che sia stato egli.

D. I. Più m'accerto di lui che d'altri.

D. P. Basta solo, ch' esaminata da S. M. gli dite queste istesse parole, che sarà poi mia cura il far che il Duca Ottavio sia vostro consorte.

D. I. Quando altro non desiderate, eccomi pronta.

D. P. Partite e attendetemi.

D. I. Parto e in voi spero.

D. P. Ed io resto, e non dispero [1]. Già il negotio va bene: quando verrà S. M. io chiamerò D. Isabella, e farò sì che gli ratifichi il tutto. Ma eccolo appunto.

SCENA V.

RE, D. PIETRO, CORTE [2].

RE. E bene D. Pietro, intendesti chi fusse il traditore?

D. P. Sì mio Sig. e la Dama offesa potrà assicurarla maggiormente.

RE. Chi fu, chi fu la Dama?

D. P. Donna Isabella.

RE Si chiami, ch' a me se ne venghi.

D. P. Obbedisco.

6 volse V. — 22 assicurarlo T.

---

1. Ces paroles sont prononcées après le départ de Donna Isabella.
2. Cf. *Burlador*, I, 6. Chez Tirso, Don Pedro fait au roi un long récit fantastique de l'évasion de Don Juan.

RE. Gran temerità d'un Cavaliero, perdere il rispetto ad un Re. Violar una Dama, merita la morte questo sacrilego.

SCENA VI.

D. PIETRO, D. ISABELLA e RE [1].

D. I. A piedi di quella grandezza, che merita calpestar più scettri, e corone, che non sono stelle in Cielo, e minute arene in Mare, riverente s' inchina la più infelice Dama di vostra Corte.

RE. Levatevi, o D. Isabella poichè non è decente ch' una vostra pari stia prostrata à miei piedi; levatevi dico.

D. I. I comandi della M. V. mi sono leggi inviolabili.

RE. Ho per inteso le vostre sventure, e perciò diedi ordine a D. Pietro ch' a me ne venisti; ditemi, conoscesti il temerario, violatore della vostra riputatione ?

D. I. No mio Sig. ma per quanto posso figurarmi certo nell' idea, lo stimai per il Duca Ottavio [2].

RE. Il Duca Ottavio ?

D. I. Sì mio Re.

RE. E questi si può chiamare col titolo di Cavaliero ? E sarà possibile ch' un temerario nemico dell' honore viva in mia Corte ? D. Pietro.

D. P. Sire ?

RE. Sia vostra cura il far di nuovo ogni diligenza, acciò il perfido, o vivo, o morto, sia dato nelle nostre mani; e voi, o D. Isabella, datevi pace; mentre io vi assicuro che mostrarei di non esser Re se non cercassi di farne

24 novo V. — 27 cercassi farne V.

---

1. Cf. *Burlador*, I, 7.
2. Dans le *Burlador*, Isabella s'est au contraire aperçue que le coupable n'est pas le duc.

quella vendetta, che si deve a un tanto misfatto. Venite meco in Corte.

D. I. Non mi allontano da i comandi della M. V. supplicandolo a non lasciar invendicato un oltraggio tale, ricordando alla M. V. che l' honore è il più pregiato tesoro del Mondo.

Re. Venite pur D. Isabella, e non temete.

D. I. Seguo le sue vestigia come vassalla humile [1].

D. P. Lodato il Cielo, ecco l'inventione sortì con felice fine [2]. D. Isabella non poteva parlar meglio con S. M. Ritrovarò il Duca; sapendo ch' egli è innocente, l'avviserò de' comandi di S. M. poi imponendoli il partire, farò che si salvi la sua vita. Sì, sì, facciasi in questa forma, entrarò in Corte, ritrovarò l'accusato a torto, e farò sì che la dilatione non lo disgiunga della partenza.

SCENA VII [3].

Passarino e Don Giovanni.

Pass. Una mala cosa al caminar de notte; i dis che la notte è fatta per i alochi, e mi per causa del me patron, che tutt' al dì e tutta la notte vol andar a... al bisogna ch' a camina; mi a non so dov' al se sia; al dirà pò che non tegn' cont' de lù, e mi andarò in bestia [4].

1 quelle vendette T. — 8 vestigi dans les éditions. — 13 che salvi T, V. — 21 ch'an tegn' T.

---

1. La situation est très différente dans le *Burlador* : le roi accable de reproches Doña Isabella qu'il accuse d'avoir volontairement profané son palais en y recevant de nuit le duc Octavio. La duchesse, par pudeur, n'ose pas avouer qu'elle a été forcée par un inconnu et confirme ainsi par son silence le mensonge de Don Pedro.

2. Ces paroles sont prononcées après le départ de la duchesse et du roi.

3. Scène comique qui n'est pas dans le *Burlador*. Passarino parle un patois composite où les formes lombardes paraissent dominer.

4. « Mauvaise affaire que de cheminer de nuit. On dit que la nuit est faite pour les hiboux ; et moi, à cause de mon maître qui tout le jour et toute la nuit veut aller (s'amuser), il faut que je marche. Je ne sais

D. G. Quest' è gente, ed è il mio servo se non m' inganno ; ma sia chi che sia, chi va là ?

PASS. Nissun Signore.

D. G. Come nissuno ? Da il nome, o sei morto.

PASS. Morto ? capuzzi [1] !

D. G. Presto, dico.

PASS. E ch' a non ho paura de' bei humori [2] ; chi va là ?

D. G. Poni mano alla spada.

PASS. Oimè alla ved imbroiada, eh cospetton [3].

Qui caccia mano alla spada, e poi si slonga in terra con la spada nuda drizzata, e D. Gio. li tira cortellate su la spada, e poi si scoprono.

D. G. Eh traditore ad un Prencipe mio pari così si tratta ?

PASS. Dai [4], cospetton, dai, hi, hi, hi. hi, hi.

D. G. Ancora mi buffoneggi ?... Passarino ?

Qui lo conosce.

PASS. Sig. D. Gio.

D. G. Sei tu ?

PASS. Siu' vu ?

D. G. Sì bene, perché ?

PASS. Avi fatto ben a descoverzerve, perché a ieri mort' alla fè [5].

D. G. Ma non sapevi scoprirti ?

PASS. Mo no sapevi tegnir la spada in tal fodr vu [6] ?

6 digo V. — 7 E ch'an no paura d' bei... T. — 21 fatt V. — 23 savevi V.

---

où il est ; il dira ensuite que je ne tiens aucun compte de lui, et il me fera tourner en bourrique. »

1. « Ah ! bigre ! »

2. « Je n'ai pas peur des mauvais plaisants. »

3. « Eh, diable, vous voilà attrapé ! » Le jeu de scène qui suit explique ces paroles : Passarino s'est allongé sur le dos et tient son épée en l'air, de telle sorte que Don Juan tire dans le vide.

4. « Frappe. »

5. « Vous avez bien fait de vous découvrir, car vous étiez mort, ma foi ! »

6. Nouvelle plaisanterie : « fodr' » pour « fodero », le fourreau.

D. G. Orsù lasciamo questo da parte; sai che cosa habbiamo da fare ?

PASS. Al so mi.

D. G. Che cosa ?

PASS. Se non mel desì ?

D. G. Che bestia.

PASS. Tutt' a mi patron.

D. G. Dobbiamo partire di Napoli.

PASS. Eh a burlà Sior [1].

D. G. Come ch' io burlo ? Ti dico da senno.

PASS. Mo per che causa ?

D. G. Per niente, per ispasso [2].

PASS. Trovav' un altr' servitor, che mi non sto più con vu [3].

D. G. Parla meglio Passarino, che ti mortificarò.

PASS. O questa è bella, a io da far viaz per forza mi [4].

D. G. Stai meco, è necessario l' ubidirmi.

PASS. Vu haveri fatt qualche minchionaria, e mi poveretto ho da patir. Uh, uh, uh.

D. G. Ma di che piangi ?

PASS. Ch' a non magnarò più macharon.

D. G. Anzi che in Castiglia vi è il bon formaggio, e bon butiro.

PASS. Sicura ?

D. G. Certo, e poi dove è D. Gio. non temere.

PASS. Quand partimia ?

D. G. Adesso incontinente.

PASS. Ma a non ho i stivali, mi.

D. G. Eh che andiamo in barca.

22 buono butiero T.

---

1. « Vous plaisantez, Seigneur ! »
2. « Per spasso », « pour m'amuser ».
3. On verra à plusieurs reprises, dans les pièces postérieures, le valet donner congé à son maître.
4. « Être obligé de voyager par force, moi ! »

PASS. Alla le bone rode la barca ?

D. G. S' andiamo per acqua.

PASS. Ghe sarà del vin ?

D. G. Di tutto vi sarà. Vieni, che non voglio perder tempo.

PASS. Alla pez di pez l'è mei far così, se mi desiva de no, al me bastonava. Orsù Napoli, s'a non te ved più conservam in la to bona gratia, e recordat ch' a t' ho volù ben. Addio, addio Napoli, ben mio [1].

SCENA VIII.

DUCA OTTAVIO, FICHETTO vestendo il Duca [2].

O. Vieni, vieni Fichetto, e non ti paia strano poco [3], di casa io esco, poiche i miei affari mi sforzano a questo. Vestimi bene.

FICH. Mi no me dà fastidio al non uscir de casa ne de vestirve, me dà travai che a me fa sfadigar come fa un' asin, e mai vien hora de magnar [4].

O. Come sarebbe a dire, sarò fatto qualche Camaleonte, che viverò d'aria ?

F. Poc' manc', a si ben almanc come le formighe, ch' ogni poco de magnar ve fa un' anno [5].

15 mangiar T.— 18 T omet « almanc ».

---

1. Ce monologue de Passarino suit la sortie de Don Juan. « Au pis, le mieux est de faire comme j'ai fait : si j'avais refusé, il me bâtonnait O Naples, si je ne te vois plus, conserve-moi dans tes bonnes grâces et rappelle-toi que je t'ai bien aimée ! Adieu, adieu, Naples, mon bien ! »

2. Cf. *Burlador,* I, 8. Dans la pièce espagnole, Octavio se plaint avec force gongorismes des tourments de l'amour. Le valet est moins familier et moins facétieux qu'ici.

3. *Sic* pour : se poco...

4. Fichetto mêle à son patois le lombard. « Pour moi, je n'éprouve aucune peine à ne pas sortir ni à vous vêtir ; mais ce qui me fatigue, c'est que vous me fassiez trimer comme un âne et que jamais ne vienne l'heure de manger. »

5. « A peu près, ou du moins comme les fourmis, car la moindre nourriture vous fait une année. »

O. Lascia questi discorsi, temerario, pezzo di somaro [1], che ti faccio più che non meriti [2].

F. Com' el se tratta de magnar, e de dir la verità, al va subit in colera. Al ghe vol flema [3].

SCENA IX [4].

D. PIETRO, DUCA OTTAVIO, FICHETTO.

D. P. Udii la voce del Duca, quale discorre con Fichetto suo servo. Non voglio perder tempo, voglio dirgli ciò che comandò S. Maestà.

O. D. Pietro ?

D. P. Duca Ottavio qual prospero vento qui vi conduce ?

O. Veramente un' aura fortunata qua mi spinse, facendomi incontrare nel più caro amico, nel più leale, che mai professassi di godere in questa Reggia.

FICH. E anca mi ghe faz una reverenza scapelado [5] Sig. D. Pietro.

D. P. Non ad altro effetto qui mi portai o Duca, che per essere nunzio infausto alle vostre felicità.

O. Come dite D. Pietro ?

D. P. Ditemi ove trapassasti l'hore della trascorsa notte ?

O. Nelle mie stanze, e non in altro loco ; ma perche queste dimande ?

D. P. Dirovvi o Duca : è pervenuto all' orecchie di S. M.

11 Qua T.

---

1. « Grande bête ».
2. « Car je fais pour toi plus que tu ne mérites. »
3. « Quand il s'agit de manger et de dire la vérité, il se met aussitôt en colère. Il faut de la patience ! » Ces paroles sont dites a parte.
4. Cf. *Burlador*, I, 9. Cicognini n'a pas imité le ton emphatique et précieux de Don Pedro. Dans la pièce de Tirso, Octavio quitte Naples désespéré, et persuadé d'avoir été volontairement trahi par Isabella.
5. « Et moi aussi, je vous fais une révérence accompagnée d'un coup de chapeau ».

che voi questa notte temerariamente (scusatemi o Duca, se così parlo con voi) siete andato alle stanze di D. Isabella pregandola e supplicandola a compiacervi di quella gioia, ch' è l' honore; e doppo (lei non conoscendovi) havendo fatto molte difficoltadi, la sforzasti, onde S. M. inviperito il cuore di rabbia e di sdegno, mi ha imposto che siate suo prigioniero.

O. Vi giuro per quella fede che sempre professai, e professo al Re miò Signore, che io non posi ne anche il piede fuori delle mie stanze, e qui il mio servo ne potrà testificare.

FICH. Signor sì, che per tal segn la sera andò a lett mi senza cena[1].

D. P. Dunque siete innocente?

O. A torto sono incolpato.

D. P. Per mostrarvi ch' io vi porto affetto non ordinario, voglio per isfuggire i rigori di S. M. che voi v' incaminate verso Castiglia, poich' è proverbio veritiero, che la lontananza ogni gran sdegno sana. Che poi sarà mia cura il placar S. Maestà. Partite dunque o Duca, e non perdete tempo, acciò non cagionasti alla vita vostra qualche rovina.

O. Resto con tutta obligatione a D. Pietro.

D. P. Ed io verso il Duca son tutto affetto.

O. D. Pietro addio.

Via.

Addio o Duca .P. D.

Via.

6 core V. — mi ha imposto che a viva forza io procuri che siate suo prigioniero T.

---

1. « Oui, Seigneur, et la preuve c'est que le soir je suis allé me coucher sans dîner. » Le texte, si inadmissible qu'il semble être, dit bien : andò mi. Ces facéties du valet ne sont pas dans le *Burlador*.

SCENA X.

Campagna, e mare.

ROSALBA per pescare cantando [1].

R. O che prospera
Mia felicità.
Serenissimo, e fortunato dì.
Felicissima
Quando giunsi qui,
Essendo giunta
Tra l' herbe, e tra fiori,
Tra le delitie di Ninfe, e Pastori.
Basame,
Basame Momolo quanto te par [2].

O che felicità inestimabile è la mia : io vivo in queste campagne benchè io sia Pastorella vile, con tutta contentezza ; io son venuta qui alla marina, perchè voglio vedere se posso pescare qualche bel pesce grosso.

Qui si sente gridare in Mare.

Odo gente, che gridano in Mare ; o poveretti, eccoli là, ohimè, tutta mi dispero ; qui, qui, poverelli ; qui, qui, a fè che s'accostano [3], venite, venite.

Qui escono dal Mare.

3 va cantando T.

---

1. Cf. *Burlador*, I, 10. Cicognini abrège le monologue précieux de Tisbea. Celle-ci se félicite d'avoir jusqu'alors échappé à l'amour ; la soudaineté avec laquelle elle s'éprend de Don Juan n'en est que plus plaisante. L'auteur italien n'a pas compris l'intérêt de ce contraste : la pêcheuse exprime platement chez lui sa joie de vivre à la campagne.
2. « Baise-moi, Momolo (diminutif de Girolamo), autant qu'il te semble bon ! » Refrain d'une chanson.
3. « Par ma foi, ils abordent. »

SCENA XI.

D. Gio., Passarino, Rosalba, che gli accoglie [1].

R. Povere genti, si sarà rotto qualche Nave, ed i poverelli si sono caduti nell' acque. O, come è bello [2].

D. G. Comincio a respirare [3].

Pass. E mi me scappa di cagare [4].

R. Guarda che non crepi. Sù quel giovine, sù allegramente.

D. G. Maladetta fortuna, che mi puoi fare ?

Pass. Infamissima desgratia, me puot più assassinar [5] ?

Ros. Parlano, parlano.

Qui D. Gio. si leva a sedere.

D. G. E pure fra tante miserie ritrovo qualche compassione al mio stato infelice. Addio bella Ninfa.

R. Addio quel giovine, state di buona voglia, che dove potrò io soccorrervi, non mancherò punto [6].

Pass. O, o, o, o, al me torna i spiriti mancati [7]. Mo che negotii è quest ? Al me patron fuz dal Mar, e sel casca in una carogna [8].

9 che più mi puoi fare ? T V. — 16 mancarò, T. — 17 retorna T.

---

1. Cf. *Burlador*, I, 11.
2. Cf. *Burlador*, I, 12 :

Mancebo excelente,
Gallardo, noble y galan !

3. L'exclamation soudaine de Rosalba à la vue de Don Juan, les premiers mots de celui-ci en entendant la voix d'une femme, tout cela est d'un comique assez heureux. Dans le *Burlador*, dès qu'il reprend connaissance, Don Juan débite des fadeurs à Tisbea.
4. Catalinon, dans le *Burlador*, n'a pas la grossièreté de Passarino. Il parle de Jason, cite Horace.
5. Suivant l'habitude, le valet reprend, en les exagérant, les paroles de son maitre.
6. A la préciosité du dialogue de Don Juan et de Tisbea dans le *Burlador*, Cicognini a substitué cet échange assez sec de compliments.
7. « Mes sens égarés reviennent. »
8. Au lieu de faire une réflexion aussi grossière, Catalinon s'écrie à la vue de Tisbea :

Extremada es su beldad ! (I, 13).

D. G. Passarino?

Pass. Signore.

D. G. Vedi che buon bocconcino.

Pass. L'andarà in lista ancha lia [1].

D. G. Sai che sto bene?

Pass. Ancha mi che non son morto.

R. Vi sentite alquanto meglio?

D. G. Sì Signora. Ma chi sete voi?

R. Una rozza pastorella che quivi in questi boschi solitaria men vivo, e venendo a fortuna per pescare qui al Mare, io sentii quei gemiti che facevi in Mare, e non volli mancare di attendervi per darvi qualche soccorso.

Pass. Compassionevole della carne humana.

Ros. Ma voi chi sete? L'aspetto ha del Nobile [2].

D. G. Io sono D. Gio. quell' infelice Nipote di Don Pietro Tenorio, che sta in Corte del Re di Napoli, che abbattuto dalla fortuna, quasi restai preda del Mare.

R. Non lo diss' io? Compassiono duplicamente il vostro stato, stante che siete Prencipe di nascita. Ma datevi pace, o D. Gio. che ove potrò soccorrervi nel mio vicino tugurio, non mancarò di fare l' impossibile possibile. Ma chi è questo ch'è con voi?

11 volsi V.

---

1. C'est la première fois qu'il est question de la fameuse liste. Où Cicognini en a-t-il pris l'idée? Il est impossible de le dire. On peut noter seulement que dans une comedia de don Antonio Hurtado de Mendoza, *El Galan sin dama*, une sorte de fantoche du nom de Chrisostomo tend aussi à un certain don Rodrigo une liste de toutes les femmes qu'il s'attribue, une

Tabla de todas las damas
Que en Madrid me pertenecen
Repartidas por las calles
En parroquias diferentes.

De même dans *The Wild Goose Chase* (la Chasse à l'Oie sauvage) de Fletcher (1621), un débauché, Mirabel, exhibe à une jeune fille une liste contenant les noms de toutes ses victimes.

2. Dans le *Burlador*, Tisbea adresse cette question à Catalinon.

PASS. Mi a son D. Gioannin so fradel [1].

R. O poveri fratelli sfortunati ; dunque questo è vostro fratello.

D. G. Chi ?

R. Questo.

D. G. Temerario.

PASS. Non se po gnanca burlar.

D. G. Sentite io feci voto in Mare, se io mi salvava, di sposare una poverella ; voi sete stata quella, che mi havete dato la vita, è necessario che siate ancor quella, ch' habbiate questa fortuna [2].

PASS. Al n' ha pur sposade tante.

R. O me felice, o me fortunata, se sarò fatta degna di possedere un così pregiato tesoro [3].

PASS. S'a stava un poc' più in Mare, s'innamorava d'una Balena.

D. G. Voi sola sarete l'anima mia, voi ch'a vostra voglia disponerete dell' arbitrio mio.

PASS. Signor D. Gio. cosa feù ? Non vedi co l' è una Villana, e vù si un Prencip ? [4]

D. G. S' io non gli do la mano di Sposo, poss' io esser' ammaz-

9 sposar V. — 11 c' habbia T. — 15 S'al T. — 17 voi, quella ch'a... T. — 19 che l'è T.

---

1. Cette plaisanterie reprise par les auteurs de la *Commedia dell' arte* se retrouve développée dans l'opéra-bouffe de Le Tellier et dans plusieurs *Puppenspiele* allemands. Dans le *Burlador*, Catalinon raconte à Tisbea qu'il espère être prochainement fait comte, à Séville (I, 11).

2. Cette histoire du vœu que Don Juan aurait fait dans la mer est imaginée par Cicognini. Dans la pièce espagnole, la fourberie de Don Juan est encore plus cynique : il jure d'épouser Tisbea, après avoir ordonné à Catalinon de préparer les chevaux pour la fuite.

3. Tisbea a moins de candeur que Rosalba. Elle se méfie :

Plega á Dios que no mintais !...
Mas sois los hombres traidores (I, 13 et 16).

4. « Seigneur Don Juan, que faites-vous là ? Ne voyez-vous pas que c'est une paysanne et que vous êtes un prince ? » Passarino n'est pas la dupe du mensonge de son maître ; il feint seulement de s'indigner de sa mésalliance.

zato da un huomo, ma che sia di pietra, sai Passarino [1]?

PASS. Anch le prede, le rompe la testa [2].

ROS. Andiamo dunque mio bene, ch' io tengo due habiti, che da certi forastieri mi furono lasciati, ch' io voglio che lei si vesta, benche non sono da suo pari; nulladimeno accetti il poco per il molto, che merita.

PASS. E fra poch' ti farà meretrice.

D. G. Andiamo, che non vedo l' hora di stringervi nelle mie braccia.

PASS. E mi non ved l' hora del magnar.

SCENA XII.

DOTTORE, BRUNETTA, PANTALONE [3].

DOTT. Horsù zà ch' a sen qui, al n' occor a discorrer d' altro Signor Pantalon, a v' la vui dar, la ragazza l' è qui, ch' la prà dir, la anca li al so pensier, cosa ch' an cred, ch' la sluntanarà da i comand d' so par [4].

13 descor T. — 15 Anca liè T. — 16 Padr T.

---

1. Dans le *Burlador*, c'est Catalinon qui menace Don Juan du châtiment céleste, à l'heure de la mort :

Los que fingís y engañais
Los mujeres desa suerte,
Lo pagareis en la muerte (I, 15).

Ici, Don Juan fait maladroitement prévoir la nature du châtiment qu'il subira.

2. Le sens paraît être : « Les pierres aussi, cela vous assomme ! » Ces mots sont prononcés a parte.

3. Cette scène n'est pas dans le *Burlador*. C'est une de ces scènes comiques qui changent le caractère de la pièce espagnole.

4. Le docteur parle le bolonais : « Allons, puisque nous voici réunis, il n'est pas besoin d'autre discours, Seigneur Pantalon : je veux vous la donner (je consens à vous donner ma fille en mariage) ; ma fille est là qui pourra dire, elle aussi, sa pensée, afin que vous ne croyiez pas qu'elle songe à désobéir aux ordres de son père. »

Cette scène de Pantalon, marié grotesque, épousé à contre-cœur, n'est qu'un souvenir très déformé des gracieuses fiançailles d'Aminta dans le *Burlador*. Les auteurs postérieurs et Molière lui-même la conserveront en la modifiant plus ou moins.

PANT. Desì cara Brunetta, ch' el par che stè così malinconica adesso ch' el xè tempo de nozze; ve contenteu d' esser mia mugier ? Parlè ben mio caro, visetto d' oro inzuccherao [1].

BRUN. Se io sfacciatamente saltassi come si suol dire a questo negotio a piedi pari, sarei stimata più tosto vile, che onorata, e poi non sapete che dice il proverbio : chi tace conferma ; io non parlo, potete bene penetrare, che io non mi tiro in dietro [2].

DOTT. E ch' a so mi ch' mia fiola è di quelli che giostra volentiera in la quintana, havissi pur vù tant lanz fatt [3]. Orsù a vui mò qsi per spass, ch' a cuntan qui dù indvinie per passar l' otii e la malinconia [4].

PANT. Si ben, si ben, che ho gusto che la Sposa diga anch' ella el suo [5].

DOTT. Principià vù Signor Pantalon.

PANT. No ella come Dottor ghe tocca [6].

DOTT. Os, principià la Sposa.

BRUN. Quando così comandate, principio :

Pindolon pindolava
Ad un lato alla massara;

13 per l'otio T.

---

1. « Dites, chère Brunetta, vous semblez toute mélancolique au moment de vos noces ! Êtes-vous heureuse d'être ma femme ? Parle, mon cher bien, visage d'or sucré. » Pantalon parle vénitien.

2. « Si je sautais impudemment ce pas à pieds joints, comme on a coutume de dire, je serais plus digne de mépris que d'estime ; et puis, ne savez-vous pas ce que dit le proverbe? Qui ne dit mot, consent. Je ne dis rien, vous pouvez aisément deviner que je ne recule pas. »

3. « Et je sais bien, moi, que ma fille est de celles qui n'ont pas peur d'une passe de joute, quand même vous auriez déjà rompu plusieurs lances. » On devine à quelle joute fait ici allusion le docteur. — Pour *quintana*, cf. l'anc. fr. *quintaine*.

4. « Et maintenant, pour nous distraire, nous allons faire ici tous deux des devinettes, afin de faire passer le temps et dissiper la mélancolie. »

5. « Volontiers, volontiers; mais je désire que l'épousée dise aussi son mot. »

6. « Commencez, vous, Seigneur Pantalon. — Non, vous, en qualité de docteur, commencez. »

Tanto ei pindolò
Che nel buco si cazò [1].

Cosa è ?

PANT. Dottor, le xè sporchezze.

DOTT. Oibò [2].

PANT. Orsù mi el voio indovinar, la xè una carrozza [3].

BRUN. Oibò, oibò, oibò.

DOTT. O che bestia, una carozza spendlarà [4]. Mi adesso a dirò : savì cosa l' è ? Un fachin ch' hà pers' al zuff [5].

BRUN. E tacete, che non sete boni da indovinarlo. Sapete cosa è ? Un mazzo di chiavi [6], che tiene la Massara a canto, e quando vole aprire non si mette nel buco.

DOTT. Mo l' è vera.

PANT. Mi non ghe haverave coiesto alle diese [7].

DOTT. Os a mi mo. An ho aqua, e s' beu del' aqua ; s'avess dl' aqua, a beureu dal vin [8]. Cosa el ?

BRUN. Io lo so : è una fonte senz' acqua.

DOTT. Oibò, oibò.

PANT. Mi el digo, el xè una botte de vin guasto [9].

DOTT. O ch' bestia. Savi cosa l' è ? L' è al munar, animal [10].

1. « Pindolon (dans la langue classique « penzolone », tout objet qui pend) se balançait aux flancs de la ménagère ; il se balança tant qu'il finit par entrer dans le trou. » La devinette est à double sens, et Pantalon l'entend d'abord au sens obscène.

2. « Jamais de la vie ! »

3. Une voiture qui, après avoir quelque temps oscillé, finit par tomber dans l'ornière.

4. « Une voiture se balancer ! » Le docteur se moque de la sottise de Pantalon.

5. « C'est un portefaix qui a été rossé. » Littéralement : qui a perdu la bataille, « la zuffa », parce qu'il titube à la suite des coups qu'il a reçus, et finit par tomber. Je ne donne ce sens que sous réserve.

6. « Un trousseau de clefs. »

7. « Je ne l'aurais pas trouvé en dix. »

8. « A moi maintenant. Je n'ai pas d'eau et je bois de l'eau ; si j'avais de l'eau, je boirais du vin. »

9. « C'est un tonneau de vin gâté. »

10. « C'est le meunier (« munar » pour « mugnaio »), grosse bête ! » La devinette est bien italienne : quand le meunier n'a pas d'eau pour faire tourner son moulin, il ne gagne pas d'argent, et il est réduit à boire de l'eau. Quand l'eau coule, il peut au contraire s'acheter du vin.

BRUN. Dice il vero il Signor Padre.

PANT. A mi mo. Mi ho una cosa che ha cinque ali, e cinque ossi, e se non puol saltar un fosso.

DOTT. Al so mi : l' è un Falcon, nè ?

PANT. Un Falcon, oche Dottor ignorante.

BRUN. Sapete cosa è Signor marito; è un corno.

PANT. Lassa star non l'indovinar più, ch' a proposito de matrimonio ti gh' a coiesto. La xè la Nespola [1].

DOTT. Al dis al ver alla fè; al vleva dir mi, a n' m' al son rcurdà [2]. Orsù, andeu un poch' a far le noze ch' s' stia alligrament [3].

PANT. Andemo, andemo, o ben mio.

SCENA XIII.

D. GIOVANNI, PASSARINO, ROSALBA [4].

D. G. Orsù Rosalba, non mancarà tempo di vederci, e di goderci un' altra volta.

ROS. Come, che dite D. Giovanni ?

PASS. Al dis ch' al vol andar a far i fatti suoi lù.

R. Ma questa non è la promessa che egli mi diede.

PASS. S' l' attendesse la parola a tutte le donne, al bisognaria ch' al n' havesse sposade quattro milla.

D. G. E vieni Passarino.

10 mò an m'al... T. — 11 e ch'a s'staga allegrament T.

---

1. « En voilà assez ; ne cherche plus à deviner ; c'est à propos de mariage que tu as pensé à cela » (à une corne). Pantalon donne ensuite la solution de la devinette. « C'est la nèfle ! »

2. « Il dit vrai, ma foi ; je voulais le dire, moi, mais je ne me le suis plus rappelé ».

3. « Et que l'on soit gai ! »

4. Cette scène est ajoutée par Cicognini. Dans le *Burlador*, Don Juan quitte Tisbea à la dérobée, sans prendre congé d'elle. Tirso développe plus longuement que son imitateur italien les scènes d'amour entre Don Juan et la paysanne.

R. D. Giovanni, ricordatevi del giuramento.

D. G. Che giuramento? Non posso attendervi.

Qui il Zanni getta la lista [1].

PASS. Guardè s' al ghe n' è qualche centinara sù sta lista, fioi [2].

E via.

Lei resta disperandosi.

ROS. Ferma, aspetta, ove vai o mio consorte? Se tu fuggi da me, io corro a morte. Ma lassa, tu ti parti, ed io qui resto abbandonata e sola; tu parti dico, e via teco porti la più gran parte di me stessa, ch' è l' onore. Ferma, aspetta, ove vai o mio consorte? Se tu fuggi da me, io corro a morte.

Oh Dio, così fosti stato sommerso dall' onde allora quando io ti cercai salvare, se in ricompensa di tanto amore mi tradisti; ch' io vivendo qui lieta, non haverei, disperandomi, occasione di lagnarmi di me stessa, e della tua barbarie. Ma oh Dio; ferma, aspetta, ove vai o mio consorte? Se tu parti da me, io corro a morte.

Ma in vano io mi querelo, in van' io mi lagno, poiché gettando le voci all' aure, mi accresco maggiormente il mio dolore. Egli qual' aspide non m'ode, ed io desperata lo chiamo; egli gode de' suoi trionfi, io tradita le mie miserie piango. Ma che farò? misera Rosalba, priva d' onore, abbandonata dal mio Sposo? Ecco, ecco lo spirito mio che pur ti segue barbaro traditore. Ferma, aspetta, ove vai o mio consorte? Se tu fuggi da me, io corro a morte [3].

FINE DELL' ATTO PRIMO.

1. Idée nouvelle, maintes fois reprise depuis et développée.

2. « Regardez s'il n'y en a pas quelques centaines sur cette liste, mes petits. » Le zanni s'adresse au public auquel il vient de jeter la liste.

3. Cf. *Burlador*, I, 18, et les plaintes encore plus ampoulées de Tisbea. Celle-ci répète aussi, comme un refrain, les vers suivants :

Fuego, fuego, zagales! agua, agua!
Amor, clemencia, que se abrasa el alma!

ATTO II.

SCENA I.

Castiglia.

D. Giovanni, Duca Ottavio, Fichetto e Passarino [1].

D. G. Le vostre operationi o Duca, sono tali, che invitano ogni memoria a registrarle, ogni intelletto ad ammirarle, e ogni volontà ad amarle.

D. O. Godo sommamente, o Don Giovanni, di vedervi con tutta salute in Castiglia, e veramente conosco che nelle vostre operationi non havete che per compagna la fortuna e il vostro valore. È così noto al Mondo, ch' il Mondo istesso istupidito lo dichiara ammirando, onde io non ardisco di avantaggio lodarlo, poiché conosco che non regna in me tant' eloquenza, e è detto da saggio, chi non sa lodare a bastanza, conforme i meriti, può da se stesso stupire, e tacere.

D. G. Tralasciamo questi complimenti o Duca, poiché sono superflui, e ditemi da che giongesti in Castiglia ritrovasti alcuna innamorata ?

D. O. Sì mio Signore, e di qualche consideratione.

D. G. Si potrebbe sapere per termine di nostra amicitia chi sia ?

D. O. La figlia del Commendatore Oliola [2], cioè D. Anna.

D. G. D' avantaggio meritate o Duca.

14 che V.

---

1. Cicognini a fondu dans cette scène les scènes 4 et 5 de la 2e journée du *Burlador*. Il a supprimé le marquis de la Mota et l'a remplacé par le duc Ottavio.

2. Cicognini déforme le nom espagnol d'Ulloa.

D. O. Non pari a voi [1] D. Giovanni.
D. G. Invidio le vostre fortune.
D. O. Anzi tengo ordine di farli una serenata alle due della notte [2].
D. G. Di più ?
D. O. Per servirla [3].
D. G. Desidero un favore da voi o Duca.
D. O. Non mancherò a chi vivo obligato.
D. G. Il vostro mantello e il cappello, perche tengo andare per far' un pero morto [4] questa notte [5].
D. O. Volontieri, eccolo.
D. G. Fra poco sarò da voi, o Duca.

Via.

D. O. A comodo vostro.
PASS. Fichetto, a io da far, a n' mancarà temp d' far quattr chiacchiar insem [6].
FICH. Sì, sì, va pur via, ch' a ce negotiarem pò anca nù [7].
D. O. Gran sospetto mi conturba l' animo ; temo di qualche male, nel dimandarmi D. Giovanni il cappello e il

16 chiaccar T.

---

1. C.-à.-d. « no io sono pari a voi », « je ne vous vaux pas ». Ces compliments fastidieux et emphatiques, qui font traîner l'action sont habituels dans la *commedia* italienne au XVIIe siècle. Perruci les reprend et les développe encore.

2. « J'ai l'intention de lui faire une sérénade à 2 heures de la nuit. »

3. « Vous n'avez pas autre chose à me dire ? — Je suis votre serviteur. » Il y a ici une fausse sortie.

4. Expression qui est inconnue en italien et que Cicognini a empruntée à l'espagnol. Cf. *Burlador*, II, 12 :

Mientras á la calle vais,
Yo dar un perro quisiera.

L'expression espagnole « un perro muerto », littéralement « un chien mort », appartient à la langue familière.

5. Cf. *Burlador*, II, 12. Chez Tirso, Don Juan se sert en outre d'un billet qu'une suivante de Doña Ana lui remet pour le marquis de la Mota.

6. « Fichetto, je suis occupé, nous aurons bien le temps de bavarder ensemble. » A l'imitation de son maître, Passarino veut jouer aux belles manières avec le valet du duc.

7. « Oui, oui, va ton chemin, car de mon côté j'aurai bien quelque chose à faire aussi. »

ferraiolo [1]. Ma taci o Duca, egli è Prencipe; non puol regnar in lui attioni indegne; anco il pensiero facilmente falla. Ecco S. Maestà.

SCENA II.

Re di Castiglia, D. Ottavio, Fichetto [2].

Re. Duca Ottavio?

Fich. Signor a digh [3].

D. O. Che mi comanda mio Re?

Re. Come vi piace questa Città?

D. O. O mio Signore troppo mi mortifica la M. V. nel farmi queste dimande. E chi sarebbe quello che sin' all' intimo del core non porgesse lodi a questo: è superbo luogo dove risiede la Maestà Vostra.

Re. Dunque restate sodisfatto della nostra Città o Duca

Qui si batte dentro.

Ma che rumore è questo? Vedete o Duca, chi sia.

D. O. Ubbidisco la M. V.

Re. Chi puol esser questo, che così sollecito se ne viene alle mie stanze? E ben vedesti?

D. O. Viddi.

Re. Chi è?

D. O. Il Commendatore Oliola, che subito gionto, chiede udienza alla Maestà Vostra.

Re. Il Commendatore venghi, venghi il nostro Atlante, sostentatore del nostro Impero.

Qui viene il Commendatore.

1 non puono T. — 13 non porgesse lodi a questo si superbo luego... T.

---

1. Grand manteau.

2. Cf. *Burlador*, II, 2. Chez Tirso, le duc Ottavio raconte au roi ses mésaventures de Naples. Le roi promet de lui obtenir sa grâce et en attendant, pour le dédommager, il lui offre en mariage la fille du commandeur d'Ulloa.

3. « Seigneur, il vous parle. »

RE. O là, se gli appresti da sedere.

COM. M' inchino riverente all' Augustissimo piede di V. Maestà.

RE. Sedete o Commendatore.

COM. Anzi devo inginocchiarmi.

RE. La vostra humiltà partorisce in me verso di voi non ordinario affetto. Esponete la vostra ambasciata.

COM.[1] Partii da questa Città, e alla volta di Lisbona[2] m' incaminai, fatto contro ogni mio merito ambasciatore della M. V. e poscia colà gionto, hebbi da quella Maestà[3], per servitio del Christianesimo 10 milla Fanti, e 5 milla Cavalli; come in questa carta vedrà la M. V. il tutto.

Li dà una Lettera.

RE. Come vi piace la Città di Lisbona?

COM. La Città di Lisbona è così bella, è così ricca, che con giusta ragione si puol chiamare l' ottava maraviglia del Mondo[4]. In questa Città vi passa il fiume Tago, fiume tanto largo et insigne, che prima di giungere a liti del Mare, si dilata in nove miglia di circuito, e non è maraviglia essendo questo un fiume che circonda la più gran parte della Spagna[5]. Vi è un porto fra due Montagne, dal qual di continuo vi giungono Barche, Carache, Navi e

19 a i T.

---

1. Dans le texte espagnol, la scène du commandeur, contenant le récit de son ambassade, est dans la première journée, maladroitement encastrée au milieu des aventures de Don Juan et de Tisbea. Elle est ici placée d'une façon plus rationnelle. Peut-être Cicognini avait-il sous les yeux un texte espagnol où elle occupait la même place. Les textes du *Burlador* que nous possédons semblent en cet endroit fautifs, comme en bien d'autres.

2. La description de Lisbonne qui suit prouve que Cicognini avait sous les yeux le texte du *Burlador* et non celui de sa variante le *Tan Largo*, dans lequel la ville décrite est Séville.

3. Le roi de Portugal, Jean I. Cf. *Burlador*, I, 14.

4. « Es Lisboa una octava maravilla » (*Burlador*, I, 14).

5. De las entrañas de España,
. . . .
Nace el caudaloso Tajo,
Que media España atraviesa... (*Burlador*, I, 14).

Vascelli d' ogni sorte, i quali a vederle formano un' altra superbissima Città [1]. Vi sono due fortezze tanto inespugnabili che sariano bastanti ad atterrire, ed atterrare qual si voglia poderoso inimico [2]. Vi sono Palazzi di tant' altezza, che gareggiano alle Stelle [3]. Vi sono bellissime strade, fra l' altre una chiamata il Ruscio [4], la quale si stima il valsente di dodici milioni [5]. Il raccontare le feste, i balli, le allegrezze, e i conviti, che mi sono stati fatti vi vorrebbe una lingua d'acciaio ed un petto di bronzo ; ed alla mia partenza, come Ambasciatore di V. M. fui accompagnato da gran quantità di Soldati, fino alle confini, che col rimbombo delle Artigliarie, il suono delle Trombe, e Tamburi, parea dall' allegrezza precipitasse il Mondo [6]. Questo è quanto posso dire alla M. V. Ella m'impose il parlare, ed io ho detto.

RE. E bene dicisti. Godo in estremo di questi trionfi, di questi onori, o Commendatore, e per onorare maggiormente la vostra Casa, ditemi, havete voi figli ? [7].

8 state fatte V. — 12 il sonare T.

---

1. Hace un puerto entre dos sierras,
Donde están de todo el orbe
Barcas, naves, carabelas.
Hay galeras y saetías (saïques)
Tantas, que desde la tierra
Parece una gran ciudad
Adonde Neptuno reina (*Burlador*, I, 14).

2. A la parte del poniente
Guardan el puerto dos fuerzas,
De Cascaes y San Juan,
Las más fuertes de la tierra (*Burlador*, I, 14).

3. Cicognini abrège ici la description de Tirso. Dans le *Burlador*, le dernier détail s'applique aux navires.

4. En medio de la ciudad
Hay una plaza soberbia,
Que se llama del Rocio (*Burlador*, I, 14).

5. La description de Tirso n'est pas seulement plus longue ; elle contient des détails beaucoup plus précis.

6. Cette dernière partie a été ajoutée par Cicognini.

7. Dans le *Burlador*, le roi pose la même question. Il ajoute qu'il compte marier Don Juan à la fille du commandeur (I, 14).

COM. Sì gran Signore, D. Anna.

RE. Fra poco sarete a Corte, che del tutto vi farò capace. Pertanto entratevene in vostra Casa, e rallegrate vostra figlia.

COM. Ubidisco V. M.

Va in Casa.

RE. Duca.

D. O. Mio Re.

RE. Seguitemi, poichè approssimandosi la notte, è necessario lo stabilimento di quanto tengo in pensiero.

D. O. Seguo l'orme di V. M.

SCENA III [1].

Notte.

D. GIO., PASSARINO.

D. G. Già l'ora è opportuna, la notte mi favorisce, spero di entrare da D. Anna con l'inventione del cappotto e del suono [2]; ella stimarà ch' io sia il Duca, e con questo havrò ciò che desidero.

Si suona, e D. Gio. entra pian piano in Casa di D. Anna.

PASS. Patron, patron, dov' siu? Stà a veder ch' al Diavol l' ha portà via. Orsù l' è mei ch' a me ritira; sicura che lu è andà in cà; a stare sicur Bergamasc fora dell' uss [3].

SCENA IV.

DUCA OTTAVIO, FICHETTO fa sonare [4].

D. O. Conforme l'appuntamento fra me e D. Anna, non ho mancato. O là, si suoni.

1. Cf. *Burlador*, II, sc. 8 et 11, que Cicognini condense et abrège.
2. Il s'agit ici de la sérénade dont il a été question plus haut.
3. « Mon maître, mon maître, où êtes-vous ? Vous allez voir que le diable l'a emporté ! Allons, il vaut mieux que je m'en aille ; sûrement il est entré dans la maison. Pour être en sûreté, Bergamasque reste dehors. » Passarino est de Bergame. Il s'adresse à lui-même.
4. Cicognini abrège encore ici le texte de Tirso (II, 12). Il supprime la conversation entre Don Juan et le marquis de La Mota.

Si suona.

D. O. Zi, zi, zi, zi, alcuno non risponde; forsi la venuta di suo Padre serve d'impedimento alle mie delitie; ritornarò fra poco.

FICH. Andemo via Signor Patron, ch' i deu dormir tutt[1].

D. O. Hai ragione, andiamo.

Via.[2]

SCENA V[3].

D. GIO. facendo questione col Commendatore.

COM. Ah traditore così tratti?

D. G. Che traditore? Ti privarò di vita.

Fanno questione; il Commendatore cade. D. Gio. parte.

COM. Oimè, misero, non più mi reggo, son mor...to, oi... mè, io spi...ro.

SCENA VI.

D. ANNA col lume sopra il morto[4].

D. A. O Dio, che miro? Il mio sangue atterrato, il mio genitore morto? Chi è di me più infelice e miserabile? Chi fatto oggetto della sorte[5] ha motivi più lagrimabili? E sarà vero (oh Dio) che pur morto tu sii amato.

1. « Car tout le monde doit dormir. »

2. Dans le *Burlador*, le marquis de La Mota vient aussi au rendez-vous assigné par Doña Ana. Il attend impatiemment que Don Juan lui rapporte son manteau (II, 14).

3. Cf. *Burlador*, II, 13. Cicognini abrège la scène espagnole; il supprime la lutte entre Don Juan et Doña Ana.

4. Ce monologue est de l'invention de Cicognini. Dans le *Burlador*, on entend seulement de l'intérieur une plainte anonyme :

(Voces dentro).
Vióse desdicha mayor!
Ay! Vióse mayor desgracia!
(II, 15).

5. « Qui donc, en butte aux coups du sort..? »

Padre ? E qual perversa mano potè mai incrudelire contro di un innocente ? Ed in quale scuola, o perfido (qual tu ti sii non so) apprendesti così barbari costumi ? Qual Fiera ti diede il latte ? Qual Tigre ti nudrì ? Ed in fine in qual' antro ricevesti l'essere, o inhumano ? Va vivi pure, benchè morto ad una infinità di contenti, Padre mio caro, ché spero anco dal Cielo veder le mie vendette [1]. O là.

SERVO. Che comanda ?

D. A. Portate in Casa l'estinto mio Sole :
Ch' anco io men vado in tanto
A celebrar l'esequie sue col pianto.

Lo portano dentro.

SCENA VII [2].

DUCA OTTAVIO, FICHETTO.

D. O. Allora, quando sperai nel cupo silentio della notte haver qualch' aura di pace, qualche poco di riposo, maggiormente mi trovo inquieto l'animo da non usate molestie. Voglia il Cielo, che questi miei tremori non mi additino qualche tempesta alle mie sperate delitie.

FICH. Volì ch' a ve diga Segnor, che anca mi tutta nott a io havù un baticor, ch' a non son mai avez averlo, e si a non so donde al se nasca, a non so se per fortuna al sia amor, o fame [3].

D. O. Tu sei su le tue balordaggini sempre. Ma ecco D. Gio.

1. « Vis, quoique mort à une foule de plaisirs, ô mon père chéri; car j'espère que du haut du Ciel tu verras ma vengeance ! »

2. Scène nouvelle, qui sert de prétexte à quelques plaisanteries du valet.

3. « Voulez-vous que je vous dise, Seigneur, moi aussi, toute la nuit, j'ai eu une palpitation que je n'avais jamais eue, et j'en ignore la cause : si c'est l'amour ou la faim ! »

SCENA VIII.

D. Gio., Passarino, D. Ott., Fichetto [1].

D. G. Perdonatemi o Duca, se troppo tardi sono stato, havendo ricevuto tant' honore da voi, a restituirvi il ferraiolo e cappello; ecco che obligato di tanto favore vi rendo infinite gratie.

D. O. Eh D. Gio. s' io potessi così manifestarvi i segni esterni di gratitudine, come vi consacro interni affetti di riverenza, conoscereste la servitù, che per sempre vi professai, e professo; ma veggio adesso D. Gio. che vi nutrite più di confondermi, che di contracambiare il mio affetto con altretanto affetto.

D. G. Per ora non m'inoltro maggiormente a i discorsi [2], poichè urgenti negotii mi attendono, concedetemi per tanto licenza o Duca.

D. O. Andate felice, e vi accompagni il Cielo.

Pass. Che la me scusa, se V. S. non ha fatto il suo debito, contro il mio merito, ch' un' altra volta faremo peggio [3].

Via.

Fich. Che bestia, al vol far complimenti, e si al non sa dov' al s' habbia la testa.

SCENA IX.

Duca, Fichetto [4].

D. O. Gran sospetti mi si raggirano per la mente. Voglia il

1. Cf. *Burlador*, II, 14, Cicognini allonge par d'interminables compliments la scène très brève et très dramatique de Tirso.
2. « Maintenant, je ne me livre pas à de plus longs discours... »
3. « Que votre Seigneurie m'excuse si Elle n'a pas fait son devoir, contrairement à ce qui m'est dû ; une autre fois, nous ferons pis. » En voulant tourner un compliment pour s'excuser, Passarino dit le contraire de ce qu'il veut dire : « Che la me scusa V. S. se non ho fatto il mio debito, contro il suo merito, ch'un' altra volta faremo meglio. »
4. Cf. *Burlador*, II, 15. C'est en entendant des bruits sur la place et en voyant des lumières dans l'appartement de Doña Ana que le marquis de La Mota est pris de soupçon.

Cielo, voglia Dio, che non siano veri questi miei detti. Ecco S. Maestà.

SCENA X.

RE, DUCA, FICHETTO.

RE. Duca, e bene, che vi è di novo ? Como ve la passate ?

D. O. Bene, a i comandi di V. Ma. Ma chi è questa ? D. Anna ammantata di negro ? O Dio che sarà ?

Viene D. Anna vestita di nero [1].

SCENA XI [2].

D. ANNA, DUCA, RE e FICHETTO.

D. A. Eccomi a piedi di te giusto Regnante, a chiederti giustitia contro di quel sacrilego, che entrando di notte tempo nella mia Casa, tentò d'assalire la ben munita, e custodita rocca del mio honore; ed io dando le voci al Cielo, svegliai mio Padre, il quale uscito col ferro alla mano, e doppo molto combattimento, il mio Genitore restò vittima funesta di quel ferro che impugnava quel sacrilego; onde ti supplico, se sei Re, se sei giusto, fanne quella vendetta che si deve a un tanto eccesso.

RE. Cielo che ascolto ? Ah fu D. Giovanni [3].

D. O. O Dio dammi tanto di vita ch' io possa resistere.

RE. Il Commendatore è morto ?

1. Cicognini modifie ici assez profondément la pièce espagnole. Chez Tirso, Don Diego et la garde accourent aux cris de Doña Ana, et, rencontrant le marquis de La Mota, s'emparent de lui (*Burlador*, I, 16).

2. Scène imaginée par Cicognini.

3. Ce soupçon de la part du roi est d'autant plus étonnant que rien n'indique jusqu'ici qu'il connaisse Don Juan. Dans la suite, il ordonnera de rechercher le coupable sans avoir l'air de soupçonner lui-même quelqu'un. Je croirais volontiers à une erreur de texte : Les mots « Ah ! fu Don Giovanni ! » doivent être plutôt attribués à Ottavio qui les prononce a parte, confirmant ainsi les soupçons qu'il avait déjà antérieurement.

D. O. Sì mio Signore [1].

Re. Misera conditione humana, s'a guisa di vil fiore a pena nasce, e illanguidita more. Sia vostra cura o Duca, il far gettar bandi espressi, chi saprà dar cognitione ove sia l'omicida, li sarà dato dieci mila scudi, e quattro teste di Banditi, non vi si ponga indugio, perchè ne bramo vendetta [2]. Voi per tanto D. Anna, entratevene ne' vostri appartamenti, e come prudente, datevi pace.

Via.

D. A. Mi augura un Re la pace, e un traditore me la rubba.

Via.

Qui Passarino osserva il Bando.

SCENA XII.

Duca, Fichetto, Passarino in disparte [3].

D. O. Sia tua cura, o Fichetto, il publicare questo Bando, che chi darà in cognitione a S. M. ove si trovi chi ha ucciso il Commendatore, si guadagnarà dieci mila scudi, e quattro teste di Banditi. Intendesti, esequisci.

Via.

Fich. Non ne dubitè miga Sgnor; razza d' ladr, a i voi far al boia con le me man. Amazzar un Zentilom così compì, vituperoso [4]. A voi mi mandar ol Band.

« Da part d' so Maestà, chi darà notitia, dov' se trova

7 ne i T. — 16 trova V. — 17 V omet « si ». — 20 vuoi T. — 21 buoia T. — 21 mie T.

---

1. T met avec plus de vraisemblance cette réponse dans la bouche de Donna Anna.

2. Dans le *Burlador*, le roi convaincu que le coupable est le marquis de La Mota, le fait mettre en prison.

3. Scène comique imaginée par Cicognini.

4. « N'ayez crainte, Seigneur! Espèce de bandit; je veux, de mes propres mains, être son bourreau. Tuer un gentilhomme aussi accompli! Brigand!... »

« ol Signor non se sa [1], che amazza ol Commendator « Oliola, guadagnarà dies mila scudi e quattro teste di « Banditi. »

PASS. Bondì [2], bondì, galant' homo.

FICH. Bondì, Passarin.

PASS. Cosa fatt qui [3] ?

FICH. A mand un band, ch' l'è stà amazzà el Commendator Oliola. Se ti savis chi el se fuss ştà, ti guadagnarà diese mila scudi, e quattro teste de Bandid.

PASS. Mo chi gh' a po da far le spese a quelle quattro teste [4] ?

FICH. Al s'intend quattr persone che sian bandidi ; se i se [5] vol liberar i te darà chi tre mila scudi, chi quattr, chi più e manc [6], sat [7] ?

PASS. Ah a t'intend, mo mi al so [8] !

FICH. Ti al sa ?

PASS. Sì in conscienza mia.

FICH. Chi el sta ? .

PASS. Vot ch' a tal diga ?

FICH. Di su, se ti vo la taia [9].

PASS. Ti non gh' averà za desgust no [10]?

1 an T. — ch' a ammazza T. — 3 bandid T. — 4 huom' T. — 7 ol T. — 11 io i se R V.

---

1. « Inconnu. »
2. « Bonjour. »
3. « Que fais-tu là ? »
4. « Mais que faire de ces 4 têtes? » Passarino ne comprend pas quel avantage le dénonciateur pourra tirer des 4 têtes de brigands ; Fichetto va le lui expliquer : les bandits, pour racheter leur vie, offriront une somme plus ou moins forte à celui qui disposera d'eux.
5. J'adopte ici le texte de T, celui de R et de V n'étant pas intelligible. Cf. la variante.
6. « S'ils veulent être délivrés, ils te donneront qui trois mille écus, qui quatre, qui plus ou moins... »
7. Pour « sa tu ? » « Sais-tu ? comprends-tu ? »
8. « Ah ! je le comprends ! Maintenant, je le sais ! »
9. Pour « taglia », la récompense.
10. « Tu ne seras pas fâché contre moi ? »

FICH. Perchè vot ch' a gh' habbia desgust, se S. M. l' ha commandà.

PASS. L' è stà Fichett.

FICH. E va in mallora, mettit a dir anch' quest, ch' i me manda in Piccardia [1].

E via.

PASS. Ah, ah, ah, ah, nol so in conscienza mia, e s'al so a no lo voi dir... Diavol, diese milla scudi e quattro teste de Bandidi, l'è un bon boccon [2]. Mi a non son più pover om, s'al mè patron va alla mort, i dis ch' om mort non fa più guerra [3], e mi sarò Zintilom al corp d'un bordel [4], a voi chiappar sti pochi [5]. Oimè l' è qui [6].

SCENA XIII [7].

D. GIO. osserva PASSARINO.

D. G. Ah forfante, disgratiato, credi ch' io non habbia osservato ogni tuo detto ? Voglio privarti di vita guidone.

1 Ces formes sont écrites dans T : vuó, vuot — n' T. — 4 questa T. — 10 mi T. — 11 an T. — Mi a non son più pover huom, *e* s' al me patron vá alla mort, *an m'importa*, *perchè* i dis..., « et si mon maître est condamné à mort, peu m'importe parce que l'on dit... » T. Les mots intercalés établissent une suite d'idées plus logique dans la 1re proposition « me... pover om » et la dernière « i dis ch' om mort... » que dans R et V. — 12 dal bordel T. — sti puoch T.

---

1. « Eh ! va au diable ! Va-t'en dire encore cela, pour me faire pendre. » (Littéralement : « pour qu'on m'envoie en Picardie », expression proverbiale venant d'un jeu de mots avec le verbe « impiccare », pendre).

2. « Un bon morceau ! »

3. « Je ne serai plus un pauvre homme, si mon maître est condamné à mort, on dit qu'homme mort ne fait plus la guerre... »

4. « Je serai un gentilhomme de bordel », c'est-à-dire : devenu riche, mon maître mort, je passerai ma vie à m'amuser !

5. « Je veux attraper ce peu. »

6. « Oh ! le voilà ! »

7. Scène imaginée par Cicognini et qui semble avoir inspiré la scène dans laquelle Sganarelle, qui vient d'avertir les paysannes de la fourberie de Don Juan, s'aperçoit que son maître l'a entendu et feint d'avoir parlé pour prévenir les médisances (Molière, II, 7).

Pass. Si butta in ginocchio. Ah, patron, patron, ah, me padr, me madr, e tutt i mie parenti, sentì prima la me rason.

D. G. E che addurrai in tua difesa ?

Pass. Sentì, sentì, e po ammazzem Sior ; credì ch' a non v' havess vist mi, quand a si arrivà [1] ?

D. G. Mi havevi veduto ?

Pass. A v' haveva vist alla fè, e per quest a burlava così [2].

D. G. Senti, io voglio far una prova, se a caso tu capitassi nelle mani della giustitia, se starai saldo a i tormenti per amor del tuo padrone.

Pass. O quest sì, più tost che restass la vita del pover Passarino morta in si tormenti, che mai confessar.

D. G. Fa conto ch' io sia il Notaro [3], e tu il patiente. O là Passarino, tu non voi dire chi sia stato quello, che ha ammazzato il Commendatore Oliola ? Tu che rispondi ?

Pass. Signor no, Signor no.

D. G. O la taccatelo alla corda.

Pass. Fermeu, ch' al dirò.

D. G. Che cosa dirai ?

Pass. Mo a m' volì taccar alla corda ?

D. G. È una similitudine, questa. Senti di novo : Chi è stato quello che ha ammazzato il Commendatore ? Tu lo sai.

Pass. Mi a ve digh che a non so.

D. G. Averti, ch' anderai in Galera.

Pass. In Galera, a dirò quel ch' a so.

D. G. Chi è stato ?

Pass. D. Gio. a digh.

D. G. Ah forfante, così va detto, è ?

Pass. A trattà de Galera.

2 mia T. — 24 vi T. — a n'al T. — 25 andarai V.

1. « Écoutez-moi et puis tuez-moi, Seigneur ; vous croyez que je ne vous avais pas vu quand vous êtes arrivé ? »

2. « Oui vraiment, je vous avais vu, et c'est pour cela que je plaisantais ainsi. »

3. Le greffier.

D. G. Sono similitudini, dico di novo, torniamo da capo, perchè è un negotio ch' importa. Passarino di già son informato, che tu sai chi ha ammazzato il Commendatore; a te tocca a dirlo.

PASS. Iè razza de bechi, anca V. S. quand la vol dir quest, che mi a non so niente [1].

D. G. Averti, che anderai in Galera.

PASS. Che Galera, che Galera? A non hò paura de ste cose.

D G. Passarino, ti farò marcire in una prigione.

PASS. Se ghe fa marcire i vituperosi, cospetonazzo [2].

D. G. O bene, o bene, così va detto. Orsù dammi la tua casacca, e il tuo cappello, e tu prendi il mio ferraiolo, e cappello [3].

PASS. A dvent Zentilom per forza, toll Signor [4].

Qui si mutano gl' abiti.

D. G. Seguimi, Passarino.

SCENA XIV.

SBIRRI con lanterna fermano D. GIO. e anco PASSARINO [5].

SBIRRI. Ferma, la Corte.

D. G. Son fermo, non vedete s' io son Passarino.

E via.

1 V met une virgule après « dico », ce qui change légèrement le sens. — 5 Hiè T. — 14 gl' V.

---

1. Phrase obscure. Le mot « iè » ne semble pouvoir être qu'une exclamation, à joindre avec « razza de bechi », quelque chose comme : « Oh là là ! Quelle espèce d'imbécile ! » L'obscurité de la phrase vient de ce que le rapport des deux propositions n'apparaît pas : « V. S. veut dire cela, et moi je ne sais rien ! »

2. « On y fait pourrir les malfaiteurs, malepeste ! » « cospetonazzo » pour « cospetto », juron déjà vu.

3. Cicognini le premier a imaginé ce changement d'habits entre le maître et le valet, que les auteurs suivants développeront en y ajoutant des détails plus ou moins plaisants.

4. « Me voici gentilhomme malgré moi, tenez, Seigneur ! »

5. Cette scène entre les sbires et Passarino, imaginée par Cicognini, fournira aux dérivés de Giliberto, et notamment aux *Puppenspiele* allemands, l'occasion d'innombrables plaisanteries.

SB. Va a casa

Qui fermano Passarino.

SB. Ferma alla Corte.

PASS. A son ferm mi.

SB. Ma chi è colui che va là vestito de' tuoi habiti ?

PASS. L' è al Re che va a....

Sbirri via.

PASS. A ghe l' ho cargada a sti bechi cornudi [1], ah, ah, ah, ah.

Via.

SCENA XV [2].

Campagna.

DOTTORE, PANTALONE, BRUNETTA, per pescare.

DOTT. Al n' occor altr', mi ho al me am ; chi vol pescar pesca, zà ch' al Mar è tranquill. O l' è gross al pesc, tira, tira [3].

Qui il Dottor tira un braghiero [4].

O va là, al bel pesc Braghier ; os pesca vu Signor Pantalon, ch' a potrissi haver più fortuna [5].

PANT. Mi son Venetian, che gh' o la vera maniera, lasceme far a mi.

Qui lui tira su un Corno.

O che bel pesce cornazan [6].

DOTT. A proposit d'spus, al cmenza a ugnir la dota [7]. Pesca ti raggaza.

1. « Je les ai bien roulés, ces boucs cornus ! »

2. Cette scène et la suivante, toutes deux rapides et sèches, remplacent la longue et gracieuse idylle de Don Juan et de la paysanne Aminta dans le *Burlador*.

3. « Il n'est pas besoin d'autre chose : j'ai mon hameçon, moi. Qui veut pêcher, pêche, puisque la mer est calme. Oh ! voici un gros poisson ! Tire, tire ! »

4. La ceinture de laine dont les gens du peuple s'entourent les reins.

5. « Oh ! oh ! le beau poisson-ceinture ! Or çà, pêchez à votre tour, Seigneur Pantalon, car vous pourriez avoir plus de chance. »

6. « Oh ! le beau poisson cornard ! »

7. « A propos de fiancés, il commence à graisser la dot ! » Phrase bien obscure, sinon inintelligible.

BRUN. O io lo pescarò bello, perchè son bellina anch' io.

Qui lei tira un ravanello.

DOTT. L' è qui al compagn dla insalà [1]. Os lassem un poch' star de pescar, e ch' s' cmenza un poch' a ballar [2]. Sunadur [3].

Qui si suona, loro ballano.

SCENA XVI [4].

Passarino gli vede, chiama D. Gio. qual si mette con Passarino ancora lui a ballare. In fine D. Gio. rubba Brunetta, e via. Dottore e Pantalone gridano, e fanno finir l' atto secondo.

FINE DELL' ATTO SECONDO.

1. « Voilà l'assaisonnement de la salade. » « Insalà » pour « insalata ».
2. « Or çà, cessons de pêcher et commençons un peu à danser. »
3. Pour « sonatura », « musique ! »
4. Scène nouvelle, qui sera reprise et développée dans les dérivés de Giliberto.

ATTO III.

SCENA I.

Città.

D. Gio., Passarino [1].

D. G. Veramente posso dire d' haver la fortuna nelle mani, mentre a mia voglia favorevole la ritrovo. Vedesti con che bell' inventione io fugii dalla Corte [2] ? Eh Passarino vi vol ingegno [3].

Pass. Eh Signor la se volta po ancora, e dov' havì havù tanti servitii, una sola le paga tutt [4].

D. G. E che cosa vuoi, che si volga a un Prencipe mio pari ? L' istessa fortuna gli porge incensi, e voti.

Pass. Guardè che i incensi, e i vodi non se tramuda in fumi che puzza.

D. G. Io ti dico che posso ciò che voglio, e non ho bisogno che tu replichi d' avantaggio.

Pass. Mi parli per vostr ben.

D. G. O bene, o male, ti dico che ti mortificarò ; non ho bisogno delle tue riprensioni.

Pass. A temp, a temp, a ve ne avedrí vu [5].

D. G. Il malanno che ti colga.

10 una le paga T.

---

1. Cf. *Burlador*, III, 10, très modifié par Cicognini.
2. « Des mains de la justice. »
3. « Il y faut de la malice. »
4. « La fortune peut encore changer, et après en avoir eu tant de faveurs, on paie tout en une fois. » Catalinon, dans le *Burlador*, répète souvent le même avertissement.
5. « Patience ! un jour ou l'autre, vous vous en apercevrez bien ! »

SCENA II.

Tempio aperto [1].

D. GIOVANNI, PASSARINO.

D. G. Ma che veggio? ho che vaga Scoltura mi si rappresenta davanti a gl' occhi [2].

PASS. Ho che bella sepoltura de p[r]uina [3].

D. G. Ti piace questo Tempio?

PASS. L' è bell' alla fè, mo mi al no me pias, perchè l' è logo da mort.

D. G. Parmi di figurarlo colui.

PASS. Sa tu, che ol me par de cognoscerl? [4]

D. G. Chi stimi che sia?

PASS. Ol par quel barbon che amazzassiu l' altr dì, el Commendatore d' Oiola [5].

D. G. Ha ragione, Passsarino; è desso al certo. O vecchio insensato, altro vi vuole, ora che sei morto, inalzar superbi Tempii, per immortalarti [6]. Ma egli tiene un' Epitaffio a piedi; voglio leggerlo.

11 Savi T. — ch'al T. — 16 pur voi inalzar T.

---

1. Cf. *Burlador,* III, 10, 2e partie de la scène.
2. *Burlador*, III, 10:

Qué sepulcro es este?

3. Les différents textes donnent « puina » qui ne signifie rien. Avec la correction que je propose, le sens est le suivant : « O quel beau sépulcre de givre! » Passarino ferait allusion à la couleur blanche du tombeau et de la statue. On trouve une plaisanterie du même genre dans d'autres pièces : dans le *Festin de Pierre* de Le Tellier, notamment, le valet prend la statue pour un meunier.

Gran sepulcro le han labrado! (*Burlador*, III, 10).

Dans le *Burlador*, c'est Don Juan qui fait cette remarque.

4. Passarino répète ce que vient de dire son maître: « Savez-vous qu'il me semble le reconnaître? »
5. Aquí
Don Gonzalo está enterrado (*Burlador*, III, 10).
6. « O vieil insensé, il faut autre chose, maintenant que tu es mort, pour t'immortaliser, que de t'élever de superbes monuments! »

Cette ironie à l'adresse de la vanité du mort n'est pas dans le texte espagnol. Les imitateurs de Cicognini la reprendront.

EPITAFFIO :

Di chi a torto mi trasse a morte ria,
Dal Ciel qui attendo la vendetta mia [1].

Leggi Passarino, se dice così.

PASS. Di chi a torto mi trasse a morte ria,
Quando Marco sartor va all' hosteria [2].

D. G. Ed anche presumi di vendicarti [3] ? Giuro al Cielo, se non fusse che sarebbe pazzia l' imperversare contro di un marmo, vorrei di novo offenderti, tò.

Gli getta un guanto [4].

PASS. Non schernì i morti, Patron.

D. G. Anzi per farti veder ch' io non lo stimo un nulla, invitalo meco a cena [5].

PASS. O quest' è un sproposito [6].

D. G. Invitalo, dico.

PASS. Al venerà Sior.

D. G. Non più ti dico.

4 Cet ordre donné par Don Juan à Passarino ne se trouve pas dans T.

---

1. Aquí aguarda del Señor
El más leal caballero
La venganza de un traidor.
(*Burlador*, III, 10).

2. Passarino, en lisant l'inscription, substitue au 2e vers un vers d'une chanson à boire. C'est Cicognini qui a imaginé de faire âinsi lire l'épitaphe par le valet et de la lui faire dénaturer d'une façon bouffonne.

3. De mí os habéis de vengar !
(*Burlador*, III, 10).

4. Dans le *Burlador*, Don Juan se moque de la menace contenue dans l'épitaphe, et au lieu de jeter son gant au visage de la statue, il lui tire la barbe.

5. « Pour te montrer que je ne le méprise pas, invite-le à souper avec moi. » C'est donc pour répondre à l'observation de Passarino : « N'outragez pas les morts ! » que Don Juan invite la statue. Le sentiment est tout autre chez Tirso : c'est par bravade et par provocation qu'agit le Burlador irrité du ton de l'épitaphe. Chez Cicognini, le héros n'agit que par boutade et par gaminerie ; chez Tirso, c'est sa fierté native, son orgueil de gentilhomme qui le pousse. Il faut noter aussi que, dans la pièce espagnole, Don Juan invite lui-même la statue. Pour la première fois, chez Cicognini, il la fait inviter par son valet.

6. « Une sottise. »

PASS. Signor Commendatore al dis così al me patron se la vol vegnir con lu a cena.

Qui la Statua mova la testa, e dica di sì.
Il Zanni casca [1].

D. G. Che hai?

PASS. Ah poveret mi, l' ha dit de sì.

D. G. Eh che hai bestia? torna a dimandarglielo.

PASS. Ah Signor, andem via de qui, perchè mi me son fatt' la triaga [2] in ti calzoni.

D. G. E ch' io non lo credo; sei tu che ti sei ingannato, torna a dirglielo di novo, che voglio osservare.

PASS. Guardè ben Signor, vedì : al dis così al me patron se a volì vegnir con lu a cena sta sera.

Qui la Statua torna a movere la testa col dir di sì.

PASS. Aimè, aimè, aimè Signor, oimè.

Il Zanni casca, e si serra.

D. G. Non temere Passarino, vieni meco, poichè avanti l' ora di cena, mi convien trasferirmi in un negotio di non poca consideratione. Vieni dico, e sta allegro.

Via.

PASS. Questa è la volta ch' a dezun per quindesi zorni [3].

Via.

SCENA III.

DUCA OTTAVIO, FICHETTO [4].

D. O. A dirti il vero Fichetto, quella mutatione di ferraiolo che meco fece D. Giovanni, e poi la morte seguita del Commendatore, mi dà non poco da sospettare.

21 per quindes di T.

---

1. Tous ces détails et ceux qui suivent sont nouveaux. Dans le *Burlador*, la statue ne répond pas. Sur ce point, les auteurs postérieurs ont tous imité Cicognini.
2. La *triaca*, plante médicinale purgative. Ici, la diarrhée.
3. « C'est la fois où je jeûne pour 15 jours. »
4. Scène ajoutée par Cicognini.

FICH. Ma veramente s' la Justitia ne foss informada a stim però ch' la ne faria gran diligenza, perchè delle volt, dove el se ha el sospett, l' è giust li dov' è al difett[1].

D. O. Taci, ecco S. M.

SCENA IV.

RE, DUCA, FICHETTO[2].

RE. E bene o Duca, intendesti chi fusse il delinquente ?

D. O. No mio Signore, ma il sospetto, ch' io tengo nell'imaginativa, è che sia stato D. Giovanni.

RE. Ma dove fondate il vostro pensiero ?

D. O. Sappia la Maestà Vostra, che subito gionto nella Città di Castiglia ritrovai D. Gio. lo riverii come amico, egli mi chiese se vivevo per anche[3] amante, gli confidai che vivevo amante di D. Anna, egli mi ringratiò, poi mi chiese il cappello e il ferraiolo, di lì a due giorni[4] egli me lo ritorno, si scoperse la morte del Commendatore, onde questi sono i sospetti che tengo; dove saria ben fatto che Vostra Maestà facesse diligenza d' haverlo nelle mani, e s' egli sarà innocente perdonarli, se reo castigarlo.

RE. Gran cose mi narrate o Duca; dunque egli vi chiese il ferraiolo ?

D. O. Sì Signore.

RE. Forsi per mascherarsi e non dar a divedere al mondo il suo tradimento, volle occultarsi col vostro mantello.

13 vivesse T.

1. « Mais vraiment, si la justice en était informée, je pense qu'elle ferait grande diligence, parce qu'il arrive que là où est le soupçon, là précisément est le crime. »

2. Scène ajoutée par Cicognini.

3. « Pour le moment. »

4. « Deux jours après. »

Sia vostra cura il far sì, che venghi nelle nostre mani o vivo, o morto.

Via.

D. O. Or ora senza porvi indugio vado ad avisar la Corte. Vieni Fichetto.

Via.

FICH. E mi andarò a far una forca nova [1], perchè l' è Zentilom.

SCENA V.

D. GIO., PASSARINO [2].

D. G. Dimmi Passarino, credi che sarà ora della cena.
PASS. Mi non me sent nient' d' appetit.
D. G. Se non hai appetito tu, io vo magnare.
PASS. Adesso a ghe guardarò mi [3].
D. G. Se il Commendatore fosse di parola sarebbe di già venuto.

Qui portano la Tavola. D. Giovanni si sede, e mangia.

D. G. Che ne dici Passarino ?
PASS. Alla mò fam Sior [4] ?
D. G. S' io non havessi fame, non mi sarei posto a Tavola.
PASS. Se record ella quand a erim a Napoli, quella bella Zovenetta ch' andassiu a dormir con lei ? [5]
D. G. Sì, sì, ho com' era bella.
PASS. A magné vu Sior [6] ? e mi no.

20 se recorda T. — hierem T.

---

1. « Une potence neuve. »
2. Cf. *Burlador*, III, 11. Cicognini allonge les lazzi du valet et la durée du repas.
3. « Maintenant c'est moi qui regarderai. » Contrairement à ses habitudes de glouton, Passarino, inquiet de la visite de la statue, se contentera de regarder manger son maître.
4. « Avez-vous faim, maintenant ? »
5. « Vous rappelez-vous, quand nous étions à Naples, cette belle jeune fille, avec qui vous allâtes dormir ? »
6. « Mangez-vous ? Seigneur. »

D. G. Era una consolatione con colei.

Pass. Quella pescatrice, che ce dè quell' habit quand' a cascasim in tal Mar, ve piaseuva mò [1] ?

D. G. Bella in vero, benché era villana [2].

Pass. A magné vu Sior ?

D. G. Vedesti come piangeva quando mi partii ?

Pass. A vist mi ; a magné vu Sior ?

D. G. Datemi da bere.

Suonano le Trombe.

Pass. Sa la cosa dis i Fiorentini quand' i magna lor [3] ?

D. G. Cosa dicono ?

Pass. Oh degnatevi, degnatevi [4]. A magné vu Sior ?

D. G. Ti senti appetito, né Pass.

Pass. A io una fam ch' a crepp [5].

D. G. Presto se gli dia da sedere.

Pass. Prest servitori becchi cornudi, da seder.

Gli portano lo scranino.

D. G. Se gli diano quei maccaroni.

Gli portano i maccaroni, e dodici ovi, e ogn' ovo che magna gli danno un bicchiere di vino.

Pass. Damm' da bever.

Quando beve se gli scorreggia con le Trombe.

D. G. Magna, beve Passarino.

Si sente battere dentro [6].

21 bere T.

---

1. « Et cette pêcheuse qui nous donna des vêtements quand nous tombâmes dans la mer, elle vous plaisait, hein ? »

2. Chez Tirso, Catalinon parle aussi à son maître de ses amours ; mais il le fait en présence de la statue, lui remémorant ainsi ses fautes en une circonstance tragique, au moment où le châtiment approche. Cicognini a fait une scène comique de cette scène dramatique.

3. « Savez-vous ce que disent les Florentins quand ils mangent ? »

4. « Veuillez accepter ! » Passarino emploie ce moyen détourné de se faire inviter à table par son maître.

5. « J'ai une telle faim que j'en crève ! » La statue n'arrivant pas, Passarino se rassure et sent l'appétit revenir.

6. Dan un golpe dentro.
(*Burlador*, III, 12).

Un Servo vadi a vedere con un candeliero, poi faccia la cascada, e torni in piedi col lume impizzado [1].

D. G. Che cos' hai ?

PASS. L' è inspiritado colu [2].

Torni a battere [3].

PASS. Cosa è quel bordel ? Quand al se magna, al n' è bel termine vegnir a dar fastidi [4].

D. G. Vedi chi è Passarino.

PASS. E ch' al n' è nsun, diavol [5].

Torna a battere.

D. G. Senti che rinforzano il battere, va dico.

Passarino va col lume a vedere [6].

PASS. Oimè, o poveret mi.

D. G. Cos' hai ?

PASS. L' è quel barbon [7].

D. G. piglia il lume, e va ad incontrar la Statua, e la conduce a Tavola [8], poi dice :

D. G. Se io havessi creduto o Convitato, che tu fosti venuto, haverei spogliato di pane Sivilia, di carne Arcadia, di pesci Sicilia, de ucelli Fenicia, di frutti Napoli, Spagna di oro, Inghilterra d' argenti, Babilonia di tapeti, Bologna di sete, Fiandra di pizzi, e l' Arabia d' odori, per farne lauta mensa alla tua grandezza, ma accetta quello che di cuore ti vien presentato da una mano liberale [9]. Magna convitato.

1. Pour « impicciato ».
Dans le *Burlador,* c'est aussi le valet qui va à la porte. Il revient tout tremblant, sans pouvoir parler. La culbute grotesque qu'il fait ici, et que nous retrouverons dans les pièces de la *Commedia dell' arte*, est de l'invention de Cicognini.

2. « Il est possédé, celui-là ! »

3. Dans le *Burlador*, on ne frappe qu'une fois.

4. «Quel est ce tapage ? Quand on mange, c'est une vilaine façon de venir vous déranger ! »

5. « Et ce n'est personne, que diable ! »

6. Catalinon, sur l'ordre de Don Juan, va voir aussi qui a frappé.

7. Dans le *Burlador*, Catalinon revient en proférant des paroles entrecoupées.

8. « Toma la vela Don Juan y llega á la puerta ; sálele al encuentro Don Gonzalo en la forma que estaba en el sepulcro » (*Burlador*, III, 13).

9. Cette énumération emphatique n'est pas dans le *Burlador*.

STAT. Non ha bisogno di cibi terreni, chi è fuori di vita mortale [1].

D. G. Dove sei Passarino ?

Passarino si nasconda sotto la Tavola [2].

PASS. A son in cantina Sior, cosa gh' è ?

D. G. Dimmi, voi che si canti [3] ?

STAT. Fa quello che voi [4].

Si canti dal Zanni.

Zà che volì che canta,
Don Zovanni ve digo,
Che sto bambozzo el me par un intrigo ;
De gratia mandel via,
Se no scappa de drio l'anima mia [5].

PASS. E car Signor mandal via perchè ha non magnarò mai ch' al me guarda [6].

STAT. D. Giovanni, m' invitasti teco a cena ; io venni, t' invito meco a cena ; verrai [7] ?

1 Le mot « statua » est omis dans R et V.

---

1. Chez Tirso, pendant toute la durée du repas, la statue reste muette et ne répond que par signes.

2. Cette facétie n'est pas dans le *Burlador*.

3. Si oir cantar
Quereis, cantarán.
(*Burlador*, III, 13).

4. Dans le *Burlador*, la statue baisse la tête.

5. Puisque vous voulez que je chante,
Don Juan, je vous déclare
Que ce dîneur ne me dit rien qui vaille ;
De grâce, renvoyez-le !
Sinon, j'en perds la vie.

Ce chant assez banal est substitué au chant ambigu du *Burlador* : le chanteur se plaint qu'en lui promettant de récompenser son amour au jour de la mort, sa maîtresse lui fixe un terme trop éloigné. Il fait ainsi allusion à la réponse que Don Juan a maintes fois adressée aux observations de Catalinon.

6. « Eh ! cher Seigneur, renvoyez-le, car je ne mangerai point, tant qu'il me regardera. » — « Je ne touche le plat qu'en tremblant » (Temblando al plato, | me llego), dit Catalinon, dans le *Burlador*.

7. Mañana á las diez te estoy
Para cenar aguardando.
Irás ?
(*Burlador*, III, 14).

Cicognini abrège la scène de l'invitation. Elle a dans le *Burlador* un caractère religieux, d'une gravité émouvante.

D. G. Verrò, sì.

St. Conduci teco il Servo [1].

Pass. A io da far mi, a non poss [2].

Statua vol partirsi.

D. G. Dimmi vuoi lume?

Stat. Non ho più bisogno di lume terreno [3].

E via.

Pass. In tanta mallora, che te rompa el coll. Patron dem al me salari ch' a non sto più con vu.

D. G. Perchè?

Pass. Quand' a ve volì intrigar [4] co' i morti; mi non me pias la so conversation.

D. G. Gli promissi, e voglio attenderli, e la mia parola è di Cavaliero [5].

Pass. E la mia è da pover omo, e sì non ghe voi venir [6].

D. G. Seguimi.

Via.

Pass. A vegn perchè a non poss de manc [7].

Via.

SCENA VI.

Duca Ottavio, Fichetto.

D. O. Di già diedi l' ordine, e rinforzai le guardie alla Città acciò si veda di prender Don Giovanni. Ma che gente è questa?

1. Don Juan. — Iré solo?
Don Gonzalo. — No, los dos. (*Burlador*, III, 14).
2. « Je suis occupé, — moi, je ne peux pas. »
3. Don Juan. — Aguarda, iréte alumbrando.
Don Gonzalo. — No alumbres, que en gracia estoy.
(*Burlador*, III, 14).

Cf. aussi Molière, IV, 8 : « On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le ciel. »

4. « Avoir des affaires. »
5. Honor
Tengo, y las palabras cumplo,
Porque caballero soy.
(*Burlador*, III, 14).
6. « Et c'est pourquoi je ne veux pas y aller. »
7. « Je viens, parce que je ne peux pas faire autrement. »

SCENA VII.

DOTTORE, PANTALONE, D. OTTAVIO, FICHETTO [1].

D. O. Che vi è di novo Signor Dottore ?

DOTT. Giustitia contra un becc' cornù ch' a mnà via mia fiola, ch' era maridà in tal Signor Pantalon.

PAN. El m' ha fatto un becco inanzi el tempo [2].

D. O. Ma lo conoscesti ?

DOTT. L' è sta Don Giovanni.

D. O. D. Gio. Non temete, venite meco a darne parte a S. M.

DOTT. Andem pur, l' onor mie a sta maniera [3].

PANT. El voio far impicar, sto laro [4].

SCENA VIII.

D. GIOVANNI, PASSARINO [5].

D. G. Non vorrei che il Commendatore havesse occasione di dolersi meco, sai Passarino, e per questo voglio che gli andiamo per tempo [6].

PASS. Mi a diru' la verità, non ho nient de furia, a io magnà poc' allora, l' è adess ch' a non magna de nissuna sort [7].

10 mie V.

---

1. Cf. *Burlador*, III, 1. Le paysan Gaseno et sa fille Aminta viennent raconter leur mésaventure à Octavio qui se félicite de pouvoir, grâce à eux, démasquer Don Juan.

2. « Il m'a trompé (il a fait de moi un bouc) avant l'heure » (avant même que je sois marié). Perrucci a plaisamment développé cette idée.

3. « Allons donc, mon honneur de cette manière... » Phrase qui paraît inachevée.

4. « Je veux le faire pendre, ce brigand. »

5. Cf. *Burlador*, III, 19.

6. No ves que dí mi palabra ?
Podrá el muerto
Llamarme á voces infame. (*Burlador*, III, 19).

7. « Pour moi, à dire vrai, je ne suis pas pressé ; j'ai peu mangé tout à l'heure, et maintenant je ne mange plus du tout. » On attendrait « magno » au lieu de « magna ».

D. G. Orsù andiamo.

Si apre, e si vede la Statua con una Tavola negra [1].

D. G. Ma fermati, ecco che ci attende.

PASS. Sia maledett' quand' a ghe son vegnù [2].

D. G. Voglio accostarmi. Tieni la mia spada Passarino.

PASS. Sotta barbon.

D. G. Oh Dio, che miro? Il tutto è lutto [3]?

STAT. D. Gio. magna.

D. G. Ma che cibi son questi? Magnarò se fossero serpenti [4].

Qui ne spezza uno, e lo getta mezzo a Passarino.

D. G. Piglia Passarino.

PASS. A v' rest' obligà Patron.

STAT. Voi musica D. Gio [5]?

D. G. Fa ciò che voi.

Qui si canti la Canzone.

Gionta è l' ora fatal, malvaggio, e rio,
Che più nelle lascivie non starai,
E se l' onor altrui tradito havrai,
Il castigo è sicur ora da Dio.
In questo punto ti conviene il fio
Pagar de' tuoi misfatti; e tu ben sai
Ch' è detto vero del Sommo Motore
Che alla fin chi mal vive, mal si more [6].

La Statua si leva in piedi, e dice che li dia la mano.

1. Cf. *Burlador*, III, 21 :

...Descubierta una mesa negra aparada.

2. « Que je sois maudit d'être venu ! »

3. Dans le *Burlador*, Catalinon ajoute à cette observation un trait d'esprit : « Mesa de Guinea es esta. »

4. Dans le *Burlador*, la statue a servi des scorpions et des vipères. Don Juan lui dit aussi :

Comeré,
Si me dieres áspid, áspides
Cuantos el infierno tiene.

5. Dans le *Burlador*, Don Gonzalo ne demande pas à Don Juan s'il lui plaît que l'on chante; il lui dit : « Je veux qu'on te chante quelque chose (Tambien quiero que te canten). »

6. Le chant paraphrase ici le couplet chanté dans le *Burlador*, III, 21 :

Advertian los que de Dios
Juzgan los castigos tarde,

STAT. D. Gio. dammi la mano [1].

D. G. Eccola, ma o Dio, che stringo ? un giaccio, un freddo marmo, lasciami traditore [2].

D. Gio. pone mano a uno Stile, e gli tira nel petto [3].

STAT. Pentiti D. Gio. [4]

D. G. Lasciami dico ; oimè.

STAT. Pentiti D. Gio.

D. G. Oimè, io moro, aiuto.

STAT. Pentiti D. Gio.

Qui precipita D. Gio. e si serra.

SCENA IX.

PASSARINO [5].

PASS. O pover al me Patron, al me salari [6], è andà a cà del Diavol. Aiut, soccors, ch' al me Patron è precipità. O là zent, a' n gh'è ngun che al soccorra [7] ?

Qui vengono tutti.

15 nissun T.

Que no hay plazo que no llegue,
Ni deuda que no se pague.

J'adopte pour le 2° vers la version du *Tan Largo*, celle du *Burlador* : « los castigos grandes » n'offrant pas de sens.

1. DON GONZALO. — Dame esa mano.
No temas la mano darme.
(*Burlador*, III, 21).

2. DON JUAN. — Que me abraso ! No me abrases
Con tu fuego. (*Ibid.*).

3. No me aprietes.
Con la daga he de matarte.
Mas ay, que me canso en vano
De tirar golpes al aire ! (*Ibid.*).

4. Dans le *Burlador*, Don Juan se repent ; mais la statue lui répond qu'il n'est plus temps. Cicognini change donc la signification religieuse de la pièce : son Don Juan, endurci jusqu'à la fin, refuse de se repentir et il est la victime de son obstination ; le Burlador est puni pour s'être repenti trop tard. Nous retrouverons la conception de Cicognini dans les dérivés de Giliberto.

5. Cf. *Burlador*, III, fin de la sc. 21.

6. Voilà l'origine du mot de Sganarelle : « Mes gages ! » qui fit scandale.

7. « N'y a-t-il personne qui vienne à son secours ? »

SCENA X.

RE, DUCA OTTAVIO, DOTTORE, PANTALONE, TUTTI [1].

RE. Che Passarino ?

PASS. Ol me Patron el Signor D. Gio. l' invidò un barbon mort a cenar con lu ; al ghe vegnì ; al barbon l'invidò anca lu ; mi ghe diss ch' al non ghe andass' lu ghe volù andar ; quand l' è stà là, al l' ha pres per una man, e lu gridava ; e si l' è precipità a cà del Diavolo.

RE. D. Gio è precipitato ? Il Cielo giusto vendicatore [2] di chi tradisce gl' innocenti, lo ridusse a tal fine. È decreto di Dio, chi mal vive, mal more [3]. Seguitemi tutti.

D. O. Chi il Ciel sprezza, e schernisce, muore tal qual' ei visse.

Via.

SCENA ULTIMA [4].

Inferno.

D. GIOVANNI.

O Mostri troppo crudi,
Troppo fieri, e spietati,
Ch' infra fiamme, e catene
Tutte le viscer mie qui lacerate,
Usatemi pietà,
Se pietà regna in voi.
Placatevi d' Averno

3 Che hai T. — 4 le al Sior T.

---

1. Cf. *Burlador*, III, 27.
2. REY. — Justo castigo del cielo ! (*Burlador*, III, 27).
3. Quien tal hizo, que tal pague (*Ibid.*).
4. Scène ajoutée par Cicognini et qui sera reprise par plusieurs auteurs de pièces bouffonnes.

Tormentatori eterni,
E dite per pietade,
Quando terminaran questi miei guai.
Mai [1].
Dolorosa riposta, accenti crudi,
Parole inique, e strane,
Ch' all' alma mia infelice
Raddoppiate le pene.
Correte, omai correte
Hidre, Sfinge, e Gorgoni,
A raddopiarmi il duolo,
Prendetevi pur gioco,
Donando a questo seno e fiamma, e foco.
Sù, sù, cruci d'Averno,
Sbranate questo core,
Ricetto di lascivie,
Nido d' infamie, e tradimenti assieme.
La pietà non vi sia,
Non regni in voi, non regni
Altro che crudeltà, se non barbarie.
Et all'empio mio core,
A falli suoi si dia pene, e dolore.
Maledetto sia pure
Il dì ch' al Mondo nacqui.
Maledetto sia il latte
Ch' io succhiai assetato,
Latte fu di pestifero peccato.
Apprenda pur chi vive
A seguir la salute,
E fuggir queste pene,
Che dal mal segue il mal, dal bene il bene.

IL FINE.

1. « Jamais. » C'est la réponse des démons à la question de Don Juan

TABLE

Cet ouvrage achevé, j'en adresse l'hommage
à mon Père et à ma Mère.

ERRATA ET ADDENDA

P. 3, l. 12, au lieu de : rétablissement, lire : établissement.

P. 7, note 2, au lieu de : *El galán de sa muyer*, lire : *El galán de su mujer*.

P. 14, l. 33, au lieu de : la troisième personne du pluriel..., lire : la troisième personne du singulier et du pluriel...

P. 14, l. 35, après : v. 814, ajouter : cf. aussi v. 943, 1395, 1501, 1506, et voir au *Lexique*.

P. 38, au lieu de : DOM ALVARS, lire : DOM ALVAROS.

P. 73, note 1, au lieu de : Démon qui as fait naître, etc., lire : Démon qui as produit mon courroux, assiste-le.

P. 83, note 1, lire : voir au *Lexique*, à l'*article indéfini*, 6o.

P. 83, note 6, au lieu de : Donde Dios juntó tanta agua. lire : Donde Dios juntó tanta agua,

P. 293, l. 11, ajouter : cf. Racine, *Andromaque*, I, 4 :
Je ne l'ai point encore embrassé *d'aujourd'hui*.

P. 318, l. 21, au lieu de : être fait pour, être de nature à, lire : être destiné à ; peut-être aussi : être sur le point de.





	DATE DUE		
JUN 18 1987			